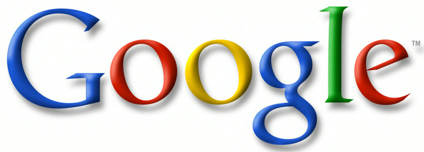
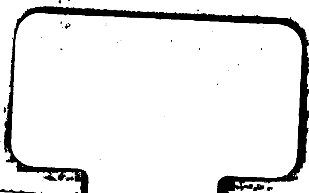




Plutarch.

LES VIES

DES

HOMMES ILLUSTRES

DE PLUTARQUE.

VII.

VIES DE CE VOLUME.

DE L'IMPRIMERIE D'A. EGRO

LES VIES
DES
HOMMES ILLUSTRES
DE PLUTARQUE,

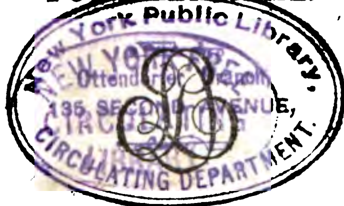
Traduites en Français, avec des Remarques historiques et critiques par M. DACIER;

ET SUIVIES DES SUPPLÉMENTS.

Edition revue et augmentée des VIES D'AUGUSTE ET DE TITUS, par A. L. DELAROCHE.

Avec les Portraits dessinés d'après l'antique par GARNEREY, et gravés par DELVAUX.

TOME SEPTIÈME.

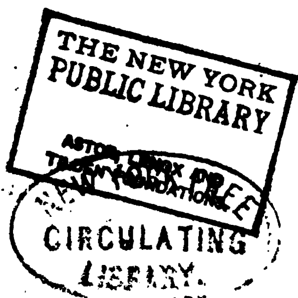


A PARIS,

CHEZ LOUIS DUPRAT-DUVERGER,
rue des Grands-Augustins, n.° 21.

1811.

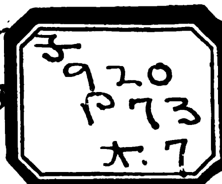
LES VIES


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
CIRCULATING



SIMON.

d'après P. Santi Bartoli.

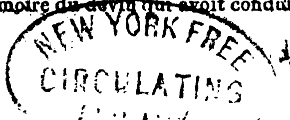


LES VIES DES HOMMES ILLUSTRES.

CIMON.

PÉRIPOLTAS le devin, celui qui mena de Thessalie en Béotie le roi Opheltas [1], avec tous les peuples qui lui étoient soumis, laissa une postérité qui fut florissante pendant plusieurs siècles. La plupart de ses descendants habitèrent à Chéronée, qui fut la première ville où ils s'établirent après en avoir chassé les Barbares. Mais comme ils furent presque tous pleins de valeur et très-belliqueux, ils périrent dans les guerres des Mèdes et dans les batailles qui furent données contre les Gaulois, où ils exposèrent sans ménagement leur vie. Il ne resta de cette famille qu'un enfant orphelin qui fut appelé Damon, et qui eut le surnom de Péripoltas (*a*). Il surpassoit tous

(*a*) En mémoire du devin qui avoit conduit ses ancêtres.



les enfants de son âge par l'élévation de son âme et par sa beauté : mais d'ailleurs il avoit des mœurs rudes et sauvages.

Quand il fut sorti de l'enfance, le capitaine d'une cohorte romaine qui hivernoit à Chéronée, conçut pour lui une passion criminelle. Et comme il ne pouvoit le vaincre ni par ses sollicitations, ni par ses présents, il y avoit bien de l'apparence qu'il en viendroit enfin à la force ouverte, d'autant qu'alors la ville de Chéronée, ma patrie, se trouvoit dans un grand abaissement, et étoit fort méprisée à cause de sa pauvreté et de sa foiblesse. Damon, craignant donc cette extrémité, et plein de ressentiment pour les tentatives que cet homme brutal avoit déjà faites, résolut de s'en délivrer en lui dressant des embûches, et ameuta contre lui quelques-uns de ses camarades, qu'il ne rassembla pas en trop grand nombre, afin de se mieux cacher; il n'y eut en tout que seize conjurés. Une nuit, après avoir bien bu, ils se barbouillent le visage avec de la suie, et le matin ils vont se jeter sur ce capitaine Romain qui faisoit un sacrifice au milieu de la place, le tuent avec quelques-uns de ceux qui étoient autour de lui, et sortent de la ville. Il s'élève aussitôt une grande rumeur. Le sénat de Chéronée s'assemble et condamne à mort ses

assassins, pour justifier la ville envers les Romains. Le soir, comme les magistrats soupoient ensemble, selon la coutume, Damon et ses complices entrent dans la salle du conseil, les égorgent tous, et se retirent encore.

Quelques jours après, Lucius Lucullus passe à Chéronée avec des troupes pour quelque expédition. Informé du crime qui venoit d'être commis, il suspend sa marche, fait faire de grandes informations; et ayant reconnu que la ville n'étoit pas seulement innocente, mais qu'elle avoit été elle-même fort maltraitée, il retire la garnison, et l'emmène avec lui.

Les habitants de Chéronée envoient des députés à Damon, qui, par ses courses et par ses ravages, désoloit le pays, et rôdoit toujours autour de la ville, et donnent divers décrets très favorables, par lesquels ils l'engagent enfin à revenir. A son retour, ils l'élisent gymnasiarque, c'est-à-dire, maître des exercices. Et un jour qu'il se frottoit d'huile dans une étuve, ils le tuent en trahison. Comme il parut pendant long-temps dans ce même lieu des spectres horribles, et qu'on y entendit des lamentations affreuses [a], comme nos pères nous l'assurent, on condamna et on mura les portes de l'étuve. Mais encore de notre temps, les voisins prétendent

qu'on y voit les mêmes spectres, et qu'on y entend les mêmes lamentations. Les descendants de Damon, car il y en a encore, surtout dans la ville de Styris en Phocide, qui retiennent les mœurs et le langage des Eoliens, sont appelés les *asbolomènes*, c'est-à-dire, *les barbouillés de suie*, en mémoire de la suie dont Damon s'étoit noirci le visage quand il attaqua le capitaine romain.

Quelque temps après, les Orchoméniens, voisins de Chéronée, et par cette raison ses ennemis, suscitèrent, à force d'argent, un délateur Romain qui se rendit accusateur de la ville, comme il l'auroit fait d'un simple particulier, et la poursuivit en justice pour le meurtre de ces Romains que Damon avoit tués. L'affaire fut portée devant le gouverneur de Macédoine; car dans ce temps-là les Romains n'envoyoient pas encore des préteurs en Grèce [3]. Les orateurs qui parlèrent pour la ville, en appelèrent au témoignage de Lucullus. Le gouverneur lui écrivit; et Lucullus dans sa réponse ayant attesté la vérité du fait, la ville gagna, par ce moyen, son procès, où il s'agissoit de sa ruine totale. Les habitants se voyant garantis de ce grand danger, firent faire une statue de marbre de Lucullus, et l'élevèrent dans la place, près de celle de Bacchus.

Pour nous, quoiqu'éloignés de ces temps-là par plusieurs générations (*a*), nous estimons que le bienfait de ce grand homme s'étend jusqu'à nous qui vivons aujourd'hui, et que nous devons porter notre part de la reconnoissance qui lui est due. C'est pourquoi, persuadés qu'un portrait, qui représente les mœurs et les sentiments, est plus parfait et plus beau que celui qui ne rend que la forme du corps et les traits du visage, nous comprendrons dans ces vies parallèles celle de ce personnage, en suivant toujours la vérité. Car, pour lui témoigner notre reconnoissance, il suffit de perpétuer la mémoire de ses actions [4]; et lui-même il ne voudroit pas que le témoignage véritable qu'il a rendu à notre innocence, nous le payassions par un faux témoignage que nous rendrions à sa vertu par un récit inventé ou fardé [5]. Quand un peintre fait le portrait d'une personne très-belle et très-gracieuse, s'il se rencontre sur son visage quelque tache ou quelque petit défaut, nous ne voulons ni que le peintre l'oublie entièrement, ni qu'il le marque et l'exprime jusqu'au moindre trait; car l'un gâte la beauté du portrait, et l'autre détruit la ressemblance. De même en écrivant ces vies, puisqu'il

(*a*) Il n'y avoit pas deux cents ans entre la mort de Lucullus et la naissance de Plutarque. *A. L. D.*

est difficile, ou plutôt impossible de trouver un sujet irréprochable, pur et exempt de défaut, nous devons, dans tout ce qu'il a de beau et de bon, rendre exactement la vérité, comme la parfaite ressemblance. Et pour les fautes et les taches qui se rencontrent dans les actions, ou par l'emportement des passions, ou par la nécessité des affaires, nous sommes obligés de les regarder plutôt comme des manques de vertu que comme des vices [6]; et au lieu de nous amuser à les représenter exactement dans notre histoire, nous devons les marquer légèrement, comme épargnant et respectant la pauvre nature humaine, qui ne produit point d'original parfait, et qu'on puisse prendre pour un modèle achevé de beauté, de vertu et de sagesse [7].

Après avoir bien réfléchi à qui je pourrois comparer Cimon, j'ai trouvé que je devois m'arrêter à Lucullus; car ils ont été tous deux grands guerriers; ils ont tous deux acquis beaucoup de réputation contre les Barbares; leur gouvernement a été fort doux; ils ont apaisé de grandes séditions dans leur patrie; et l'un et l'autre ont gagné de grandes batailles, et érigé des trophées très-éclatants. Car, parmi les Grecs, on ne trouve point de plus grand capitaine que Cimon, et on n'en voit point, parmi les Romains, de plus grand

que Lucullus. Et il n'y en a pas non plus qui aient poussé plus loin leurs victoires, si on en excepte Hercule et Bacchus, et les exploits de Persée contre les Ethiopiens, les Mèdes et les Arméniens, et ceux de Jason dans son voyage de la Colchide, si tant est que, depuis ce temps immémorial, on ait pu conserver jusqu'à nous quelque chose de la vie de ces deux derniers personnages qui mérite qu'on y ajoute foi [8]. Cimon et Lucullus ont encore cela de commun, qu'ils ont laissé leurs expéditions imparfaites; car ils ont tous deux battu et affoibli leurs adversaires, mais ils ne les ont pas entièrement défaits ni détruits. On trouve, surtout, une grande conformité entr'eux, pour la générosité et la politesse dont ils usoient envers les étrangers qu'ils accueilloient dans leur maison, et pour la magnificence et le luxe de leur dépense ordinaire. Nous oublions, sans doute, quelques autres ressemblances qu'il ne sera pas difficile de rassembler et de recueillir d'après le récit de leurs vies.

Cimon étoit fils de Miltiade et d'Hégésipyle, Thracienne de nation, et fille du roi Olorus, comme il est porté dans les poëmes qu'Archélaüs et Mélanthius [9] firent en l'honneur de Cimon. De là vient que Thucydide l'historien, qui étoit parent de Cimon, dit qu'il

étoit fils d'Olorus, qui portoit le même nom que le père d'Hégésipyle son aïeul, et qu'il possédoit des mines d'or en Thrace. On dit même qu'il mourut dans ce pays-là, ayant été tué dans un petit endroit appelé *Scapté Hylé* (a); et que ses cendres ayant été apportées dans l'Attique, on montre encore son monument parmi les sépultures de la famille de Cimon, et près du tombeau de la sœur de ce dernier. Il est vrai que Thucydide étoit du bourg d'Alimuse, et Miltiade de celui de Lacia. Miltiade ayant été condamné à une amende de cinquante talents (b), fut mis en prison pour le paiement, et y mourut, laissant son fils Cimon encore fort jeune, et sa fille Elpinice, qui n'étoit pas encore nubile.

Cimon, dans ses premières années, eut une très-mauvaise réputation, et passoit pour un homme très-dissolu, grand buveur, et entièrement semblable à son aïeul Cimon, qui, à cause de sa stupidité et de sa bêtise, eut le surnom de *coalemos*, qui signifie *hébêté* [10]. Stésimbrotus de Thasos, contemporain de Cimon, écrit qu'il n'apprit ni la musique, ni aucune des autres sciences qu'on fait apprendre aux enfants de bonne maison, et qui étoient fort en vogue en Grèce; qu'il

(a) C'est-à-dire, *la forêt fossoyée*.

(b) Environ 247,000 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

étoit entièrement privé de cette éloquence, de cette facilité et de cette grâce de parler, qu'on remarque dans les enfants d'Athènes; mais qu'il y avoit dans ses discours beaucoup de magnanimité, de vérité et de franchise, et que la trempe de son âme tenoit plus d'un homme du Péloponèse que d'un Athénien. On peut lui appliquer ce qu'Euripide dit d'Hercule, « grossier au dehors sans nul or-« nement, mais homme de bien au souverain « degré ». Car cela convient parfaitement au portrait qu'en fait Stésimbrotus.

Pendant sa jeunesse, il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec sa sœur[11]; car on assure qu'Elpinice n'étoit pas autrement scrupuleuse, et qu'elle vécut même avec le peintre Polygnotus. C'est pourquoi on dit que cet artiste, en peignant les captives Troyennes dans les galeries du Portique, appelé alors *Plésianaction*, et depuis *Pœcile*, représenta Laodicé [12] sous les traits d'Elpinice. Au reste, ce Polygnotus n'étoit pas un peintre mercenaire qui eût entrepris cet ouvrage pour de l'argent; mais il fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur [13]. C'est ainsi que l'écrivent tous les historiens, et le poète même Mélanthius s'en explique en ces termes : « Polygnotus orna à ses frais « les temples des Dieux et la place publique

« de Cécrops, en y peignant les actions des « demi-Dieux ».

Il y a des auteurs qui disent que le commerce d'Elpinice avec son frère Cimon ne fut pas une débauche secrète, mais un mariage fait dans toutes les formes, parce qu'à cause de sa pauvreté, elle ne trouvoit point de mari d'aussi bonne maison qu'elle. Mais dans la suite, Callias, qui étoit un des plus riches partis d'Athènes, en étant devenu amoureux, et ayant offert de payer l'amende à laquelle son père Miltiade avoit été condamné, si on vouloit la lui accorder, Elpinice y consentit, et Cimon la lui donna en mariage. Il est toujours vrai que Cimon fut fort enclin à l'amour des femmes; car le poète Mélanthius, en badinant avec lui sur ses amours dans ses élégies, fait mention d'une Astéria de Salamine, et d'une autre nommée Mnestra, comme de ses maîtresses. Et d'ailleurs il est constant qu'il eut une passion un peu trop forte pour Isodice, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, quoique sa femme légitime; car il fut inconsolable de sa mort, comme cela paroît par les élégies qu'on lui adressa pour le consoler [14]. Le philosophe Panétius croit qu'Archélaüs le physicien fut l'auteur de ces élégies, et il fonde sa conjecture avec quelque sorte d'apparence sur le temps où il vivoit.

Dans tout le reste de sa conduite, il n'y eut rien que de grand et d'admirable; car il ne cédoit ni à Miltiade en courage et en audace, ni à Thémistocle en sagesse et en bon sens; et tout le monde convient qu'il étoit plus juste et plus homme de bien que l'un et l'autre; et que ne leur étant en rien inférieur dans les vertus militaires, il les surpassoit infiniment dans les vertus politiques, lors même qu'il étoit encore jeune, et qu'il n'avoit aucune expérience dans la guerre. En effet, à l'invasion des Mèdes, lorsque Thémistocle conseilla aux Athéniens de quitter leur ville, et d'abandonner leur pays pour aller se poster sur leurs vaisseaux au-devant de Salamine, et y combattre sur mer, dans la consternation générale que causa un conseil si hasardeux et si téméraire, on vit Cimon, suivi de ses camarades, monter d'un air gai le long de la rue du Céramique à la citadelle, pour y consacrer dans le temple de Minerve un mords de bride qu'il portoit à la main. Il vouloit insinuer par là que la ville, dans la conjoncture où elle se trouvoit alors, n'avoit plus besoin de gens de cheval, mais de bons hommes de mer[15]. Et, après avoir fait son offrande, il prit un des boucliers qui étoient suspendus aux parois du temple, fit ses prières à la Déesse, descendit sur le rivage, et fut le

premier qui, par son exemple, inspira la confiance à la plupart de ses concitoyens, et leur donna le courage de s'embarquer. Il étoit d'ailleurs beau et bien fait, comme l'écrit le poète Ion; car il avoit la taille haute et majestueuse, et une grande quantité de beaux cheveux frisés qui ombrageoient ses épaules. Il se signala par son courage à la bataille qui fut donnée bientôt après, et acquit en même temps une grande réputation et l'affection de ses concitoyens. La plupart se rangèrent de son côté, et commencèrent à l'exhorter à avoir dès lors des pensées élevées, et à faire des actions qui répondissent à la gloire que son père s'étoit acquise à la journée de Marathon.

Dès qu'il commença à se mêler du gouvernement, le peuple le reçut avec de grands témoignages de joie. Les Athéniens, déjà las de Thémistocle, charmés d'ailleurs de la bonté et de la douceur de Cimon, déférèrent à ce dernier les plus grands honneurs et les premières charges. Mais ce qui contribua beaucoup à son avancement, ce fut la protection d'Aristide, fils de Lysimachus, qui, remarquant en lui un heureux naturel, voulut s'en servir comme d'un contre-poids à la grande habileté et à l'audace de Thémistocle. Les Mèdes ne furent pas plutôt chassés de la Grè-

ce, qu'il fut élu capitaine-général de la flotte des Athéniens, qui, n'ayant point la prééminence sur la Grèce, étoient soumis aux ordres de Pausanias et des Lacédémoniens.

Il fit d'abord admirer dans toutes ses campagnes le bel appareil de ses troupes, et encore plus la bonne volonté qui les distinguoit de tous les autres alliés. Ensuite, lorsque Pausanias fut entré secrètement en pourparler avec les Barbares pour trahir la Grèce, qu'il eut même écrit au roi des lettres à cet effet, et qu'il traitoit cependant ses alliés avec une extrême rigueur et une fierté sans exemple, par suite de la grande autorité dont il étoit revêtu et de l'orgueil insensé dont il étoit plein, Cimon, profitant de sa folie, recevoit avec bonté et douceur ceux qui avoient souffert ses outrages, et leur donnoit des preuves de son amitié. Il enleva donc, sans qu'on s'en doutât, aux Lacédémoniens l'empire et le commandement de la Grèce, non par la force des armes, mais par la douceur de ses discours et par la facilité de ses mœurs. Car la plupart des alliés, ne pouvant supporter la dureté et l'arrogance de Pausanias, se rangèrent sous les ordres de Cimon et d'Aristide, qui, en les attirant à eux, envoyèrent en même temps avertir les éphores qu'ils devoient rappeler

leur général, parce qu'il déshonoroit Sparte, et qu'il troubloit toute la Grèce.

On raconte que Pausanias étant à Bysance, envoya chercher une jeune fille d'une famille distinguée, nommée Cléonice, pour s'en servir à ses plaisirs; et que ses parents, ne pouvant résister à cette dure nécessité, intimidés par le pouvoir immense dont il abusoit, laissèrent emmener leur fille. Comme elle étoit encore pleine de pudeur, avant que d'entrer dans la chambre elle pria qu'on ôtât la lumière; et comme elle s'approchoit dans les ténèbres avec un grand silence du lit de Pausanias qui étoit déjà endormi, elle donna, sans le vouloir, contre la lampe qui étoit éteinte, et la renversa. Au bruit qu'elle fit en tombant, Pausanias se réveilla en sursaut, et dans la pensée que c'étoit quelque ennemi qui venoit pour l'assassiner, il tira le poignard qu'il avoit sous son chevet, en frappa Cléonice, et la renversa sur le carreau. Cette fille étant morte de cette blessure, ne permettoit pas à son meurtrier de goûter aucun repos; car son image, se présentant à lui toutes les nuits pendant son sommeil, lui prononçoit d'un ton de colère un vers héroïque, dont voici le sens: « Marche devant le tribunal de « la justice, qui punit les forfaits; l'insolence « est enfin funeste aux hommes ».

Les alliés, indignés d'une action si infâme, se joignirent à Cimon, et assiégèrent Pausanias dans Bysance. Mais s'étant échappé, et étant troublé de cette image qui le poursuivoit continuellement, il se retira à Héraclée dans le temple où l'on évoque les âmes des morts [16]; et là, après avoir fait les sacrifices et les effusions funèbres, il appela l'âme de Cléonice, et la conjura de renoncer à sa colère. Cléonice parut enfin [17], et lui dit, « que bientôt arrivé à Sparte, il seroit dé« livré de ses maux »; voulant sans doute par ces paroles couvertes lui marquer la mort qui l'y attendoit [18].

Cimon, après que les alliés se furent réunis sous ses ordres, s'embarqua (*a*) avec toute son armée pour aller en Thrace, sur les nouvelles que quelques Perses des plus considérables qui se trouvoient même parents du roi, s'étoient emparés de la ville d'Eïone sur le fleuve du Strymon; et que de là ils inquiétoient les Grecs qui habitoient dans ces quartiers. En arrivant il battit leurs troupes dans un grand combat, et les obligea de se renfermer dans la ville. Il se jeta ensuite sur la Thrace, qui est au-dessus du Strymon, et d'où la ville tiroit ses convois; il en chassa les habitants, se rendit maître de tout le pays,

(*a*) La première année de l'olymp. lxxvij.

et réduisit, par ce moyen, les assiégés à une si grande extrémité, que Butès, général du roi, désespérant de ses affaires, mit le feu à la ville, et se brûla avec tous ses amis et toutes ses richesses.

Cimon ne profita donc pas beaucoup à la prise de cette ville, car les Barbares avoient tout brûlé; mais comme le pays est très-beau et très-fertile, il le donna à habiter aux Athéniens, qui, pour lui marquer leur reconnoissance, lui permirent de dresser dans la ville trois Hermès de marbre [19], avec des inscriptions, pour conserver la mémoire de ce grand exploit. Sur le premier, on lisoit en vers élégiaques : « Célébrons à jamais la pa-
« tience et le courage de ces valeureux Grecs
« qui, dans la ville d'Eïone et sur les bords
« du Strymon, ont fait sentir aux fiers enfants
« des Mèdes les sanglantes fureurs de Mars,
« et toutes les horreurs de la famine, et les
« ont enfin réduits au dernier désespoir ».

Sur le second, il y avoit :

« Tels sont les honneurs que les Athéniens
« ont faits à leurs généraux, pour reconnoître
« les services signalés et les grands biens
« qu'ils en ont reçus. Ceux qui, jusque dans
« la postérité la plus reculée, verront ces
« glorieuses récompenses, en seront encore
« plus excités à imiter leur vertu; et entrant

« dans une noble émulation, ils tâcheront de
« rendre à leurs pays d'aussi grands services
« pour s'attirer d'aussi grands honneurs ».

Et sur le troisième, on lisoit :

« Autrefois, partit de cette ville à la tête
« de ses belliqueuses bandes, pour suivre les
« Atrides aux champs d'Ilion, le vaillant
« Mnesthée, à qui Homère a donné ce grand
« éloge, que de tous les Grecs il étoit le plus
« habile à ranger en bel ordre de bataille une
« nombreuse armée (*a*). Les Athéniens, dans
« tous les siècles, ont soutenu cette répu-
« tation, et ont mérité d'être regardés comme
« les premiers des hommes pour bien ranger
« des troupes et les faire agir ».

Quoique le nom de Cimon ne paroisse point dans ces inscriptions, cependant, il n'y avoit alors personne qui ne sût qu'elles le regardoient, et que c'étoit pour lui le comble de l'honneur; car jamais, ni Thémistocle, ni Miltiade n'en avoient reçu un pareil. Au contraire, le dernier ayant demandé pour toute récompense une couronne de branches de l'olivier sacré, Sochares (*b*),

(*a*) Dans le onzième livre de l'Iliade.

(*b*) Palmérius croit avec vraisemblance qu'on doit lire ici Sophanès, illustre Athénien du bourg de Décélie, dont Hérodote parle avantageusement, liv. IX, ch. 73 et suiv. *A. L. D.*

du bourg de Décélie, se levant au milieu de l'assemblée, s'y opposa, et lui dit ce mot qui marquoit beaucoup d'ingratitude pour lui, mais qui fut très-agréable au peuple : « Miltiade, lui dit-il, quand tu auras com- « battu tout seul, demande aussi à être ho- « noré tout seul ». D'où vient donc que les services et les exploits de Cimon furent si fort exaltés et récompensés? Ce fut sans doute parce que, sous les autres généraux, les Athéniens n'avoient combattu que pour défendre et pour sauver leur patrie; au lieu que sous Cimon, ils avoient attaqué et battu les Barbares dans leur propre pays où ils avoient fait des conquêtes. Car ils s'emparèrent d'Eïone et d'Amphipolis, où ils envoyèrent des colonies; ils en envoyèrent aussi dans l'île de Scyros (a), dont Cimon se rendit maître par une circonstance que je vais raconter [20]. Cette île étoit habitée par les Dolopes, très-peu entendus à cultiver la terre, mais grands corsaires de toute ancienneté. Non contents de faire des courses, ils allèrent même jusqu'à dépouiller ceux qui relâchoient chez eux. Un jour, quelques marchands Thessaliens étrant entrés dans leur port de Ctésium, ils les pillèrent et les mirent en prison. Mais ces hommes ayant trouvé moyen

(a) Vis-à-vis de l'Eubée.

de rompre leurs chaînes et de se sauver, portèrent leurs plaintes devant les Amphictyons, et firent condamner toute l'île à leur rendre ce qui leur avoit été pris, et à les dédommager de leur perte. Ceux qui n'avoient point eu de part au pillage, refusèrent de contribuer à ce dédommagement, et dirent que c'étoit à ceux qui avoient pillé à rendre leur butin. Ceux-ci, craignant d'y être forcés, écrivirent à Cimon pour le presser de venir avec sa flotte prendre possession de l'île, qu'ils étoient prêts de lui livrer. Ce qu'il fit; et s'en étant rendu maître de cette manière, il en chassa d'abord les Dolopes, et rendit ainsi la mer Egée libre, et la purgea de ces pirates qui l'infestoient.

Ensuite, ayant appris que Thésée, fils d'Egée, obligé de fuir d'Athènes, s'étoit retiré dans cette île, et qu'il y avoit été tué en trahison par le roi Lycomède, qui craignoit, en lui donnant un asile, d'attirer sur lui les Athéniens, il mit tout en œuvre pour trouver son tombeau. Car les Athéniens avoient reçu depuis peu un oracle d'Apollon qui leur ordonnoit de ramasser les os de Thésée, de les porter à Athènes, et de lui rendre les honneurs convenables comme à un héros [21]. Mais on ne savoit point l'endroit de sa sépulture; et les Scyriens ne vouloient ni convenir qu'il

eût été tué dans leur île, ni permettre que l'on cherchât son tombeau. Mais Cimon en fit la recherche avec tant d'empressement et de zèle, qu'enfin on le trouva [22]. Il fit donc charger les ossements de Thésée sur sa galère, qu'il orna magnifiquement, et les porta ainsi dans sa patrie, environ quatre cents ans (*a*) après que Thésée en fut parti. Le peuple lui en sut toujours beaucoup de gré; et pour conserver la mémoire de cet événement, on institua un concours de poètes tragiques, qui fut très-célèbre; car Sophocle, encore jeune, ayant fait jouer alors sa première pièce, l'archonte Aphepsion, voyant dans les spectateurs beaucoup de brigues et de partialités, ne voulut pas tirer au sort les juges qui devoient juger du mérite des pièces et adjuger le prix. Mais Cimon, étant entré dans le théâtre avec les autres généraux, et ayant fait ses libations au Dieu qui préside à ce jeu, l'archonte ne permit pas qu'ils sortissent: il les retint; et après leur avoir fait prêter le serment, il les obligea de s'asseoir et d'être juges; car ils étoient dix, un de chaque tribu. Ces jeux furent les plus beaux qu'on ait jamais vus, à cause de la dignité des juges,

(*a*) C'est une faute que Plutarque ne peut pas avoir faite; il avoit écrit sans doute « près de huit cents « ans ».

qui donna une merveilleuse émulation aux acteurs. Le prix fut adjugé à Sophocle ; ce qui causa un si grand chagrin et une si grande douleur à Eschyle, qu'il ne put plus souffrir le séjour d'Athènes ; il en partit, se retira en Sicile où il mourut, et il fut enterré près de la ville de Géla.

Le poète Ion (*a*) raconte qu'étant encore fort jeune, et venant d'arriver de Chio à Athènes, chez Laomédon, il soupa un soir chez Cimon, qui, après les libations, étant prié de chanter, s'en acquitta avec tant de grâces, que toute l'assemblée ravie le combla de louanges, et dit qu'il étoit plus sociable que Thémistocle, qui, ayant été prié de chanter à un repas, répondit, « qu'il ne savoit ni « chanter ni jouer de la lyre ; mais que d'une « ville petite et pauvre, il savoit faire une « ville grande et riche ».

Après qu'il eut cessé de chanter, la conversation étant tombée sur ses actions, comme chacun rappeloit celles qui lui paroissoient les plus belles et les plus grandes, il ne fit mention que d'une ruse dont il s'étoit servi, et qui lui paroissoit la chose la plus sage et du plus grand sens qu'il eût jamais faite. Les alliés avoient fait quantité de prisonniers sur les Barbares, dans les villes de Seste et de

(*a*) Ion, poète tragique.

Bysance; pour faire honneur à Cimon, ils le prièrent de faire le partage du butin. Cimon mit d'un côté les prisonniers tout nus, et de l'autre tous leurs ornemens et toute leur dépouille. Les alliés se plaignirent d'abord de ce partage, comme y trouvant trop d'inégalité; mais Cimon leur donna le choix, et leur dit, «que les Athéniens se contenteroient de « la part qu'ils auroient refusée ». Alors, un certain Hérophytus de Samos, leur ayant conseillé de choisir plutôt la dépouille des Perses que les Perses mêmes, ils le crurent, prirent les ornements des Perses, et laissèrent les prisonniers aux Athéniens.

Cimon partit donc avec le lot qui lui étoit resté, passant pour avoir fait ridiculement le partage; car les alliés emportoient beaucoup de chaînes, de colliers et de bracelets d'or, quantité de riches vêtements et de beaux manteaux; et les Athéniens n'avoient pour leur part que des corps tout nus et peu propres au travail. Mais bientôt après, on vit arriver de la Phrygie et de la Lydie les parents et les amis de ces prisonniers, qui les rachetèrent jusqu'au dernier à grosses sommes d'argent; de sorte que, des deniers qui revinrent de cette rançon, Cimon eut de quoi entretenir sa flotte quatre mois, et il resta encore beaucoup d'or pour le trésor public.

Cimon étant par là devenu fort riche, fit un très-bon usage de ces grands biens qu'il avoit si honorablement gagnés sur les Barbares, car il les dépensa plus honorablement encore pour le soulagement de ses concitoyens. Il fit ôter les clôtures de ses terres et de ses jardins, afin que les Athéniens et les étrangers mêmes pussent y aller cueillir, sans crainte, les fruits dont ils auroient besoin. Tous les jours il avoit chez lui un souper simple, mais suffisant pour un grand nombre de personnes; et tous les pauvres qui vouloient y aller, étoient bien reçus, et avoient leur nourriture assurée, afin que, n'étant pas obligés de travailler pour gagner leur vie, ils pussent donner tout leur temps aux affaires de la république. Il est vrai qu'Aristote écrit que ce souper n'étoit pas pour tous le pauvres d'Athènes indifféremment, mais seulement pour les pauvres de son bourg de Lacia.

Quand il alloit dans les rues, il se faisoit suivre par un grand nombre de gens fort bien vêtus; et lorsqu'il rencontroit quelque pauvre vieillard qui n'avoit qu'un méchant habit, il lui faisoit donner celui d'un de ses domestiques, et il n'y avoit point de pauvre citoyen qui ne tînt à grand honneur de recevoir publiquement de lui cette libéralité. Ces mêmes domestiques portoient toujours sur

eux beaucoup d'argent, et lorsqu'ils voyoient dans la place quelques-uns des plus honnêtes de ces indigens, ils leur mettoient dans la main quelque pièce d'argent très-secrètement. C'est à quoi Cratinus, poète comique, semble faire allusion dans une de ses pièces, intitulée, *les Archiloques*, où il dit : « Pour « moi, Métrobius, greffier, je me flattois de « la douce espérance de passer heureusement « ma vieillesse auprès de Cimon, le plus divin, « le plus hospitalier, le plus charitable de « tous les hommes, et le premier des Athé-« niens en toute vertu ; mais malheureuse-« ment il est mort le premier ». Et Gorgias le Léontin dit fort bien, « que Cimon amas-« soit des richesses pour s'en servir, et qu'il « s'en servoit pour se faire estimer et ho-« norer ». Critias même, qui fut un des trente tyrans, souhaite dans ses *Elégies*, « les ri-« chesses des descendants de Scopas, la « magnanimité de Cimon, et les trophées « d'Agésilas le Lacédémonien ». Et encore aujourd'hui nous ne connoissons Lichas le Spartiate, et son nom n'est devenu célèbre parmi les Grecs, que parce que les jours où les enfants des Spartiates s'exerçoient et dansoient tout nus, il recevoit chez lui tous les étrangers qui venoient à la fête, et les traitoit magnifiquement.

Mais la libéralité de Cimon surpassoit infiniment l'hospitalité, l'humanité et la charité des anciens Athéniens. Car ceux-ci ont bien répandu parmi les hommes, et c'est de quoi ils se glorifient avec raison, la semence de la nourriture, s'il est permis de parler ainsi, en leur enseignant à semer le blé; ils leur ont montré encore l'usage des fontaines, et l'utilité du feu pour subvenir à leurs besoins. Mais Cimon, en faisant de sa maison, comme le Prytanée (*a*) commun de tous les hommes, en leur abandonnant les prémices des fruits de ses terres, et de tout ce que les saisons lui apportoient de meilleur et de plus beau, et en permettant aux étrangers même d'en prendre tant qu'ils vouloient, et d'en user comme de leur bien propre, a comme rappelé dans la vie, cette ancienne communauté si vantée du temps de Saturne et du siècle d'or. Et quant à ceux qui, pour calomnier ces largesses de Cimon, disent que c'étoient des moyens pour flatter le peuple, pour s'insinuer dans ses bonnes grâces, et pour attirer ses faveurs, ils sont assez réfutés par le reste de la vie de ce personnage qui tenoit

(*a*) A Athènes, les citoyens qui avoient bien mérité de la patrie étoient entretenus dans le Prytanée aux dépens du public. *A. L. D.*

pour l'aristocratie, et étoit entièrement porté pour le gouvernement des Lacédémoniens, comme il le témoigna hautement en se joignant à Aristide pour s'opposer à Thémistocle, qui élevoit la démocratie plus haut qu'il ne falloit; et depuis encore en se déclarant ouvertement contre Ephialte, qui, pour complaire au peuple, vouloit casser le sénat de l'aréopage.

Quoiqu'il vît tous les autres gouverneurs de son temps, hors les seuls Aristide et Ephialte, enrichis par les concussions et par les rapines qu'ils faisoient sur le public, il se maintint pourtant toujours incorruptible, conserva ses mains pures, non seulement de toute concussion, mais encore de tout présent, et continua jusqu'à la fin de sa vie, de faire et de dire gratuitement tout ce qui étoit utile et expédient pour la république.

Sur son désintéressement, on raconte qu'un Barbare, nommé Rœsacès, ayant quitté le parti de son maître, le roi de Perse, vint à Athènes avec de grandes richesses, et que là, se voyant sans cesse tourmenté par les calomniateurs qui vouloient le rendre suspect au peuple, il se réfugia dans la maison de Cimon; et en y entrant, il mit sur la porte du vestibule deux grandes coupes, dont l'une

étoit pleine de dariques d'argent, et l'autre de dariques d'or (*a*). Cimon lui demanda en riant, « lequel il aimoit le mieux, de l'avoir ou « pour mercenaire ou pour ami »; le Barbare lui ayant répondu, « qu'il aimoit mieux l'avoir « pour ami : Hé bien, répliqua Cimon, « remporte donc avec toi ton or et ton argent, « car étant ton ami, je m'en servirai comme « du mien propre quand j'en aurai besoin ».

Dans ce temps-là, les alliés continuoient bien de payer les contributions auxquelles ils avoient été taxés; mais las de tant de campagnes qu'ils avoient faites, ne voyant plus d'utilité de continuer la guerre depuis que les ennemis s'étoient retirés et ne les incommodoient plus par leurs courses, et ne désirant désormais que de cultiver leurs héritages et de vivre en repos, ils n'envoyoient plus ni les hommes ni les vaisseaux qu'ils devoient fournir. Les autres généraux Athéniens tâchoient de les y forcer par toutes sortes de voies; ils traînoient en justice ceux qui y manquoient, et les faisoient condamner à des amendes et à des peines même corporelles; ce qui rendoit odieux et insupportable aux alliés le gouvernement des Athéniens. Cimon, élu général, prit une voie toute

(*a*) On a déjà parlé de cette espèce de monnoie dans la vie de Lysandre, *A. L. D.*

contraire : il ne força aucun des Grecs ; mais prenant l'argent de ceux qui ne vouloient pas servir en personne, et leurs vaisseaux vides, il souffrit qu'amorcés par la douceur du repos, ils demeurassent tranquillement dans leurs foyers ; et que, de bons soldats qu'ils étoient, ils devinssent, par leur paresse, par leur luxe et par leur folie, des laboureurs et des négocians lâches et timides. Et faisant monter ces vaisseaux par les Athéniens tour à tour, les endurcissant ainsi aux travaux et aux fatigues, et les aguerrissant de plus en plus par des expéditions fréquentes, il se trouva qu'en très-peu de temps, les contributions et la solde que les alliés payoient, servirent à rendre les Athéniens maîtres de ceux mêmes qui les soudoyoient [23]. Car, comme ils étoient continuellement sur mer, qu'ils avoient toujours les armes à la main, et qu'ils étoient nourris et exercés dans toutes ces expéditions, les alliés s'accoutumèrent peu-à-peu à les craindre et à les flatter ; et par là, sans s'en apercevoir, ils se trouvèrent tout d'un coup les tributaires et les esclaves de ceux dont ils avoient été d'abord les alliés.

Il faut dire encore que jamais capitaine grec ne rabaissa, ni n'humilia si fort l'orgueil et la fierté du grand roi de Perse, que Cimon.

Car, après l'avoir chassé de la Grèce, il ne le quitta point; mais le suivant pied à pied sans lui donner le temps de respirer et de rétablir ses pertes, il ravagea son pays, lui prit plusieurs villes, et en obligea plusieurs autres à se révolter et à embrasser le parti des Grecs; de sorte que dans toute l'Asie, depuis l'Ionie jusqu'à la Pamphylie, on ne voyoit pas briller un seul étendard des Perses. Ayant appris que les généraux du roi étoient sur les côtes de Pamphylie, avec une armée et un grand nombre de vaisseaux, et voulant les épouvanter de manière qu'ils n'osassent plus paroître dans cette mer, qui est en deçà des îles Chélidoniennes (*a*), il fit voile des ports de Cnide et de Triopium, avec deux cents galères, que Thémistocle avoit fait construire; elles étoient très-légères et très-propres aux évolutions qui demandoient de l'agilité; mais Cimon les élargit alors, en faisant sur chacune, avec des planches, un pont qui débordoit des deux côtés; afin que, tenant un plus grand nombre de combattants, elles fussent plus redoutables à l'ennemi.

Il cingla d'abord vers la ville des Phasélites [24], qui étoient Grecs de nation, mais qui ne vouloient ni recevoir sa flotte dans leurs ports, ni se déclarer contre le roi. Après

(*a*) C'est-à-dire, toute la mer Méditerranée.

le courage de ses soldats étoit infiniment relevé par leur première victoire, que leurs forces en étoient même augmentées, et qu'ils ne demandoient qu'à marcher contre les Barbares, il fit descendre son infanterie pesamment armée, et encore toute animée du combat. Ils sautent à terre avec de grands cris, et se jettent impétueusement sur les Perses. Ceux-ci les reçoivent avec courage, et soutiennent leur premier choc sans s'ébranler. Le combat fut rude; beaucoup des plus braves Athéniens, et des plus considérables y furent tués; enfin, après de grands efforts, les Grecs rompirent les Barbares, les mirent en fuite, et en firent un grand carnage. Tout ce qui ne périt pas par l'épée fut pris, et on se rendit maître de leurs tentes qui étoient remplies de toutes sortes de richesses.

Mais Cimon, comme un redoutable athlète, après avoir vaincu en un seul jour dans deux combats, et avoir par son combat de terre surpassé l'exploit de Salamine, et par son combat de mer celui de Platée [26], ajouta encore un nouveau trophée à ces deux victoires. Car, ayant été averti que les quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui n'avoient pu se trouver à la bataille, étoient arrivés au port d'Hydre [27], il y alla en toute diligence avec sa flotte. Ces Barbares ne savoient en-

core rien de certain de ce qui étoit arrivé aux deux grandes armées; ils ne pouvoient s'imaginer qu'elles eussent été battues, et ils demeuroient en suspens, flottant entre la crainte et l'espérance. Mais quand ils virent arriver la flotte victorieuse, ils furent si abattus, qu'ils ne firent presque pas de résistance. Tous leurs vaisseaux furent pris, et la plus grande partie de leurs troupes taillées en pièces.

Ce grand échec humilia si fort la fierté du grand roi, qu'il consentit à signer ce traité de paix si célèbre, dont les deux principaux articles étoient qu'il se tiendroit toujours éloigné des mers de la Grèce de la carrière d'un cheval, et qu'il ne navigueroit jamais en-deçà des roches Cyanées et des îles Chélidoniennes [28], avec des galères armées, ou d'autres vaisseaux de guerre. Il est vrai que Callisthène écrit que cela ne fut point stipulé par le traité; mais que le roi l'exécuta par la grande terreur que lui imprima sa défaite; et qu'il se tint toujours si loin de la Grèce par cette raison, que dans la suite Périclès, avec cinquante galères, et Ephialte avec trente seulement, coururent bien au-delà de ces îles Chélidoniennes, sans trouver la moindre flotte des Barbares, ni même un seul de leurs vaisseaux. Mais dans les décrets publics que Cratère a recueillis, on trouve la copie de ce

traité, ce qui montre qu'il est véritable [29]. On dit de plus qu'à cette occasion, les Athéniens élevèrent l'autel de la paix, et qu'ils décernèrent de grands honneurs à Callias, qui avoit été envoyé en ambassade auprès du roi de Perse, pour lui faire ratifier ce traité.

Après que les dépouilles eurent été vendues à l'encan, il se trouva tant d'or et d'argent dans l'épargne, que les Athéniens eurent abondamment de quoi fournir à toutes les dépenses publiques, et que de ces mêmes fonds, ils firent bâtir la muraille de la citadelle, qui regarde le midi. On dit aussi que les grandes murailles, qu'on appelle *les jambes*, et qui joignent le Pirée à la ville, furent à la vérité bâties après Cimon; mais que ce fut lui qui, des fruits de sa victoire, en fit jeter les premiers fondements avec beaucoup de travail et une grande dépense. Car, comme le terrein où on étoit obligé de les asseoir, se trouvoit au milieu des eaux et des marais, il fallut dessécher et consolider les marais à force de cailloux et de grosses pierres de taille qu'on y jetoit, et faire ainsi ces fondations à pierres perdues. Il fut aussi le premier qui embellit la ville de ces lieux destinés à des exercices et à des jeux honnêtes, qui, dans la suite, furent si recherchés; car il entoura la place publique de belles allées de platanes;

et de l'Académie qui étoit un lieu aride et nu, il en fit un parc et un bocage délicieux, arrosé de quantité de belles fontaines, et percé de plusieurs grandes allées couvertes pour se promener, et de longues lices pour y faire des courses.

Quelque temps après, ayant appris que quelques Perses ne vouloient pas abandonner la Chersonèse de Thrace, dont ils s'étoient emparés, et qu'ils appeloient à leur secours les peuples de la haute Thrace pour s'y maintenir, il alla contre eux avec quatre galères. Les Barbares, ayant su qu'il étoit parti d'Athènes avec ce peu de vaisseaux, n'en faisoient aucun compte; mais Cimon ne laissa pas de les attaquer. Il prit treize de leurs vaisseaux, les chassa entièrement de leurs pays, soumit les Thraces, et réduisit toute la Chersonèse sous la puissance des Athéniens.

Après cette expédition, il alla contre ceux de l'île de Thasos qui s'étoient révoltés, les défit dans un grand combat naval, prit trente-trois de leurs navires, assiégea leur ville, la prit d'assaut, acquit aux Athéniens les mines d'or qu'ils avoient dans le continent voisin et leur soumit toutes les terres qui étoient de la dépendance de cette île [30].

De là il lui étoit facile de passer dans la

Macédoine, et d'enlever aux Macédoniens une grande partie de leur pays [31]. Comme il ne voulut pas profiter de cette occasion, il fut accusé de s'être laissé corrompre par les présents du roi Alexandre, et poursuivi en justice par ses ennemis qui s'étoient ligués contre lui. Dans les justifications qu'il employa auprès de ses juges, il dit : « Que ja-« mais il n'avoit fait amitié ni alliance avec « les Ioniens, ni avec les Thessaliens, peuples « très-riches, comme l'avoient fait plusieurs « de leurs généraux qui avoient cherché à se « faire rendre des honneurs et à s'enrichir ; « mais qu'il s'étoit lié avec les Macédoniens [32], « parce qu'il admiroit, et qu'il tâchoit d'imi-« ter leur simplicité, leur frugalité et leur « tempérance, qu'il préféroit à toutes les ri-« chesses du monde ; que du reste il pouvoit « se vanter que personne ne désiroit plus que « lui d'enrichir sa ville des dépouilles des « ennemis ».

Stésimbrotus, en parlant de ce jugement, rapporte qu'Elpinice alla chez Périclès, pour le solliciter en faveur de son frère Cimon, et pour tâcher de le fléchir par ses prières, car il étoit un de ses plus violents accusateurs. Périclès, après l'avoir entendue, lui dit en riant : « Elpinice, vous êtes désormais trop « vieille pour venir à bout d'aussi grandes af-

« faires par vos sollicitations ». Néanmoins, le jour que l'affaire fut jugée, il fut plus doux que tous les autres, et ne se leva qu'une seule fois pour parler contre lui, encore ne fut-ce que parce qu'il ne pouvoit s'en dispenser. Cimon fut donc absous entièrement.

Du reste, pendant tout le temps qu'il gouverna et qu'il resta dans la ville, il retint et refréna toujours la licence du peuple, qui cherchoit à abattre l'autorité des nobles, et attiroit à lui tout le pouvoir du gouvernement. Mais aussitôt qu'il fut parti pour aller commander l'armée, le peuple se voyant sans frein, et se sentant appuyé par Éphialte, bouleversa tout l'ancien ordre du gouvernement; renversa toutes les lois fondamentales et les anciennes coutumes, ôta au sénat de l'Aréopage la connoissance de la plupart des causes qui se portoient devant lui, ne lui laissant que les moins importantes, et en très-petit nombre; et se rendit maître absolu de tous les tribunaux. De sorte qu'il jeta la ville dans une pure démocratie, Périclès étant déjà puissant, et favorisant ce parti de tout son crédit. Cimon, à son retour, témoigna son mécontentement de voir la dignité du sénat foulée aux pieds, et tâcha, par toutes sortes de moyens, de le remettre en possession de son autorité, et de rétablir l'aristocratie qui

avoit été établie du temps de Clisthène. Mais ses ennemis se mirent à crier, et à exciter contre lui le peuple, en renouvelant les bruits qui avoient couru de son commerce avec sa sœur Elpinice, et en lui reprochant le grand attachement qu'il avoit pour les Lacédémoniens. Sur quoi il y eut des vers d'Eupolis, qui furent fort célèbres, et dont voici le sens : « Il n'étoit point méchant homme ; mais il « étoit adonné au vin, et très-négligent, et « il se permettoit souvent d'aller passer les « nuits à Sparte, abandonnant ainsi sa pauvre « sœur Elpinice ».

Mais si, étant aussi négligent et aussi adonné au vin que le dit ce poète [33], il a pris tant de villes, et remporté tant de victoires, il est certain que, s'il eût été vigilant et sobre, aucun des capitaines qui ont été avant lui, et après lui, ne l'auroit surpassé en faits d'armes et en glorieux exploits. Il est vrai que dès le commencement de sa vie, il montra beaucoup d'inclination pour les Lacédémoniens. Car, de deux enfants jumeaux, qu'il eut d'une femme clitorienne (*a*), comme l'écrit Stésichore, il nomma l'un *Lacédémonius*, et l'autre *Eleus*. Aussi Périclès reprocha-t-il souvent à ces enfants leur origine maternelle. Mais Diodore le géographe écrit

(*a*) De la ville de Clitor en Arcadie.

que ces deux enfants, et un troisième encore, qui fut appelé Thessalus, eurent pour mère Isodice, fille d'Euryptolème, fils de Mégaclès, et par conséquent Athénienne.

Ce qui contribua le plus à son élévation, ce fut la faveur des Lacédémoniens, qui, étant ennemis déclarés de Thémistocle, aimoient mieux que Cimon, qui étoit jeune, eût dans Athènes la principale puissance et la plus grande autorité. Les Athéniens virent d'abord avec plaisir, cette bienveillance des Spartiates pour Cimon, qui leur procuroit de grands avantages. En effet, quand ils commencèrent à s'agrandir, et à vouloir se mêler seuls des affaires des alliés, et à s'attribuer le commandement des armées, ils n'étoient nullement fâchés de la puissance et du grand crédit de Cimon [34]; car c'étoit lui qui faisoit tout parmi les Grecs, parce qu'il traitoit les alliés avec beaucoup d'humanité et de douceur, et qu'il étoit très-agréable aux Lacédémoniens. Mais quand ils furent devenus plus puissants, le grand attachement que Cimon avoit pour les Spartiates leur déplut; car en leur parlant, il ne cessoit à tout propos d'exalter Lacédémone, surtout quand il les reprenoit de quelque chose, ou qu'il vouloit les piquer, comme l'écrit Stésimbrotus; car il avoit coutume de leur dire : « Ce n'est

« pas ainsi que font les Spartiates ». Et par là, il s'attira l'envie et la haine de ses concitoyens.

Mais ce qui lui porta le plus grand coup, ce fut une calomnie horrible dont voici le fondement. La quatrième année du règne d'Archidamus, fils de Zeuxidamus, il y eut à Sparte le plus terrible tremblement de terre dont on eût jamais entendu parler. En plusieurs endroits, le pays fut englouti dans des abîmes, le Taygète et les autres monts furent ébranlés jusqu'à leurs fondements; plusieurs de leurs sommets s'écroulèrent, toute la ville fut bouleversée et abîmée, excepté cinq maisons qui restèrent seules au milieu de cette désolation épouvantable (*a*). Il y avoit alors dans un grand portique, plusieurs jeunes hommes et plusieurs jeunes garçons qui s'exerçoient tout nus. Un peu avant que le tremblement commençât, on dit qu'il se leva tout-à-coup un lièvre qui passa le long du portique; les jeunes garçons tout frottés d'huile qu'ils étoient, se mirent à courir après et à le chasser pour se divertir; ils ne furent pas plutôt sortis, que le portique tomba sur les jeunes hommes qui étoient restés, et les

(*a*) Diodore de Sicile, dans le onzième livre de son histoire, chap. 63, a décrit ce tremblement de terre. *A. L. D.*

écrasa. On montre encore aujourd'hui dans le lieu même, leur tombeau, qui est appelé *seismatia* (a). Archidamus, qui, sur le danger présent, conjectura très-habilement celui dont il étoit menacé, et qui voyoit les citoyens empressés à sauver ce qu'ils avoient de plus précieux, ordonna qu'on sonnât des trompettes pour donner l'alarme, comme si l'ennemi étoit prêt à tomber sur eux, afin qu'ils accourussent promptement autour de lui avec leurs armes. Et ce fut cela seul qui sauva Sparte dans ce terrible moment; car les Ilotes [35] accoururent de toutes parts pour achever de détruire ceux que le tremblement de terre avoit épargnés; mais les ayant trouvés armés et en bataille, ils se retirèrent dans les villes voisines, et commencèrent dès ce moment à leur faire une guerre ouverte, ayant attiré dans leur ligue plusieurs de leurs voisins, et se sentant fortifiés par les Messéniens, qui étoient alors en guerre avec les Spartiates.

Dans cette extrémité, Lacédémone envoya Périclidas à Athènes demander du secours. C'étoit pour se moquer de cet ambassadeur, que le poète Aristophane disoit en s'adressant aux Lacédémoniens: « Avez-vous ou-

(a) C'est-à-dire, le tombeau de ceux qui furent écrasés par le tremblement de terre.

« blié qu'autrefois le Spartiate Périclidas vint « suppliant à Athènes, et qu'assis aux pieds « des autels, pâle et défait, avec sa ca- « saque rouge, il nous demandoit une ar- « mée, etc. [36] »? Ephialte s'y opposoit, et protestoit qu'on ne devoit point les secourir, ni relever une ville rivale d'Athènes; mais qu'il falloit la laisser ensevelie dans ses abîmes, et tenir ainsi l'orgueil de Sparte humilié. Mais Critias dit que Cimon, préférant l'intérêt des Lacédémoniens à l'agrandissement de sa patrie, entraîna le peuple par son éloquence, et marcha au secours de Sparte avec quatre mille hommes de pied [37]. Ion rapporte même l'endroit de son discours, qui frappa et qui persuada le plus les Athéniens. Car il dit qu'il les exhorta « à ne pas laisser la Grèce boi- « teuse, et leur ville sans contre-poids [38] ».

Après qu'il eut secouru les Lacédémoniens, il s'en retourna par Corinthe avec son armée. Lachartus, qui commandoit dans cette ville, se plaignit à lui, de ce qu'il avoit fait entrer ses troupes dans sa place, avant que d'en avoir demandé la permission aux habitants: « Car, lui dit-il, quand on frappe à une « porte, encore n'entre-t-on point que le « maître ne l'ait ordonné. Mais vous autres, « Lachartus, lui répartit promptement Ci- « mon, vous n'avez pas frappé aux portes

« des Cléonéens et des Mégaréens, vous les « avez brisées, et vous y êtes entrés à main « armée, prétendant que tout devoit être « ouvert au plus fort ». Par ces paroles, pleines de fermeté et d'audace, Cimon en imposa fort à propos au capitaine corinthien, et il continua sa route.

Quelque temps après, les Lacédémoniens appelèrent encore les Athéniens à leur secours, contre les Messéniens et les Ilotes, qui s'étoient emparés d'Ithome. Mais quand ils furent arrivés, ils commencèrent à craindre leur audace, leur puissance et leur grande réputation, et leur firent l'affront de les renvoyer, eux seuls de tous leurs alliés, comme des gens suspects et capables de tout entreprendre [39].

Les Athéniens, s'en étant retournés pleins de colère et de ressentiment, se déclarèrent, dès ce jour-là, les ennemis de tous ceux qui prenoient les intérêts de Lacédémone; et sur le moindre prétexte qu'ils purent trouver, ils bannirent Cimon par l'ostracisme, qui étoit un bannissement pour dix ans.

Dans cet intervalle, les Lacédémoniens revenant d'une expédition, où ils avoient affranchi la ville de Delphes de la dépendance des Phociens, campèrent dans la plaine de Tanagre. Les Athéniens allèrent à leur ren-

contre pour les combattre. En cette occasion, Cimon se crut dispensé de garder son ban, et se rendit avec ses armes dans sa tribu Oenéïde (*a*), pour servir sa patrie, et pour combattre avec ses compatriotes contre les Lacédémoniens. Le conseil des cinq cents, en étant informé, et craignant, sur les plaintes de ses ennemis, qu'il ne fût venu pour les trahir en troublant l'ordonnance de leur bataille, et pour mener ensuite dans Athènes les Lacédémoniens victorieux, envoya faire défenses expresses aux capitaines de le recevoir dans leurs corps. Il fut donc obligé de se retirer; mais avant que de partir, il s'adressa à Euthippe, du bourg d'Anaphlyste, et à quelques autres de ses compagnons qui étoient les plus soupçonnés de favoriser les Lacédémoniens, et les conjura de combattre de toutes leurs forces et sans se ménager, afin que cette journée servît de preuve à leur innocence, et effaçât de l'esprit de leurs concitoyens un soupçon injuste qui les déshonoroit [40].

Ces guerriers, qui étoient au nombre de cent, animés par ces paroles, lui demandèrent son armure complète, qu'ils placèrent au milieu de leur petit bataillon [41]; et se tenant

(*a*) Il ne faut pas confondre cette tribu avec Oenoé, bourg ou dème de l'Attique. *A. L. D.*

serrés, ils soutinrent avec beaucoup de valeur les efforts des Spartiates, et combattirent avec tant d'acharnement, qu'ils se firent tous tuer, laissant aux Athéniens un regret infini de leur perte, et un grand repentir de les avoir accusés si injustement.

Cela fut cause aussi qu'ils ne persévérèrent pas long-temps encore dans leur colère contre Cimon, adoucis en partie, comme il est vraisemblable, par le souvenir des services qu'il leur avoit rendus, et en partie ramenés par la conjoncture fâcheuse où ils se trouvoient; car ayant été défaits dans le grand combat qui fut donné à Tanagre, et attendant pour le printemps prochain une armée de Péloponèse qui devoit fondre sur eux, ils rappelèrent Cimon de son bannissement. Ce fut Périclès lui-même qui en dressa et proposa le décret, tant les querelles étoient alors civiles et politiques [42], et les animosités modérées et prêtes à s'apaiser dès que l'utilité publique le demandoit, et tant l'ambition, qui est la plus vive et la plus forte des passions, cédoit et se conformoit aux temps et aux besoins de la patrie.

Dès que Cimon fut de retour, il étouffa promptement cette guerre déjà très-allumée, et réconcilia les deux villes. Mais la paix faite, voyant que les Athéniens ne pouvoient

demeurer en repos, et vouloient se servir de leurs armées pour s'agrandir, il craignit qu'ils n'inquiétassent quelque peuple de la Grèce, ou qu'en parcourant les îles du Péloponèse avec une si grosse flotte, ils ne donnassent quelque prétexte d'accuser leur ville d'avoir excité des guerres civiles, ou d'avoir donné des sujets de plaintes à leurs alliés. Il arma donc deux cents galères pour les mener encore une fois faire la guerre en Egypte et en Cypre [43]. Par là, il vouloit accoutumer et exercer les Athéniens à faire la guerre contre les Barbares, et en même temps les enrichir par les voies justes et permises, en les mettant en état de rapporter dans leur patrie les dépouilles et toutes les richesses de leurs ennemis naturels.

Quand tout fut prêt, et que l'armée fut au moment de s'embarquer, Cimon eut la veille ce songe : il lui sembla qu'une lice fort en colère aboyoit contre lui, et qu'au milieu de ses cris, elle prononça d'une voix humaine et très-bien articulée : « Viens, car tu me « feras plaisir à moi et à mes petits ». Ce songe paroissoit difficile à expliquer [44]; mais un certain Astyphilus de Posidonie (*a*), ami particulier de Cimon, grand devin et interprète de songes, lui déclara que le sien lui

(*a*) Ville de Lucanie, sur la côte.

prédisoit la mort, et voici comme il l'expliquoit : le chien est ennemi de l'homme contre lequel il aboie ; or, on ne sauroit faire à son ennemi un plus grand plaisir que de mourir ; et ce mélange de la voix humaine avec l'aboi, marque pour ennemi un Mède [45] ; car l'armée des Mèdes est composée de Grecs et de Barbares. Il lui arriva encore un autre signe, qui n'étoit pas moins surprenant. Un jour qu'il offroit un sacrifice à Bacchus, le prêtre ayant ouvert la victime, après l'avoir égorgée, il vint une quantité prodigieuse de fourmis qui enlevèrent le sang qui étoit figé, le portèrent peu à peu auprès de Cimon, lui en enduisirent le gros doigt du pied (*a*), sans que personne y prît garde pendant un assez long temps. Enfin, Cimon s'en aperçut ; et comme il les regardoit, le sacrificateur vint lui présenter le foie de la victime, qui s'étoit trouvé sans tête.

Malgré ces sinistres présages, il ne laissa pas de s'embarquer ; car il n'y avoit plus moyen de reculer. Il envoya d'abord en Egypte soixante de ses vaisseaux, et avec les autres il retourna sur les côtes de la Pamphylie, battit l'armée navale du roi, composée de vaisseaux de Phénicie et de Cilicie,

(*a*) Cimon étoit là nu-pieds, comme c'étoit la coutume de la plupart des Athéniens.

se rendit maître de toutes les villes des environs, et épioit cependant l'occasion de pénétrer en Egypte; car il ne concevoit pas de médiocres desseins, et ne pensoit à rien de moins qu'à ruiner et détruire absolument l'empire du grand roi de Perse. Et ce qui l'excitoit le plus à cette haute entreprise, c'étoit l'envie et la jalousie dont il étoit animé contre Thémistocle, sur ce qu'il avoit appris que sa gloire et sa puissance étoient très-grandes parmi les Barbares, depuis qu'il avoit promis au roi que s'il entreprenoit la guerre contre les Grecs, il conduiroit lui-même son armée, et le serviroit très-utilement. Mais on dit qu'avec toutes ses magnifiques promesses, Thémistocle, désespérant de pouvoir jamais venir à bout de la Grèce, et surmonter la fortune et la vertu de Cimon, se fit mourir volontairement lui-même.

Cependant Cimon, qui avoit formé plusieurs grands projets, et comme donné le signal de plusieurs grandes batailles, se tenoit avec sa flotte à la rade de Cypre. De là il envoya au temple de Jupiter Ammon quelques-uns de ses gens les plus fidèles et les plus affectionnés, pour consulter ce Dieu sur des choses très-secrètes; car personne n'en a jamais eu aucune connoissance. Mais le Dieu ne leur rendit pas même l'oracle; car dès

qu'il les vit entrer dans son temple, il leur ordonna de s'en retourner, *parce que Cimon s'étoit déjà rendu auprès de lui.* Ces envoyés reprirent aussitôt le chemin de la mer. Etant arrivés au camp des Grecs, qui étoit sur les côtes d'Égypte, ils apprirent la mort de Cimon, et rapportant le temps de cette mort à celui où le Dieu leur avoit annoncé qu'il s'étoit déjà rendu auprès de lui, ils connurent que, sous cette espèce d'énigme, il leur avoit déclaré sa mort, en leur faisant entendre qu'il étoit déjà avec les Dieux.

La plupart des historiens écrivent qu'il mourut de maladie au siége de Citium, ville de Cypre; d'autres disent que ce fut d'une blessure qu'il reçut en combattant contre les Barbares [46]. En mourant, il commanda à ses officiers de ramener promptement la flotte à Athènes, en cachant soigneusement sa mort. Ce qui fut exécuté avec tant de secret, qu'ils avoient gagné leurs ports, et s'étoient mis en sûreté, avant qu'aucun des ennemis et même des alliés se fût aperçu que Cimon n'étoit plus. Ce grand homme, tout mort qu'il étoit, conduisit et commanda encore sa flotte pendant trente jours, comme l'écrit Phanodème [47].

Après lui, aucun des généraux Grecs ne fit rien de considérable, ni d'éclatant contre

les Barbares. Animés par leurs orateurs, grands brouillons et grands artisans de querelles et de discordes, ils se tournèrent les uns contre les autres, et en vinrent à une guerre ouverte, sans que personne se mît entre deux pour les séparer. Ces divisions laissèrent long-temps respirer le roi de Perse, et ruinèrent la puissance des Grecs. Enfin, après plusieurs années (*a*), Agésilas porta ses armes en Asie, et renouvela foiblement la guerre contre les lieutenants du roi, qui commandoient dans les provinces maritimes. Mais dans cette expédition, il n'eut pas le temps de rien faire de grand et de mémorable; car rappelé par les brouilleries, et par les séditions qui s'étoient élevées en Grèce pour de nouveaux sujets, il fut obligé de partir, laissant les commissaires et exacteurs des Perses lever leurs tributs et leurs impôts au milieu des villes alliées et amies de la Grèce. Au lieu que pendant que Cimon avoit gouverné, on n'avoit pas vu un seul huissier qui eût osé porter un exploit, ni aucun homme de guerre qui eût osé paroître pour le soutenir, à plus de quatre cents stades de toutes ces villes et de la côte de la mer [48].

Une preuve certaine que les os de Cimon furent rapportés dans l'Attique, c'est son tom-

(*a*) Cinquante-quatre ou cinquante-cinq ans après,

beau qu'on voit encore aujourd'hui, et qui est appelé *Cimonia.* Cependant les peuples de la ville de Citium honorent encore, de notre temps, un certain tombeau qu'ils appellent *le tombeau de Cimon*, comme l'écrit l'orateur Nausicrates, qui ajoute qu'ils lui rendoient cet honneur, parce que dans un temps de stérilité et de famine, le Dieu qu'ils allèrent consulter leur répondit, « de ne plus « négliger Cimon, mais de l'honorer et de le « révérer comme un Dieu ». Voilà quel fut le capitaine Grec.

FIN DE LA VIE DE CIMON.

NOTES.

[1] Cette histoire est fort obscure, je n'en trouve nulle part aucun vestige. Il faut que cette transmigration d'Opheltas, en Béotie, ait été faite plusieurs siècles avant la guerre de Troie, puisqu'à cette guerre on voit à la tête des troupes de Béotie, Pelée, père d'un Opheltas. Cet Opheltas II eut un fils nommé Ptolémée, et de ce Ptolémée fut fils Xanthus, qui fut le dernier qui régna à Thèbes.

[2] Cette opinion que, dans les lieux où il a été commis quelque meurtre, il y revient des esprits et des spectres horribles, est fort ancienne. Les Grecs et les Romains en ont été également imbus. Il y en a un exemple bien singulier dans une lettre de Pline. Cette erreur s'est conservée jusqu'à notre temps.

[3] Les Romains envoyèrent bientôt après le jugement de cette affaire, des préteurs en Grèce; car Cicéron, dans son *oraison contre Pison*, fait entendre que Pison fut très-consterné, quand il reçut la nouvelle que la Macédoine avoit été faite province consulaire *Quid debilitatio atque abjectio animi tui Macedonia prætoria nuntiata, cùm tu non solùm quod tibi succederetur, sed quod Gabinio non succederetur, exsanguis et mortuus concidisti?* Sect. 36. Il paroît même que Lucullus fut le premier préteur qui y fut envoyé; car Plutarque nous apprend que César plaida pour la Grèce contre Antoine devant Lucullus, préteur de la Macédoine. Tom. vj. *Vie de César.*

[4] Qui auroit dit à Lucullus que le service, ou plutôt la justice qu'il rendit à la ville de Chéronée en cette occasion, lui vaudroit deux cents ans après une

récompense aussi glorieuse ; et que dans cette ville si peu considérable alors, il naîtroit un homme qui célébreroit ses grandes actions, et les rendroit immortelles ? Car Lucullus n'est bien connu aujourd'hui que par la vie que Plutarque en a faite.

5 Plutarque prend ici les devants pour excuser ce qu'il y a dans la vie de Lucullus, qui ne lui fait pas assez d'honneur, et qui paroît n'être pas assez ménagé pour un homme à qui Chéronée avoit cette grande obligation. Le témoignage véritable que l'on rend en notre faveur, ne doit point être payé par un faux témoignage en faveur de celui qui nous a servis.

6 Ce jugement est très-vrai et très-juste ; les défauts qu'on trouve dans la vie des grands hommes, sont comme ces petites taches qui se rencontrent quelquefois sur un beau visage ; elles ne le rendent pas laid, mais elles l'empêchent seulement d'être d'une beauté parfaite. Ce que Plutarque dit ici des plus grands hommes, doit être appliqué aussi aux plus beaux ouvrages.

7 L'équité de Plutarque et la douceur de son esprit paroissent partout. Quelle beauté dans ce sentiment ! C'est épargner et respecter la nature humaine, que de ne pas trop relever les défauts des grands hommes. Par là, Plutarque fait le procès à ces écrivains, qui, pleins de malignité ou d'envie, s'acharnent sur les défauts, et passent légèrement sur les vertus, et qui souvent donnent à la vertu les couleurs du vice.

8 Plutarque déclare ici assez nettement qu'il doute qu'on ait conservé quelque mémoire des actions de Persée et de Jason, dont le premier vivoit treize cents ans avant l'ère chrétienne ; et le second fit son expédition dans la Colchide, quatre-vingts ans après le temps de Persée. Ce n'est pas l'éloignement de ce

temps immémorial qui en est cause, c'est le défaut d'historiens.

9 Archélaüs et Mélanthius, poètes élégiaques ; le premier étoit de Milet, ou selon d'autres d'Athènes ; il étoit grand philosophe, et fut maître de Socrate ; il florissoit vers l'olympiade lxxxiv, et l'autre vers l'olympiade xcv.

10 C'est sur cette réputation que Valère Maxime a écrit : *Cimonis verò incunabula opinione stultitiæ fuerunt referta ; ejusdem stultitiæ imperia salutaria Athenienses sensere.* « La jeunesse de Cimon fut dé- « criée par une réputation de folie. Mais les Athéniens « éprouvèrent toute l'utilité de cette même folie pen- « dant qu'il les gourverna ». J'ai rapporté ce passage pour l'arracher à l'injuste critique du savant Muret, qui a voulu retrancher du texte de Valère Maxime, le dernier *stultitia*. Il s'en faut bien garder ; car il est mis, au contraire, avec beaucoup de sens. Valère Maxime a voulu dire que ce fut pourtant cette folie qui gouverna les Athéniens très-sagement, pendant qu'il fut à la tête des affaires. « Cimon passoit pour « fou dans sa jeunesse ; ce fut pourtant ce fou-là « qui, etc. ». C'est pourquoi il ajoute : *Itaque coegit eos stuporis semetipsos damnare qui eum stolidum crediderant.* « C'est pourquoi il força ceux qui l'avoient « cru fou, à s'accuser eux mêmes de folie ». Heureux les Etats qui auroient beaucoup de fous comme celui-là !

11 Cette action de Cimon a été expliquée diversement, et a donné lieu à une grande dispute. Les uns ont prétendu que Cimon avoit épousé sa sœur Elpinice, et qu'il l'avoit épousée contre les lois, parce qu'elle étoit sa sœur de père et de mère ; ce qui étoit défendu à Athènes, où l'on ne permettoit le mariage du frère et de la sœur, qu'entre le frère et la sœur de père seulement. Et les autres ont dit qu'il l'avoit épou-

sée sans blesser les lois, parce qu'elle n'étoit sa sœur que de père. Mais le texte de Plutarque exclut l'une et l'autre explication, et éloigne toute idée de mariage. On ne peut absolument l'entendre que de la débauche de Cimon, qui le porta dans sa jeunesse à commettre un inceste avec sa sœur. On voit assez dans la suite, que Plutarque ne donne point trop dans le sentiment de ceux qui prétendoient que c'étoit un mariage fait dans toutes les formes.

12 Ceci dément ce que Pausanias a écrit, qu'on ne croyoit pas que Laodicé fût parmi les captives Troyennes. Polygnotus étoit persuadé qu'elle y étoit, et il l'y avoit mise. Au reste, la galanterie que Polygnotus fait ici à Elpinice, a été imitée depuis par bien des peintres.

13 Polygnotus fit cette libéralité à sa patrie pour se faire honneur, et pour se distinguer du peintre Mycon, qui, dans le même temps, peignoit une partie du même portique pour une grande somme d'argent.

14 Voici donc Cimon blâmé par Plutarque, d'avoir eu une passion trop forte pour sa femme légitime. Cela me paroît remarquable. De la manière dont on vit aujourd'hui, il y a peu de gens qui méritent une pareille censure.

15 Voilà une démarche bien adroite et bien capable de frapper les Athéniens, et de leur inspirer même une sorte de frayeur religieuse. Cimon va consacrer un mords de bride à Minerve, pour faire entendre qu'il n'est plus question de troupes de terre, et qu'il faut avoir recours à des troupes de mer. Qui est-ce qui osera s'opposer à ce vœu?

16 Strabon place cette Héraclée dans l'Elide, à quarante stades d'Olympie, et Pausanias la met en Arcadie un peu plus loin. Car c'est là même qui étoit

appelée *Phygalia* et *Phialia*. Là, Pausanias eut recours à des magiciens appelés *Psychagoges*, c'est-à-dire, qui font profession d'évoquer les âmes des morts.

17 Voilà l'âme de Cléonice évoquée par les magiciens, comme, dans la Bible, l'âme de Samuel est évoquée par les enchantements de la Pythonisse.

18 Les Lacédémoniens ayant résolu de faire arrêter Pausanias, il s'enfuit dans le temple de Pallas, surnommée *Chalcioïcos ;* là, on boucha les portes, on découvrit le toit de la chapelle où il s'étoit retiré, et on le garda ainsi à vue, jusqu'à ce que la faim l'eût consumé ; et comme il étoit sur le point d'expirer, on le retira, et un moment après il rendit l'âme.

19 Les hermès étoient des colonnes de marbre ou de pierre, sur lesquelles se trouvoient des têtes de Mercure. *A. L. D.*

20 Selon Plutarque, Cimon se rendit donc maître de Scyros, après avoir pris Eïone. Cela est conforme à ce que Thucydide écrit dans son premier livre : « Après la prise d'Eïone, les Athéniens se rendirent « maîtres de Scyros ». Et cela n'arriva que vers le commencement de l'olymp. lxxvij.

21 Les Athéniens avoient reçu cet oracle quatre ans auparavant, c'est-à-dire, la première année de l'olympiade lxxvij, et l'année que Phédon fut archonte. Cimon n'alla en Thrace que la dernière année de cette olympiade, ou la première de l'olympiade lxxviij, et par conséquent les os de Thésée, qui furent trouvés dans l'île de Scyros, ne purent être rapportés à Athènes qu'au commencement de cette olympiade. Voyez la vie de Thésée.

22 On le trouva par une espèce de prodige ; car, comme on le cherchoit, on vit un aigle qui becque-

toit un lieu un peu élevé, et tâchoit de l'entr'ouvrir avec ses serres. Cimon, frappé d'abord comme d'une inspiration divine, fit fouiller dans cet endroit, et on y trouva le corps de Thésée.

[23] Cette réflexion de Plutarque renferme une grande leçon pour les politiques et les princes. Il est certain qu'un État aguerri, et qui sera continuellement dans l'exercice des armes, deviendra tôt ou tard le maître de ses alliés qui vivront dans la paresse, et qui se contenteront de fournir leur part des contributions, sans servir de leurs personnes. « La plupart des alliés, « dit Thucydide, livre 1, par cette paresse de servir, « ayant offert de payer en argent leur part des contri- « butions pour l'entretien de la flotte, afin de n'être « pas obligés de quitter leurs maisons, il arriva de « là que la puissance maritime des Athéniens s'accrut « infiniment par cette solde, et que ses alliés, en se « tenant ainsi éloignés des combats, se rendirent « lâches et peu propres à la guerre ».

[24] Cnide, dont il a été question, étoit une petite île au bas de la mer d'Ionie, à la pointe de la Carie; Triopium, une ville de la Carie sur cette côte; et Phasélis, qui étoit une ville considérable sur la côte de la Pamphylie, avoit trois ports.

[25] Callisthène étoit cousin et disciple d'Aristote. C'est le même qui suivit Alexandre dans ses expéditions, et dont il sera fait mention dans la vie de ce prince. *A. L. D.*

[26] Ce passage me paroît défectueux; il me semble que l'on n'oppose point un combat de terre à un combat de mer, ni un combat de mer à un combat de terre; car ils sont très-différents. Mais on les oppose chacun à son semblable, à celui qui est de même nature. Je crois donc qu'il y a dans le texte une transposition sensible de ces deux termes, πεζομαχία,

combat de terre, et *ναυμαχία*, *combat de mer;* et qu'un copiste, ayant retenu tout le passage par cœur, comme cela arrive souvent, les a confondus ensuite. Il faut donc, à mon avis, rétablir ainsi tout le passage, *καὶ τὸ μὲν ἐν Σαλαμῖνι, ναυμαχία, τὸ δὲ ἐν Πλαταιαῖς πεζομαχία παρεληλυθώς.* « Et avoir par son combat de « mer, surpassé l'exploit de Salamine, et par son « combat de terre celui de Platée ». Car on combattit par terre à Platée, et par mer à Salamine. Plutarque ne peut pas parler ici des avantages qu'on tira de ces deux combats pour les préférer aux deux autres, il parle des combats mêmes.

[27] Aucun auteur ne parle de ce port d'*Hydrum*, non pas même Thucydide, qui a écrit cette histoire. Le P. Lubin a cru que ce devoit être une ville de l'île de Cypre, ou quelque place de la Pamphylie, ou de la Cilicie, voisine du fleuve d'Eurymedon, où Cimon venoit de remporter cette grande victoire, ou même qu'il falloit corriger le texte de Plutarque, et qu'au lieu de Ὕδρῳ, il falloit lire Σύδρῃ, *à Sydre*, au *port de Sydre*; car Sydre étoit une ville maritime de la Cilicie, près de la Pamphylie. Et cette conjecture est très-vraisemblable, à moins qu'il ne faille lire plutôt, au port d'*Hydrussa;* car il y avoit une des îles Cyclades qu'on appeloit de ce nom.

[28] Par là il lui étoit défendu d'entrer dans la mer Egée par le Pont-Euxin, et dans la Méditerranée par les mers de Pamphylie, de Syrie, etc.; car ces roches Cyanées sont deux petites îles à l'entrée du Pont, l'une du côté de l'Europe près de Byzance, l'autre du côté de l'Asie près de Chalcédoine, séparées par le bras de mer qui n'a là qu'environ vingt stades ou deux mille cinq cents pas.

[29] Quand on n'auroit pas trouvé ce traité dans le recueil de Cratère, le bon-sens seul persuade que Ci-

mon, après des victoires si complètes, ne laissa pas cela à la disposition du vaincu, et qu'il le stipula par un traité.

[30] Cette guerre dura trois ans. Les Thasiens, dit Thucydide, livre 1, chap. 101, abandonnèrent leur continent et leurs mines aux Athéniens. Ce sont ces mines qui avoient donné le nom à Thasos, bâtie par les Phéniciens; car, comme Bochard l'a démontré, elle fut ainsi appelée du mot syrien *Thas*, qui signifie de petites parcelles d'or, à cause de l'or que l'on tiroit de cette île et de Scaptensule dans le continent voisin, et dont le revenu annuel étoit de deux cents talents, et quelquefois de trois cents, c'est-à-dire de 987,654 fr. 32 cent., ou de 1,481,481 fr. 48 cent. C'est par la même raison que les Grecs l'avoient appelée *Chryse, Doree*; elle étoit au haut de la mer Égée.

[31] L'île de Thasos est si voisine des côtes de la Macédoine, que Cimon y étoit tout porté, et qu'il pouvoit faire très-facilement une descente dans ses terres.

[32] On a voulu corriger cet endroit, et lire, « mais « qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens ». Il est certain que Cimon avoit beaucoup de penchant pour les Lacédémoniens, comme cela paroît par la suite; mais il faut de deux choses l'une, ou que Cimon ait tenu ce discours dans une autre occasion, ou, s'il l'a tenu en celle-ci, qu'il n'ait parlé que des Macédoniens; car les Lacédémoniens ne font rien ici. Cimon ne répondroit pas au reproche de ses ennemis. Mais les Macédoniens étoient-ils si tempérants et si sages? Ce passage est très-embarrassant. Le sens demande, « mais qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens », comme il est dans le texte qu'Amyot a suivi, et l'occasion demande, « avec les Macédoniens », puisque c'est par eux qu'on l'accuse d'avoir été corrompu. Peut-

être doit-on expliquer ce passage favorablement, et penser que Cimon, disant qu'il s'étoit lié avec les Lacédémoniens, veut dire que c'étoient les seuls peuples avec lesquels il s'étoit lié, et par conséquent qu'il n'avoit eu aucune liaison avec les Macédoniens.

33 Plutarque fait connoître par ces paroles qu'il n'ajoutoit pas beaucoup de foi à cette satire d'Eupolis. En effet, les grandes choses que Cimon a faites, ne marquent pas un homme bien négligent, ni fort adonné au vin.

34 Ce passage avoit été fort mal expliqué; ce n'étoient pas les Lacédémoniens qui n'étoient pas fâchés de la grande puissance de Cimon, mais bien les Athéniens. Car dans la vue de leur agrandissement, ils voyoient avec plaisir le crédit de Cimon, parce qu'ils le regardoient comme un instrument très-propre à servir à leur élévation, en empêchant les Lacédémoniens de s'y opposer, et de rompre leurs mesures. La suite le fait voir très-clairement.

35 Les Ilotes ou Hélotes, tiroient leur nom d'Hélos, petite ville à l'extrémité de la Laconie, sur le bord de la mer, qu'Agis, roi de Lacédémone, ruina avant le temps de Lycurgue, et dont il réduisit les habitants en servitude, suivant ce que Strabon raconte en son huitième livre. Long-temps après, les Messéniens ayant été vaincus et réduits en esclavage, les noms d'Hélotes ou de Messéniens furent donnés aux esclaves des deux villes. *A. L. D.*

36 On trouve ce passage d'Aristophane dans sa *Lysistrata*, à la fin. Le voici en entier : « Après cela, « Lacédémoniens, car c'est à vous que j'adresse la « parole, avez-vous oublié que jadis le Spartiate Pé- « riclidas vint suppliant à Athènes, et qu'assis au pied « des autels, pâle et défait, avec sa casaque rouge, « il nous demandoit une armée? Messène étoit alors

« les armes à la main contre vous, et Neptune ébranloit votre terre jusqu'à ses fondemens. Alors Cimon arrivé à votre secours avec quatre mille hommes de pied, sauva Lacédémone Après ce grand service que vous avez reçu des Athéniens, vous ravageres la terre qui vous a si généreusement secourus? »

57 C'étoit l'opinion de Critias; mais cette opinion pouvoit fort bien être fausse. Car on peut dire que Cimon rendit par là un très grand service à son pays. Et c'est ce qu'on va voir dans la remarque suivante.

58 Par ce seul mot, Cimon justifie suffisamment le conseil qu'il donnoit de secourir Sparte. Il est certain que Sparte et Athènes pouvoient être regardées comme les deux jambes de la Grèce; car c'étoit sur ces deux villes que toute la Grèce étoit appuyée. Ainsi, l'une venant à périr, la Grèce demeureroit comme boiteuse. Il est certain encore que le peuple d'Athènes étoit si enflé de sa grandeur, si fier et si mutin, qu'il avoit besoin d'un frein capable de modérer sa fougue, et il n'y en avoit pas de meilleur que Sparte c'étoit elle seule qui pouvoit servir de contre-poids à l'emportement des Athéniens. C'étoit donc rendre un grand service à Athènes, que de secourir Sparte, et l'empêcher de tomber, et c'étoit un coup d'un grand politique.

59 Les Lacédémoniens étant engagés au siége d'Ithome, ville de Thessalie, et n'en pouvant venir à bout, parce qu'ils n'étoient pas propres aux siéges, appelèrent à leur secours les Athéniens, dont ils connoissoient la capacité pour l'attaque des places. Quand ils furent arrivés devant la ville, sous la conduite de Cimon, les Lacédémoniens commencèrent à redouter leur audace et leur esprit remuant, et ils craignirent que, s'ils étoient là plus long-temps, les étrangers qui étoient dans leurs troupes, gagnés par ceux de la place, et favorisés par les Athéniens, n'entreprissent

quelque chose contre eux. Ils congédièrent donc Cimon avec ses soldats, disant qu'ils n'en avoient plus besoin. Les Athéniens, offensés de cet outrage, qu'ils ne méritoient point, rompirent l'alliance avec les Lacédémoniens, et se liguèrent avec les Argiens leurs ennemis. Thucydide, liv. 1.

40 Voilà une belle conduite. Cimon vient de recevoir de ses concitoyens le plus grand affront qu'on puisse faire à un brave homme; et il ne s'en venge qu'en exhortant ceux qui sont soupçonnés comme lui, à bien faire leur devoir, pour détruire cette calomnie.

41 Ces cent Athéniens ne pouvant avoir Cimon à leur tête pour combattre sous ses ordres, lui demandent son armure entière, et la placent au milieu d'eux pour l'avoir devant les yeux comme témoin de leurs actions, et pour s'exciter par cette vue à faire des prodiges de valeur dignes d'un si grand capitaine. Quel honneur pour Cimon!

42 J'ai hasardé cette expression, « querelles politiques », pour dire des querelles qui se calment et s'apaisent dès que la politique le demande. La politique, c'est-à-dire, l'intérêt de l'état.

43 Il me semble que Plutarque n'a pas assez bien démêlé les deux expéditions que les Athéniens firent en Egypte, et qu'il fait entreprendre à Cimon deux affaires en même temps. Je ne sais si la prudence les autoriseroit. Voici comme ces deux entreprises furent faites. Cimon alla contre Cypre avec deux cents galères. Pendant qu'il étoit attaché à cette expédition, Inarce, roi de Lybie et fils de Psammétichus, partit de Marée, ville au-dessus du Phare, et obligea la plus grande partie de l'Egypte à se révolter contre le roi Artaxerxe, et pour se maintenir, il appela à son secours les Athéniens qui étoient devant Cypre. Les

Athéniens, quittant d'abord cette île, naviguent en Egypte, se rendent maîtres du Nil, attaquent Memphis, s'emparent de ses deux premières enceintes, et donnent assaut sur assaut à la troisième, qu'on appeloit la *muraille blanche*. Mais ils furent très-malheureux dans cette expédition; car le roi Artaxerxe envoya en Egypte Mégabaze, avec une grosse armée, qui défit les révoltés et leurs alliés, chassa les Grecs de Memphis, les enferma dans une île où il les assiégea, et les prit après dix-huit mois de siége. Ils périrent presque tous après six années de guerre, et il n'en retourna en Grèce que très-peu. Voilà la première expédition. La seconde fut quelques années après, et arriva de la même manière. Les Athéniens allèrent encore contre Cypre avec deux cents galères. Pendant qu'ils étoient occupés au siége de Citium, le roi Amirtéus les pria de lui envoyer du secours. Cimon détacha de sa flotte soixante galères. Les uns prétendent qu'il y alla lui-même, les autres qu'il resta au siége de Citium. Apparemment Plutarque n'a voulu parler que de cette dernière expédition, puisqu'il dit, « pour les mener encore une fois faire la guerre en « Egypte et en Cypre ». Mais je le dis encore, il n'a pas assez démêlé ces expéditions; car Cimon ne pensoit nullement à aller en Egypte quand il fit voile contre Cypre.

44 Ce songe étoit en effet difficile à expliquer; mais il n'y avoit point de songe si difficile dont les devins ne donnassent l'explication, et une explication très-colorée. Le devin Astyphilus explique celui-ci d'une manière fort ingénieuse. Ce qu'il y a de plaisant, c'est que ces explications fausses et superstitieuses se trouvent souvent confirmées par l'événement.

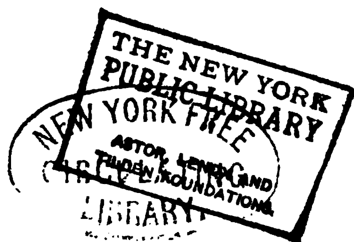
45 Les Grecs ne traitoient de voix humaine que leur langage, et regardoient celui des Barbares comme un aboiement. Le devin se sert fort bien de cette opi-

nion pour expliquer ce songe d'un général grec qui marchoit contre les Perses.

46 Il y eut en effet un grand combat de ces soixante galères contre les Phéniciens et les Ciliciens, où les Barbares furent vaincus. On croit que Cimon y fut tué. D'autres écrivent qu'il mourut de maladie devant Citium.

47 Notre histoire nous présente de même des capitaines qui, après leur mort, ont encore conduit les affaires et commandé pendant quelques jours, par le courage que la seule vue de leur corps inspiroit à leurs troupes. La vue d'un grand capitaine mort fait souvent plus que celle d'un médiocre général plein de vie.

48 Ce seul trait marque la grande terreur que Cimon avoit inspirée à ces Barbares. Les satrapes et les lieutenants du roi qui gouvernoient ces provinces, étoient des gens si avides et si insatiables, qu'on ne voyoit qu'exploits et exécutions militaires dans toutes les villes grecques d'Asie. Cimon avoit banni toutes ces pirateries, et fait succéder à tous ces désordres une profonde tranquillité.





LUCULLUS.

Amyot, édition 1587.

LUCULLUS.

L'AÏEUL de Lucullus étoit homme consulaire (*a*); Métellus, qui fut surnommé Numidicus, parce qu'il avoit conquis la Numidie, étoit son oncle maternel. Son père fut convaincu de péculat, et Cécilia sa mère eut une très-mauvaise réputation, comme n'ayant pas vécu avec beaucoup de sagesse et de retenue. Pour Lucullus, étant encore fort jeune, et avant que d'avoir aucune charge, et que de se mêler du gouvernement, il fit son entrée dans le monde par une action qui le fit fort estimer : il poursuivit en justice Servilius Augur, qui avoit été l'accusateur de son père, et qu'il avoit pris en flagrant-délit dans les fonctions de sa charge. Cette démarche lui fit beaucoup d'honneur, et tout le monde en parla comme d'une action très-mémorable ; quoique d'ailleurs on estimât beaucoup les accusations auxquelles on se portoit sans aucune haine particulière [1], car on les regardoit comme des marques de courage et de magnanimité ;

(*a*). Licinius Lucullus, consul avec Posthumius Albinus, l'an de Rome 602, cent quarante-neuf ans avant l'ère chrétienne.

et l'on étoit bien aise que les jeunes gens s'attachassent à poursuivre les méchants, comme les chiens généreux s'acharnent sur les bêtes sauvages.

Si cette affaire fut poursuivie avec beaucoup de véhémence et d'animosité, elle fut défendue aussi avec beaucoup de vivacité et de chaleur; et les débats furent si violents, qu'il y eut des gens blessés et tués de part et d'autre; enfin, Servilius fut absous. Lucullus étoit pourtant très-éloquent et très-exercé à bien parler dans l'une et dans l'autre langue; car Sylla ayant composé des mémoires de sa vie, les lui dédia, comme à celui qui étoit le plus capable de bien ranger les faits, et d'en composer une histoire. Son éloquence n'étoit pas une éloquence pour la nécessité seule, lorsqu'il s'agissoit de parler d'affaires ou de plaider, comme celle de la plupart des orateurs, qui, dans une audience, se jouent des ténébreuses profondeurs de l'affaire la plus embrouillée, « comme un thon se joue « et se démêle des profonds abîmes de l'O- « céan, et charment tout leur auditoire; mais « qui étant tirés du barreau, demeurent à « sec, et sont comme morts par leur igno- « rance[2] ». Aussi dès sa jeunesse, pour orner et pour enrichir son esprit, il avoit appris les lettres humaines et les sciences qu'on appelle

libérales, parce qu'elles font l'application des hommes libres. Et quand il fut avancé en âge, alors fatigué de ses longs travaux, comme d'autant de combats, il laissa son esprit se délasser et se reposer dans la philosophie, excitant et réveillant la partie contemplative, et relâchant et amortissant fort à propos la partie ambitieuse et active, surtout après le différent qu'il eut avec Pompée.

Outre ce que je viens de dire de son grand savoir, en voici encore une preuve bien sensible et bien honorable. On dit qu'un jour en badinant avec l'orateur Hortensius, et avec l'historien Sisenna, il se fit fort qu'il écriroit la guerre des Marses en vers, ou en prose grecque ou latine, selon qu'il plairoit au sort. Ce qu'il n'avoit dit que par jeu devint une affaire sérieuse; on le prit au mot. Le sort jeté tomba sur la langue grecque; il tint parole, et encore aujourd'hui, on a de lui une histoire de la guerre des Marses [3], écrite en grec.

De toutes les marques d'amitié qu'il donna à son frère Marcus Lucullus, et qui sont en très-grand nombre, les Romains citent surtout la première. Il étoit beaucoup plus âgé, cependant il ne voulut jamais entrer dans les charges avant lui; il attendit que son frère fût en âge de les exercer; et cet amour fra-

ternel charma tellement le peuple, que Lucullus, quoiqu'absent, eut le plaisir d'être nommé édile conjointement avec ce frère qui lui étoit si cher.

Il servit fort jeune dans la guerre des Marses, où il donna beaucoup de preuves de sa hardiesse et de son bon sens. Mais ce qui, plus que toute autre chose, porta Sylla à se l'attacher, ce fut sa constance, sa douceur et sa bonté. Il l'employa toujours dans ses affaires les plus importantes, parmi lesquelles la fabrique de la monnoie tenoit un des premiers rangs. Toute la monnoie dont on se servit dans la guerre contre Mithridate, fut frappée dans le Péloponèse [4], sous ses ordres et par ses soins; on l'appela de son nom, *Lucullienne*, et elle continua long-temps d'avoir cours à la guerre pour les besoins des soldats, parce que personne ne faisoit difficulté de la recevoir.

Quelque temps après, Sylla, engagé au siége d'Athènes, se trouvoit le plus fort sur terre; mais les ennemis ayant un plus grand nombre de vaisseaux, étoient supérieurs sur mer, et lui coupoient les vivres. C'est pourquoi il envoya Lucullus en Egypte et en Afrique, pour lui amener des vaisseaux. On étoit alors au milieu de l'hiver. Lucullus ne laissa pas de s'embarquer sur trois brigantins

deux galiotes rhodiennes à double gouver-
ail [5], s'exposant courageusement aux périls
e cette navigation très-difficile et très-ha-
rdeuse, dans la saison où il étoit, et au
nger des ennemis, qui, ayant grand nom-
e de galères, croisoient de tous côtés.
algré toutes ces difficultés, il arriva heu-
usement à l'île de Crète, qu'il attira dans
n parti. De là il passa à Cyrène, et trou-
nt les habitants travaillés de guerres civi-
s, et opprimés par des tyrans qui s'élevoient
rmi eux, il apaisa tous ces désordres, et
tablit la forme de leur gouvernement, en
isant ressouvenir leur ville d'une réponse
ue Platon lui avoit faite autrefois, et qui
toit une espèce de prophétie. Car les Cyré-
iens ayant envoyé prier ce philosophe de
ur donner des lois, et une forme de gou-
ernement sage et modéré, il leur répondit :
Qu'il étoit très-difficile de donner des lois
à un peuple aussi heureux et aussi riche
qu'ils étoient [6] ». En effet, il n'y a rien de
mal-aisé à gouverner que l'homme à qui la
rtune rit; comme aussi il n'y a rien de plus
cile à mener que celui à qui elle est con-
aire. C'est ce qui fit que Lucullus trouva
s Cyréniens si doux et si paisibles, quand
entreprit de changer leur gouvernement.

De Cyrène il passa en Egypte, et dans ce

trajet, un bon nombre des vaisseaux qu'il avoit déjà amassés, furent pris par des corsaires. Il se sauva, quoiqu'avec peine, et fit une entrée magnifique dans Alexandrie, toute la flotte royale étant sortie à sa rencontre, en bel ordre et dans le plus pompeux appareil, comme elle avoit coutume d'aller au-devant de son roi, quand il revenoit de quelque voyage. Le roi Ptolémée, qui étoit alors fort jeune 7, lui fit l'accueil le plus distingué; il lui donna un appartement et la table dans son palais, honneur qui n'avoit encore jamais été fait à aucun autre capitaine étranger. De plus, le fonds qu'il ordonna pour l'état de sa maison et pour toute sa dépense, ne fut pas sur le pied de celui qu'on ordonnoit pour les autres, mais quatre fois plus grand. Lucullus n'en abusa point; il ne prit que ce qui lui étoit absolument nécessaire, et refusa tous ses présents, quoiqu'ils fussent très-considérables, et de la valeur de plus de quatre-vingts talents (a). On dit aussi qu'il n'eut pas la curiosité d'aller à Memphis, et de visiter toutes les merveilles qu'on voit en Egypte, et qui sont si vantées dans tout l'univers, et qu'il allégua pour excuse, que c'étoit là l'occupation d'un homme oisif qui voyageoit pour son plaisir, et nullement celle d'un homme

(a) 395,061 f. 73 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

de guerre, qui avoit laissé son général attaché à un siége, et campé près des retranchements des ennemis.

Ptolémée refusa d'entrer dans l'alliance de Sylla, et de lui donner des troupes et des vaisseaux, de peur de s'attirer la guerre; mais il donna à Lucullus des vaisseaux pour l'escorter jusqu'à Cypre. Quand il fut sur le point de s'embarquer, le roi lui fit toutes sortes de caresses; et en l'embrassant pour lui dire le dernier adieu, il lui présenta une émeraude très-grosse et très-précieuse, montée en or [8]. Lucullus la refusa d'abord; mais le roi lui ayant fait voir que c'étoit son portrait qui étoit gravé sur cette pierre, il craignit, en la refusant, que le roi ne crût qu'il partoit son ennemi, et qu'on ne lui fît dresser quelques embûches sur mer; il la reçut donc avec beaucoup de respect et de grandes marques de reconnoissance.

En s'en retournant, il ramassa quantité de vaisseaux de toutes les villes maritimes, excepté de celles qui donnoient retraite aux corsaires, et qui partageoient avec eux les prises qu'ils faisoient; et dans cet état il arriva à Cypre. Là, il apprit que les ennemis cachés avec leur flotte à l'abri de quelque pointe de terre, épioient son retour. A cette nouvelle, il tira à terre tous ses vaisseaux,

et écrivit en même temps aux villes pour leur donner ordre de lui envoyer des vivres et les autres provisions nécessaires, pour passer l'hiver, parce qu'il ne se rembarqueroit qu'au printemps.

Quand ce bruit fut bien répandu, au premier bon vent qu'il fit, il remit tout-à-coup ses vaisseaux en mer, s'embarqua avec toute sa flotte, et voguant le jour à voiles basses et demi-ployées, et la nuit à pleines voiles, il arriva ainsi à Rhodes sans aucun accident. Les Rhodiens lui ayant fourni des vaisseaux, il persuada à ceux de Cos et de Cnide, de quitter le parti de Mithridate, et de venir avec lui contre les Samiens. Il chassa lui seul de Chio la garnison que le roi y avoit mise, et mit les Colophoniens en liberté, après avoir fait prisonnier le tyran Epigonus, qui les tenoit dans une cruelle servitude.

Vers ce temps-là, Mithridate, forcé d'abandonner Pergame, venoit de se retirer à Pitane (*a*), où Fimbria le tenoit étroitement assiégé par terre. Ce prince, voyant donc qu'il ne pouvoit attendre aucun secours que de la mer, et désespérant de pouvoir hasarder un combat contre Fimbria, homme hardi, et de plus enflé de sa nouvelle victoire, fit

(*a*) Pitane, ville maritime de la Troade, vis-à-vis de Lesbos.

venir et rassembla ses différentes escadres. Fimbria, qui se douta de son dessein, et qui manquoit de vaisseaux, envoya sur-le champ vers Lucullus le prier de venir avec toute sa flotte, et de l'aider à défaire le roi le plus redoutable et le plus dangereux ennemi des Romains, afin que Mithridate, ce prix glorieux qu'ils avoient poursuivi avec tant de travaux et tant de combats, étant heureusement tombé entre leurs mains, et s'étant jeté de lui-même dans leurs filets, ne pût leur échapper et tromper leurs espérances; il lui représentoit que personne ne retireroit plus de gloire de cette prise que celui qui se seroit opposé à sa fuite, et qui l'auroit saisi au moment où il vouloit se dérober; que lui Fimbria l'ayant chassé de la terre, et lui Lucullus l'ayant empêché de s'échapper par mer, ils partageroient tous deux l'honneur de ce grand exploit, et qu'en comparant un tel avantage, les Romains ne feroient plus tant de cas des victoires si vantées que Sylla venoit de remporter à Orchomène et à Chéronée.

Dans tout ce que Fimbria mandoit à Lucullus, il n'y avoit rien qui fût éloigné de la vraisemblance; car il est visible que si Lucullus l'avoit cru, qu'il lui eût amené ses vaisseaux, puisqu'il étoit dans le voisinage,

et qu'il eût fermé le port avec sa flotte, la guerre étoit entièrement finie, et ils étoient tous délivrés d'une infinité de maux qui les attendoient. Mais soit que Lucullus préférât d'exécuter les ordres de Sylla, dont il étoit lieutenant, à tous les avantages publics et particuliers dont on le flattoit, soit qu'il regardât Fimbria comme un scélérat, qui, par une ambition détestable, venoit de tremper ses mains dans le sang de son ami, qui étoit en même temps son général (*a*), soit enfin que, par un effet de la Providence 9, il épargnât Mithridate, et qu'il le regardât comme un adversaire digne de lui; quoi qu'il en soit, il ne voulut jamais entendre à ce qu'il lui mandoit, mais il donna le temps à Mithridate de s'échapper et de se moquer de toutes les forces de Fimbria; après quoi il eut la gloire de battre seul par deux fois la flotte du roi.

Il la battit d'abord près de Lectum, qui est un cap de la Troade; et ensuite ayant été averti que Néoptolème, lieutenant du roi, étoit à l'ancre à la rade de Ténédos, où il l'attendoit avec une flotte fort supérieure à la première, il vogua contre lui, et pour le provoquer, il s'avança bien loin devant sa flotte, monté sur une galère de Rhodes, qui étoit

(*a*) Il venoit de tuer L. Valérius Flaccus, qui commandoit l'armée en qualité de proconsul.

commandée par un capitaine nommé Démagoras, très-affectionné aux Romains, et fort expérimenté dans les combats de mer. Néoptolème, le voyant venir, vole au-devant de lui à force de rames, et ordonne à son pilote de le choquer de roideur de la pointe de sa galère. Démagoras, craignant le choc de cette galère capitainesse, qui étoit fort pesante, et armée de bons éperons d'airain, n'osa pas l'attendre de front, mais il ordonna promptement à son pilote de revirer, et de présenter la poupe. Par ce moyen, sa galère étant heurtée en cet endroit, reçut un coup qui ne fut pas dangereux, parce qu'il ne donna que dans les parties basses, qui sont toujours dans l'eau. Dans ce moment, les autres galères arrivent, et alors Lucullus ordonne à son pilote de remettre sa galère la proue en avant; et, après avoir fait des actions d'une éternelle mémoire, il mit les ennemis en fuite, et poursuivit long-temps Néoptolème, qui eut beaucoup de peine à se sauver.

De là, il alla joindre Sylla, qui étoit sur le point de quitter la Chersonèse et de s'embarquer; il assura son passage, et lui aida à transporter son armée. La paix étant faite ensuite [10], Mithridate se retira dans son royaume de Pont, et Sylla condamna l'Asie

étoient tous deux jeunes, et tous deux enflammés du désir de la gloire.

Quelque temps après la mort de Sylla, Lucullus fut nommé consul avec Marcus Aurelius Cotta, vers la cent soixante-seizième olympiade [12]. Alors beaucoup de personnes proposèrent de renouveler la guerre contre Mithridate, et le consul Cotta lui-même dit « qu'elle n'étoit pas éteinte, mais seulement « assoupie ». C'est pourquoi quand on tira au sort les provinces, Lucullus fut très-affligé que la Gaule en deçà des Alpes lui fût échue, parce qu'elle ne donnoit pas lieu à de grands exploits. D'ailleurs, il étoit vivement piqué de la gloire que Pompée acquéroit en Espagne ; car il voyoit bien que si cette guerre venoit à se terminer, personne ne paroissoit pouvoir prétendre comme Pompée d'être élu général contre Mithridate. Aussi Pompée ayant demandé qu'on lui envoyât de grosses sommes d'argent, et ayant écrit en propres termes que si on lui en refusoit il laisseroit là l'Espagne et Sertorius, et qu'il ramèneroit son armée en Italie, Lucullus lui aida de tout son crédit et de tout son pouvoir à obtenir que cet argent lui fût envoyé, afin qu'il n'eût aucun prétexte de revenir en Italie pendant son consulat. Car on ne pouvoit pas douter qu'il ne fût le maître dans Rome, s'il

y revenoit avec une si puissante armée ; d'autant plus que le tribun Céthégus, qui avoit alors le plus grand crédit et la plus grande autorité dans la ville, parce qu'il ne disoit et ne faisoit que ce qui pouvoit être agréable au peuple, étoit animé d'une secrète haine contre Lucullus, qui, détestant ses mœurs et sa vie, comme abominables et pleines d'amours infâmes, d'insolence, de crimes, et de toutes sortes de dissolutions, lui étoit ouvertement opposé.

D'un autre côté, l'autre tribun Lucius Quintius s'élevoit contre les ordonnances et les actes de Sylla, qu'il vouloit faire casser ; ce qui alloit changer toute la face des affaires, et jeter Rome dans un grand trouble et dans un grand désordre, au lieu du repos et de la tranquillité dont elle jouissoit. Lucullus lui fit tant de remontrances en particulier, et lui donna en public des avis si sages, qu'il l'obligea enfin à renoncer à son dessein, et qu'il calma cette ambition désordonnée en traitant d'abord aussi doucement et aussi adroitement qu'il étoit possible pour le salut de la république, et en grand homme d'état, ce commencement de maladie, qui ne pouvoit manquer d'avoir de fâcheuses suites.

Cependant on apprit à Rome la nouvelle

de la mort d'Octavius (*a*), qui gouvernoit la Cilicie. Plusieurs concurrents briguèrent d'abord ce gouvernement, et firent leur cour à Céthégus, comme à celui dont le crédit feroit pencher la balance en faveur de celui qu'il affectionneroit. Lucullus ne faisoit pas grand cas de la Cilicie en elle-même; mais il jugea que s'il l'obtenoit, comme elle étoit limitrophe de la Cappadoce, on n'enverroit pas d'autre que lui pour faire la guerre à Mithridate, puisqu'il se trouveroit tout porté sur les lieux. Il employa tous ses moyens pour empêcher que ce gouvernement ne fût donné à un autre qu'à lui. Enfin, il se porta à une action qui n'est ni honnête, ni louable, mais qui étoit très-efficace pour son dessein, et il s'y porta forcé par la nécessité, et contre son inclination naturelle.

Il y avoit alors à Rome une femme nommée *Précia*, qui étoit du nombre de celles qui s'étoient rendues les plus célèbres, et qui faisoient le plus de bruit dans la ville par leur beauté et par la vivacité de leur esprit, mais qui du reste ne valoit pas mieux qu'une courtisane de profession. Comme elle se servoit habilement du crédit et de la faveur de ceux qui la fréquentoient, pour aider ses amis à se

(*a*) L. Octavius Népos.

pousser et à réussir dans leurs poursuites et dans leurs brigues, elle joignit à la réputation de la plus belle, de la plus gracieuse et de la plus spirituelle de toutes les femmes de son temps, celle d'être la meilleure amie, et la femme la plus utile pour conduire à une heureuse fin une intrigue; elle étoit donc extrêmement recherchée, et jouissoit d'un grand crédit. Mais quand elle eut attiré dans ses filets Céthégus, qui étoit tout puissant dans la ville, et qu'elle l'eut rendu si amoureux qu'il ne pouvoit vivre sans elle, alors elle eut toute l'autorité entre ses mains; car il ne se faisoit rien en public que par les menées de Céthégus, et Céthégus n'entreprenoit rien que par les ordres de Précia.

Lucullus tâcha donc de la gagner par ses présents et par ses flatteries. La cour assidue qu'il lui faisoit étoit un grand triomphe pour une femme ambitieuse et superbe, et dès lors Céthégus se déclara le partisan de Lucullus; il fit son éloge dans toutes les assemblées, et fut le premier à briguer pour lui la Cilicie. Dès qu'il l'eut une fois obtenue, il n'eut plus besoin d'appeler à son secours ni Précia, ni Céthégus; tout le peuple, d'un consentement unanime, lui déféra la conduite de la guerre contre Mithridate, comme à celui qui étoit plus capable qu'aucun autre capitaine, de la

terminer heureusement ; car Pompée étoit attaché en Espagne contre Sertorius, et Métellus étoit cassé de vieillesse ; or, il n'y avoit que ces deux capitaines qu'on pouvoit opposer à Lucullus, et regarder comme des rivaux capables de lui disputer ce commandement. Néanmoins Cotta, son collègue, fit tant par ses instances et par ses prières auprès du sénat, qu'il fut envoyé avec une armée de mer pour garder la Propontide et défendre la Bithynie.

Lucullus, ayant levé à la hâte une légion, passa en Asie. Là il trouva les autres troupes qui devoient composer son armée, corrompues depuis long-temps par le luxe, par les délices du pays, et par leur avarice. Les bandes qu'on appeloit Fimbriennes, et qui en faisoient partie, avoient cela de plus, qu'étant accoutumées depuis long-temps à être sans chef, elles étoient devenues très-difficiles à gouverner. C'étoient ces bandes qui avec Fimbria avoient tué le consul Flaccus, leur général, et qui ensuite avoient livré Fimbria lui-même à Sylla ; elles étoient composées d'hommes opiniâtres, mutins, sans discipline, et ne reconnoissant point de loi, mais d'ailleurs très-braves, très-propres à supporter les plus grands travaux, et très-expérimentés dans le métier de la guerre. En très-peu de

temps, Lucullus eut dompté leur audace et réduit tous les autres mutins, qui, jusqu'à lui, n'avoient point encore connu ce que c'étoit qu'un bon capitaine et un véritable général. Car ils n'avoient eu que des chefs qui les flattoient, et qui ne leur commandoient que ce qui pouvoit leur plaire.

Quant aux affaires des ennemis, voici l'état où elles étoient. Mithridate, comme un véritable sophiste de guerre [13], avoit d'abord pris les armes contre les Romains avec beaucoup plus de pompe, de faste et de bruit, que de solidité, avec une armée éclatante et magnifique en apparence, mais inutile et vaine en effet. Ensuite, ayant été défait avec honte, et instruit par ses malheurs, lorsqu'il voulut recommencer la guerre, il réduisit toute sa puissance à un appareil véritable, et à un équipage de service, et retrancha cette multitude confuse de tant de sortes de nations, ces bravades et ces menaces des Barbares en toutes sortes de langues, et ces armes dorées et enrichies de pierreries, qu'il commença à regarder comme la richesse du vainqueur, et non comme la force de ceux qui les portent. Il fit forger des épées à la Romaine, et des boucliers solides et pesants; rassembla des chevaux plutôt bien faits et bien dressés, que magnifiquement parés; mit

sur pied cent vingt mille hommes d'infanterie, armés et disciplinés comme les Romains, et seize mille hommes de cavalerie bien équipés pour le service, sans compter cent chariots à quatre chevaux armés de longues faulx. Il équipa aussi quantité de galères où l'on ne voyoit plus briller, comme auparavant, des pavillons dorés, où il n'y avoit ni bains, ni étuves pour les femmes, ni appartements magnifiques et somptueux, mais qui étoient pleines de toutes sortes d'armes offensives et défensives, et d'argent pour la paye et l'entretien des troupes.

Avec cet appareil si redoutable, il se jeta d'abord sur la Bithynie (*a*), dont toutes les villes s'empressèrent de lui ouvrir leurs portes; leur exemple fut suivi par celles de l'Asie entière qui étoit retombée dans ses anciens maux, et souffroit des vexations insupportables de la part des usuriers et des fermiers romains. Lucullus les chassa dans la suite comme des harpies qui enlevoient la nourriture des mains de ces pauvres habitants; mais alors il tâcha seulement de les rendre plus humains et plus raisonnables en leur remontrant leur devoir; ce qui calma un peu les esprits, et fit cesser ces séditions et ces révoltes qui s'éle-

(*a*) A l'occident de l'Asie, vis-à-vis la Thrace, sur le Pont-Euxin. *A. L. D.*

voient de tous côtés; car il n'y avoit presque personne qui ne cherchât l'occasion de secouer le joug de Rome.

Pendant que Lucullus étoit occupé à remédier à tous ces maux, Cotta crut que c'étoit pour lui un temps favorable, et qu'il devoit profiter de l'absence de son collègue pour faire quelque action d'éclat. Il se prépare donc à combattre Mithridate; plus on lui annonçoit que Lucullus approchoit, qu'il étoit déjà dans la Phrygie, plus il se hâtoit de donner la bataille, croyant déjà tenir entre ses mains le triomphe, et voulant empêcher son collègue d'y avoir part. Mais il est battu par terre et par mer. Dans le combat naval, il perd soixante de ses vaisseaux avec tout l'équipage, et dans le combat de terre on lui tue quatre mille hommes de ses meilleures troupes, et il est obligé de se renfermer dans la ville de Chalcédoine (*a*), d'où il ne put se tirer que par le secours de Lucullus. Mais la plus grande partie de l'armée presse Lucullus de laisser là Cotta, et d'entrer dans les états de Mithridate, l'assurant qu'il trouveroit sa capitale sans défense. C'étoit même là le langage de presque tous les soldats, qui étoient très-irrités de ce que Cotta, non content de s'être perdu lui-même par sa folle témérité, et

(*a*) Ville sur le Bosphore de Thrace.

d'avoir fait tuer ses meilleures troupes, empêchoit encore leur armée de remporter une victoire qui s'offroit à eux sans danger, et l'occupoit à aller le secourir et réparer sa faute. Mais Lucullus dans la harangue qu'il fit à cette occasion, dit à ses soldats « qu'il ai« moit mieux sauver un Romain, que de « s'emparer de tout ce qui étoit aux enne« mis ». Et comme Archélaüs, qui avoit combattu pour Mithridate dans les plaines de Béotie, et qui ensuite l'avoit quitté, et avoit embrassé le parti des Romains, l'assuroit qu'il ne paroîtroit pas plutôt dans le royaume de Pont, que tout se rendroit à lui, il lui répondit, « qu'il n'étoit pas plus timide que les « chasseurs, et qu'il ne laisseroit point les « bêtes pour courir à leur gite ». Et en finissant ces mots, il marcha contre Mithridate avec trente mille hommes de pied, et deux mille cinq cents chevaux.

Quand il fut à portée de découvrir toute l'armée des ennemis, il s'arrêta ; et surpris de leur grand nombre, il résolut d'éviter le combat, et de traîner la guerre en longueur. Mais malgré cette résolution, un certain Marius (*a*), capitaine romain, que Sertorius avoit envoyé d'Espagne à Mithridate avec quelques troupes, étant venu à sa rencontre,

(*a*) Appien l'appelle Valérius.

et le provoquant au combat, il rangea son armée en bataille. Comme on n'attendoit plus que le signal pour charger, tout-à-coup, sans qu'il fût arrivé aucun changement de temps sensible, l'air se fendit, et l'on vit descendre au milieu des deux armées un grand corps enflammé qui avoit la forme d'un tonneau, et la couleur d'argent fondu. Ce prodige étonna et effraya si fort les deux armées, qu'elles se séparèrent sans en venir aux mains. On prétend que ce signe arriva dans la Phrygie, près d'un lieu appelé Otryes.

Mais Lucullus voyant fort bien qu'il n'y avoit ni provisions ni richesses qui pussent suffire à nourrir long-temps une armée aussi nombreuse que celle de Mithridate, surtout en présence de l'ennemi, commanda qu'on lui amenât un des prisonniers; il l'interrogea, et lui demanda d'abord quel étoit le nombre de soldats que contenoit sa tente, et ensuite quelle quantité de blé il y avoit laissé [14]. Le prisonnier ayant répondu à ses questions, il ordonna qu'on le remenât, et en fit venir un second, ensuite un troisième, qu'il interrogea comme le premier. Après quoi comparant la quantité de vivres qu'il y avoit dans l'armée de Mithridate avec la quantité de bouches qu'il falloit nourrir, il vit clairement que les ennemis n'en avoient que pour trois ou quatre

jours. C'est pourquoi il se confirma dans son premier dessein de gagner du temps sans rien hasarder, et amassa quantité de blé dans son camp, afin qu'ayant des provisions en abondance, il fût en état de profiter des occasions que la disette de ses ennemis lui présenteroit.

Cependant Mithridate eut le dessein de surprendre la ville de Cyzique, déjà très-affoiblie par le dernier combat près de Chalcédoine, où elle avoit perdu trois mille hommes et dix vaisseaux. Pour cacher sa marche à Lucullus, il partit un soir après souper, profitant d'une nuit obscure et pluvieuse, et fit tant de diligence, que le lendemain matin à la pointe du jour, il se trouva devant la place, et assit son camp sur la colline d'Adrastie [15]. Lucullus, averti de son départ, se mit à sa poursuite sans perdre un moment; et content de n'avoir pas donné en désordre dans les ennemis pendant l'obscurité, il place ses troupes près du bourg appelé *Thracéjà*, très-commodément situé par rapport aux lieux et aux chemins par où il falloit nécessairement que les ennemis fissent venir leurs vivres. Prévoyant donc ce qui devoit arriver, il ne le cacha point à ses soldats; mais dès qu'ils eurent achevé de fermer leur camp, il les assembla, et leur fit une harangue magnifique,

où il leur promit qu'en peu de jours il leur livreroit une victoire qui ne leur coûteroit pas une goutte de sang.

Mithridate avoit investi la place par terre avec toutes ses troupes partagées en dix camps ; et avec ses vaisseaux, il avoit fermé des deux côtés l'entrée du bras de mer qui sépare la ville de la terre ferme [16]. Les Cyzicéniens étoient très-résolus de s'exposer courageusement aux plus grands dangers, et de tout souffrir pour demeurer fidèles aux Romains ; mais ils ne savoient où étoit Lucullus, et ils étoient très-consternés de n'en avoir aucunes nouvelles. Il étoit pourtant campé à la vue de leurs murailles, d'où ils le découvroient très-facilement, mais ils étoient trompés par les gens de Mithridate, qui, en leur montrant les Romains campés sur les hauteurs, leur disoient : « Voyez-vous ces « gens-là ? C'est une armée d'Arméniens et « de Mèdes, que Tigrane a envoyée au se- « cours de Mithridate ». Ces paroles les jetoient dans le dernier désespoir ; car ils se voyoient environnés de toutes parts d'une si grande quantité d'ennemis (*a*), qu'ils ne pouvoient se flatter que quand même Lucullus

(*a*) Mithridate avoit cent cinquante mille hommes de pied, une nombreuse cavalerie, et quatre cents vaisseaux.

arriveroit, il pût trouver le moyen de les secourir. Comme ils éprouvoient ces inquiétudes, Démonax, envoyé par Archélaüs, arrive dans la place, et leur apprend le premier que Lucullus est campé à leur vue. D'abord ils n'en veulent rien croire, et s'imaginent que c'est un discours inventé pour les empêcher de perdre courage. Dans ce moment, un jeune homme, qui avoit été pris par les ennemis, et qui s'étoit échappé, rentre dans la ville, et arrive auprès d'eux. Ils l'interrogent sur-le-champ, et lui demandent où l'on disoit qu'étoit Lucullus. Le jeune homme se mit à rire, croyant qu'ils plaisantoient; mais enfin, voyant qu'ils parloient sérieusement, il leur montra de la main le camp des Romains. Cela les rassura, et le courage revint avec l'espérance.

Il y a près de la ville de Cyzique, un lac, appelé Dascylitide, qui porte d'assez gros bateaux. Lucullus choisit le plus grand, le fait tirer à terre, le charge sur un chariot qui le porte jusqu'à la mer; et après l'avoir rempli d'autant de soldats qu'il en pouvoit tenir, il l'envoya à Cyzique. Ce bateau passa heureusement pendant la nuit sans être aperçu, et arriva dans la place. Ce renfort, quoique très petit, ranima les Cyzicéniens; et il semble que les Dieux, prenant plaisir à voir leur

grand courage, voulurent encore les fortifier par plusieurs signes visibles, et surtout par celui-ci très-digne d'être rapporté. La fête de Proserpine approchoit; on immoloit alors une génisse noire; mais les habitants n'en ayant point pour le sacrifice, en firent une de pâte, et la présentèrent à l'autel [17]. Celle qui étoit consacrée et qu'on nourrissoit pour la Déesse, avoit ses pâturages, comme tous les autres troupeaux de Cyzique, dans le continent voisin; ce jour-là même, cette génisse s'étant séparée de son troupeau, se jeta à la nage, traversa le bras de mer, entra dans la ville, et se présenta d'elle-même à l'autel pour y être immolée. La nuit suivante, la Déesse apparut en songe à Aristagoras, greffier de la ville, et lui dit ces propres paroles: « Je « viens amener le joueur de flûte de Lybie « contre la trompette du Pont; dis donc à « tes concitoyens qu'ils aient bon courage ».

Cet homme alla sur l'heure même rendre compte de cette circonstance. Les Cyzicéniens furent fort étonnés de cet oracle, dont ils ne pouvoient comprendre le sens. Mais à l'aube du jour, il se leva un vent impétueux, qui excita sur la mer une furieuse tempête. Les machines du roi, ouvrage merveilleux de l'ingénieur Niconidas, Thessalien, qui étoient dressées contre les murailles, et toutes prêtes

pour l'assaut, furent ébranlées; et par le bruit et le craquement qu'elles firent, elles annoncèrent ce qui alloit arriver. Le vent de midi qui survint ensuite avec une violence incroyable, froissa et brisa toutes ces machines, et en moins d'une heure, renversa une tour de bois qui avoit cent coudées de haut, et qui égaloit la hauteur des murailles [18]. L'on raconte encore qu'à Ilion, Minerve apparut la nuit en songe à plusieurs habitants; elle étoit couverte de sueur; et montrant son voile tout déchiré, elle leur dit qu'elle ne faisoit que d'arriver, et qu'elle venoit de secourir les Cyzicéniens. Les habitants d'Ilion montroient une colonne avec une inscription qui conservoit la mémoire de ce prodige.

Mithridate, trompé par ses lieutenants, ignoroit la famine extrême qui régnoit dans son armée, et il voyoit avec peine la longue résistance des Cyzicéniens. Mais dès qu'il eut appris que ses soldats étoient réduits à une telle extrémité, qu'ils ne se nourrissoient plus que de chair humaine, alors toute son ambition s'évanouit, et il ne pensa plus à s'opiniâtrer à ce siége. Lucullus ne lui faisoit pas une guerre de théâtre et comme par jeu, mais il lui marchoit effectivement sur le ventre (a); car il avoit si bien fermé tous les passages,

(a). Expression proverbiale. *A. L. D.*

qu'il ne pouvoit recevoir des vivres d'aucun côté. Mithridate saisissant donc le moment où Lucullus assiégeoit un château qui incommodoit son camp, se hâta d'envoyer en Bithynie la plus grande partie de sa cavalerie avec ses bêtes de somme, et ce qu'il y avoit de plus inutile parmi ses gens de pied, pour lui amener des vivres.

Lucullus, averti de leur départ, se rend pendant la nuit dans son camp, et le lendemain matin, quoique ce fût dans la plus rude saison de l'année, il prend dix cohortes de gens de pied avec sa cavalerie, et se met à les poursuivre. Il neigeoit si fort, et le froid étoit si cruel, que plusieurs de ses soldats ne purent y résister, et demeurèrent derrière. Il continua son chemin avec les autres; et comme les ennemis revenoient avec leur convoi, il les joignit près du fleuve de Ryndacus (a), les attaqua et les défit. La déroute fut si grande, que les femmes mêmes d'Apollonie sortant de la ville, se mirent à piller tout ce qu'ils avoient chargé, et à dépouiller ceux qui avoient été tués.

Outre les morts, qui furent en fort grand nombre, on fit quinze mille prisonniers, et l'on prit six mille chevaux, et un nombre in-

(a) Fleuve qui coule dans la Mysie, et va se décharger dans la Propontide.

fini de bêtes de somme. Lucullus ramenant un si riche butin dans son camp, passa le long des retranchements des ennemis. Je suis étonné que Salluste ait écrit que ce fut en cette occasion que les Romains virent des chameaux pour la première fois; car comment a-t-il pu s'imaginer que ceux qui, longtemps auparavant, sous Scipion, avoient vaincu le grand Antiochus, et qui tout récemment venoient encore de battre Archélaüs à Orchomène et à Chéronée, n'eussent pas encore vu de chameaux [19]?

Mithridate, entièrement découragé par cette dernière perte, résolut de prendre la fuite sans différer; et pour amuser Lucullus, et l'attirer d'un autre côté, il imagina d'envoyer dans les mers de Grèce, Aristonicus, qui commandoit sa flotte. Mais comme Aristonicus étoit sur le point de s'embarquer, ses gens mêmes le trahirent, et le livrèrent entre les mains de Lucullus, avec dix mille pièces d'or, qu'il portoit pour corrompre une partie de l'armée romaine. Alors Mithridate s'enfuit par mer, tandis que ses lieutenants ramenoient son armée par terre. Lucullus se mit à leur poursuite; et les ayant atteints près du Granique, il en tua vingt mille, et fit un grand nombre de prisonniers. On dit que dans cette guerre il périt bien près de trois cent

mille hommes, tant soldats que valets, ou autres gens suivant l'armée.

Après ce nouveau succès, Lucullus reprît le chemin de Cyzique, entra dans la ville; et après avoir joui pendant quelques jours du plaisir de l'avoir sauvée, et des honneurs que cette gloire lui attiroit, il alla parcourir les côtes de l'Hellespont pour ramasser des vaisseaux et composer une flotte. Chemin faisant, il descendit dans la Troade, où on lui dressa un pavillon dans le temple même de Vénus. La nuit, quand il fut couché et endormi, il lui sembla qu'il voyoit la Déesse, qui se penchant sur sa tête, lui disoit: « Pourquoi dors-tu, généreux lion? voilà près de « toi des cerfs timides ». A ces mots, s'étant réveillé en sursaut, il se leva aussitôt, et quoiqu'il fît encore nuit il appela ses amis, pour leur raconter la vision qu'il avoit eue.

Il avoit à peine achevé, qu'il arriva des gens d'Ilion, qui venoient l'avertir que près du port des Grecs (a) on voyoit paroître treize galères de la flotte de Mithridate, qui tenoient la route de Lemnos (b). Aussitôt il fait voile contre ces galères, s'en rend maî-

(a) Sur la côte de la Troade, où les Grecs avoient abordé en allant contre Troie.

(b) Ile de la mer Egée, à l'occident de la Mysie et de la Phrygie. *A. L. D.*

tre, et tue Isidore qui les commandoit. De là, il vogue contre les autres, qui avoient gagné le devant; mais elles étoient déjà à l'ancre dans la rade de l'île. Les officiers le voyant approcher, les firent toutes ranger contre terre, et combattant de dessus le tillac, ils incommodoient extrêmement Lucullus, et lui tuoient beaucoup de monde; car le lieu ne lui permettoit pas de les envelopper, et il ne pouvoit pas non plus avec ses galères, toujours agitées par le flot, forcer celles des ennemis, qui étoient appuyées fortement contre la côte. Cependant, ayant enfin trouvé un endroit par où on pouvoit tenter une descente, il mit à terre, quoiqu'avec beaucoup de peine, l'élite de ses soldats, qui, chargeant les ennemis par derrière, en tuèrent une grande partie, et obligèrent les autres à couper les câbles qui tenoient leurs vaisseaux attachés au rivage; mais quand ils voulurent s'éloigner de la terre, comme toutes ces galères partoient à la fois, il y eut tant de confusion et de désordre, qu'elles se froissèrent les unes contre les autres, ou allèrent donner contre les pointes et les éperons de celles de Lucullus. Il y eut là un grand nombre de gens tués, et un plus grand nombre de pris. Marius, ce capitaine que Sertorius avoit envoyé à Mithridate, fut du nombre

des derniers. Il étoit borgne, et Lucullus, avant le combat, avoit ordonné à ses troupes de ne tuer aucun borgne; car il vouloit réserver ce Marius pour le punir du dernier supplice, et le faire mourir avec l'opprobre et l'ignominie qu'il méritoit.

Lucullus débarrassé de ces ennemis, se hâta d'aller à la poursuite de Mithridate, espérant qu'il le trouveroit encore dans la Bithynie, gardé comme à vue par Boconius, qu'il avoit envoyé à Nicodémie (*a*) avec des vaisseaux pour s'opposer à sa fuite. Mais Boconius s'étant amusé à Samothrace à se faire initier aux mystères des Dieux-Cabires [30], et à célébrer des fêtes, donna le temps à Mithridate de s'échapper; car ce prince se hâtoit le plus diligemment qu'il lui étoit possible de gagner le pont avec toute sa flotte, avant que Lucullus pût être de retour.

Dans sa retraite, il fut surpris d'une tempête si furieuse, que plusieurs de ses vaisseaux furent emportés et les autres brisés ou submergés, et que pendant plusieurs jours, toute la côte fut couverte de corps morts et de débris de naufrage, que la tourmente y jetoit. Pour lui, il montoit un vaisseau de charge; et voyant que tout l'art de ses pilotes

(*a*) Grande ville de la Bithynie, sur les bords de la Propontide. *A. L. D.*

ne suffisoit pas pour le gouverner, à cause de sa grosseur, dans un si violent orage et une si grande agitation, et qu'ils ne pouvoient ni l'approcher de la terre sans le briser, ni lui faire tenir la mer à cause de sa pesanteur, et de l'eau qu'il faisoit de tous côtés, il se jeta dans un brigantin; et remettant sa personne et sa vie entre les mains des pirates, il se sauva contre toute espérance, et avec un danger infini, et arriva à Héraclée qui est une ville du Pont [21].

La vanité dont Lucullus donna des preuves en cette occasion, ne déplut point aux Dieux [22]. Le sénat ayant ordonné qu'on prendroit dans le trésor public trois mille talents (*a*), qu'on emploieroit à équiper une flotte pour terminer cette guerre, Lucullus s'y étoit opposé, et avoit écrit au sénat en termes fiers et magnifiques, que, sans toute cette grande dépense et ce grand appareil, il mettroit fin à cette guerre, et chasseroit Mithridate de la mer avec les seuls vaisseaux des alliés. Ce qu'il avoit promis si hautement, il l'effectua par le secours d'un dieu. Car on dit que cette tempête, qui ruina la flotte du roi, fut excitée par le courroux de Diane, qui voulut punir ses troupes de ce qu'elles avoient

(*a*) Environ 14,814,815 francs de notre monnoie. *A. L. D.*

pillé son temple dans la ville de Priapus [23], et enlevé sa statue.

Il y avoit dans l'armée beaucoup de gens qui conseilloient à Lucullus de ne pas pousser la guerre, et de la différer à un autre temps; mais sans s'arrêter à ces conseils trop timides, il traversa la Bithynie et la Galatie, et se jeta dans le royaume de Pont. A cette expédition, il souffrit d'abord une si grande disette de vivres, qu'il fut obligé de se faire suivre par trente mille hommes de Galatie, qui portoient chacun sur leurs épaules un minot de blé. Mais en avançant dans le pays, et soumettant les villes et les provinces, il se trouva enfin dans une telle abondance qu'un bœuf n'étoit vendu qu'une drachme (*a*) dans son camp, et un esclave que quatre drachmes. Et pour ce qui est du reste du butin, on en faisoit si peu de cas, qu'on ne daignoit pas le ramasser, ou qu'on le dissipoit; car on ne pouvoit trouver personne à qui le vendre, chacun étant abondamment pourvu. Dans les courses que l'on faisoit jusqu'à Thémiscyre (*b*), et jusqu'aux plaines qu'arrose le Thermodon, on ne s'y arrêtoit qu'autant de temps qu'il falloit pour faire le dégât dans le pays, et pour achever de le ruiner, et c'est ce qui excitoit le mur-

(*a*) Environ 90 c. de notre monn. actuelle. *A.L.D.*

(*b*) Ville d'Assyrie sur la côte du Pont-Euxin.

mure de l'armée; car la seule plainte des soldats contre Lucullus, étoit qu'il recevoit toutes les villes à composition, et qu'il n'en prenoit aucune de vive force pour l'abandonner au pillage et les enrichir[24]. « Encore aujour-« d'hui, disoient-ils, Amisus, cette ville si « florissante et si riche, que nous pourrions « prendre sans peine, si on vouloit en presser « le siége, il nous fait passer tranquillement « près de ses murailles, et il nous mène dans « les déserts des Tibaréniens et des Chal-« déens[25], combattre Mithridate ».

Mais Lucullus ne tenoit aucun compte de ces discours, et les méprisoit, ne pensant pas qu'ils dussent avoir de suites fâcheuses, et que les soldats pussent jamais se porter à ce degré de mutinerie et de rébellion qu'ils firent éclater quelque temps après. Il répondoit plus volontiers à ceux qui lui reprochoient sa lenteur, et le blâmoient de s'amuser trop longtemps devant des bourgs et des petites villes, qui n'en valoient pas la peine, et de donner ainsi à Mithridate le loisir de grossir son armée et de se fortifier. « C'est cela même que « je demande, leur disoit-il pour sa justifica-« tion, et je le fais à dessein, afin que notre « ennemi se fortifie encore, et qu'il assemble « une armée si nombreuse, qu'elle lui donne « la confiance de nous attendre en bataille, et

« de ne plus fuir devant nous. Ne voyez-vous « pas qu'il a derrière lui des déserts immen- « ses ? Voilà à ses côtés le Caucase (*a*) et plu- « sieurs hautes montagnes, toutes capables de « cacher et de recéler, non pas un seul roi « comme lui, mais dix mille qui voudroient « éviter le combat. Du pays des Cabires [26], il « n'y a que peu de journées de chemin jusqu'en « Arménie. Là tient sa cour Tigrane, roi des « rois, qui a une si grande puissance qu'il domte « les Parthes, qu'il transporte des villes grec- « ques jusque dans le milieu de la Médie, « qu'il s'est rendu maître de la Syrie et de la « Palestine, et qu'il a exterminé les rois des- « cendants de Séleucus, et emmené leurs « femmes et leurs filles captives. Ce prince si « puissant est l'allié et le propre gendre (*b*) de « Mithridate. Pensez-vous que quand il l'aura « reçu dans son palais comme suppliant, il « l'abandonnera, et qu'il ne vous fera pas « plutôt la guerre? Ainsi, en nous hâtant de « chasser Mithridate, nous courons grand ris- « que d'attirer sur nous Tigrane, qui cherche « depuis long-temps des prétextes pour se dé- « clarer contre les Romains, et qui n'en sau- « roit jamais trouver de plus spécieux, de plus

(*a*) Longue chaîne de montagnes entre le Pont Euxin et la mer Caspienne. *A. L. D.*

(*b*) Il avoit épousé Cléopâtre, fille de Mithridate.

« légitime et de plus honnête que celui de se-
« courir son beau-père, et un roi réduit à la
« dernière extrémité. Qu'est-il donc besoin
« que nous servions Mithridate contre nous-
« mêmes, que nous lui enseignions ce qu'il
« ignore, que nous lui montrions à qui il doit
« avoir recours pour se mettre en état de nous
« combattre; et que, malgré lui, et lorsqu'il
« regarde cette démarche comme indigne de
« son courage et de sa grandeur, nous le
« poussions entre les bras de Tigrane? Ne
« vaut-il pas infiniment mieux qu'en lui don-
« nant le temps de se fortifier et de s'encou-
« rager avec ses propres forces, nous n'ayons
« à combattre que les troupes de la Colchide,
« les Tibaréniens et les Cappadociens, que
« nous avons si souvent vaincus, que si nous
« avions encore contre nous les Arméniens et
« les Mèdes »?

Avec ces raisonnements, Lucullus resta fort long-temps devant la ville d'Amisus, qu'il bloquoit plutôt qu'il ne l'assiégeoit; et dès que l'hiver fut passé, il laissa à Muréna la conduite du siége, et marcha contre Mithridate, qui, campé dans la plaine de Cabires, avoit pris la résolution d'attendre les Romains avec une armée de quarante mille hommes de pied et de quatre mille chevaux, dans lesquels il avoit une extrême confiance. Avec cette ar-

mée il passa le fleuve du Lycus (*a*), et présenta la bataille à Lucullus.

Il y eut d'abord quelques escarmouches entre la cavalerie des deux partis, et celle de Lucullus fut mise en fuite. Dans une de ces rencontres, un officier romain, nommé Pomponius, homme de réputation, fut blessé, pris et mené à Mithridate, qui le voyant en très-mauvais état, lui dit: « Si je te fais guérir de « tes blessures, seras-tu mon ami »? Pomponius lui répondit sans balancer: «Je serai votre « ami, si vous voulez faire la paix avec les « Romains; sinon, tant que je vivrai je serai « votre ennemi ». Mithridate admira sa vertu, et ne l'en traita pas plus mal.

Lucullus craignoit de tenir la plaine, parce que les ennemis étoient les plus forts en cavalerie, et il n'osoit se hasarder à prendre le chemin de la montagne, qui étoit long, couvert de bois et très-difficile. Comme il étoit dans cet embarras, on lui amena quelques Grecs qu'on avoit pris par hasard dans une caverne où ils s'étoient réfugiés [27]. Le plus âgé, nommé Artémidore, promit à Lucullus qu'il le conduiroit dans un lieu très-sûr pour un camp, et défendu par un château qui dominoit toute la plaine de Cabires. Lucullus le

(*a*) Il prend sa source près la ville de Cabires, et se jette dans l'Iris. *A. L. D.*

crut, et dès que la nuit fut venue, il se mit en marche avec toute son armée, après avoir allumé quantité de feux dans son camp. Il passa les détroits sans aucun danger, et gagna les hauteurs où il s'établit. Le lendemain matin, il parut sur la tête des ennemis, rangeant son armée dans des lieux très-avantageux s'il vouloit combattre, et si sûrs, s'il vouloit demeurer en repos, qu'il ne pouvoit y être forcé.

Comme ni Lucullus, ni Mithridate n'étoient pas encore bien déterminés à donner la bataille, on dit que quelques soldats des troupes du roi lancèrent par hasard un cerf, et se mirent à le poursuivre. Les Romains les voyant, allèrent à leur rencontre pour les couper; il y eut là un grand combat, les deux partis étant incessamment fortifiés par de nouvelles troupes qui accouroient des deux côtés pour les soutenir. Enfin, les troupes du roi remportèrent l'avantage.

Les Romains voyant de leurs retranchements la fuite de leurs camarades, en furent très-irrités, et coururent à Lucullus le prier de les mener à l'ennemi, et de donner le signal de la bataille. Mais Lucullus, pour leur faire connoître de quel poids est la présence et la seule vue d'un bon et sage général dans une affaire même désespérée, leur commanda

de se tenir en repos; et descendant lui-même dans la plaine, il saisit les premiers fuyards qu'il rencontra, et leur ordonna de retourner avec lui au combat. Ils obéissent, les autres suivent leur exemple, et se ralliant tous, ils repoussent l'ennemi, le mettent en fuite sans beaucoup de peine, et le poursuivent jusque dans son camp. Lucullus, de retour dans ses retranchements, fit subir à ses troupes la peine ignominieuse que la discipline romaine a établie contre les fuyards; il ordonna qu'en simple tunique et sans ceinture, ils creusassent un fossé de douze pieds, en présence de tous leurs camarades.

Dans l'armée de Mithridate, il y avoit un grand seigneur du pays des Dardariens, nommé Olthacus. Les Dardariens sont des peuples barbares qui habitent près des Palus-Méotides[28]. Olthacus étoit un jeune homme bien fait, des plus braves, des plus hardis, et des plus estimés pour son bon sens et sa bonne conduite, d'ailleurs affable, d'un commerce agréable et très-bon courtisan. Il y avoit toujours entre lui et les autres grands seigneurs de son pays, une sorte d'émulation et de jalousie de gloire et d'honneur; et c'étoit à qui tiendroit le premier rang dans la faveur du prince. Olthacus, pour l'emporter sur ses rivaux, promit à Mithridate de faire

un coup des plus hardis : c'étoit de tuer Lucullus. Le roi, approuvant ce dessein, lui fit exprès divers outrages devant tout le monde, pour lui fournir un prétexte de ressentiment.

Olthacus se retira alors auprès de Lucullus, qui le reçut avec de grandes marques d'estime, car sa réputation étoit déjà fort célèbre dans le camp ; et bientôt, pour l'éprouver, il l'employa dans quelques rencontres, dont il se tira si heureusement, que Lucullus, admirant sa présence d'esprit, son activité et son grand courage, l'admit bientôt à sa table, et l'appela à tous ses conseils.

Quand ce Dardarien crut avoir trouvé l'occasion favorable, il ordonna à ses gens de mener son cheval hors du camp ; et sur le midi, lorsque tous les soldats dormoient, ou se reposoient selon la coutume, il alla à la tente du général, se flattant que personne ne l'empêcheroit d'entrer, attendu la grande familiarité qu'il avoit avec Lucullus, et surtout parce qu'il faisoit semblant d'avoir des avis très-importants à lui communiquer. En effet, il seroit entré sans aucun obstacle, si le sommeil, qui a perdu tant de grands capitaines, n'eût sauvé Lucullus. Heureusement il se trouva qu'il dormoit. Menedème, un de ses valets de chambre, gardoit alors la la porte, et dit à Oltachus, lorsqu'il se pré-

senta pour entrer : « Qu'il venoit fort mal-« à-propos, parce que le général ne faisoit « que de s'endormir après de longues veilles « et de grandes fatigues, qui demandoient « qu'il prît quelque repos ; qu'il n'avoit donc « qu'à se retirer ». Olthacus ne se rebute point, et dit : « Qu'il entrera malgré lui, « parce qu'il doit entretenir Lucullus d'une « affaire très-importante et très-pressée ». Alors Menedème, plein de colère, lui répliqua : « Qu'il n'y avoit rien de plus important « ni de plus pressé que la santé du général », et repoussa son homme très-rudement avec les deux mains. Olthacus, craignant que cela ne le fît découvrir, sortit secrètement du camp, monta à cheval, et s'en retourna à toute bride à l'armée de Mithridate, sans avoir exécuté son détestable dessein. C'est ainsi que l'occasion donne aux affaires, comme aux remèdes, la force de tuer ou de sauver, selon qu'elle est favorable, ou contraire.

Quelques jours après, Lucullus envoya un capitaine nommé Sornatius, avec dix cohortes pour escorter un convoi. Mithridate fit sortir après lui Ménandre, un de ses lieutenants, avec beaucoup de troupes ; Sornatius les battit, lui tua la plus grande partie de ses gens, et le mit en fuite. Une autre fois, Lucullus voulant assurer le passage d'un

nouveau convoi, qu'il faisoit venir pour entretenir dans son camp l'abondance, détacha Adrianus avec un assez bon nombre de gens choisis. Mithridate ne négligea pas cette occasion; il envoya contre lui deux autres de ses lieutenants, Menemaque et Myron, avec beaucoup de cavalerie et d'infanterie. Mais de toutes ces troupes, il n'en revint, dit-on, que deux hommes dans le camp du roi; tout le reste fut passé au fil de l'épée. Mithridate dissimula cet échec, et fit courir le bruit que la perte avoit été médiocre, et qu'elle n'étoit même arrivée que par l'incapacité de ses lieutenants, qui avoient attaqué mal-à-propos. Adrianus, à son retour, passa à la vue du camp ennemi en grande pompe, menant quantité de chariots chargés de blés et de riches dépouilles; de sorte que cette vue jeta le découragement dans l'âme de Mithridate, et le trouble et l'effroi dans celle de ses soldats. Dès ce moment, la résolution fut prise de ne plus rester dans ce poste.

Les principaux seigneurs de la cour furent les premiers qui firent prendre les devants à leurs bagages; et pour le faire plus commodément, ils empêchoient les gens de guerre de passer. Ceux-ci se voyant poussés et maltraités outrageusement aux portes, se mirent à piller les bagages, et à tuer ceux qui les

conduisoient, et les maîtres mêmes. Dorialus, un des lieutenants du roi, fut tué pour une seule cotte d'armes de pourpre qu'il avoit sur lui. Herméus le sacrificateur fut foulé aux pieds. Mithridate lui-même sortit pêle-mêle avec la foule, n'ayant ni un seul valet, ni un seul écuyer auprès de lui; il ne put pas même avoir un cheval de son écurie. Ce ne fut que bien tard qu'un de ses eunuques, nommé Ptolémée, l'ayant aperçu à pied au milieu de ces flots de fuyards, descendit de son cheval et le lui donna. Les Romains étoient au moment de l'atteindre, et ce ne fut point faute de diligence qu'ils le manquèrent; la seule avarice des soldats leur fit perdre cette proie qu'ils poursuivoient depuis si long-temps avec tant de travaux, tant de dangers, et de si grands combats, et priva Lucullus du prix le plus glorieux de toutes ses victoires. Rien ne les séparoit du cheval que montoit le roi; un moment encore, et il étoit pris; mais un des mulets qui portoient son trésor, s'étant trouvé au milieu du chemin entr'eux et lui, soit par hasard, soit que le roi lui-même l'eût fait avancer pour le mettre au-devant de ceux qui le poursuivoient, ceux-ci se mirent à piller cet or, et à se battre les uns contre les autres; ce qui les retarda, et donna le temps à Mithridate de se sauver. Et ce ne fut pas là le seul avan-

tage que l'avarice de ces soldats fit perdre à Lucullus ; il y en eut un autre très-considérable. Callistrate, premier secrétaire du roi, avoit été pris; Lucullus ordonna qu'on le menat au camp; mais ceux qui le conduisoient, avertis qu'il avoit cinq cents pièces d'or dans sa ceinture, le tuèrent pour les avoir [29]. Lucullus ne laissa pas d'abandonner le pillage du camp à ces hommes avides.

Après cette déroute des ennemis, Lucullus prit la ville de Cabires et plusieurs autres places et châteaux, où il trouva de grandes richesses, et des prisons pleines de Grecs et de princes, proches parents du roi, qui y étoient renfermés. Comme ces malheureux se tenoient pour morts depuis long-temps, cette liberté qu'ils recevoient de la grace de Lucullus, leur paroissoit moins une délivrance et un salut, qu'une résurrection et une seconde vie. On prit aussi dans un de ces châteaux une sœur du roi, nommé Nyssa, et ce fut pour elle un grand bonheur; car les autres sœurs de ce prince et ses femmes, qu'on avoit cru éloigner du danger, et qui se regardoient comme en sûreté près de la ville de Pharnacie (*a*), moururent toutes misérablement, Mithridate leur ayant envoyé

(*a*) Ville maritime du Pont polémonique, ou cappadocien. *A. L. D.*

dans sa fuite, par l'eunuque Bacchidas, l'ordre de mourir.

Il y avoit entr'autres Roxane et Statira, qui n'avoient point été mariées, et étoient âgées d'environ quarante ans, et deux de ses femmes du pays d'Ionie, Bérénice, qui étoit de Chio, et Monime, native de Milet. On ne parloit que de cette dernière dans toute la Grèce, et sa réputation étoit très-grande depuis qu'elle avoit refusé quinze mille pièces d'or, que Mithridate lui avoit envoyées pour la séduire, et la porter à répondre à l'amour qu'il avoit pour elle; elle résista toujours et refusa ses présents, jusqu'à ce qu'il eût consenti à l'épouser, et qu'il l'eût déclarée reine en lui envoyant le diadème. Mais depuis ce mariage jusqu'à ce moment-là, cette princesse infortunée avoit passé ses jours dans une tristesse et dans une affliction continuelle, pleurant sur cette malheureuse beauté, qui, au lieu d'un époux, lui avoit donné un maître, et au lieu de lui procurer une société conjugale dans la maison de son mari, l'avoit confinée dans une étroite prison, sous une garde de Barbares, où, éloignée du délicieux pays de la Grèce, elle n'avoit joui qu'en songe des biens qu'elle avoit espérés; et elle avoit effectivement per-

du les biens réels et véritables dont elle jouissoit dans sa patrie.

Quand Bacchidas fut arrivé, et qu'il eut signifié à ces princesses l'ordre de Mithridate, qui, pour toute grâce, leur laissoit la liberté de choisir le genre de mort qui leur paroîtroit le plus doux et le plus prompt, Monime détachant le diadème de sa tête, l'attacha à son cou pour se pendre ; mais ce bandeau ne s'étant pas trouvé assez fort, se rompit : « O maudit bandeau, s'écria-t-elle, ne me « saurois-tu rendre du moins ce triste ser- « vice » ? et le jetant loin d'elle avec mépris, elle tendit la gorge à Bacchidas.

Pour Bérénice elle prit une coupe de poison ; et comme elle l'alloit boire, sa mère qui étoit présente, la pria de la partager avec elle. Elles burent donc toutes deux ; la moitié de la coupe fut assez forte pour emporter la mère, abattue et affoiblie par les années ; mais elle ne le fut pas assez pour surmonter les forces et la jeunesse de Bérénice ; cette princesse lutta long-temps contre la mort avec des efforts très-violents : enfin, comme Bacchidas pressoit cet événement, elle fut étranglée. On dit que des deux sœurs, Roxane et Statira, la première avala du poison en vomissant mille injures contre Mithridate, et

que Statira ne prononça pas une seule malédiction, et ne dit pas un seul mot indigne de sa naissance et de son courage; mais au contraire, qu'elle bénit et remercia son frère, « de ce qu'étant en si grand danger de sa « personne, il ne les avoit pas oubliées, et « avoit pourvu à leur procurer les moyens de « mourir libres, et de se mettre à l'abri des « outrages de leurs ennemis ».

Ces morts affligèrent extrêmement Lucullus, qui étoit naturellement doux et humain. Il passa outre, et continua de poursuivre Mithridate jusqu'à la ville de Talaures, où ayant appris qu'il y avoit déjà quatre jours que ce roi y avoit passé pour gagner l'Arménie, et pour se retirer chez son gendre Tigrane, il retourna sur ses pas; et après avoir subjugué les Chaldéens et les Tibaréniens, s'être emparé de la petite Arménie, et avoir réduit en sa puissance les forteresses et les villes, il envoya Appius à Tigrane, lui redemander Mithridate, et revint devant Amisus, dont le siége duroit encore. Callimaque, qui commandoit dans la ville, étoit seul cause de la longue durée de ce siége [30]; car, comme il étoit très-grand ingénieur, très-habile à inventer et à construire toutes sortes de machines de guerre, et fertile en toutes sortes de ruses et d'inventions, dont on peut se servir

pour la défense d'une place, il incommoda beaucoup les Romains. Il en fut bien puni dans la suite ; mais alors il fut abusé par un stratagème de Lucullus, qui, à l'heure qu'il avoit coutume de retirer ses troupes pour les faire reposer, s'avisa de faire donner brusquement l'assaut. Cette attaque imprévue lui réussit; il se rendit maître d'une partie de la muraille. Callimaque, voyant qu'il ne pouvoit la défendre, en sortit, et y mit le feu, soit par envie contre les Romains qui auroient pu s'y enrichir, soit pour assurer sa fuite ; car personne ne prenoit garde à ceux qui se jetoient dans les vaisseaux pour échapper à l'ennemi ; mais dès que les flammes répandues de tous côtés eurent gagné les murailles, tous les soldats Romains se préparèrent à piller. Lucullus, touché de pitié de voir périr ainsi cette puissante ville, tâcha de la secourir par dehors, en ordonnant à ses troupes de faire tous leurs efforts pour éteindre le feu ; mais personne n'obéissoit à ses ordres, tous les soldats demandoient le pillage, et faisoient retentir leurs armes avec de grands cris. Lucullus fut donc forcé de leur abandonner la ville ; il crut même que c'étoit le moyen le plus sûr de la garantir du feu. Mais ses soldats firent le contraire de ce qu'il avoit espéré ; car, en fouillant partout avec des

flambeaux pour éclairer les lieux les plus obscurs, afin que rien n'échappât à leur avarice, ils brûlèrent eux-mêmes la plupart des maisons.

Lucullus y étant entré le lendemain, et voyant cette désolation affreuse, ne put retenir ses larmes, et dit à ses amis, qui étoient autour de lui : « J'ai toujours regardé Sylla « comme l'homme du monde le plus heu- « reux ; mais je n'ai jamais tant admiré son « bonheur que dans cette journée. Il a voulu « sauver Athènes, et il l'a pu ; et moi quand « j'ai voulu l'imiter et sauver cette ville, j'ai « eu le déplaisir de voir que la fortune ja- « louse m'a refusé la gloire de Sylla, et s'est « opiniâtrée à me donner la réputation de « Mummius [31] ». Cependant il ne laissa pas de faire tout ce qui étoit en son pouvoir pour rétablir cette ville, et la retirer de l'état affreux où elle étoit. Une grosse pluie, qui, par un coup de la Providence, vint à tomber dans le temps qu'elle fut prise, éteignit le feu, et sauva beaucoup d'édifices ; et Lucullus, avant son départ, fit rebâtir ceux qui avoient été brûlés, y reçut les Amiséniens, qui avoient pris la fuite et qui voulurent y retourner, et donna des habitations à tous les Grecs qui voulurent s'y établir, en leur attribuant un territoire de cent vingt sta-

des (*a*). Cette ville étoit une ancienne colonie des Athéniens, qui l'avoient fondée et peuplée dans le temps qu'ils étoient au comble de leur puissance, et maîtres de la mer. Voilà pourquoi tous ceux d'Athènes, qui vouloient fuir la tyrannie d'Aristion, se retiroient à Amisus, où ils jouissoient des mêmes droits et priviléges que les habitants naturels; de sorte que ceux qui avoient quitté leurs biens propres, avoient en leur disposition ceux des étrangers. Lucullus ne se contenta pas de ce qu'il avoit fait pour la ville, il donna encore à chacun des Amiséniens qui s'étoient sauvés, un vêtement convenable, et deux cents drachmes d'argent (*b*), et les renvoya dans leur pays.

Le grammairien Tyrannion (c) fut trouvé parmi les prisonniers. Muréna le demanda à Lucullus, et l'ayant obtenu, il l'affranchit; en quoi il usa du présent de Lucullus avec peu de délicatesse. Car Lucullus ne prétendoit pas qu'un homme si estimé par son grand savoir, fût d'abord fait esclave pour être ensuite affranchi : or, lui donner cette liberté légale, c'étoit lui ravir la liberté na-

(*a*) Quinze mille pas.

(*b*) Environ 178 fr. *A. L. D.*

(c) Le même dont il est question dans la vie de Sylla. *A. L. D.*

turelle, qu'il tenoit de sa naissance. Mais ce ne fut pas la seule chose ou Muréna fit paroître qu'il étoit bien éloigné d'avoir l'honnêteté et la générosité d'un véritable général.

D'Amisus, Lucullus passa en Asie, afin que n'étant plus occupé aux affaires de la guerre, il pût veiller à celles de la justice et des lois, qui, ne régnant plus depuis long-temps dans son gouvernement, y avoient causé des malheurs et des désordres infinis et inexprimables. Cette province étoit cruellement ravagée, et misérablement asservie par les usuriers et par les fermiers; les malheureux habitants étoient forcés en particulier de vendre leurs plus beaux jeunes gens et leurs filles encore vierges; et en commun, de mettre à l'encan les offrandes de leurs temples, et les tableaux et les statues sacrées des Dieux. Et quand cela ne suffisoit pas pour payer les impôts et les usures, ils étoient impitoyablement adjugés pour esclaves à leurs créanciers. Encore ce qu'ils souffroient avant que de tomber dans ce dernier malheur, étoit plus cruel et plus insupportable; les tortures, les prisons, les chevalets, les longues stations à l'air, au plus grand soleil dans l'été, et dans la boue ou dans la glace pendant l'hiver, voilà leur vie ordinaire; de sorte qu'au prix de tous ces maux, la servitude leur

paroissoit une espèce de soulagement et de repos.

Lucullus ayant trouvé toutes les villes affligées de ces vexations si inouïes, en eut bientôt délivré les habitants; car d'abord il régla l'intérêt de l'argent à un pour cent par mois : en second lieu il retrancha et abolit toute usure qui surpassoit le capital; et enfin, ce qui fut même le plus grand point, il ordonna que les créanciers jouiroient de la quatrième partie des biens et des revenus de leurs débiteurs, et que celui qui auroit ajouté l'intérêt au capital, perdroit l'un et l'autre; de sorte que par ce moyen, en moins de quatre ans, toutes les dettes furent acquittées, et que tous les biens en fonds se trouvèrent libres et dégagés, et furent rendus aux propriétaires.

Ces dettes immenses de la province venoient des vingt mille talents (*a*) d'amende auxquels elle avoit été condamnée par Sylla. Elle les avoit déjà bien payés deux fois; mais ces hommes insatiables en entassant usures sur usures, les avoient portés à plus de cent vingt mille talents (*b*); de sorte qu'elle devoit encore le double de ce qu'elle avoit payé.

Ces fermiers et ces usuriers se voyant privés

(*a*) 98,765,432 fr. *A. L. D.*

(*b*) 592,592,592 fr. *A. L. D.*

de ce gain immense, se crurent excessivement lésés, et allèrent porter leurs plaintes dans Rome, et exciter contre Lucullus, à force d'argent, plusieurs orateurs, se confiant particulièrement dans le crédit énorme qu'ils avoient comme créanciers de la plupart de ceux qui gouvernoient la république. Mais Lucullus n'étoit pas seulement aimé des peuples qui avoient ressenti ses bienfaits, les autres l'aimoient de même et le désiroient, trouvant heureuses les provinces à qui le sort favorable avoit donné un si bon gouverneur.

Pour reprendre le fil de notre histoire, Appius Clodius, qui avoit été envoyé vers Tigrane, et qui étoit le propre frère de la femme de Lucullus, se confia d'abord à des guides du pays, qui étoient sujets du roi. Par une insigne infidélité, au lieu de le mener par le plus court chemin, ils lui firent prendre un détour de plusieurs journées, et le conduisant par les hautes provinces, l'éloignoient au lieu de l'approcher. Enfin, averti de cette perfidie par un de ses affranchis, Syrien de nation, qui lui enseigna le véritable chemin, il renvoya ces guides Barbares, après les avoir accablés de malédictions et d'injures; et ayant quitté ce chemin, si long et si trompeur, en très-peu de jours il eut

passé l'Euphrate, et fut arrivé à Antioche, capitale de la Syrie, et qu'on appelle *Antioche de Daphné*[32].

Il y reçut l'ordre d'attendre Tigrane, qui étoit alors absent, et occupé à soumettre quelques villes de la Phénicie. Appius sut profiter de ce délai; car il gagna plusieurs satrapes et princes du pays, qui n'obéissoient que par force à ce roi d'Arménie. De ce nombre étoient Zarbiénus, prince de la Gordyène. Et comme quantité de villes qui venoient d'être subjuguées, lui envoyoient secrètement des députés, il leur promit à toutes l'aide et la protection de Lucullus, et leur ordonna en même temps de ne rien faire pour le moment, et de se tenir en repos. La domination des Arméniens étoit insupportable aux Grecs: mais rien ne les révoltoit plus que l'orgueil excessif du roi, qui étoit devenu si arrogant et si superbe, qu'il se persuadoit que tout ce que les hommes chérissent, admirent et possèdent, étoit non seulement à lui, mais n'étoit fait que pour lui. Ses grandes prospérités lui avoient inspiré cette folle arrogance; car, après n'avoir eu que des espérances foibles et des moyens méprisables, il avoit subjugué plusieurs nations, humilié plus qu'aucun autre prince la puissance des Parthes, rempli la Mésopotamie de Grecs, qu'il

y avoit transportés en grand nombre de la Cilicie et de la Cappadoce. Il avoit tiré aussi de leur pays les Arabes, appelés *Scénites*, parce qu'ils campent toujours sous des tentes, et leur faisant perdre leur ancienne coutume, il les avoit fixés et établis dans son voisinage pour se servir d'eux dans le commerce, qu'il vouloit rendre florissant. Il avoit dans sa cour plusieurs rois qui le servoient comme ses esclaves, et il en tenoit surtout quatre auprès de lui, qui étoient comme ses huissiers ou ses gardes; toutes les fois qu'il sortoit à cheval, ils marchoient devant lui à pied, et en simple tunique; et lorsqu'il étoit sur son trône, et qu'il donnoit ses audiences, ils se tenoient de bout autour de lui, les mains entrelacées l'une dans l'autre; ce qui, parmi eux, passoit pour la posture la plus humiliante, et pour le plus grand aveu de servitude et de soumission, car c'étoit déclarer qu'on renonçoit entièrement à sa liberté, et qu'on livroit à son seigneur son corps, plus prêt à tout souffrir, qu'à rien entreprendre.

Appius ne fut ni étonné, ni intimidé de cette pompe de théâtre; et quand il fut admis à la première audience de Tigrane, il lui dit ouvertement: « Qu'il étoit venu pour emme-« ner Mithridate qui étoit dû aux triomphes

« de Lucullus, ou pour lui déclarer la guerre « à lui-même ». Malgré les efforts que fit ce prince pour paroître entendre ce discours avec un visage riant et une espèce de sourire, ceux qui étoient présents s'aperçurent bien qu'il avoit changé de couleur à la déclaration pleine d'audace de ce jeune homme. En effet, c'étoit là la première parole franche et libre qu'il eût entendue depuis vingt-cinq ans; car il y en avoit autant qu'il gouvernoit ses sujets, ou plutôt qu'il les tyrannisoit avec la dernière insolence. Il répondit à Appius : « Qu'il ne lui livreroit point Mithridate; et « que puisque les Romains commençoient la « guerre, il tâcheroit de se défendre, et de « les en faire repentir »; et plein de colère contre Lucullus de ce que dans sa lettre il lui donnoit simplement le titre de *roi*, et non celui de *roi des rois*, il ne lui donna pas dans sa réponse le titre d'*empereur* (a). Il ne laissa pas d'envoyer à Appius des présents magnifiques, et sur son refus, il lui en envoya de plus grands encore. Appius, ne voulant pas lui donner lieu de croire qu'il ne les rejetoit que par les mouvements de quelqu'aversion particulière, et parce qu'il le regardoit déjà

(a) Titre d'honneur que les Romains donnoient à leurs généraux. *A. L. D.*

comme ennemi, prit seulement une coupe, renvoya les autres présents, et s'en retourna à grandes journées auprès de son général.

Jusque-là Tigrane n'avoit pas seulement daigné voir Mithridate, ni lui parler, quoiqu'il fût son beau-père, et qu'il eût perdu un si vaste empire; mais le traitant avec le dernier mépris et la dernière arrogance, il le tenoit éloigné, et le faisoit garder comme un prisonnier d'état, dans des lieux marécageux et malsains. Mais, après l'ambassade d'Appius, il le fit venir à la cour avec toutes sortes d'honneurs et de marques de bienveillance. Dans une conversation secrète qu'ils eurent dans le palais, seuls et sans témoins, ils guérirent leurs soupçons mutuels au grand malheur de leurs amis, sur lesquels ils en rejetèrent la faute. De ce nombre fut Métrodore (*a*), de la ville de Scepsis, homme d'une éloquence agréable, et d'un profond savoir, et qui avoit tant de crédit auprès de Mithridate, qu'on l'appeloit *le père du roi* [33].

Ce prince l'avoit envoyé auprès de Tigrane, pour le prier de le secourir contre les Romains. Quand Métrodore eut expliqué le sujet de son voyage, Tigrane lui demanda: « Et vous, Métrodore, que me conseillez-

(*a*) Ce Métrodore est postérieur de 250 ans au disciple d'Epicure, qui étoit de Lampsaque. *A. L. D.*

« vous sur les demandes de votre maître » ? Alors Métrodore, soit qu'il ne consultât véritablement que l'intérêt de Tigrane, soit qu'il ne voulût pas que Mithridate fût rétabli, lui répondit : « Comme ambassadeur, je « vous exhorte à faire ce que vous demande « Mithridate ; et comme votre conseil, je « vous le défends 34 ». Voilà ce que Tigrane découvrit à Mithridate, et qu'il lui dit dans l'espérance qu'il ne feroit aucun mal à Métrodore ; mais il fut tué sur-le-champ, et Tigrane se repentit de lui avoir fait cette confidence, quoiqu'il ne fût pas absolument la cause de sa mort, et qu'il n'eût fait qu'ajouter à la haine que Mithridate avoit déjà conçue contre lui, un grain qui emporta la balance, et qui acheva de le déterminer. Car il y avoit long-temps qu'il étoit mal disposé pour lui, comme on le découvrit ensuite par des papiers secrets qu'on prit dans le cabinet de Mithridate, et parmi lesquels on en trouva un où la mort de Métrodore étoit résolue. Tigrane le fit enterrer magnifiquement, n'épargnant aucune dépense pour honorer les funérailles d'un homme qu'il avoit trahi vivant.

Il mourut aussi dans ce temps-là à la cour de Tigrane un orateur, nommé Amphicrates, si toutefois il mérite que l'on fasse mention

de lui à cause d'Athènes où il étoit né. On dit qu'étant banni de son pays, il se retira à Seleucie sur le Tigre ; que les habitants, charmés de son éloquence, le prièrent de leur enseigner la rhétorique ; qu'il répondit avec une arrogance de sophiste, « que le « plat étoit trop petit pour le dauphin [35] » ; que de là il se retira auprès de la reine Cléopâtre, fille de Mithridate, et femme de Tigrane, et que bientôt il se rendit si suspect à cette cour, qu'on lui défendit d'avoir aucun commerce avec les Grecs ; ce qui lui donna tant de chagrin, qu'il se fit mourir en s'abstenant de manger. Cléopâtre le fit aussi enterrer magnifiquement, et son tombeau est près d'un lieu appelé *Sapha* (a).

Lucullus, après avoir rétabli la paix en Asie par ses sages réglements, ne négligea point ce qui regardoit les jeux et les plaisirs. Pendant son séjour à Ephèse, il donna des fêtes magnifiques pour célébrer ses victoires, les accompagna de combats de lutteurs et de gladiateurs, et n'oublia rien pour le divertissement de ces villes qui, à leur tour, pour lui faire honneur, célébrèrent des fêtes appelées de son nom *Luculliennes*, et lui témoignèrent une affection très-sincère, et beaucoup plus agréable que tous les honneurs.

(a) Ville de Mésopotamie sur le Tigre.

depuis long-temps dans sa tête le dessein de prendre les armes contre les Romains, ne s'étoit pas servi de Mithridate pendant qu'il jouissoit de toute sa puissance, et n'avoit pas joint ses forces à celles de son beau-père encore entières et formidables; mais, après l'avoir laissé défaire et ruiner, venoit présentement entreprendre cette guerre sur des espérances bien foibles et bien fragiles, en s'appuyant sur un prince qui n'avoit pu se défendre lui-même, ni se soutenir.

Sur ces entrefaites, Macharès, fils de Mithridate, qui tenoit le Bosphore, lui envoya une couronne d'or du prix de mille pièces, et le pria de le faire déclarer ami et allié des Romains. Lucullus, regardant cette démarche comme la fin de la première guerre, laissa Sornatius avec six mille hommes pour veiller aux affaires de la province; et avec douze mille hommes d'infanterie, et un peu moins de trois mille chevaux, il marcha pour commencer une seconde guerre. On regarda généralement comme la conduite la plus téméraire et la plus opposée à la prudence et à la sagesse, que d'aller avec si peu de forces se jeter au milieu de tant de nations belliqueuses, et de tant de milliers de gens de cheval, dans des plaines d'une vaste étendue, traversées de quantité de rivières larges et

profondes, et environnées de tous côtés de hautes montagnes toujours couvertes de neiges. Ses soldats, qui d'ailleurs n'étoient pas trop bien disciplinés, ne le suivoient donc qu'à regret, et étoient tout prêts à se mutiner. D'un autre côté, les orateurs crioient contre lui à Rome, et protestoient qu'il ne faisoit que courir d'une guerre à une guerre, non pour aucune nécessité de l'état, mais uniquement pour ne poser jamais les armes, pour avoir toujours des armées à commander, et continuer à s'enrichir de leurs travaux, de leurs périls et de leurs pertes; et ces derniers, avec le temps, vinrent à bout de leur dessein qui étoit de faire rappeler Lucullus.

Cependant, comme il marcha à grandes journées et sans s'arrêter, il arriva bientôt sur les bords de l'Euphrate, qu'il trouva extrêmement grossi par les pluies et par les neiges de l'hiver, et par conséquent beaucoup plus rapide que de coutume. Il vit avec chagrin qu'il perdroit beaucoup de temps, et qu'il éprouveroit bien des difficultés pour ramasser des barques, et construire des radeaux. Mais sur le soir, le fleuve commenca à se retirer, et il diminua si fort pendant la nuit, que le lendemain matin on le vit rentrer non seulement dans son lit, mais même baissé plus qu'à l'ordinaire. Les gens du pays

ayant vu paroître sur l'eau plusieurs petites éminences de terre, comme de petites îles autour desquelles l'eau paroissoit dormir, se mirent à adorer Lucullus comme un Dieu. Ce prodige, qui n'étoit arrivé que très-rarement, leur fit croire que le fleuve s'étoit volontairement soumis, et s'étoit rendu doux et traitable pour lui procurer un passage facile et prompt.

Lucullus, profitant de l'occasion, fit passer promptement son armée. Il eut alors un signe très-favorable. Sur l'autre bord de l'Euphrate paissent des génisses consacrées à Diane Persienne [37], que les Barbares, qui habitent au-delà de ce fleuve, honorent particulièrement. Ils ne se servent de ces génisses que lorsqu'ils offrent des sacrifices à cette Déesse; tout le reste du temps, elles errent dans les campagnes en pleine liberté, portant empreinte sur elles la marque de la Déesse, qui est une torche allumée [38]. Quand on en a besoin pour les sacrifices, il est fort difficile de les prendre, et ce n'est qu'avec beaucoup de peine qu'on en vient à bout.

Quand l'armée eut passé l'Euphrate, une de ces génisses étant allée sur une roche qui passe pour être consacrée à la déesse, elle s'y arrêta; et baissant la tête comme celles qui sont attachées avec des liens, elle se pré-

senta à Lucullus comme toute prête à être immolée, et il l'immola. Il sacrifia aussi un taureau à l'Euphrate, pour son heureux passage. Ce jour-là il campa sur le bord de ce fleuve; le lendemain et les jours suivants, il continua sa marche par la province de Sophène, ne causant aucun dommage à ceux qui venoient se rendre à lui, et qui recevoient volontiers ses troupes. Un jour, ses soldats voulurent s'emparer d'un château qui se trouvoit sur leur route, et où l'on disoit qu'il y avoit beaucoup d'or et d'argent; mais Lucullus les retint, et leur dit : « Voilà le châ-
« teau qu'il nous faut plutôt prendre, en leur
« montrant le mont Taurus, qui paroissoit
« de loin; car, pour les richesses qui sont
« dans celui-ci, elles seront au vainqueur ». Hâtant donc sa marche, il passa le Tigre, et se jeta dans l'Arménie.

Le premier qui annonça à Tigrane l'approche de Lucullus fut mal payé de sa nouvelle, car il lui fit trancher la tête sur-le-champ; aussi depuis ce moment, personne ne lui donna plus aucun avis. Le feu ennemi l'environnoit déjà de tous côtés, qu'il ne s'en doutoit pas, car il passoit le temps dans une sécurité parfaite, écoutant les propos des flatteurs qui lui disoient qu'il faudroit que Lucullus fût un grand capitaine, s'il osoit seu-

lement l'attendre à Ephèse, et qu'il ne prît pas la fuite, et n'abandonnât pas promptement l'Asie, quand il verroit cette quantité de milliers d'hommes qui composoient son armée. Tant il est vrai que, comme tous les tempéraments ne sont pas propres à porter beaucoup de vin, tous les esprits ne sont pas non plus capables de supporter une grande fortune sans perdre la raison et sans tomber dans l'ivresse.

Mithrobarzane fut le premier de ses amis qui eut la hardiesse de lui dire la vérité, mais il ne fut pas non plus trop bien récompensé de sa franchise; car, sur l'heure même, il lui donna trois mille chevaux et une nombreuse infanterie, et l'envoya contre Lucullus, avec ordre de lui amener le général en vie, et de faire main-basse sur tout le reste sans aucun quartier.

L'armée de Lucullus n'étoit pas encore réunie; il étoit campé avec une partie, et le reste arrivoit successivement. Ses coureurs lui ayant rapporté que les Barbares approchoient, il craignit que, s'ils l'attaquoient avant que son armée fût en état de les recevoir, ils ne la missent en désordre. Il prit donc le parti de demeurer dans son camp, pour le fortifier, et envoya Sextilius, son lieutenant, avec seize cents chevaux, un

peu plus d'infanterie, tant pesamment que légèrement armée, lui ordonnant que quand il seroit arrivé près de l'ennemi, il s'arrêtât, et qu'il ne fît simplement que l'amuser jusqu'à ce qu'il eût reçu l'avis que toutes ses troupes étoient arrivées et entrées dans son camp. Sextilius étoit très-résolu d'obéir à cet ordre; mais Mithrobarzane, qui vint le harceler avec beaucoup de fierté, le força malgré lui d'en venir aux mains. Le combat s'étant donc engagé, Mithrobarzane fut tué d'abord en combattant avec beaucoup de valeur, et ses troupes ayant plié, furent taillées en pièces, à la réserve d'un petit nombre qui se sauva.

A cette nouvelle, Tigrane abandonna Tigranocerte (a), sa capitale, qu'il avoit bâtie lui-même, et se retira sur le mont Taurus, où il eut le dessein de rassembler toutes ses forces. Mais Lucullus, pour ne pas lui en donner le temps, envoya d'un côté Muréna couper ceux qui alloient se joindre à lui, et de l'autre côté, Sextilius, s'opposer à une grosse troupe d'Arabes qui lui arrivoit. Sextilius tomba sur ces Arabes, comme ils étoient occupés à former leur camp, et les défit. Muréna, suivant Tigrane à la trace, profita du moment où il passoit une vallée longue,

(a) Grande ville d'Arménie. *A. L. D.*

étroite et très-difficile, surtout pour une grande armée, et le chargea vivement. Tigrane prit d'abord la fuite, abandonnant tous ses bagages. Il y eut un grand nombre d'Arméniens tués, et un plus grand nombre de faits prisonniers.

Après ces heureux succès, Lucullus décampe, marche droit à Tigranocerte, prend ses quartiers autour de la place, et en forme le siége. Il y avoit dans cette ville quantité de Grecs qu'on y avoit transportés de Cilicie, et quantité de Barbares qui avoient eu le même sort que les Grecs, des Adiabéniens, des Assyriens, des Gordyéniens et des Cappadociens, dont Tigrane avoit ruiné les villes, et qu'il avoit transportés dans la sienne, où il les avoit forcés de s'établir. D'ailleurs, la place étoit pleine de toutes sortes de richesses et d'offrandes, tous les habitans, tant le peuple que les grands, s'étant piqués à l'envi, pour faire leur cour au roi, de contribuer à augmenter et à embellir cette capitale. C'es pourquoi Lucullus la pressoit vivement, dan la pensée que Tigrane ne souffriroit jamai qu'elle fût prise, et que, se départant de so premier dessein, il viendroit, transporté d fureur, lui présenter la bataille pour lui fair lever le siége; et il ne se trompa point dan sa conjecture. Mithridate envoyoit tous le

jours des courriers à Tigrane, et lui écrivoit des lettres très-fortes pour l'exhorter à ne pas hasarder le combat, et à se servir seulement de sa cavalerie pour couper les vivres à Lucullus. Taxile, lui même, arriva de sa part; et se tenant avec lui dans son camp, il le conjuroit tous les jours d'éviter et de fuir les armes romaines, comme entièrement invincibles.

D'abord il écouta assez patiemment tous ces avis; mais après que les Arméniens et les Gordyéniens furent arrivés avec toutes leurs troupes; que les rois des Mèdes et des Adiabéniens lui eurent amené toutes leurs forces; que des bords de la mer de Babylone (*a*), il lui fut venu quantité d'Arabes, de la mer Caspienne quantité d'Albaniens, grand nombre d'Ibériens, voisins de l'Albanie, et des bords de l'Araxe une infinité de ces Barbares francs et libres qui vivent sans roi; tous peuples qui venoient à son secours, ou par amitié, ou gagnés par les présents; alors non seulement les festins du roi, mais ses conseils mêmes ne retentirent que de vaines espérances, de bravades pleines d'insolences et de fierté, et de menaces barbares. Taxile fut en danger de sa vie pour avoir osé combattre l'avis de ceux qui vouloient le combat; et Mithridate lui-même fut ouver-

(*a*) Il appelle *mer de Babylone*, le golfe Persique.

tement accusé de ne s'y opposer que par envie pour priver son gendre de la gloire d'un grand succès.

Dans cette pensée, Tigrane ne voulut pas différer plus long-temps, de peur que Mithridate ne vînt, et qu'il n'eût part à sa victoire. Il marcha donc avec toutes ses forces, disant à ses amis, comme on le rapporte, qu'il n'y avoit qu'une seule chose qui le fâchoit, c'est « qu'il n'alloit avoir affaire que « contre Lucullus seul, et non pas contre « tous les généraux romains ensemble ». Et il faut avouer que cette bravade n'étoit pas entièrement insensée ni déraisonnable, quand il venoit à considérer tant de nations, tant de rois qui le suivoient, tant de bataillons pesamment armés, et tant de milliers d'hommes de cheval qui composoient son armée. Car il avoit vingt mille archers ou frondeurs, cinquante-cinq mille chevaux, dont il y en avoit dix-sept mille bardés de fer, comme Lucullus l'écrivit lui-même au sénat, cent cinquante mille hommes d'infanterie, partagés en compagnies et en bataillons; et des travailleurs pour ouvrir des chemins, faire des ponts, nettoyer et détourner des rivières, et faire tous les autres travaux nécessaires, au nombre de trente-cinq mille, étoient rangés en bataille derrière les combattants, et faisoient pa-

roître encore l'armée plus nombreuse, et au
mentoient sa force et sa confiance.

Quand il eut passé le mont Taurus (a)
que toutes ses troupes parurent ensemble dai
la plaine, et qu'il put découvrir le camp c
Lucullus, qui assiégeoit Tigranocerte, l
Barbares, qui étoient dans la place, voyai
cette armée innombrable, se mirent à batt
des mains et à jeter de grands cris; et mena
çant les Romains de dessus leurs muraille
ils leur montroient les Arméniens.

Lucullus, avant le combat, tint un con
seil de guerre; là les uns étoient d'avis qu
falloit abandonner le siége, et marcher cont
Tigrane avec toutes ses forces; les autres sou
tenoient qu'il ne falloit ni abandonner le siég
ni laisser derrière soi une si nombreuse armé
d'ennemis. Lucullus, voyant ce partage, d
qu'ils ne le conseilloient pas bien ni les u
ni les autres, mais que tous ensemble ils l
donnoient un bon avis qu'il suivroit [39]. E
effet, il partagea son armée; il laissa deva
la place Muréna avec six mille hommes
pied; et avec tout le reste de son infanteri
consistant en vingt-quatre cohortes, qu
toutes ensemble, ne faisoient pas plus de d
mille hommes, et toute sa cavalerie et env

(a) Longue chaîne de montagnes entre la Cilicie
la mer Caspienne. *A. L. D.*

ron mille archers ou frondeurs, il marcha contre Tigrane, et se campa dans la plaine, ayant une grosse rivière devant lui.

Quand on vit cette poignée d'hommes, cette armée parut bien petite et bien méprisable à Tigrane, et elle fournit de grands sujets de plaisanterie à ses flatteurs. Les uns s'en moquoient ouvertement, les autres, pour se divertir, tiroient au sort ses dépouilles; et de tous les généraux de Tigrane, et de tous les rois qui le suivoient, il n'y en avoit pas un qui n'allât le prier de le charger lui seul de cette affaire, pendant que le roi resteroit simple spectateur du combat. Tigrane, lui-même, voulant paroître agréable et fin railleur, dit en cette occasion, ce mot qui a été si célèbre : « S'ils viennent comme ambas« sadeurs, ils sont beaucoup ; mais s'ils « viennent comme ennemis, ils sont bien « peu ». C'est ainsi que cette première journée se passa en plaisanteries.

Le lendemain à la pointe du jour, Lucullus fit sortir son armée de ses retranchements. Celle des Barbares étoit sur la rive orientale de la rivière qui couloit de manière que tout d'un coup elle tournoit à gauche vers le couchant, où il y avoit un gué commode. Lucullus, pour mener son armée à ce gué, prit aussi à gauche vers le bas de la rivière, et

hâta sa marche. Tigrane, qui le vit, crut qu'il fuyoit ; et appelant Taxile, il lui dit avec un ris moqueur : « Vois-tu ces légions romaines « si invincibles, les vois-tu fuir » ? Taxile lui répondit : « Seigneur, je souhaiterois que « votre bonne fortune fît aujourd'hui en votre « faveur un prodige. Mais ces légions n'ont « pas coutume de prendre leurs plus beaux « habillements pour une simple marche ; ils « ne font point alors briller leurs boucliers si « luisants, et ne couvrent point leurs têtes « de leurs casques nus et tirés de leurs étuis « de cuir comme ils les ont maintenant. Tout « cet éclat annonce qu'ils vont combattre et « qu'ils marchent déjà aux ennemis ».

Comme Taxile parloit encore, on vit l'aigle de la première légion, prendre tout d'un coup à droite, par l'ordre de Lucullus, et toutes les cohortes la suivre, chacune dans leur rang, pour passer le fleuve. Alors Tigrane, revenant à peine comme d'une longue ivresse, s'écria par deux ou trois fois : « Quoi, ils « viennent à nous, ces hommes » ! Dans la surprise où l'on étoit, ces nombreuses troupes ne prirent poste, et ne se mirent en bataille qu'avec beaucoup de désordre et de confusion. Tigrane se mit au corps de bataille ; il donna l'aile gauche au roi des Adiabéniens, et la droite au roi des Mèdes ; la plus grande

partie de la cavalerie, bardée de fer, couvroit le front de cette aile droite.

Comme Lucullus se disposoit à passer le fleuve, quelques-uns de ses lieutenants l'avertirent d'éviter ce jour-là, comme un des jours malheureux que les Romains appellent *noirs* : car à pareil jour l'armée de Cæpion avoit été défaite dans la bataille contre les Cimbres. Lucullus leur répondit alors cette parole, qui a été tant vantée : « Et moi, leur dit-il, je « rendrai ce jour heureux aux Romains 40. C'étoit le six octobre.

Après cette réponse, et après les avoir exhortés à avoir bon courage, il passa la rivière, et marcha le premier aux ennemis. Il étoit armé d'une cuirasse d'acier faite à écailles, qui jetoit le plus grand éclat, et avoit par-dessus une cotte-d'armes bordée d'une frange ; il faisoit luire son épée nue, pour donner à entendre à ses troupes qu'il falloit joindre d'abord un ennemi, accoutumé à ne combattre que de loin en se servant de ses flèches, et lui enlever, par la vitesse et par la célérité de l'attaque, l'espace qui lui donnoit le moyen de s'en servir. Ayant aperçu que la cavalerie bardée de fer, sur laquelle les ennemis comptoient beaucoup, étoit en bataille au pied d'un coteau, dont le sommet étoit plat et uni, et dont la pente, qui n'avoit

pas plus de quatre stades (*a*), n'étoit ni coupée, ni fort difficile, il commanda sa cavalerie de Thrace et de Galatie, pour aller la prendre en flanc, et lui ordonna de ne faire qu'écarter leurs lances avec l'épée; car la principale, ou plutôt toute la force de ces cavaliers bardés de fer, consiste dans la lance; et quand ils n'ont pas la liberté de s'en servir, ils ne peuvent plus rien, ni contre l'ennemi, ni pour eux-mêmes, à cause de leurs armes qui sont si pesantes, si roides et si serrées, qu'ils ne sauroient se remuer, et qu'ils paroissent comme murés.

Pendant que sa cavalerie marche pour exécuter ses ordres, il prend deux cohortes de gens de pied, et va pour gagner la hauteur; son infanterie le suit courageusement, excitée par l'exemple de son général qu'elle voit marcher le premier à pied, couvert de ses armes, et monter le coteau. Quand il fut sur le sommet, il se montra dans le lieu le plus éminent, et se mit à crier : « La victoire est à nous, « compagnons, la victoire est à nous ». Et en même temps, avec ses deux cohortes, il tomba sur cette cavalerie pesamment armée, ordonna à ses gens de ne pas se servir de leurs piques, mais de joindre ces cavaliers l'épée à la main, et de frapper sur leurs jambes et sur leurs

(*a*) Cinq cents pas.

cuisses, qui sont les seules parties qu'ils ont découvertes. Mais ses soldats n'eurent pas la peine d'en venir là; car cette cavalerie ne les attendit point; elle prit honteusement la fuite avec de grands hurlements; et en fuyant, elle alla donner avec ses chevaux lourds et pesants dans les bandes d'infanterie, sans avoir rendu le moindre combat; de sorte que tant de milliers d'hommes furent vaincus sans qu'il y eût eu une seule blessure, une seule goutte de sang de répandu. Le carnage ne commença que quand ils eurent commencé à fuir, ou plutôt à vouloir fuir; car ils furent arrêtés par leurs propres bataillons, dont les rangs étoient si serrés et si profonds, qu'ils ne purent les entr'ouvrir Tigrane avoit pris la fuite dès le commencement avec peu de monde; et voyant son fils compagnon de sa fortune, il détacha son diadème, le lui donna en pleurant, et lui commanda de se sauver comme il pourroit par un autre chemin.

Ce jeune prince n'osa pas ceindre sa tête de ce diadème (*a*); mais il le remit entre les mains d'un de ses plus fidèles serviteurs, qui par hasard fut pris un moment après, et mené à Lucullus; de sorte que le bandeau royal de Tigrane se trouva parmi les captifs. On dit que, dans cette déroute, il périt du côté

(*a*) C'étoit un crime capital.

des ennemis plus de cent mille hommes de pied, et que de leur cavalerie il ne s'en sauva que très-peu; et que du côté des Romains, il n'y eut que cinq morts et cent blessés. Le philosophe Antiochus, qui parle de cette bataille dans son *Traité des Dieux*, dit que jamais le soleil n'en a vu de semblable. Strabon [41], autre philosophe, écrit dans ses Commentaires historiques, que les Romains étoient honteux, et se moquoient d'eux-mêmes, d'avoir employé leurs armes contre de si vils esclaves. Et Tite-Live assure qu'il n'étoit jamais arrivé aux Romains de se trouver en bataille rangée avec si peu de troupes contre un si grand nombre d'ennemis; car les vainqueurs n'étoient pas la vingtième partie des vaincus. Aussi les plus grands et les plus habiles capitaines romains, et ceux qui avoient le plus vu de guerres et de batailles, louoient particulièrement Lucullus de ce qu'il avoit défait deux des plus grands et des plus puissants rois du monde, par des moyens entièrement contraires, la célérité et la lenteur; car en différant et en traînant la guerre en longueur, il consuma Mithridate lorsqu'il étoit le plus puissant et le plus formidable; et il ruina Tigrane en se hâtant, et en ne lui donnant pas le temps de se reconnoître. De sorte que, parmi tous les capitaines qui ont jamais

été, il y en a très-peu qui aient su comme lui rendre la lenteur agissante et la célérité sûre.

Et voilà la raison pourquoi Mithridate ne se trouva pas à la bataille; il s'imaginoit que Lucullus useroit contre Tigrane de la même précaution et de la même lenteur dont il avoit usé contre lui; ainsi il ne marchoit que lentement, et à petites journées, pour joindre Tigrane. Mais ayant trouvé sur son chemin quelques Arméniens qui fuyoient éperdus et épouvantés, il se douta de ce qui étoit arrivé; et ensuite ayant rencontré un plus grand nombre de fuyards nus et blessés, il fut entièrement informé de la défaite, et se mit à chercher Tigrane. Il le trouva enfin abandonné de tout le monde, et dans le plus triste état. Mais, bien loin de lui rendre la pareille, et d'insulter à son malheur, comme Tigrane avoit insulté au sien, il descendit de cheval, pleura avec lui sur leurs disgrâces communes, lui donna la garde qui l'accompagnoit et les officiers qui le servoient, le consola, et releva ses espérances. Et tous deux ensemble, ils travaillèrent à ramasser de nouvelles troupes de tous côtés.

Cependant il y avoit une furieuse sédition dans Tigranocerte, les Grecs s'étant mutinés contre les Barbares, et voulant à toute force

livrer la ville à Lucullus. Cette sédition étoit dans la plus grande chaleur, quand Lucullus arriva dans son camp. Il profita de l'occasion, fit donner un assaut, prit la ville; et après s'être emparé de tous les trésors du roi, il l'abandonna au pillage à ses soldats, qui, avec plusieurs autres richesses, y trouvèrent jusqu'à huit mille talents (*a*) d'argent monnoyé. Outre le pillage, il donna encore huit cents drachmes (*b*) à chaque soldat, sur tout le butin qui y fut pris.

Etant informé qu'on avoit trouvé dans la ville quantité de comédiens et de musiciens, que Tigrane avoit fait venir de tous côtés, pour faire la dédicace du théâtre qu'il avoit bâti, il s'en servit pour donner des spectacles, et pour représenter des jeux en l'honneur de sa victoire. Il renvoya les Grecs dans leur pays, en leur donnant de l'argent pour leur voyage; et il traita de même les Barbares qu'on avoit transportés par force à Tigranocerte, et qui s'y étoient établis malgré eux; de sorte qu'il arriva par là que, de la dispersion d'une seule ville, on en repeupla plusieurs en leur renvoyant leurs premiers habitants, qui en furent si pénétrés de reconnoissance, qu'ils aimèrent et honorèrent tou-

(*a*) 39,506,160 fr. *A. L. D.*

(*b*) 719 fr. *A. L. D.*

jours Lucullus, non seulement comme leur bienfaiteur, mais encore comme leur fondateur.

Il obtint partout les glorieux succès que méritoit sa vertu ; car il étoit plus avide des louanges qu'attirent la justice et l'humanité, que de celles que procurent les grands exploits de guerre, parce que toute l'armée a sa part à celles-ci, et la fortune s'en arroge encore une grande partie ; au lieu que les premières appartiennent en entier à celui à qui on les donne : car ces grandes qualités sont les marques d'une âme douce et formée à la vertu, et c'est par ces qualités que Lucullus, sans le secours des armes, gagna les cœurs des Barbares. En effet, les rois des Arabes vinrent se remettre entre ses mains, et le rendre maître de leurs biens et de leurs personnes. Toute la nation des Sophéniens suivit cet exemple ; et il inspira une telle affection pour lui aux Gordyéniens, qu'ils auroient volontiers consenti à quitter leurs villes pour le suivre avec leurs femmes et leurs enfants, et voici la cause de ce grand attachement. Zarbiénus, roi des Gordyéniens, comme je l'ai déjà dit, ne pouvant supporter la tyrannie de Tigrane, avoit fait secrètement un traité d'alliance avec Lucullus, par l'entremise d'Appius Clodius ; mais Tigrane,

qui en fut instruit, le fit mourir avec sa femme et ses enfants avant que les Romains entrassent en Arménie. Lucullus n'oublia pas cet allié; car étant entré dans le pays des Gordyéniens, il fit à Zarbiénus des funérailles magnifiques, et lui éleva un grand bûcher qu'il orna de quantité d'étoffes d'or et d'argent, et de plusieurs autres riches dépouilles de Tigrane. Il voulut lui-même y mettre le feu; il fit les effusions ordinaires avec les amis et les parents du défunt, l'appelant son compagnon, et l'ami et l'allié des Romains, et ordonna une somme considérable pour lui élever un superbe tombeau; car on trouva dans les palais et dans les châteaux de ce prince des richesses infinies, et une provision de trois cent mille minots de blé. Tous les soldats s'enrichirent, et l'on admira Lucullus, qui, sans avoir touché une seule drachme du trésor public, avoit su fournir aux dépenses de cette guerre par la guerre même.

Il étoit encore dans la Gordyène, lorsqu'il reçut une ambassade du roi des Parthes, qui demandoit à faire amitié et alliance avec lui. Lucullus reçut agréablement sa proposition, et lui envoya aussi de son côté des ambassadeurs, qui, étant arrivés à la cour, découvrirent que le roi, incertain du

parti qu'il devoit embrasser, balançoit entre les Romains et Tigrane, et faisoit secrètement demander à ce dernier la Mésopotamie pour le prix du secours qu'il lui offroit. Lucullus, informé de cette démarche secrète, résolut de laisser là Mithridate et Tigrane, comme deux adversaires déjà épuisés, et d'aller éprouver la puissance des Parthes en entrant dans leur pays; car il pensoit qu'il lui seroit très-glorieux d'avoir abattu dans une seule expédition, trois rois de suite, comme un jeune athlète, qui, sans sortir de l'arène, terrasse trois robustes lutteurs; et d'avoir traversé, les armes à la main, toujours victorieux et invincible, les terres et les provinces des trois plus puissants princes qui fussent sous le soleil.

Il envoya donc dans le royaume de Pont, porter à Sornatius et aux autres officiers, l'ordre de lui amener l'armée qu'ils commandoient, parce qu'il se préparoit à sortir de la Gordyène pour marcher contre les Parthes. Mais ces officiers, qui avoient déjà trouvé leurs soldats mutins et désobéissants en d'autres rencontres, découvrirent alors toute leur mauvaise volonté et leur rébellion incorrigible; car, ni par les remontrances, ni par les menaces, ni par la douceur, ni par la force, ils ne purent jamais les obliger de partir. Au

contraire, ils crioient et protestoient qu'ils ne demeureroient pas même là, et que, laissant le royaume de Pont sans troupes, ils se retireroient chez eux.

Ces nouvelles portées à Lucullus ne servirent qu'à communiquer cette contagion à ses soldats, qui, déjà dégoûtés de la guerre et amollis par les richesses et par le luxe, ne demandoient que du repos. Ayant donc appris la licence de ces soldats du Pont, licence qu'ils honoroient du nom de *liberté*, ils se mirent à dire que c'étoient là des hommes, et qu'il falloit les imiter ; « car, ajoutoient-ils, « nous avons rendu d'assez grands services « pour ne plus être exposés à de nouveaux « dangers ; et pour jouir enfin dans notre « patrie du repos qui nous est dû ».

Lucullus, ayant appris qu'ils tenoient ces discours, et de plus séditieux encore, renonça à son expédition des Parthes, et marcha de nouveau contre Tigrane. On étoit alors au cœur de l'été; mais quand il eut gagné le sommet du mont Taurus, il fut fort affligé de voir les blés encore tout verts, tant les saisons sont tardives dans ce pays-là, à cause de l'excessive rigueur du froid qui y regne [42]. Il ne laissa pas de descendre dans la plaine ; et après avoir battu en deux ou trois rencontres les Arméniens qui voulurent

s'opposer à son passage, il fourragea dans tous les bourgs et villes du pays, enleva tout le blé qu'on avoit assemblé pour l'armée de Tigrane; et par ce moyen, il fit tomber sur son ennemi la disette qu'il craignoit pour lui-même.

Cependant il n'y avoit rien qu'il ne fît pour l'attirer à une bataille; tantôt il l'enfermoit dans son camp en l'environnant de tranchées, comme pour l'y affamer; tantôt il faisoit à sa vue le dégât dans tout le pays; mais cet ennemi avoit été trop souvent battu pour oser encore paroître. Alors Lucullus marcha contre Artaxate qui étoit la capitale des états de Tigrane, et où ce prince avoit laissé sa femme et ses enfants. Car il espéroit que Tigrane aimeroit mieux hasarder encore une bataille, que de laisser prendre tranquillement une ville si puissante, si riche, et où étoit tout ce qu'il avoit de plus cher.

On dit qu'Annibal, après qu'Antiochus eut été défait par les Romains, se retira auprès d'Artaxe, roi d'Arménie; qu'étant à sa cour, il lui donna plusieurs conseils et plusieurs instructions très-utiles; entr'autres, ayant remarqué une heureuse situation dans un pays très-agréable et très-fertile, dont on ne profitoit point, et dont on ne faisoit même aucun compte, il y traça le plan d'une ville; et

qu'ayant mené Artaxe sur les lieux, il le lui montra et l'exhorta à élever la ville sur ce plan. Le roi ravi, le pria de vouloir conduire lui-même l'ouvrage. Et en peu de temps on vit s'élever une grande et belle ville qui porta le nom du roi, et qui fut déclarée la capitale de l'Arménie.

Lucullus marchant donc à grandes journées pour l'assiéger, Tigrane ne put le souffrir; il rassembla toutes ses forces, et en quatre jours de marche il arriva à la vue des Romains, n'étant séparé d'eux que par le fleuve d'Arsanias (*a*), qu'il falloit nécessairement qu'ils passassent pour arriver devant la place. Lucullus, après avoir offert aux Dieux un sacrifice d'action de grâces, comme déjà sûr de la victoire, passa le fleuve en bataille avec douze cohortes de front, et les autres derrière pour les soutenir, et pour empêcher en même temps l'ennemi de les envelopper; car les Romains voyoient devant eux une nombreuse cavalerie protégée par plusieurs escadrons volants d'archers mardes, et de lanciers ibériens, qui, de toutes les troupes étrangères, étoient celles auxquelles Tigrane se fioit le plus, comme aux plus braves et aux plus aguerries. Cependant elles ne firent

(*a*) Fleuve de la grande Arménie. Il va se décharger dans l'Euphrate.

rien de bien éclatant, ni qui répondît à cette haute opinion qu'on avoit d'elles, car après avoir soutenu assez courageusement le premier choc de la cavalerie romaine, elles ne virent pas plutôt les légions s'avancer, que n'osant les attendre, elles prirent la fuite à droite et à gauche. La cavalerie romaine se partage et se met à les poursuivre.

Tigrane, qui voit cette cavalerie débandée, veut profiter de ce moment, et fait avancer ses gens de cheval. Lucullus, remarquant leur grand nombre, leur bel ordre et l'éclat de leurs armes, commença à craindre l'événement; il rappelle donc sa cavalerie de la poursuite des ennemis, et s'avance le premier pour faire tête aux Satrapéniens [43] qui, avec leurs plus braves troupes, venoient le charger. Mais avant que d'avoir pu les joindre et d'en être venu aux mains avec eux, il les intimida tellement par sa contenance fière, qu'ils prirent tous la fuite. De trois rois qu'il y avoit au front de la bataille, Mithridate fut celui qui s'enfuit le plus honteusement, n'ayant osé seulement soutenir les cris des Romains. La poursuite dura toute la nuit, jusqu'à ce que les Romains, las de tuer, de faire des prisonniers, et de se charger de butin et de toutes sortes de riches dépouilles, se retirèrent. Tite-Live écrit que dans la pre-

mière bataille il y périt un plus grand nombre de gens, mais que dans la seconde on y tua et on y prit des gens plus considérables.

Lucullus dont cette victoire avoit fort relevé le courage et augmenté l'audace, résolut de pénétrer dans les hautes provinces, pour achever de détruire et de ruiner ce roi barbare; mais quoiqu'on ne fût alors que vers l'équinoxe d'automne, tout d'un coup, contre l'attente de tout le monde, le temps devint aussi rude que dans le milieu de l'hiver, toute la campagne fut couverte de neige, et dès que le ciel s'éclaircissoit, on ne voyoit plus que glaces et frimas; de sorte que toutes les rivières étant prises, les chevaux ne pouvoient boire à cause de l'excessive froideur de l'eau, ni les passer qu'avec beaucoup de péril, parce que la glace rompoit sous leurs pieds, et leur coupoit les nerfs des jambes par ses tranchants. De plus, comme le pays étoit presque tout couvert de bois et de forêts, où l'on ne passoit que par des sentiers fort étroits, les soldats ne pouvoient marcher sans être d'abord tout trempés de la neige qui tomboit sur eux des arbres où elle avoit été retenue; et les nuits ils se trouvoient encore plus mal, car ils étoient forcés de camper dans des lieux pleins de fange et de neige fondue; aussi ne

suivirent-ils pas long-temps Lucullus après la bataille sans se mutiner.

D'abord ils n'eurent recours qu'aux prières, et envoyèrent leurs officiers présenter leurs plaintes à leur général ; mais ensuite ils s'assemblèrent en tumulte dans leurs tentes, en murmurant avec la dernière licence, et passèrent la nuit à pousser des cris affreux, ce qui est une marque certaine d'une armée toute prête à tomber dans la révolte. Lucullus les prioit avec toutes sortes d'instances, et les exhortoit à s'armer de patience, et de courage, jusqu'à ce qu'ils eussent pris la Carthage d'Arménie, et ruiné l'ouvrage de leur plus grand ennemi, voulant parler d'Annibal ; mais toutes ses prières furent inutiles, il ne put rien gagner sur leur esprit. Il fut donc obligé de les ramener en arrière ; et ayant passé les sommets du mont Taurus par un autre chemin, il descendit dans la province de Mygdonie, pays fertile et tempéré, et où il y avoit une ville très-grande et très-peuplée, que les Barbares appeloient *Nisibis*, et les Grecs, *Antioche de Mygdonie* 44. Gouras, frère de Tigrane, avoit dans la place le titre de commandant, à cause de sa dignité ; mais celui qui y avoit réellement l'autorité, à cause de sa grande expérience dans la

guerre et de sa grande capacité pour l'invention des machines ; c'étoit Callimaque, le même qui avoit donné tant de peine à Lucullus pendant le siége d'Amisus.

Lucullus, étant donc campé autour de la place, employa contre elle tout ce que peut fournir l'art des siéges, et la pressa si vivement qu'en peu de jours il l'emporta et y entra l'épée à la main. Il traita fort humainement Gouras qui vint se rendre à lui. Callimaque, pour sauver sa vie, promit de lui découvrir des endroits très-secrets, où l'on avoit enfoui de grands trésors ; mais Lucullus ne voulut point l'entendre, et ordonna qu'on le chargeât de fers, et qu'on le gardât pour lui faire souffrir la punition qu'il méritoit pour avoir mis le feu à la ville d'Amisus, et lui avoir ravi, par ce moyen, avec une grande partie de sa gloire, une occasion éclatante de donner aux Grecs des preuves de sa générosité et de sa bonté.

Jusque-là, on diroit que la fortune avoit pris plaisir à suivre Lucullus dans toutes ses expéditions ; mais depuis ce moment, comme si le vent de faveur eût changé, il ne fit plus rien qu'avec des peines infinies, et heurta contre beaucoup d'écueils. Véritablement il fit paroître toujours la vertu, la force, le courage et la patience d'un bon général ; mais

ses actions n'eurent plus, comme auparavant, cet éclat de gloire, et cette fleur de grâce qui les faisoit tant estimer et applaudir. La gloire même qu'il avoit déjà acquise, il fut bien près de la perdre par les grandes adversités qui lui arrivèrent, et par les différents où il se jeta sans aucune nécessité. Et ce qu'il y a de plus triste, c'est qu'il fut lui-même la principale cause de tous ses malheurs; car premièrement, il ne se soucia jamais de s'entretenir dans les bonnes grâces de ses soldats, disant que tout ce que fait un général pour complaire à ceux qui sont sous ses ordres, le déshonore, relâche et détruit son autorité; et ce qui est encore plus considérable, c'est qu'il ne pouvoit vivre ni s'accommoder avec ceux qui étoient ses égaux en dignité et en noblesse; mais les regardoit tous avec hauteur et avec mépris, comme des gens indignes de lui être comparés. Tels sont les défauts qu'on reproche à Lucullus, et qui se trouvoient mêlés avec ses grandes qualités et ses perfections, tant du corps que de l'esprit: car il étoit de belle taille, beau, bien fait, très-éloquent, et d'une sagesse et d'une prudence consommées, tant pour les affaires qui regardoient le gouvernement, que pour celles qui concernoient la guerre.

Salluste écrit que les soldats furent mal dis-

posés contre lui dès le commencement, parce qu'il les força de passer deux hivers dans leur camp, l'un devant Cizique, et l'autre devant Amisus. Les hivers qui suivirent ne leur furent pas agréables ; ils les passoient à faire la guerre, ou sous leurs tentes, quoiqu'ils fussent dans le pays de leurs alliés ; car Lucullus dans tout le temps de ses expéditions n'entra pas une seule fois avec ses troupes dans aucune ville grecque, amie ou confédérée.

Cette mauvaise disposition des soldats à son égard étoit encore augmentée par les orateurs du peuple à Rome, qui, pleins d'envie contre lui, l'accusoient hautement de ne traîner la guerre en longueur, que pour assouvir son ambition et son avarice ; car il tenoit sous sa main la Cilicie, l'Asie, la Bithynie, la Paphlagonie, la Galatie, le Pont, l'Arménie et toutes les autres provinces jusqu'au Phase (a) ; et outre cela, il avoit pillé les maisons royales de Tigrane, comme si Rome l'eût envoyé pour dépouiller les rois, et non pour les soumettre. Car ce sont les propres termes dont usa, dit-on, un des tribuns, Lucius Quintius, le même qui excita le plus le peuple, et qui le porta à ordonner qu'on enverroit un successeur à Lucullus, et qu'on

(a) Fleuve de la Colchide qui se décharge dans le Pont-Euxin. *A. L. D.*

licencieroit la plus grande partie de ses armées.

A tous ces malheurs de Lucullus, il s'en joignit encore un plus grand, et qui acheva de ruiner toutes ses affaires, ce fut Publius Clodius, homme insolent et plein de présomption, d'arrogance et d'audace, qui en fut l'auteur. Il étoit le frère de la femme de Lucullus, et cette femme avoit une si mauvaise réputation, qu'on accusoit son propre frère de vivre avec elle. Ce Clodius servoit alors dans l'armée de Lucullus, où il n'avoit ni les honneurs ni le rang dont il se croyoit digne; car il vouloit être le premier, et à cause de ses mœurs vicieuses et désordonnées, il y en avoit plusieurs qui lui étoient préférés. Irrité de ce mépris, il pratiqua les troupes de Fimbria, et les excita contre Lucullus, en séduisant par ses discours des soldats qui, depuis long-temps, étoient accoutumés aux flatteries et aux caresses : car c'étoient les mêmes que Fimbria avoit portés à tuer le consul Flaccus, et à l'élire en sa place pour leur général. Voilà pourquoi ils prêtoient si volontiers l'oreille aux discours de Clodius; ils l'appeloient *l'ami des soldats*, parce qu'il faisoit semblant d'avoir pitié de leur état et de s'irriter de leurs misères : « Ne verront-ils jamais, disoit-il, le terme de toutes ces guerres? Usé

« ront-ils leur vie à combattre contre toutes « les nations, et à errer dans toutes les con- « trées du monde, sans retirer d'autre fruit « de leurs campagnes et de leurs fatigues, « que le triste plaisir d'escorter éternelle- « ment les chariots et les chameaux de Lu- « cullus, chargés de vaisselle d'or et d'ar- « gent, et de pierres précieuses? Les soldats « de Pompée, aujourd'hui citoyens tranquilles, « sont depuis long-temps avec leurs enfants « et leurs femmes, possèdent des terres fer- « tiles et sont établis dans de bonnes villes; « non pour avoir chassé Mithridate et Ti- « grane dans des déserts inaccessibles, et « pour avoir détruit et ruiné les villes et les « palais de l'Asie, mais seulement pour avoir « combattu en Espagne contre des fugitifs, « et en Italie contre des esclaves. Que si nous « sommes destinés à faire éternellement la « guerre, sans nous donner aucun repos, « combattre pour combattre, ne vaut-il pas « encore mieux que nous réservions ce qui « nous reste de forces et de vie, pour ser- « vir sous ce grand capitaine (*a*), qui ne « trouve pas de plus bel ornement pour lui, « ni de plus grande gloire, que d'enrichir « ses soldats ».

Ces murmures et ces plaintes contre Lu-

(*a*) Sous Pompée.

cullus corrompirent et débauchèrent tellement son armée, qu'elle refusa de le suivre contre Tigrane et contre Mithridate, qui de l'Arménie s'étant jeté dans le royaume de Pont, en avoit déjà reconquis une partie. Ces mutins prenoient l'hiver pour prétexte de leurs refus, et séjournoient tranquillement dans la Gordyène, attendant à toute heure que Pompée ou quelqu'autre capitaine vînt succéder à Lucullus. Cependant lorsqu'ils apprirent que Mithridate, après avoir défait Fabius, marchoit contre Sornatius et contre Triarius, alors pleins de confusion et de honte, ils déclarèrent à Lucullus qu'il n'avoit qu'à les mener partout où il voudroit, qu'ils étoient prêts à le suivre. Triarius, averti que Lucullus approchoit, voulut, par une folle ambition, prévenir son arrivée, et se hâter de lui ravir une victoire qu'il croyoit assurée; mais il fut battu, et il perdit une grande bataille. On assure qu'il y fut tué plus de sept mille Romains, parmi lesquels il y avoit cent cinquante centeniers et vingt-quatre capitaines de mille hommes, et que Mithridate s'empara de tout le camp. Lucullus arriva peu de jours après, et fort heureusement pour Triarius, qu'il déroba au ressentiment des soldats qui le cherchoient pour assouvir sur lui leur colère.

Mithridate évitoit avec grand soin d'engager une affaire avec Lucullus avant l'arrivée de Tigrane qui venoit le joindre avec une puissante armée; mais Lucullus, pour empêcher cette jonction, prit le parti d'aller au-devant de Tigrane et de le combattre. Dans sa marche, les troupes de Fimbria se révoltèrent et quittèrent leurs rangs, disant qu'elles étoient licenciées par le décret du peuple, et que le commandement de l'armée n'appartenoit plus à Lucullus, puisque ses gouvernements étoient donnés à d'autres. Il n'est sorte de soumissions, même des plus opposées à sa dignité, auxquelles Lucullus ne s'abaissât en cette occasion pour fléchir ces mutins : il les prioit, il les conjuroit, il alloit dans leurs tentes, et parcouroit ainsi tout son camp dans la plus grande humiliation et le visage couvert de larmes. Il y en avoit même à qui il touchoit dans la main; mais ils repoussoient toutes ses caresses, et jetoient à ses pieds leurs bourses vides, en lui disant, « qu'il al« lât combattre seul contre des ennemis au« près desquels il savoit si bien s'enrichir « seul ».

Cependant à la prière des autres soldats, ces Fimbriens se laissèrent fléchir et promirent qu'ils demeureroient tout l'été, à condition que, si dans cet intervalle il ne se pré-

sentoit point d'ennemis à combattre, il leur seroit libre de se retirer. Il falloit de toute nécessité que Lucullus acceptât ce parti, ou que resté seul, il abandonnât le pays aux Barbares. Il retint donc ces troupes avec lui sans oser leur faire la moindre violénce, ni leur proposer de les mener au combat, trop content de ce qu'elles vouloient bien demeurer, et cependant forcé de voir et de souffrir que Tigrane ravageât la Cappadoce, et que Mithridate reprît son premier orgueil avec ses anciennes espérances, lui dont il avoit déjà écrit au sénat qu'il étoit entièrement défait et hors d'état de se relever. Il étoit même arrivé de Rome des députés pour régler toutes les affaires du Pont, comme d'un royaume absolument conquis; et ces députés à leur arrivée, bien loin de trouver que Lucullus fût maître du Pont, trouvèrent qu'il n'étoit pas maître seulement de lui-même, mais que ses soldats le traitoient avec le dernier mépris, et en faisoient l'objet de leur risée. Leur insolence alla même jusqu'à ce point, que la fin de l'été étant venue, ils se couvrirent de toutes leurs armes, et dégaînant leurs épées, ils défioient au combat les ennemis qui n'étoient plus en campagne, et qui s'étoient déjà retirés; et que jetant de grands cris, comme dans un véritable combat, et

escrimant en l'air, ils sortirent du camp, et protestèrent que le temps qu'ils avoient promis à Lucullus de rester, étoit fini, et par conséquent qu'ils étoient libres.

D'un autre côté, Pompée écrivoit aux autres soldats, et leur ordonnoit de le venir trouver ; car il avoit été déjà nommé général pour la guerre contre Tigrane et contre Mithridate par la faveur du peuple et par les flatteries des orateurs. Mais le sénat et tous les gens de bien trouvoient qu'on faisoit à Lucullus une très-grande injustice : car on ne lui envoyoit pas des successeurs pour terminer la guerre, mais pour lui enlever son triomphe ; et on ne le forçoit point à céder à d'autres le commandement de l'armée, mais les prix d'honneur qu'il avoit mérités. Cette injustice parut encore bien plus criante à ceux qui se trouvèrent sur les lieux ; car Lucullus ne fut plus maître ni des punitions, ni des récompenses. Pompée ne souffroit pas que personne s'adressât à lui pour quoi que ce fût, ni qu'on eût aucun égard à ce qu'il avoit réglé avec les dix commissaires que Rome lui avoit envoyés. Il le défendit même expressément par des affiches publiques, et il étoit d'autant plus redoutable et plus terrible qu'il venoit avec une plus puissante armée. Cependant leurs amis communs jugèrent conve-

nable de les réunir, et leur entrevue eut lieu dans un bourg de la Galatie. Tout se passa d'abord avec beaucoup d'égards réciproques, et ils se réjouirent l'un et l'autre des grands et glorieux succès qu'ils avoient eus. Lucullus étoit le plus âgé, mais Pompée étoit supérieur en dignité, parce qu'il avoit commandé dans un plus grand nombre de guerres, et qu'il avoit eu deux fois les honneurs du triomphe. On portoit devant l'un et l'autre des faisceaux entourés de branches de laurier pour marque de leurs victoires; mais comme Pompée dans son voyage avoit traversé des pays arides et secs, les lauriers de ses faisceaux étoient fanés et flétris. Les licteurs de Lucullus, l'ayant remarqué, donnèrent par amitié à ceux de Pompée, une partie des leurs qui étoient frais et tout verts. Les amis de Pompée tirèrent de-là un présage favorable pour lui. En effet, les glorieuses actions de Lucullus donnèrent un grand lustre à cette expédition de Pompée. La fin de leur conversation devint froide, ils ne purent convenir de rien; et bien loin d'en être meilleurs amis, ils se retirèrent avec plus d'éloignement l'un pour l'autre.

Pompée cassa et annulla toutes les ordonnances de Lucullus; et lui enlevant toutes ses troupes, il ne lui laissa, pour accompa-

gner son triomphe, que seize cents hommes, qui encore le suivoient malgré eux, tant Lucullus étoit, ou par suite de son naturel, ou par sa mauvaise fortune, éloigné d'avoir le premier et le plus grand talent d'un général, celui de se faire aimer de ses troupes; talent si nécessaire que si Lucullus l'avoit, joint à toutes ses autres qualités si grandes et si nombreuses, à son courage, à sa vigilance, à sa sagesse, à sa justice; l'empire romain n'auroit pas eu l'Euphrate pour bornes, mais la mer d'Hyrcanie 45, ou pour mieux dire, l'extrémité de la terre. Car toutes les autres nations avoient déjà été subjuguées par Tigrane, et la puissance des Parthes n'étoit alors ni si grande ni si bien unie, qu'elle le parut ensuite du temps de Crassus. Ils étoient même si fatigués par leurs dissensions intérieures et par leurs guerres avec les peuples voisins, qu'ils ne pouvoient repousser les insultes des Arméniens. C'est pourquoi il me semble que Lucullus fit plus de mal à sa patrie par les autres, qu'il ne lui fit de bien par lui-même. Car les trophées qu'il planta en Arménie, si près des Parthes, la prise de Tigranocerte, celle de Nisibis, les richesses immenses de ces deux grandes villes portées à Rome, et le diadême de Tigrane, mené captif en triomphe, enflammèrent la cupidité

de Crassus, et l'excitèrent contre l'Asie, comme si les Barbares n'étoient qu'une proie sûre et qu'un butin tout prêt; mais bientôt accablé lui-même par les flèches des Parthes, il prouva par sa défaite que les avantages que Lucullus avoit remportés dans cette guerre, étoient uniquement dus à son audace, à sa prudence et à sa grande capacité, et nullement à la folie, à la mollesse et à la lâcheté de ces Barbares. Mais c'est ce que nous expliquerons ailleurs (*a*).

Lucullus, à son arrivée à Rome, trouva que son frère Marcus Lucullus étoit acccusé par Caïus Memmius d'avoir malversé dans sa charge de questeur, et d'avoir suivi les ordres de Sylla. Mais Marcus ayant été justifié et absous, Memmius, très-irrité, changea de batterie; et s'attaquant à Lucullus même, il excita contre lui le peuple, et voulut le porter à lui refuser son triomphe, sous prétexte qu'il avoit converti à son profit beaucoup de trésors qui appartenoient à la république, et qu'il n'avoit fait durer la guerre que pour s'enrichir. Lucullus étoit donc en très-grand danger d'être privé de cet honneur, si les premiers et les plus puissants des citoyens ne se fussent mêlés parmi les tribus, et n'eussent tant fait par leurs prières et par

(*a*) Dans la vie de Crassus. *A. L. D.*

leurs brigues, qu'enfin ils obtinrent, quoiqu'avec beaucoup de peine, qu'on lui permettroit de triompher.

Ce triomphe de Lucullus ne fut pas, comme quelques autres, étonnant et ennuyeux par la longueur de la marche, et par la quantité des dépouilles qu'on y portoit; mais il orna le cirque de Flaminius de quantité de toutes sortes d'armes prises sur les ennemis, et d'un grand nombre de machines de guerre des rois; ce qui fut un spectacle très-agréable par sa singularité. Dans la marche, on vit passer quelques cavaliers bardés de fer, et dix charriots armés de faulx. Ils étoient suivis de soixante, tant amis que lieutenants des deux rois. Après eux, on traînoit cent dix galères armées de leurs éperons d'airain. Ensuite on voyoit passer une statue de Mithridate, haute de six pieds et d'or massif, avec son bouclier garni de pierres précieuses; vingt gradins couverts de vases d'argent; trente-deux autres pleins de vaisselle d'or, d'armes du même métal, et d'or monnoyé: tous ces gradins étoient portés par des hommes, que suivoient huit mulets chargés de lits d'or, cinquante-six autres qui portoient l'argent en lingots, et après ceux-ci cent sept qui étoient chargés de tout l'argent monnoyé qui montoit à près de deux

millions sept cent mille drachmes (*a*). Enfin on portoit les registres où étoient inscrites les sommes que Lucullus avoit fournies à Pompée pour la guerre contre les Pirates, celles qu'il avoit remises aux trésoriers pour les coffres de l'épargne, et séparément les neuf cent cinquante drachmes (*b*) qu'il avoit données à chaque soldat : ce triomphe finit par un grand et magnifique festin qu'il donna à toute la ville et aux bourgs des environs.

Après avoir répudié sa femme Clodia pour son impudicité et ses autres vices, il épousa Servilie, sœur de Caton, et ce second mariage ne fut pas plus heureux que le premier. Car de tous les vices de Clodia il n'en manquoit qu'un seul à Servilie, qui étoit d'avoir été corrompue par ses frères ; du reste, elle étoit aussi débauchée et aussi dissolue. Malgré son intempérance, Lucullus la supporta assez long-temps par le seul respect qu'il avoit pour Caton ; mais enfin il la répudia comme la première.

Le sénat avoit fondé sur lui de grandes espérances, croyant avoir trouvé en sa personne un contre-poids contre la tyrannie de Pompée, et un défenseur de l'aristocratie, d'autant plus considérable, qu'il avoit ac-

(*a*) Environ 2,271,595 fr. *A. L. D.*

(*b*) Un peu plus de 849 fr. *A. L. D.*

quis beaucoup de gloire, de puissance et d'autorité par ses exploits. Mais il trompa ses espérances; car il quitta les affaires et ne voulut plus se mêler du gouvernement, soit qu'il le trouvât trop malade et trop difficile à rétablir, soit, comme d'autres le prétendent, que, las de tant de combats et de tant de travaux qui n'avoient pas eu une issue trop heureuse, et se voyant comblé de gloire et d'honneur, il voulût enfin mener une vie plus douce et plus tranquille. Bien des gens louent ce changement, et regardent comme une preuve de sa grande sagesse, qu'il n'ait pas fait comme Marius qui, après ses victoires contre les Cimbres, et après tant de glorieux succès, ne se contenta pas de jouir de cet honneur, et d'être l'admiration de ses concitoyens; mais par une faim insatiable de domination et de gloire, alla se commettre dans sa vieillesse, avec de jeunes gens pour leur disputer la première place, et se jeter dans la nécessité de faire des choses horribles, et d'en souffrir de plus horribles encore; écueil où il se perdit. « Cicéron auroit vieilli « plus heureusement, *disent ils*, si, après « avoir sauvé Rome de la conjuration de « Catilina, il eût su plier ses voiles et se re« tirer. Et Scipion n'auroit pas fini si mal« heureusement ses jours, si, après avoir

« ajouté Numance à Carthage, il eût su se « modérer et se tenir en repos. Car, *ajoutent-* « *ils*, il y a un âge où il faut renoncer à la « politique; ses démêlés et ses débats sont « comme les combats des athlètes, ils de- « mandent toute la force et la vigueur de l'âge, « autrement ils sont malheureux ».

Au contraire, Crassus et Pompée railloient Lucullus, de ce que se relâchant ainsi, il se jetoit dans le luxe et dans la volupté, comme si cette vie molle et délicieuse n'étoit pas plus messéante et plus hors de saison pour des vieillards, que de se mêler du gouvernement et de commander des armées. Et il est vrai que, quand on lit la vie de Lucullus, on croit lire une des pièces de l'ancienne comédie, dont le commencement est sérieux et la fin comique; car d'abord on y voit de grandes et belles actions, tant politiques que militaires; et ensuite ce sont des festins, des débauches, je dirois presque des mascarades, des courses aux flambeaux, et des jeux de toute espèce [46]. Car pour moi, je compte pour bagatelles ces édifices somptueux, ces promenades, ces bains bâtis avec tant de luxe; et encore plus ces tableaux, ces statues, et tous les autres chefs-d'œuvres de l'art que Lucullus assembla à si grands frais, en abusant, avec une excessive profu-

sion pour ces vaines curiosités, des richesses immenses qu'il avoit accumulées dans ses campagnes. Aussi aujourd'hui, que le luxe semble être parvenu à son comble, les jardins de Lucullus sont comptés parmi les plus magnifiques jardins des rois; et Tuberon, philosophe stoïcien[47], voyant les ouvrages surprenants qu'il faisoit sur le rivage de la mer, autour de Naples, des montagnes percées et suspendues par de longues voûtes, de grands fossés creusés autour de ses maisons pour y recevoir les eaux de la mer, et servir de réservoir aux plus gros poissons, et de vastes palais bâtis au sein de la mer même; frappé de tant de choses si étonnantes, il l'appela *le Xerxès en toge*[48].

Il avoit de plus autour de Tusculum des maisons de plaisance ornées de vastes galeries et de salons ouverts de tous côtés pour la vue, de beaux appartements bien percés et de grandes promenades. Pompée, étant allé l'y voir un jour, le railla de ce qu'il avoit fait une maison délicieuse pour l'été, mais inhabitable l'hiver. « Croyez-vous donc, lui « répondit Lucullus, que j'aie moins de sens « que les grues et que les cigognes, et que je « ne sache pas comme elles changer de de- « meure selon les saisons »? Un préteur, se piquant de donner de magnifiques jeux au

peuple, pria Lucullus de lui prêter quelques manteaux de pourpre pour en orner le chœur de sa tragédie; Lucullus lui répondit qu'il feroit chercher, et que s'il en avoit, il les lui prêteroit volontiers. Le lendemain, il lui demanda combien il lui en falloit; le préteur répondit, « qu'il en auroit assez de cent. Hé « bien, lui dit Lucullus, tu peux en envoyer « chercher deux cents, s'il est nécessaire [49] ». D'où le poète Horace tire, par une conséquence sûre, cette maxime remarquable : « Que toute maison est pauvre quand il n'y a « pas plus de choses que le maître ne sait « point, et qu'il peut perdre sans s'en aper- « cevoir, qu'il n'y en a dont il sait le « compte [50] ».

Il y avoit aussi une grande insolence et une folle vanité dans sa dépense journalière pour sa table [51]. Non content d'être couché sur des lits couverts de riches étoffes de pourpre, d'être servi en vaisselle d'or enrichie de pierreries, et d'avoir des chœurs de danse et de musique, il faisoit encore servir sur sa table toutes sortes de mets les plus rares et les plus excellents, et de pâtisseries les plus délicates et les plus exquises; car il cherchoit par là à se faire envier et admirer des gens peu instruits et de basse naissance, qui ne ...nt du bonheur des hommes que par ces

taines superfluités. Aussi estima-t-on beaucoup une parole que dit Pompée dans une grande maladie : son médecin lui avoit ordonné de manger une grive ; ses domestiques en ayant cherché partout inutilement, lui rapportèrent, « que, comme on étoit en été, « il étoit impossible de trouver des grives, à « moins qu'on en eût de celles que Lucullus « engraissoit pour en avoir dans toutes les « saisons ». Il ne voulut jamais permettre qu'on en demandât, et dit à son médecin : « Eh quoi ! si Lucullus n'étoit pas un homme « voluptueux, Pompée ne sauroit-il donc « vivre » ? Et en même temps il ordonna qu'on lui préparât quelqu'autre chose plus facile à trouver.

Caton, quoique son ami et son beau-frère, étoit si fâché de la vie qu'il menoit, et de ce grand luxe, qu'un jour, un jeune homme ayant entamé hors de propos un long et ennuyeux discours sur la frugalité et la tempérance, Caton, qui l'entendoit impatiemment, se leva tout d'un coup, et lui dit : « Ne cesseras-tu pas de nous prêcher, toi qui es « riche comme Crassus, qui vis comme Lu« cullus, et qui parle comme Caton » ? Il y a des auteurs qui écrivent que cela fut véritablement dit en plein sénat, mais par un autre que Caton. Pour ce qui est de Lucullus, il

est évident, par tous les bons mots qu'on a conservés de lui, que non seulement il prenoit grand plaisir à mener cette vie, mais encore qu'il s'en piquoit et qu'il en faisoit gloire. En effet, on dit que quelques Grecs étant venus à Rome, il les invita pendant plusieurs jours à sa table, et que ces hommes, accoutumés à la simplicité et à la sobriété de leur pays, eurent honte de fouler ainsi leur hôte, et refusèrent enfin d'y retourner, à cause de la dépense excessive qu'il faisoit pour eux. Lucullus, qui sut le motif de ce refus, leur dit : « Il est vrai, mes amis, que dans toute « cette dépense il y en a une petite partie « pour vous, mais la plus grande partie est « pour Lucullus ». Un autre jour qu'il soupoit seul, et qu'il n'y avoit qu'une table, on lui servit un souper médiocre, il s'en fâcha, et appelant son maître-d'hôtel, il lui fit des reproches. Cet homme, pour s'excuser, lui dit que, comme il n'avoit prié personne, il avoit cru qu'il ne falloit pas un plus grand souper : « Comment, misérable, lui répondit-« il, ne savois-tu pas que Lucullus soupoit « ce soir avec Lucullus »?

Comme on ne s'entretenoit presque d'autre chose dans la ville que de son luxe et de sa magnificence, un jour Cicéron et Pompée, le voyant promener dans la place dans un grand

loisir, l'abordèrent. Cicéron étoit un de ses plus intimes amis ; et quoique Pompée eût eu avec Lucullus quelques démêlés sur le commandement de l'armée, ils ne laissoient pas de se voir et de se parler. Cicéron, après l'avoir salué, lui demanda, « s'il vouloit « bien leur donner à souper. Très-volontiers, « répondit Lucullus », et il les pressa de prendre jour. « Hé bien, dit Cicéron, dès « aujourd'hui nous souperons chez vous, « mais à condition que vous ne nous donnerez « que votre ordinaire ». Lucullus s'en défendit long-temps, et les pria de remettre au lendemain ; ce qu'ils refusèrent. Ils ne lui permirent pas même de parler à aucun de ses domestiques, de peur qu'il n'ordonnât quelque chose de plus que ce qu'ils avoient préparé pour lui. Mais à sa prière, ils lui accordèrent seulement la permission de dire en leur présence à un de ses gens, « qu'il souperoit dans « l'Apollon » ; c'étoit le nom d'une des plus magnifiques salles de sa maison. Par ce seul mot, il les trompa adroitement sans qu'ils s'en apperçussent ; car chaque salle avoit sa dépense fixe, ses meubles, son service particulier, et tout le reste de l'appareil ; de sorte que ses esclaves, en entendant seulement dans quelle salle il vouloit souper, savoient d'abord quelle dépense il falloit faire, et quel ameu-

blement et quel service il falloit employer. Les soupers qu'il faisoit dans la salle d'Apollon étoient réglés à cinquante mille drachmes (*a*), et ce soir-là il dépensa cette somme; de sorte que Pompée, voyant cette grande dépense, fut surpris de la promptitude avec laquelle un si grand et si magnifique repas avoit été préparé. Et en cela Lucullus usoit de ses richesses, comme de richesses véritablement captives et barbares [52].

Mais une dépense plus raisonnable et plus digne de lui, c'est celle qu'il faisoit à ramasser de tous côtés les meilleurs livres; car il en acheta un très-grand nombre et de très-bons, dont il composa une magnifique bibliothèque. Et l'usage qu'il en fit fut encore plus estimable et plus louable que l'acquisition; car cette bibliothèque étoit ouverte à tout le monde. Les portes de ses galeries, de ses portiques, de ses cabinets, n'étoient fermées à qui que ce fût; les Grecs y alloient comme dans le palais des Muses, et y passoient les journées entières à discourir ensemble, ravis de quitter toutes leurs affaires pour se rendre dans un lieu si délicieux. Souvent même Lucullus se promenoit dans ses galeries avec ces hommes instruits, il conféroit avec eux, et les aidoit dans leurs affaires quand ils l'en

(*a*) Environ 44,445 fr. *A. L. D.*

prioient; de sorte qu'on peut dire en un mot, que sa maison étoit l'asile et le Prytanée de la Grèce pour tous les Grecs qui étoient à Rome.

Il aimoit en général toute doctrine philosophique, et accueilloit les différentes sectes; mais il eut toujours un peu plus d'attachement et d'amour pour la philosophie académique, non pas pour celle qu'on appelle de la nouvelle académie, quoique les écrits de Carnéade que Philon expliquoit l'eussent rendu alors très-florissante, mais pour celle de la vieille académie, dont l'école étoit tenue par le philosophe Antiochus d'Ascalon. Lucullus avoit recherché son amitié avec un empressement extrême; il le logeoit chez lui, et il s'en servoit pour l'opposer aux disciples de Philon, parmi lesquels étoit Cicéron, qui même avoit composé un très-beau Traité, dans lequel il faisoit soutenir par Lucullus cette opinion de la vieille académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir et comprendre; et il soutenoit l'opinion contraire qui est celle de la nouvelle académie, que l'homme ne peut que douter [53]. Ce Traité est appelé *Lucullus*; car ils vivoient, comme je l'ai déjà dit, dans une grande intimité, et suivoient le même parti dans le gouvernement. Lucullus ne s'étoit pas encore entièrement retiré des affaires;

mais il avoit seulement abandonné de bonne heure à Crassus et à Caton cette rivalité, cette ambition de parvenir au premier degré d'autorité et de puissance, comme une chose non seulement dangereuse, mais qui tôt ou tard exposoit à de grands affronts.

Lucullus ayant donc renoncé au premier rang, ceux à qui la grande puissance de Pompée étoit suspecte, poussoient en avant Crassus et Caton. Lucullus continuoit cependant d'aller aux assemblées du peuple, quand il s'agissoit de servir ses amis; et au sénat, quand il falloit rompre quelque pernicieuse pratique de Pompée, et s'opposer à son ambition. Il fit casser toutes les ordonnances que ce général avoit faites après avoir vaincu les deux rois; et par l'aide de Caton, il empêcha qu'on ne fît à ses soldats la distribution de deniers qu'il leur avoit ordonnée. Pompée chercha alors un appui dans l'amitié, ou plutôt dans la ligue de Crassus et de César; de sorte que par leur secours, ayant bientôt rempli Rome d'armes et de soldats, il fit passer et confirmer par force toutes ses ordonnances, après avoir chassé de la place avec violence Lucullus et Caton.

Comme tous les gens de bien et les plus considérables paroissoient extrêmement irrités

de l'affront fait à ces deux personnages, les partisans de Pompée produisirent un Brutien qu'ils avoient aposté, et dirent qu'ils l'avoient surpris épiant l'occasion d'assassiner Pompée. Ce Brutien, interrogé dans le sénat, accusa d'autres que Lucullus de lui avoir inspiré ce dessein; et dans l'assemblée du peuple, il accusa nommément Lucullus, et déposa que c'étoit lui qui l'avoit aposté pour commettre cet assassinat. Personne n'ajouta foi à sa déposition, et tout le monde vit d'abord que c'étoit un malheureux que ces gens-là mêmes avoient gagné et attiré pour cette lâche calomnie. Cela fut encore mieux confirmé et avéré quelques jours après, lorsqu'on vit à la porte de la prison le cadavre de ce Brutien. On vouloit persuader qu'il s'étoit tué lui-même; mais les marques du cordeau qui l'avoit étranglé, et les coups qu'il avoit reçus, témoignoient clairement que ceux qui l'avoient aposté, étoient les mêmes qui l'avoient tué pour l'empêcher de révéler leur crime. Cette tragique aventure éloigna encore plus Lucullus du gouvernement; mais après que Cicéron eut été banni, et qu'on eut comme relégué Caton en Cypre, alors il se retira entièrement.

On dit que quelque temps avant sa mort, son esprit affoibli et éteint peu-à-peu par

l'âge, l'abandonna absolument. Mais Cornélius Nepos écrit que cet affoiblissement et cette défaillance de son esprit furent l'effet, non de sa vieillesse, ou de quelque maladie, mais de quelque breuvage que lui donna un de ses affranchis nommé Callisthène, qui ne le fit même que dans la pensée qu'il auroit la vertu de le faire aimer davantage de son maître [54]. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il lui aliéna tellement l'esprit, que pendant les dernières années de sa vie, son frère eut l'administration de tous ses biens. Cependant, quand il mourut, le peuple en fut aussi affligé que s'il fût mort dans la fleur de ses prospérités, de sa puissance, et de sa plus grande gloire. Il accourut pour honorer ses funérailles; et son corps étant porté à la place par les premiers jeunes gens de la ville, il vouloit à toute force qu'il fût enterré dans le Champ de Mars où il avoit déjà fait enterrer Sylla. Mais comme personne ne s'y étoit attendu, et qu'il n'étoit pas aisé de faire assez promptement tous les préparatifs nécessaires pour ces obsèques, son frère fit tant auprès du peuple par ses prières, qu'il le porta à permettre que ses funérailles se fissent dans sa maison de campagne de Tusculum, où on lui avoit préparé son tombeau. Il ne lui survécut pas long-temps; comme il l'avoit suivi de fort

près dans la carrière de la vie et des honneurs, il le suivit aussi de près dans le tombeau, où il emporta la réputation d'avoir aimé son frère avec une extrême tendresse.

FIN DE LA VIE DE LUCULLUS.

COMPARAISON
DE CIMON ET DE LUCULLUS.

Il me paroît d'abord que rien ne fut plus heureux pour Lucullus que de mourir avant les grands changements que les destinées préparoient à la république par les guerres civiles, et de laisser sa patrie, malade véritablement, et déjà agitée de séditions, mais pourtant encore libre. De tout ce qui lui est jamais arrivé, voilà ce qui lui est le plus commun avec Cimon; car ce dernier mourut aussi avant les troubles des Grecs, et pendant le cours de leur union et de leur plus grande fortune. Mais il y a cette différence que Cimon mourut dans son camp avec la charge de général, et non pas comme un homme qui se retire dans sa maison, las et ennuyé de guerres, et qui ne se propose d'autre prix de ses travaux, de ses grands commandements et de ses trophées, que les débauches et les festins, comme le poète Orphée, dont Platon se moque, promet à ceux

qui auront bien vécu, que la récompense qui les attend dans les enfers, est une ivresse perpétuelle [55]. Il est vrai que le repos, la vie tranquille, et l'étude des lettres qui joignent la volupté avec la contemplation et l'instruction, sont pour un vieillard que l'âge a obligé de renoncer à la guerre et au maniement des affaires, un amusement délicieux et une consolation très-convenable. Mais de prendre la volupté pour la fin de ses belles actions, et après tant de guerres heureuses et tant de glorieux commandements, de ne s'amuser qu'à célébrer les fêtes de Vénus, et qu'à passer ses jours dans les jeux et dans les plaisirs; cela n'est ni digne de la belle Académie, ni d'un homme sage qui veut imiter Xénocrate, mais d'un voluptueux que son penchant entraîne dans la secte d'Epicure. Ce qu'il y a ici de bien surprenant, c'est que la jeunesse de l'un a été intempérante et répréhensible; et que celle de l'autre a été au contraire très-sage et très-réglée. Or, on doit préférer toujours celui qui change en mieux; et le plus excellent naturel est celui en qui le vice vieillit et s'affoiblit, et la vertu croît et se fortifie.

Ils ont été tous deux également riches, mais ils ne firent pas le même usage de leurs richesses; car il n'est pas juste d'égaler à la muraille que Cimon fit bâtir au midi de la ci-

tadelle, de l'argent qu'il avoit apporté de l'armée, les palais que Lucullus éleva autour de Naples, et ces belles galeries et ces salons ouverts qu'il fit bâtir des dépouilles prises sur les Barbares. Il n'est pas juste non plus de comparer à la table de Cimon, la table de Lucullus, une table somptueuse et de Satrape, à une table populaire et charitable; car celle-ci, avec une médiocre dépense, nourrissoit tous les jours quantité de malheureux, et l'autre avec des dépenses infinies se bornoit à nourrir un petit nombre d'hommes voluptueux et riches. A moins que l'on ne veuille dire que la différence des temps met seule entre eux cette différence; car on ne sait point si Cimon, après tous ses grands emplois et ses actions si glorieuses, parvenu à une vieillesse éloignée des guerres et du gouvernement, ne se fût pas jeté dans un plus grand luxe et dans un genre de vie plus voluptueux et plus dissolu, surtout étant naturellement porté au vin, aimant les fêtes, les assemblées, les jeux, et étant déjà fort décrié par son penchant pour les femmes. Car il est certain que les glorieux succès dans les grandes entreprises et dans les combats, portant avec eux des voluptés bien supérieures à celles des autres passions, ou inférieures, ou absolument vicieuses, produisent l'affranchissement

et l'oubli de ces appétits dans l'âme des ambitieux, et de ceux qui sont nés pour manier de grandes affaires et pour gouverner. Et si Lucullus fût mort dans le temps de ses grands exploits et de ses victoires, il me paroît que le critique le plus fin, le plus exact et le plus enclin à blâmer, ne pourroit trouver en lui la moindre chose à reprendre. En voilà assez pour le genre de vie qu'ils ont mené.

Quant à leurs exploits de guerre, il est évident que l'un et l'autre ont été d'excellents capitaines sur terre et sur mer. Mais, comme parmi les athlètes, ceux qui dans un même jour ont vaincu à la lutte, et à tous les combats du pancrace [56], sont, suivant une certaine coutume, proclamés, non sous le simple titre de vainqueurs, mais sous celui de vainqueurs extraordinaires et merveilleux [57]; de même Cimon, ayant en un seul jour couronné la Grèce d'un double trophée pour deux batailles gagnées, l'une sur terre et l'autre sur mer, mérite, à mon avis, quelque préférence sur tous les autres généraux. De plus, Lucullus dut à sa patrie le commandement général, et ce fut Cimon qui le donna à la sienne; car l'un trouva Rome commandant tous ses alliés, et remporta par ce moyen de grandes victoires; et l'autre trouva Athènes subalterne et obéissante, et la fit en même

temps commander ses alliés et triompher de ses ennemis, ayant forcé les Perses vaincus à abandonner la mer, et persuadé aux Lacédémoniens de lui en céder volontairement l'empire.

Si le plus grand talent du général est d'obtenir l'obéissance de ses troupes par l'amour, Lucullus, méprisé de ses soldats, fut inférieur à Cimon toujours admiré, non seulement de ses soldats, mais de tous les alliés mêmes. L'un fut abandonné des siens, et l'autre recherché par les étrangers; l'un étant parti à la tête d'une belle armée, revint seul, délaissé par cette même armée; et l'autre étant parti avec des troupes soumises comme lui aux ordres des autres, revint glorieusement avec ces mêmes troupes qui commandoient ceux à qui elles avoient obéi, et ayant procuré à son pays trois choses très-difficiles et très-considérables, la paix avec ses ennemis, le commandement sur les alliés, et la bonne intelligence avec les Lacédemoniens. Tous deux entreprirent de renverser de grands empires, et de bouleverser l'Asie entière; mais ni l'un ni l'autre ne purent exécuter leurs projets; l'un par l'envie de la fortune seulement, car il mourut à la tête de l'armée et au milieu de ses grands succès; au lieu qu'on ne sauroit entièrement justifier l'autre, ni l'exempter du

reproche d'avoir été seul la cause de ses malheurs, soit qu'il ait ignoré, ou qu'il n'ait pas guéri et apaisé les murmures et les plaintes de son armée, qui dégénérèrent en une si grande haine.

Il est vrai qu'on peut dire que cela lui est commun avec Cimon, souvent cité en justice, et enfin condamné à l'ostracisme par ses concitoyens, qui, comme dit Platon, vouloient être dix années entières sans entendre sa voix. Car ceux qui sont naturellement portés pour l'aristocratie, sont peu agréables au peuple; et comme ils emploient ordinairement la force et la violence, ils blessent ceux qu'ils veulent redresser et ramener, comme les bandages dont se servent les chirurgiens qui, pour remettre et contenir dans leur place naturelle les parties disloquées, font souffrir de grandes douleurs; mais peut-être est-il plus juste de les disculper en cela tous deux.

Du reste, Lucullus porta ses armes bien plus loin que Cimon; car il fut le premier des Romains qui traversa le mont Taurus avec une armée, et qui passa le Tigre. Il prit et brûla les villes royales d'Asie, sous les yeux mêmes de leurs rois, Tigranocerte, Cabires, Sinope, Nisibis; il pénétra vers le nord jusqu'au Phase, vers le levant jusqu'à la Médie, et vers le midi jusqu'à la mer Rouge, avec le

secours des rois arabes dont il gagna l'affection ; soumit tout aux Romains, et brisa toutes les forces des rois ennemis. La seule gloire qui lui manqua fut de les prendre eux-mêmes et de les mener prisonniers ; mais comme des bêtes sauvages, ils se retirèrent dans des déserts inaccessibles, et dans des forêts impénétrables ; et une marque sûre de cette vérité, et du grand avantage que Lucullus a de ce côté-là sur Cimon, c'est que les Perses, comme s'ils n'avoient reçu aucun dommage de Cimon, se trouvèrent de suite en état de résister encore aux Grecs, et défirent leur armée en Egypte ; au lieu que Tigrane et Mithridate, après les victoires de Lucullus, ne firent plus rien de considérable. Mais ce dernier affoibli et entièrement ruiné par ses premiers combats, n'osa pas, même une seule fois, montrer ses troupes à Pompée hors de leurs retranchements : car prenant la fuite, il gagna le Bosphore où il mourut ; et Tigrane, nu et sans armes, vint embrasser les genoux de Pompée, et mettre son diadème à ses pieds, en lui faisant sa cour d'une dépouille qui ne lui appartenoit plus, et qui étoit due au triomphe de Lucullus [58] ; et la joie qu'il fit paroître quand Pompée lui rendit cette marque de la royauté, étoit l'aveu de la perte qu'il en avoit faite. On doit donc estimer

comme un plus grand capitaine, et comme un meilleur athlète, celui qui renvoie son adversaire plus foible à qui le doit combattre après lui.

D'ailleurs, Cimon trouva la puissance du roi extrêmement affoiblie, et l'orgueil des Perses bien rabaissé par les grandes pertes qu'ils avoient souffertes, et par les déroutes que leur avoient fait éprouver Thémistocle, Pausanias et Léotychidas; de sorte qu'en les attaquant dans cet état, il lui fut aisé d'abattre des corps dont d'autres avoient déjà vaincu et abattu le courage; au lieu que Lucullus trouva dans Tigrane un prince qui n'avoit jamais été battu, qui étoit sorti victorieux de plusieurs grandes batailles, et dont la fierté étoit nourrie et augmentée par tant de glorieux succès. Si nous voulons considérer le nombre des ennemis qu'ils ont eu à combattre, on ne sauroit comparer à ceux qui se sont présentés en bataille contre Lucullus, ceux qui ont été vaincus par Cimon 59; de sorte qu'à tout prendre, il est très-difficile de porter un jugement juste sur ces deux personnages, et de décider lequel est le plus grand; car même les Dieux leur ont été également favorables, en avertissant l'un de ce qu'il devoit faire, et l'autre de ce qu'il de-

voit éviter. Ainsi on peut dire qu'ils ont eu tous deux les suffrages des Dieux mêmes, qui ont déclaré par là qu'ils étoient des gens de bien, et que leur nature étoit céleste et divine.

FIN DE LA COMPARAISON DE CIMON ET DE LUCULLUS.

NOTES.

[1] Quoique Lucullus poursuivît l'accusateur de son père, et que par conséquent on pût soupçonner cette action d'être l'effet de son ressentiment, on ne laissa pas de la louer et de la regarder comme très-glorieuse. Cela marque l'idée que l'on avoit déjà de Lucullus.

[2] Rien n'est plus ordinaire que de voir des gens très-éloquents, par exemple dans le barreau, et qui manquent absolument de toute éloquence quand il n'est plus question d'affaires, et qu'on les met sur des matières auxquelles ils ne sont pas accoutumés. Alors, comme dit Plutarque, ils demeurent à sec, et sont comme morts par leur ignorance. Cet endroit me fait souvenir d'un beau passage du *Théetète* de Platon, de ce dialogue admirable où il compare les avantages que les hommes d'Etat ont sur les philosophes, et ceux que les philosophes ont sur les hommes d'Etat. Quand il est question d'affaires, les hommes d'Etat brillent; et les philosophes, qui ne sont que philosophes, ne sauroient parler, ils sont muets comme des poissons. Mais quand il s'agit de la sagesse, de la vertu, etc. alors les philosophes ont leur revanche; ils parlent divinement, et les hommes d'Etat, qui ne sont qu'hommes d'Etat, en parlent fort mal, ou sont forcés de se taire.

[3] C'est la guerre sociale, appelée aussi *marsique*, parce que les Marses, peuple très-brave, entre les Sabins à l'orient, et le lac Fucin à l'occident, furent les premiers à prendre les armes. Cette guerre commença après la mort de Drusus, l'an de Rome 664. *A. L. D.*

[4] Il paroît par ce passage que les Romains faisoient

frapper la monnoie pour l'armée, dans les lieux voisins de ceux où ils faisoient la guerre. Cela étoit plus commode pour les convois d'argent.

[5] C'est ce que signifie δίκρωτα, des galiotes qui ont un gouvernail à la proue comme à la poupe, afin de pouvoir aller en arrière comme en avant, sans revirer de bord.

[6] Les Cyréniens envoyèrent à Platon des ambassadeurs, pour le prier d'aller leur donner des lois. Platon les refusa, en leur disant « qu'ils étoient trop at- « tachés aux richesses, et qu'il ne croyoit pas pos- « sible qu'un peuple si riche pût être soumis aux « lois ». Lucullus ajoute fort bien que ces paroles étoient une espèce de prophétie; car en effet les désordres où ils se trouvoient alors, venoient encore de leurs richesses. Les paroles des vrais philosophes sont ordinairement des oracles. Ce passage de Plutarque prouve la vérité de la louange qu'on a donnée à Lucullus, qu'il étoit très-savant dans les lettres grecques.

[7] Je ne sais pas quels mémoires Plutarque a suivis; car je trouve que lorsque Lucullus alla à Alexandrie, pendant le siége d'Athènes, Ptolémée, surnommé Lathurus, régnoit à Alexandrie, et il n'étoit plus jeune, puisqu'il avoit déjà régné près de trente ans, et il ne mourut qu'un an avant la mort de Sylla. Ceux qui ont voulu entendre ceci de Ptolémée Aulètes, fils de Lathurus, se sont trompés.

[8] C'est, à mon avis, le seul véritable sens de ces mots, ἐδορεῖτο χρυσὸν δὲ τὸν σμάραγδον τῶν πολυτελῶν. Je sais bien que Turnèbe a voulu l'entendre d'un vase, d'une coupe enrichie de pierreries, comme celles dont Pline parle, livre xxxiij. *Turba gemmatum potamus, et smaragdis teximus calices.* « Nous « buvons dans un assemblage de pierres précieuses, « et nous couvrons nos coupes d'émeraudes ». Et Vir-

« gile, *ut gemma bibat* ». Mais la suite prouve que c'étoit seulement une émeraude en bague, puisqu'il dit que sur cette pierre étoit gravé le portrait du roi Ptolémée. A-t-on jamais ouï dire que les princes fissent graver leur portrait sur les pierres dont ils enrichissoient les vases, les coupes?

9 Le Grec dit, « soit enfin que par un effet de la « divine fortune ». Les philosophes, et surtout les philosophes pythagoriciens, appeloient *divine fortune*, l'union de la volonté de l'homme avec le jugement et la détermination de Dieu qui préside à tout, et qui règle tout. Cela a été expliqué au long dans mes commentaires sur Hiéroclès. Au fond, *la fortune divine* n'est autre chose que la providence.

10 Ce traité de paix fut fait l'an de Rome 669, 82 ans avant l'ère chrétienne, et 8 ans avant la mort de Sylla. Ce qui prouve que Ptolémée Lathurus régnoit encore en Egypte quand Lucullus y arriva.

11 Plutarque reconnoît ici que c'est la providence, ou, comme il parle, *la divine fortune*, qui empêcha Lucullus de tremper dans les maux infinis que Marius et Sylla firent à l'Italie, en le retenant en Asie. Car s'il avoit été en Italie, il auroit été bien difficile qu'il n'y eût pas eu quelque part, ou, s'il avoit voulu s'y opposer, il n'auroit fait que les accroître.

12 Lucullus fut nommé consul quatre ans après la mort de Sylla, l'an de Rome 679, la troisième année de l'olympiade clxxvj, 72 ans avant l'ère chrétienne.

13 Je trouve cela heureusement dit: comme les sophistes fardoient leurs discours, et ne parloient que pour l'ostentation et pour la pompe, sans aucune vérité ni solidité; de même Mithridate prenant les armes contre les Romains avec plus de pompe et de

bruit que d'effet, est fort bien appelé *un sophiste de guerre*. Ce passage avoit été fort mal expliqué.

[14] Il paroît par ce passage, qu'à l'armée de Mithridate on distribuoit aux soldats tout le blé qui leur étoit nécessaire pour un certain temps. Et par ce qu'il y en avoit dans une tente pour tant de soldats, on pouvoit juger sûrement des vivres qui étoient dans toute l'armée.

[15] Toute cette campagne étoit appelée *Adrastie*, à cause d'un temple qu'Adraste avoit consacré dans la ville à la déesse Némesis, qui de là fut aussi appelée *Adrastie*.

[16] Cyzique est située à la pointe de la péninsule, de manière qu'elle est regardée comme une île, et que les anciens, Apollonius, Strabon et Pline, la nomment ainsi. « Cyzique, dit Strabon, est sur la Pro- « pontide une île jointe au continent par deux ponts. « Et près de ces ponts est une ville de même nom, qui « a deux ports qu'on peut fermer, et qui peuvent con- « tenir plus de deux cents vaisseaux ». Livre xij.

[17] Cette pratique, comme je l'ai remarqué dans la vie de Pythagore, est tirée d'une loi fort ancienne, qui permettoit d'offrir des victimes artificielles quand on n'en avoit pas de naturelles, ou qu'on ne pouvoit les offrir. C'est ainsi que Porphyre écrit que Pythagore offrit un bœuf de pâte en sacrifice. Et Athénée rapporte de même qu'Empédocle, disciple de Pythagore, ayant été couronné aux jeux olympiques, distribua à ceux qui étoient présents, un bœuf fait de myrrhe, d'encens et de toutes sortes d'aromates. Pythagore avoit encore tiré cette coutume d'Egypte, où elle étoit fort ancienne, et où elle se pratiquoit encore du temps d'Hérodote, qui écrit que malgré l'horreur que les Egyptiens avoient pour les pourceaux, ils en immoloient à Bacchus et à la Lune, et mangeoient la

chair de ces victimes; et que ceux qui n'avoient pas le moyen d'avoir un pourceau pour l'immoler, en faisoient un de pâte, et après l'avoir fait cuire, ils l'offroient en sacrifice comme un pourceau vivant. On peut voir ce que j'ai dit dans la vie de Pythagore, pag. 148.

18 On voit maintenant que c'est ce vent de midi, qui est appelé dans l'oracle joueur de flûte de Lybie, et que la trompette du Pont désigne toutes les machines du roi, qui étoient dressées et prêtes pour l'assaut, n'attendant plus que le signal des trompettes.

19 Le passage de Salluste est d'un de ses ouvrages qui sont perdus. Antiochus avoit en effet des chameaux dans son armée, comme Tite-Live le dit expressément, liv. xxxvij, 40. *Ante hunc equitatum falcata quadrigæ et cameli, quos appellant dromadas.* Il y avoit des éléphants dans les deux armées. Tite-Live en marque cinquante-quatre dans l'armée d'Antiochus, et un moins grand nombre dans celle des Romains, qui étoient plus petits et plus foibles, ceux-ci étant d'Afrique, et les autres d'Asie.

20 L'île de Samothrace étoit surtout célèbre par les mystères de ces Dieux cabires qui y étoient adorés. Le culte de ces Dieux venoit de Phénicie, comme leur nom. Car *Cabir*, en Hébreu et en Arabe, signifie *puissant*. Les Dieux cabires étoient ceux que les Romains appeloient *divos potes*, c'est-à-dire *les Dieux puissants*. Ces Dieux étoient *Axieros*, c'est-à-dire Cérès; *Axiokersa*, Proserpine; *Axiokerse*, Pluton; et *Casmillus*, c'est-à-dire Mercure, qui étoit comme leur ministre. On avoit une très-grande vénération pour ces mystères; car on étoit persuadé que ceux qui y étoient initiés, devenoient plus justes et plus saints, que ces Dieux les assistoient dans tous les périls, et que par leur secours, ils étoient surtout préservés de naufrage. C'est pourquoi les plus grands personnages

étoient fort soigneux de s'y faire initier. Mais Boconius prenoit mal son temps, et il devoit remettre son initiation après qu'il auroit eu exécuté ce que portoient les ordres qu'il avoit reçus.

[21] Héraclée étoit dans la Bythinie; mais cette province ayant été subjuguée par les rois de Pont, fut comprise sous ce nom général de Pont. Ce royaume, proprement dit, s'étendoit depuis le fleuve Halys, qui borne la Paphlagonie à l'orient, jusqu'à la Colchide. La partie la plus occidentale s'appeloit le Pont Galatique, qui confinoit à la Galatie; du côté de l'orient, le Pont Cappadocien; et entre deux, le Pont Polemonique; il avoit pris sa dénomination du Pont-Euxin, le long duquel il est situé au midi Voyez Strabon. *A. L. D.*

[22] Plutarque parle ainsi par rapport à l'opinion généralement reçue, que toute parole hautaine et superbe déplaisoit aux Dieux, et qu'elle étoit tôt ou tard punie. Voyez les remarques sur la sixième ode du quatrième livre d'Horace.

[23] Voilà donc le culte de Diane établi dans la Mysie sur la Propontide. Mais il l'étoit dans la plupart des contrées de l'orient au-delà de l'Euphrate, et jusque dans la Perse, comme le témoignent divers surnoms donnés à cette déesse, et surtout celui de *Diana Persica*, qu'on trouve dans les anciens monumens, et dont Plutarque parle dans la suite.

[24] Ce n'étoit pas du défaut de butin qu'ils se plaignoient, puisqu'ils en regorgeoient, et qu'ils étoient obligés de le consumer ou de l'abandonner; mais ils regrettoient l'argent comptant, qu'ils auroient trouvé dans ces villes, et qui les auroit enrichis.

[25] Les Tibaréniens et les Chaldéens étoient à l'orient du fleuve Thermodon. Mais il faut bien distin-

guer ces Chaldéens du peuple qui habitoit la Chaldée. Ceux-ci étoient au midi et au couchant de la Babylonie, vers l'Arabie et le golfe Persique. Amisus étoit située sur le Pont-Euxin, entre les fleuves Iris et Halys, à l'occident du premier. Voyez Strabon, livre XII. *A. L. D.*

26 Il paroît par ce passage et par quelque endroit de Strabon, que dans les confins de la Phrygie, il y avoit un pays qu'on appeloit *le pays des Cabires*. Car le culte de ces Dieux étoit répandu en plusieurs lieux de l'Asie.

27 Plutarque ne dit point quels Grecs c'étoient. Apparemment c'étoient de ces Grecs que Tigrane avoit transportés en Arménie, et qui venoient trouver Lucullus.

28 Le lac appelé Palus-Méotides, au nord du Pont-Euxin, entre l'Europe et l'Asie. Il se réunit au Pont-Euxin par un détroit nommé le Bosphore Cimmérien, resserré entre la Chersonèse Taurique à l'occident, et la pointe orientale de l'Asie. On ne doit pas confondre ce Bosphore et cette Chersonèse, avec le Bosphore et la Chersonèse de Thrace, à l'extrémité sud-ouest du Pont-Euxin. Les Dardariens étoient à l'orient du Bosphore Cimmérien. *A. L. D.*

29 Plutarque appelle avec raison cette prise un avantage considérable; car Lucullus auroit eu tous les papiers du roi, et auroit été informé de ses vues et de ses desseins, si Callistrate n'avoit pas été tué par les soldats qui devoient le conduire au camp.

30 Cet ingénieur fait à Amisus contre Lucullus, ce qu'Archimède avoit fait à Syracuse contre Marcellus, cent vingt ans auparavant.

31 C'est le consul Mummius qui prit et brûla Co-

pas vrai que tous ensemble le conseillassent bien. Encore une fois, je crois que dans le second avis, il y a quelque chose de corrompu ; il me semble qu'on peut y remédier par un changement très-léger, au lieu de οἱ δὲ μὴ καταλιπεῖν, etc., on n'a qu'à lire οἱ δὲ μὲν καταλιπεῖν, etc., et traduire, « les autres soutenoient « qu'il falloit laisser cette nombreuse armée d'enne-« mis, et ne pas abandonner le siége » ; et voilà en quoi ni les uns ni les autres ne conseilloient bien. Les premiers vouloient « que Lucullus abandonnât le « siége, et qu'il marchât à Tigrane avec toutes ses « forces », et les autres au contraire, vouloient « qu'il « laissât là Tigrane, et qu'il continuât le siége ». Lucullus ne suit ni l'un ni l'autre de ces deux avis, mais des deux il en fait un : il prend du premier, « de mar-« cher contre Tigrane, mais sans lever le siége » ; et il prend du second, « de continuer le siége, mais sans « laisser là Tigrane », car il marche contre lui : et voilà sur quoi Lucullus dit fort bien, « qu'ils ne le « conseilloient bien ni les uns ni les autres, mais que « tous ensemble ils lui donnoient un bon avis ». En effet, il prend la moitié de chacun de ces avis, et rejette l'autre. Cela me paroît très-clair et très-sensible. Ce passage est très-important.

40 C'est un très beau mot. Il n'y a point de jours heureux ni malheureux : c'est nous qui les rendons tels par notre lâcheté ou par notre courage.

41 Antiochus d'Ascalone vivoit peu de temps avant Strabon ; Cicéron fut son disciple. A l'égard de Strabon, c'est le même dont nous avons les excellents livres de géographie. Il étoit philosophe stoïcien, et avoit écrit des commentaires historiques, utiles pour les mœurs et pour la politique, qui sont perdus.

42 Ce que Plutarque nous dit ici des saisons tardives dans la haute Arménie, nous est confirmé par

des voyageurs modernes, qui assurent qu'il y fait grand froid au mois de juin, et que la terre est couverte de neiges qui ne fondent qu'à la fin du mois d'août.

[43] Il y a dans le texte aux Satrapéniens, mais comme on ne trouve dans les anciens géographes aucun peuple de ce nom, plusieurs savants ont proposé de lire les Satrapes, et Amyot a été du même avis, quoiqu'il ait mis en note que plusieurs lisent en cet endroit, les Atropaténiens, peuples de la Médie. *A. L. D.*

[44] Les Mygdoniens, ainsi appelés par les Macédoniens, dit Strabon, livre xvj, ont pour capitale Nisibis. Les Grecs l'appeloient Antioche de Mygdonie, à cause de la beauté de son terroir, qu'ils comparoient à celui de l'Antioche de Syrie.

[45] La mer d'Hyrcanie, étoit la même que la mer Caspienne. Les Caspiens et les Hircaniens habitoient à son midi; les premiers vers le couchant, et les autres vers l'orient. *A. L. D.*

[46] Plutarque parle ici des pièces satiriques, qui étoient un composé très-divertissant du tragique et du comique, où l'on voyoit d'un côté une aventure remarquable d'un héros, et de l'autre les railleries et les plaisanteries de Silène et des Satyres : comme par exemple, dans le Cyclope d'Euripide, qui est la seule pièce satirique qui nous reste des anciens.

[47] Q. AElius Tubero, petit-fils de L. Paulus. Il étoit grand philosophe, bon jurisconsulte, et exact historien. Cicéron parle avantageusement de lui dans son *Brutus*, où il dit que la dureté de son style répondoit à la vie dure qu'il menoit; il ne faut donc pas s'étonner s'il étoit si blessé de toutes ces magnificences de Lucullus.

48 Il l'appela *Xerxes togatus*. Cela est fondé particulièrement sur les montagnes que Lucullus avoit fait percer à jour, et que l'on traversoit sous de grandes voûtes ; car Xerxès avoit fait percer de même le mont Athos, pour y recevoir les eaux de la mer, et pour faire passer ses vaisseaux. Hérod. liv. vij.

49 Horace, dans l'épître vi du livre premier, pour embellir l'anecdote, dit, « qu'un jour Lucullus ayant « été prié de prêter cent manteaux de pourpre pour « la représentation d'une tragédie, le moyen, dit-il, « d'en avoir un si grand nombre! Cependant je cher-« cherai, et je vous enverrai tous ceux qui seront chez « moi. Le lendemain il lui écrivit qu'il en avoit cinq « mille, et qu'il pouvoit les prendre tous ou en par-« tie ». Et de cette manière il amène et fonde parfaitement la réflexion qu'il fait, et que Plutarque va rapporter, que toute maison est pauvre quand il n'y a pas une multitude de choses superflues que le maître ne connoît pas, et qui, sans qu'il s'en aperçoive, peuvent être la proie des voleurs.

50 C'est le seul véritable sens de ces paroles de Plutarque, *εἰς ὃ καὶ Φλάκκος ὁ ποιητὴς ἐπιπεφώνηκεν*; car cette sentence d'Horace, *que toute maison est pauvre*, n'est pas le propre sentiment du poète, c'est une conséquence qu'il tire, et un épiphonème qu'il fait sur cette histoire de Lucullus, pour faire voir le ridicule qu'il y a à vouloir être riche, et à faire consister son bonheur dans les richesses, puisque pour l'être, il faut avoir une infinité de choses dont non-seulement on ne fait aucun usage, mais que l'on doit même ignorer. On peut voir mes remarques sur ce passage d'Horace.

51 L'expression de Plutarque est remarquable, il dit ceci en un seul mot, qui renferme un grand sens, *νεόπλυτα δὲ ἦν τὰ δεῖπνα*, à la lettre, « ses repas

« étoient d'un homme devenu nouvellement riche »; c'est-à-dire insolent, plein de luxe et de vanité; car voilà les vices de ces gens devenus tout d'un coup riches; nous en voyons de grands exemples.

52 Cette réflexion est fort belle et pleine de sens, c'est-à-dire que Lucullus étaloit ses richesses, comme on étale dans un triomphe les dépouilles des ennemis vaincus; et elle renferme un secret reproche, que toutes ces magnificences et ces superfluités étoient le seul fruit que Lucullus tiroit de ses victoires sur Tigrane et sur Mithridate.

53 C'est le quatrième livre des *Questions académiques*, auquel il donna même le nom de Lucullus. Cette opinion de la vieille Académie, qu'il y a des choses que l'homme peut savoir, est très-véritable; et rien, à mon avis, ne dégrade tant l'homme, que cette opinion de la nouvelle Académie, qui le confine dans une ignorance absolue, en soutenant qu'il ne peut que douter. Mais si ces derniers ont raison, voilà donc une vérité connue, et par là leur principe démenti.

54 Comme dans ce temps de ténèbres, il y avoit une infinité de charlatans, ils avoient persuadé à tout le monde qu'ils savoient composer des breuvages qui avoient la vertu de faire aimer, et qu'on appeloit *φίλτρα*, *philtres* par cette raison, et d'autres qui avoient celle de faire haïr, et qu'on appeloit *μίσητρα*; et cette opinion aussi malheureuse que frivole et ridicule, se conserve encore aujourd'hui dans quelques esprits foibles ou ignorants. Tout l'effet de ces breuvages a été la mort ou l'aliénation d'esprit de ceux à qui on les a donnés. Lucullus, et Properce après lui, en ont été les victimes, et on pourroit y ajouter des exemples plus récens.

55 Je ne me souviens point d'avoir lu dans Platon le

passage où il se moque de cette promesse d'Orphée; et je trouve que ce philosophe attribue ceci, non à Orphée, mais à Musée. Voici le passage tel qu'on le lit dans le second livre de *la République*, page 363 de l'édition de De Serres : « Musée et son fils promettent « encore aux justes, de la part des Dieux, des biens « beaucoup plus grands et plus considérables; car les « ayant conduits par leurs discours, dans les enfers, « où ils établissent un banquet d'âmes pieuses, et les « ayant placés à cette table, ils font que, couronnés « de fleurs, ils passent dans l'ivresse tout le temps de « l'éternité, ne trouvant point de plus grande récom- « pense de la vertu que cette ivresse éternelle ». Plutarque se seroit-il donc trompé en citant ce passage de mémoire? Je ne saurois me l'imaginer. Je croirois plutôt qu'il faut expliquer autrement ses paroles, et que quand il dit, τὰς περὶ τὸν Ὀρφέα, il ne veut pas dire Orphée, mais ceux qui sont sortis de l'école d'Orphée, c'est-à-dire Musée et son fils Eumolpus; car on prétend que Musée et Eumolpus avoient été disciples d'Orphée.

56 C'est-à-dire, suivant M. Dacier, aux cinq combats qui composoient ce qu'on appeloit le *pancrace*, et dont les athlètes étoient appelés *pentathles*. Mais les éditeurs d'Amyot observent qu'il a confondu sur cet article le pancratium, qui étoit le combat de la lutte et du pugilat tout ensemble, avec le pentathle ou quinquertium, qui étoit composé de cinq exercices successifs; du saut, de la course, du disque, du javelot et de la lutte. *A. L. D.*

57 Voici un passage bien remarquable. Le grec dit à la lettre, « par une certaine coutume bien singu- « lière, sont proclamés sous le nom de la victoire « même », ἔθει τινὶ παραδόξῳ νίκας καλῆσιν. Ce seroit en effet une coutume bien singulière qu'on appelât les victorieux, non *vainqueurs*, mais *victoires*; cela est

inoui, il n'y a aucun vestige de cette coutume. Henri Etienne corrigeoit en lisant tout en un mot παραδοξονίκας, mais il n'en rapporte aucune autorité. Il est vrai que M. Salvini, qui a fait la même correction, m'écrit que ce mot παραδοξονίκα se trouve dans une inscription grecque du grand-duc : « *Hæc vox in Græca inscriptione magni Ducis Etruriæ; et in inscriptionibus Farnesianis repetitur, et hoc titulo insigniantur athletæ ob suas victorias mirifici*; et j'ai suivi ce sentiment dans ma traduction ; cependant je voudrois avoir vu ces inscriptions pour m'y rendre. Il étoit si ordinaire de voir des pentathles remporter la victoire dans les cinq combats du pancrace, que cet avantage ne devoit pas le faire proclamer sous ce grand titre de *vainqueur merveilleux*. Je ne ferois pas difficulté de dire ici ma pensée ; je crois ce mot corrompu, et je suis persuadé que Plutarque avoit écrit περιοδονίκας. Les Grecs donnoient ce nom à ceux qui avoient vaincu aux jeux pythiques, isthmiques, néméens et olympiques. En voici une autorité remarquable qui ne permet pas d'en douter. *In gymnicis certaminibus*, dit Festus, *periodon vicisse dicitur is qui pythia, isthmia, nemea, olympia vicit : à circuitu eorum spectaculorum*. Ensuite on étendit ce titre à ceux qui avoient vaincu dans les cinq combats du pancrace, et on les appeloit de même περιοδονίκαι, c'est-à-dire, *vainqueurs dans le cercle des jeux*. Unde mes amis, d'un profond savoir et d'une critique fine et juste, M. l'abbé Fraguier, qui a trouvé ma restitution très-vraisemblable et très-fondée, ajoute à ma conjecture que ces mots ἔθει τινὶ lui sont suspects. Il croit qu'un lecteur avoit mis à la marge ἔθεος τι, pour remarquer cette coutume, et que de là ils ont passé dans le texte avec ce changement, ἔθει τινὶ ; ce qui n'est nullement nécessaire.

⁴⁸ En effet ce diadème n'étoit plus à Tigrane ; il

appartenoit à Lucullus, qui l'avoit vaincu, et cette dépouille étoit censée de son triomphe. Ce passage avoit été très-mal expliqué.

59 Plutarque s'exprime ici d'une manière fort équivoque; car on doute d'abord à qui des deux il donne ce dernier avantage; il n'y a que la suite qui puisse déterminer son véritable sens. En effet, si après avoir donné à Lucullus les deux avantages dont il vient de parler, il lui donnoit encore celui d'avoir un plus grand nombre d'ennemis à combattre, ce seroit très-mal à propos qu'il ajouteroit, « de sorte qu'à tout « prendre, il est très-difficile de porter un jugement « juste sur ces deux personnages, et de décider lequel « est le plus grand »; car il l'auroit décidé lui-même, et Lucullus seroit sans contredit le plus grand. Il me paroît donc qu'il donne ici l'avantage à Cimon du côté du nombre des ennemis. Lucullus eut de grandes armées à combattre; mais Cimon en eut de plus grandes encore. En un seul jour il gagna deux grandes batailles; car il défit la flotte des Perses, qui étoit de six cents voiles, et battit leur armée de terre, qui étoit très-nombreuse; et sans se reposer, il alla ajouter un nouveau trophée à ces deux victoires; car il marcha contre les quatre-vingts vaisseaux phéniciens qui venoient au secours des Perses, les prit, et tailla en pièces leurs troupes. Il battit encore une grosse escadre des Perses, défit les Thaciens dans un grand combat naval, et battit l'armée navale des Perses. Dans toutes les actions de Lucullus, on n'en trouve point de si brillante que les deux victoires de Cimon, gagnées dans un seul jour, et que le nouveau trophée ajouté tout de suite à ces deux premiers.



NICIAS.

Amyot, édition 1587.

NICIAS.

COMME j'ai cru pouvoir, avec grande raison, comparer Crassus à Nicias, et les malheurs qui arrivèrent à l'un dans le pays des Parthes, à ceux qui arrivèrent à l'autre dans la Sicile; il faut auparavant me justifier auprès de ceux qui liront ces Vies [1]. Je les prie donc de ne pas croire qu'en écrivant les mêmes choses que Thucydide a écrites d'une manière si touchante, si pleine de force, de vivacité, d'énergie et de variété, qu'il s'est surpassé lui-même, et a ôté aux autres l'espérance de l'imiter, je sois tombé dans la folie de Timée [2], qui, se flattant qu'il surpasseroit Thucydide en gravité et en force, et qu'il feroit passer Philistus pour un ignorant et un sot, va se jeter dans son histoire au milieu des combats de terre et des batailles navales que ces deux historiens ont admirablement décrites, et des harangues où ils ont si parfaitement réussi. Cependant ce pauvre Timée n'est auprès de ces deux historiens, je ne dis pas « ce qu'est un piéton auprès d'un char de « Lydie (a) », pour me servir de la comparai-

(a) Proverbe.

son de Pindare, mais un enfant et un écrivain entièrement ignorant et inepte [3]; et pour parler comme le poète Diphilus, « un homme « de la dernière grossièreté, et tout bouffi de « la graisse de Sicile [4] ». Car même il tombe souvent dans les visions ridicules de Xénarque [5]; comme lorsqu'il dit, « qu'il est per- « suadé que c'étoit un très-mauvais présage « pour les Athéniens, qu'ils eussent nommé « pour l'expédition de Sicile, un capitaine « tel que Nicias, qui tiroit son nom de la vic- « toire, et qui s'opposoit à cette entreprise [6]; « que, par la mutilation des Hermès, c'est- « à-dire des statues de Mercure, les Dieux « leur avoient annoncé qu'ils souffriroient « beaucoup de maux dans cette guerre de la « part du capitaine des Syracusains, qui s'ap- « peloit Hermocrate, fils d'Hermon [7]; et dans « un autre endroit, qu'il est vraisemblable « qu'Hercule donnera du secours aux Syra- « cusains, à cause de Proserpine, qui lui « avoit livré Cerbère, et qu'il feroit éprou- « ver sa colère aux Athéniens, parce qu'ils « soutenoient les Egestains, qui descendoient « des Troyens, ses mortels ennemis, dont il « avoit été forcé de saccager la ville, pour se « venger de l'injure que lui avoit faite Laomé- « don ». Mais peut-être que le fond de doc- trine et de jugement, qui a fourni à cet écri-

vain toutes ces gentillesses, est le même qui l'a porté à reprendre et à corriger le style de Philistus, et à dire des injures à Aristote et à Platon.

Pour moi, je trouve que cette contention ou cette jalousie, qui porte à se piquer de mieux écrire que les autres, est en général très-basse et digne seulement d'un sophiste. Mais lorsque cette vaine ambition s'attache à des ouvrages qu'on ne sauroit imiter, elle me paroît une stupidité ou une véritable folie. Comme il m'est donc impossible de passer sous silence plusieurs faits de Nicias, que Thucydide et Philistus ont détaillés, et particulièrement ceux qui marquent et qui caractérisent son caractère et ses inclinations, souvent cachées sous une infinité de malheurs épouvantables, je les passerai légèrement, et je n'en dirai qu'autant que la nécessité le demandera, afin qu'on ne puisse pas m'accuser de négligence ou de paresse; et tous les autres faits qui ne sont pas connus de tous le monde, et qui ont été dits çà et là par d'autres historiens, ou qu'on trouve dans de vieilles inscriptions ou dans quelques anciens décrets publics, je tâcherai de les rassembler, non pas pour donner une histoire qui flatte seulement la curiosité, et d'ailleurs inutile, mais pour faire connoître les mœurs et le naturel

de ce personnage, ce qui peut être d'une solide instruction.

Ce qu'on peut dire d'abord de Nicias, c'est ce qu'Aristote a écrit, qu'il y eut en même temps à Athènes trois hommes distingués par leur vertu, et qui conservèrent toujours une véritable amitié et une affection paternelle pour le peuple; Nicias, fils de Nicératus; Thucydide, fils de Milésias; et Théramène, fils d'Agnon; mais ce dernier eut moins que les deux autres cette disposition; car il avoit été raillé sur sa naissance, et traité d'étranger venu de l'île de Céos; et comme il n'étoit pas ferme dans un parti, et que dans le gouvernement il penchoit tantôt d'un côté, tantôt de l'autre, il fut appelé *Cothurne*, qui est une espèce de brodequin dont se servent les acteurs pour les tragédies, et qui convient également à l'un et à l'autre pied. Thucydide étoit le plus âgé; et souvent, pour soutenir le parti des nobles et des gens de bien, il s'opposa aux entreprises de Périclès, qui vouloit plaire au peuple. Nicias étoit le plus jeune, quoiqu'il eût déjà de la réputation et du crédit du vivant de Périclès, jusque-là qu'il partagea souvent avec lui le commandement des troupes, et que même il commanda souvent comme général en chef; mais après la mort de Périclès, il fut porté à

la première place, par la faveur des riches et des nobles, qui cherchoient à s'en faire un rempart contre l'insolence et l'audace de Cléon. Il ne laissa pourtant pas d'avoir aussi les bonnes grâces et la protection du peuple. Il est vrai que Cléon avoit un très-grand crédit auprès de la dernière classe du peuple, qu'il avoit gagnée par ses complaisances, par ses flatteries, et par quelques distributions de deniers qu'il lui avoit procurées. Cependant la plupart de ceux mêmes pour l'amour desquels il faisoit toutes ces choses, voyant son avarice, sa témérité et son audace, se prêtoient à avancer Nicias, parce que sa gravité n'étoit ni austère ni fâcheuse, mais au contraire, mêlée d'une certaine circonspection qui, ressemblant fort à la timidité, plaisoit extrêmement au peuple. Car Nicias étoit naturellement timide et défiant; et à la guerre il cachoit ces défauts sous les faveurs de la fortune, qui, pendant qu'il commanda, fut toujours constante à lui procurer de grands succès. Mais dans les assemblées du peuple, cette timidité qui s'alarmoit du moindre bruit, et cette grande frayeur qu'il avoit des calomniateurs, et qui le déconcertoit souvent, paroissant en lui des qualités populaires, lui donnoient une très-grande puissance et un très-grand crédit par la bienveillance du

peuple, qui craint toujours ceux qui le méprisent, et qui avance ordinairement ceux qui le craignent. Car le peuple regarde toujours comme un très-grand honneur de n'être point méprisé des grands.

Pour Périclès, comme il gouvernoit la ville par une véritable et solide vertu, et par la force de son éloquence, il n'avoit besoin d'aucune affectation ni d'aucun artifice pour gagner la faveur du peuple. Mais Nicias, qui lui étoit inférieur dans ces qualités, et supérieur en richesses, se servoit de son bien pour se concilier la multitude. D'un autre côté, comme il ne pouvoit pas imiter la souplesse et les bouffonneries de Cléon, qui gagnoit la populace en la divertissant, il prit le parti de se la concilier, en lui donnant des chœurs de tragédie, des combats d'athlètes, et d'autres jeux de ce genre, où il surpassoit en magnificence et en bon goût, non seulement ceux qui l'avoient précédé, mais même ses contemporains. Il reste encore aujourd'hui quelques-uns des dons qu'il avoit consacrés aux Dieux; comme une statue de Pallas qu'il mit dans la citadelle, et qui a perdu sa dorure, et une petite chapelle qu'il offrit dans le temple de Bacchus, et qui est sous les trépieds qu'il dédia [8], et qui sont les offrandes ordinaires de ceux qui ont remporté le prix en donnant

des chœurs de tragédie ; car Nicias fut toujours vainqueur dans cette sorte de dépense. On rapporte à ce propos, que dans un chœur de tragédie, dont il faisoit les frais, on vit passer un de ses esclaves habillé en Bacchus, qui, encore dans la fleur de la jeunesse, étoit d'une taille et d'une beauté merveilleuses. Les Athéniens, transportés de plaisir, battirent long-temps des mains; et Nicias s'étant levé, dit « qu'il croiroit commettre une im-« piété s'il retenoit dans la servitude un es-« clave qui, par des acclamations publiques, « avoit été comme consacré à un Dieu » ; et sur-le-champ il mit en liberté le jeune homme.

On parle encore aujourd'hui avec estime des beaux présents qu'il fit à Délos, comme des marques éclatantes de sa magnificence et de sa dévotion. Avant lui les chœurs de musique que les villes envoyoient à Délos pour chanter des hymnes et des cantiques à Apollon 9, arrivoient d'ordinaire avec beaucoup de désordre, parce que les habitants de l'île, accourant sur le rivage au-devant du vaisseau, n'attendoient pas qu'ils fussent descendus à terre ; mais poussés par leur impatience, ils les pressoient de chanter en débarquant. De sorte que ces musiciens étoient forcés de chanter dans le temps même qu'ils se couronnoient de leurs chapeaux de fleurs, et qu'ils prenoient leurs habits de cérémonie.

ce qui ne pouvoit se faire qu'avec beaucoup d'indécence et de confusion.

Quand Nicias eut l'honneur de conduire cette pompe sacrée, appelée *Théorie*, il se garda bien d'aller aborder à Délos; mais pour éviter cet inconvénient, il alla descendre dans l'île de Rhenée (*a*), ayant avec lui son chœur de musiciens, les victimes pour le sacrifice, et tous les autres préparatifs pour la fête; surtout il avoit amené un pont qu'il avoit eu la précaution de faire construire à Athènes, à la mesure de la largeur du canal (*b*) qui sépare l'île de Rhenée de celle de Délos. Ce pont étoit d'une magnificence extraordinaire, orné de dorures, de beaux tableaux et de riches tapisseries. Nicias le fit jeter la nuit sur le canal; et le lendemain au point du jour il fit passer ses musiciens superbement parés, qui, en marchant en bel ordre et avec décence, remplissoient l'air de leurs cantiques. Il arriva ainsi au temple d'Apollon. Après le sacrifice, les jeux et les festins, il dressa devant le temple un palmier de bronze qu'il consacra au Dieu, et acheta des terres pour dix mille drachmes (c), qu'il donna au temple, afin que tous les ans les

(*a*) Ile vis-à-vis de Délos.

(*b*) Ce canal a environ cinq cents pas de large.

(c) Environ 88,889 fr. de notre monnoie. *A. L. D.*

Déliens fissent un sacrifice et un festin, et qu'ils priassent les Dieux pour la santé et pour la prospérité de Nicias. Et cette condition fut expressément gravée sur une colonne qu'il fit dresser, et qu'il laissa à Délos, comme un témoin fidèle, qui conserveroit toujours la mémoire de sa fondation. Mais son palmier, déraciné par les vents, tomba sur une grande statue que les Naxiens avoient consacrée, et la renversa [10].

Il est certain que, dans toutes ces choses, il entre pour l'ordinaire beaucoup de vanité, d'ambition et d'ostentation pour se faire admirer du peuple; mais ici le reste des mœurs et du naturel de ce personnage peut faire croire avec raison que le dessein de faire plaisir au peuple, de lui plaire et de le divertir, étoit en lui l'accessoire, et que le principal étoit un véritable fond de piété et de religion. Car il étoit du nombre de ceux qui craignent extrêmement la divinité, et sa piété, comme dit Thucydide, alloit jusqu'à la superstition [11]. On trouve, dans un des dialogues de Pasiphon, qu'il sacrifioit tous les jours, et qu'il avoit chez lui à ses gages un devin, sous prétexte de le consulter sur les affaires publiques, et d'en avoir son avis; mais qu'il consultoit plus souvent sur ses

propres affaires [12], et principalement sur de grandes et belles mines d'argent qu'il possédoit dans le bourg de Laurium, dont il tiroit un grand profit, mais dont l'exploitation n'étoit pas sans danger pour ceux qu'il y employoit. Il entretenoit là pour cet effet un grand nombre d'esclaves qui l'enrichissoient. La plus grande partie de son bien étant en argent comptant, il étoit toujours environné d'une foule de demandeurs; car il étoit toujours prêt à donner sans distinction aux méchants qui ne pensoient qu'à mal faire, et aux bons qui étoient dignes de ses libéralités par leur vertu; en un mot, sa timidité étoit un fonds sûr pour les méchants, et son humanité pour les gens de bien. Et de tout ce que je viens d'avancer, il n'en faut d'autres témoins que les poètes comiques mêmes. Le poète Téléclidès (*a*) dit, en parlant d'un calomniateur : « Chariclès ne lui a pas donné « une seule mine d'argent pour l'obliger à ne « pas découvrir qu'il étoit l'aîné des enfants « de sa mère, et le premier fruit de ses amours. « Et Nicias, le fils de Nicératus, lui en a « donné quatre. Quoique je sache parfaite- « ment la raison de cette libéralité, je n'en

(*a*) Téléclidès, poète comique, contemporain de Nicias.

« dirai pourtant rien à personne; car Nicias « est mon ami, et il me paroît honnête « homme ».

Le poète Eupolis (*a*), dans sa pièce intitulée *Marica*, introduit un autre calomniateur dont il se moque, et qui, s'entretenant avec un pauvre homme ignorant et simple, dit :

LE CALOMNIATEUR.

« Dis-moi, depuis quel temps as-tu vu Nicias » ?

LE PAUVRE.

« Je ne l'ai jamais vu qu'avant-hier, en« core ne fut-ce qu'un moment sur la place ».

LE CALOMNIATEUR.

« Entendez-vous ? Cet homme confesse « qu'il a vu Nicias. Pourquoi l'auroit-il donc « vu, si ce n'est pour avoir de lui de l'ar« gent et pour lui vendre son suffrage ? Mes « camarades, je vous appelle à témoin, nous « avons pris Nicias en flagrant délit ».

LE POÈTE.

« Quoi, insensés ! pensez-vous pouvoir « jamais persuader que vous avez surpris dans « quelque mauvaise pratique un homme de « bien comme Nicias » ?

(*a*) Poète comique du même temps.

Et Cléon, dans les *Chevaliers* d'Aristophane, dit d'un ton menaçant : « Je prendrai à la gorge les délateurs, et j'épouvanterai Nicias [13] ». Et le poète Phrynicus (*a*) donne assez à entendre son naturel timide et facile à épouvanter, quand il dit en parlant d'un autre : « Il passoit pour un fort bon « citoyen, et pour un honnête homme, je le « sais fort bien ; mais il ne marchoit pas dans « les rues, le cœur transi comme Nicias ».

Cette timidité naturelle et cette crainte qu'il avoit des délateurs, faisoient qu'il ne mangeoit jamais avec aucun de ses concitoyens, qu'il n'alloit point dans les compagnies, qu'il ne recevoit ni ne faisoit aucune visite, en un mot, qu'il n'avoit aucun de ces commerces qui font l'amusement et le délassement des hommes. Lorsqu'il étoit archonte, il se tenoit au palais jusqu'à la nuit, et sortoit le dernier du conseil, après y être entré le premier. Quand il n'avoit aucune affaire publique qui l'obligeât de sortir, il étoit fort difficile à voir, parce qu'il se tenoit toujours dans sa maison, qui étoit fermée à tout le monde ; et ses amis particuliers venoient parler à ceux qui alloient à sa porte, et les prioient de l'excuser, parce qu'occupé à des affaires importantes pour la république, il

(*a*) Poète comique du même temps. *A. L. D.*

n'avoit pas le temps de les entretenir. Celui qui lui aidoit le plus à jouer cette comédie, et qui contribuoit plus que personne à lui donner cette réputation d'homme grave et surchargé d'affaires, étoit un certain Hiéron qui avoit été nourri dans la maison de Nicias, et à qui il avoit fait apprendre les lettres et la musique. Il vouloit passer pour fils d'un certain Dionysius qui fut surnommé *Chalcus*, dont on conserve encore aujourd'hui quelques poésies, et qui, ayant été élu capitaine d'une colonie qu'on envoya en Italie, y fonda la ville de Thuries. Cet Hiéron servoit Nicias à aller consulter pour lui les devins sur des affaires secrètes ; et il répandoit parmi le peuple, « Que Nicias, pour le service de son « pays, menoit une vie trop laborieuse et « trop misérable ; qu'il n'avoit pas un moment « de repos ; que, dans le bain même et à « table, il lui survenoit toujours quelque « nouvelle affaire pressée ; qu'il étoit forcé « d'abandonner ses propres affaires pour ne « penser qu'à celles du public ; qu'il en étoit « si occupé, qu'il ne se couchoit jamais que « lorsque tous les autres citoyens avoient fait « leur premier sommeil. Et il est aisé de s'en « apercevoir, *ajoutoit-il* ; car sa santé dé« périt tous les jours, et il devient si difficile « et de si mauvaise humeur pour ses amis,

« qu'il les perd tous après avoir perdu son « bien pour procurer celui de la république. « Au lieu que les autres conservent leurs « amis, en acquièrent de nouveaux, s'enri- « chissent de leur charge, se divertissent, font « bonne chère et se jouent du gouverne- « ment ». Et à la vérité, la vie de Nicias étoit telle qu'Hiéron la représentoit; de sorte qu'il pouvoit fort justement s'appliquer ce qu'Agamemnon dit de lui-même dans une tragédie d'Euripide : « Notre vie est envi- « ronnée de tous les dehors de la grandeur, « mais dans le fond, nous sommes les escla- « ves du peuple [14] ».

Nicias voyoit que le peuple, dans certaines affaires, se servoit volontiers de l'expérience et de la capacité de ceux qui étoient les plus éloquents, ou qui surpassoient les autres en bon sens et en prudence; mais il voyoit aussi qu'il craignoit toujours leur habileté, qu'il étoit toujours en garde contre eux, et qu'il travailloit toujours à rabaisser leur courage et à diminuer leur gloire et leur réputation. Cela ne parut que trop par la condamnation de Périclès, par le bannissement de Damon, par les défiances où il entra contre Antiphon de Rhamnuse, et plus que tout cela encore, par le désespoir de Lachès (*a*), qui avoit pris

(*a*) C'est Pachès, et non pas Lachès.

Lesbos, et qui ayant été appelé en justice pour rendre compte de sa charge, tira son épée en plein palais, et se tua (*a*). L'esprit rempli de ces exemples, il tâchoit de refuser le commandement dans les occasions qu'il trouvoit ou trop difficiles, ou trop petites 15, et quand il commandoit, il ne vouloit jamais rien hasarder, et alloit toujours au plus sûr. Aussi réussit-il dans la plupart de ses entreprises. Mais il n'attribuoit jamais ces grands succès, ni à sa sagesse, ni à ses forces, ni à son courage; il en donnoit l'honneur à la fortune, et recouroit à la divinité, en sacrifiant à l'envie une partie de sa gloire. En effet, de tous les grands malheurs qui accablèrent Athènes, et qui la mirent sur le penchant de sa ruine, il n'y en a pas un seul auquel Nicias ait eu la moindre part. Si les Athéniens furent defaits en Thrace par les Chalcidiens, ce fut sous la conduite de Calliadas et de Xénophon; s'ils reçurent un échec en Etolie, c'étoit Démosthène qui les commandoit; s'ils perdirent mille de leurs meilleurs soldats à Délium dans la Béotie, ce fut sous le commandement d'Hippocrate. Et pour ce qui est de la peste dont Athènes fut affligée, le prin-

(*a*) Thucydide raconte cette histoire dans son troisième livre.

cipal reproche en est dû à Périclès, qui enferma dans la ville, à cause de la guerre, tout le peuple de la campagne, ce qui, par le changement des lieux et par la différente manière de vivre, produisit cette horrible contagion.

Aucune de ces calamités ne fut imputée à Nicias. Au contraire, ce fut lui qui prit l'île de Cythère [16], si commodément située pour faire des courses dans la Laconie, et qui étoit alors occupée par les Lacédémoniens. Il reprit en Thrace plusieurs places qui s'étoient révoltées contre les Athéniens, et les remit sous leur obéissance. Ayant forcé les Mégariens de se renfermer dans leur ville, il se rendit d'abord maître de l'île de Minoa (*a*). De là il alla s'emparer bientôt après du port de Nisée (*b*); et ayant fait une descente dans les terres de Corinthe, il vainquit dans un grand combat, et tailla en pièces un grand nombre de Corinthiens, et tua leur général Lycophron. Dans cette dernière expédition, il eut le malheur, sans le savoir, de laisser les corps de deux de ses gens, qui échappèrent à la recherche quand on enleva les morts

(*a*) Ile vis-à-vis de Mégare.

(*b*) Port de Mégare. Phocion le joignit depuis à la ville par deux longues murailles.

pour les enterrer. S'en étant aperçu comme il s'en retournoit, il arrêta sa flotte, et envoya un héraut aux ennemis leur demander la permission d'enlever ces deux morts. Or, c'est une loi et une coutume recue de tout temps, que ceux qui demandent une treve pour retirer leurs morts, semblent céder la victoire; de sorte qu'il ne leur est plus permis de dresser un trophée, parce qu'en effet ceux qui ont ces morts en leur puissance sont les vainqueurs, et que ceux qui les demandent sont les vaincus, comme n'étant pas en leur puissance de les enlever. Mais Nicias aima mieux abandonner la victoire et trahir sa réputation, que de laisser deux de ses citoyens sans les honneurs de la sépulture [17].

Après avoir ravagé toute la côte de la Laconie, et mis en fuite les Lacédémoniens qui avoient voulu s'y opposer, il s'empara du fort de Thyrée [18] qui étoit occupé par les Eginetes, il les fit tous prisonniers, et les mena à Athènes. Le capitaine Démosthène ayant fortifié Pylos, tous les peuples du Péloponèse quittant l'Attique, où ils faisoient le dégât, y accoururent avec une nombreuse armée de terre, et une grosse flotte pour l'assiéger [19]. Mais ayant été vaincus dans un grand combat, ils jetèrent environ quatre cents hom-

mes dans l'île de Sphactérie (a). Les Athéniens trouvèrent qu'il étoit très-important pour eux, comme il l'étoit en effet, de les faire prisonniers. Mais ce siége étoit très-difficile, parce que le pays étoit sec et aride, et qu'il étoit très-mal-aisé, et d'une grosse dépense d'y conduire les convois; car en été il falloit faire un grand circuit (b), et en hiver cela devenoit entièrement impossible. C'est pourquoi fâchés d'avoir fait cette entreprise, ils se repentirent d'avoir mal accueilli l'ambassade des Lacédémoniens, qui venoit pour traiter de la paix. Ils la renvoyèrent par les conseils et par les menées de Cléon, qui cherchoit par ce moyen à contrarier Nicias, dont il étoit l'ennemi déclaré; car voyant que Nicias aidoit les Lacédémoniens de tout son crédit pour leur faire obtenir ce qu'ils demandoient, parce qu'il y trouvoit l'avantage des Athéniens, lui, de son côté, persuada au peuple de rejeter toutes les propositions d'accommodement. Mais comme le siége de Pylos traînoit en longueur, et que leur armée y souffroit de grandes incommodités et une extrême disette, alors ils commencèrent à s'irriter

(a) Ile très-voisine de Pylos, dont elle couvre le port.

(b) Il falloit doubler tout le Péloponèse.

contre Cléon. Celui-ci en rejetoit toute la faute sur Nicias, et lui reprochoit que, par sa timidité et par sa mollesse, il laissoit échapper les ennemis; et que s'il avoit été, lui, à la tête de cette armée, ces Spartiates n'auroient pas tenu si long-temps. Alors les Athéniens lui dirent tout d'une voix : « Que « ne vas-tu donc tout-à-l'heure contre ces « Spartiates ? Et Nicias lui-même se levant, « dit, qu'il lui cédoit volontiers l'honneur de « cette expédition contre Pylos ». En même temps il lui ordonna de lever autant de troupes qu'il le jugeroit nécessaire, et de s'embarquer. « Ne t'amuse point ici, *ajouta-t-il*, « à faire de ces bravades que le plus lâche « peut faire, parce qu'on les fait sans danger, « et va rendre à ton pays quelque service « important et considérable ».

Cléon, surpris et étonné qu'on l'eût pris au mot, commença d'abord à reculer et à vouloir se dédire; mais les Athéniens lui ordonnant de partir, et Nicias criant après lui, alors le courage enflé et son ambition rallumée, non-seulement il se chargea de cette expédition, mais il eut encore la folie, en s'embarquant, de limiter un temps, et de dire, « qu'en moins de vingt jours, il passe-« roit au fil de l'épée les ennemis, ou qu'il « les ameneroit prisonniers à Athènes ». Les

Athéniens furent plus tentés d'en rire que de le croire ; car ils étoient accoutumés à se faire un jeu de sa vanité et de sa folie, et d'en plaisanter [20]. On raconte qu'un jour qu'il devoit parler dans une assemblée du peuple, il se fit attendre fort long-temps ; il vint enfin très-tard avec une couronne de fleurs sur la tête, et en arrivant, il pria le peuple de remettre l'assemblée au lendemain; « car, *dit-il*, je n'ai pas le temps de vous « parler aujourd'hui, parce que je dois trai- « ter quelques étrangers qui sont venus me « voir, et que j'ai fait un sacrifice ». Les Athéniens riant de cette belle raison, se levèrent et congédièrent l'assemblée. Cependant, malgré sa folie dont on se moquoit, il fut si favorisé de la fortune, qu'après Démosthène [21], personne ne se comporta mieux que lui ; car il obligea tous les Spartiates qui n'avoient pas été tués dans le combat, à se rendre, et les mena prisonniers à Athènes avant le temps qu'il avoit fixé.

Ce fut un très-grand affront pour Nicias; car s'il est honteux de jeter son bouclier dans le combat, on regarda comme un acte plus honteux et plus lâche encore d'avoir abandonné volontairement par timidité le commandement de l'armée, et cédé à son ennemi l'occasion de faire un si grand exploit, et se

déportant lui-même d'une charge qui lui avoit été donnée. Aussi le poète Aristophane, dans sa comédie des *Oiseaux*, se moque ouvertement de lui en ces termes : « O! de par Jupiter, il n'est pas temps pour nous de sommeiller, ni d'imiter les lenteurs et les remises de Nicias ». Et dans sa pièce intitulée les *Laboureurs*, il introduit deux Athéniens, dont l'un veut se racheter pour ne pas aller commander, et dit :

LE PREMIER ATHÉNIEN.

« Je veux cultiver mes terres ».

LE SECOND ATHÉNIEN.

« Qui est-ce qui t'en empêche » ?

LE PREMIER.

« C'est vous. Cependant je suis prêt à donner mille drachmes, si vous voulez me dispenser d'aller commander ».

LE SECOND.

« Hé bien, nous les recevons, car nous en aurons deux mille, en joignant les mille que Nicias nous offre pour le même sujet ».

Mais Nicias ne fit pas seulement par là une grande tache à sa réputation, il fit encore plus de tort à sa ville, en laissant monter

Cléon à ce degré de gloire et de puissance; qui lui inspirèrent une fierté insupportable et une audace que l'on ne put plus refréner, et qui attirèrent les plus grandes calamités sur Athènes, et sur Nicias lui-même. Car Cléon, depuis ce moment, foulant aux pieds toute l'honnêteté et la décence qu'on apportoit alors dans les assemblées, donnant le premier l'exemple de crier à tue-tête, de rejeter ses habits en arrière, et de paroître presque nu, de frapper sur ses cuisses, et d'aller et venir en haranguant, introduisit, parmi les orateurs, et parmi tous ceux qui se mêloient du gouvernement, une licence effrénée et un mépris de toutes les bienséances, qui produisirent bientôt un bouleversement général dans les affaires et une horrible confusion.

Alcibiade commençoit alors à se pousser dans le gouvernement, et à haranguer le peuple. Il n'étoit pas si licencieux ni si corrompu que les autres; mais on peut dire de lui, ce qu'Homère dit du terroir d'Egypte, qu'à cause de sa bonté et de sa grande fertilité, « il porte beaucoup de drogues médicinales « très-excellentes, mais aussi quantité de « poisons (*a*). Il en étoit de même du naturel d'Alcibiade : il se portoit impétueusement et

(*a*) Odyss. liv. IV, v. 230. *A. L. D.*

avec éclat dans les deux excès contraires, et par là il causa dans la république de grands changements. De là vint que Nicias, après même qu'il fut débarrassé de Cléon, n'eut pas le temps de calmer entièrement la ville, et d'y rétablir la tranquillité; mais lorsqu'il avoit déjà remis les affaires dans le chemin de salut, il fut obligé d'y renoncer, et se vit encore entraîné dans les horreurs de la guerre par l'impétuosité et par la violence de l'ambition d'Alcibiade, et voici comment cela arriva.

Ceux qui s'opposoient le plus opiniâtrément à la paix de la Grèce, étoient Cléon et Brasidas; le premier, parce que la guerre cachoit ses vices et sa méchanceté; et le second, parce qu'elle donnoit un nouveau lustre à sa vertu. Car en effet, elle donnoit à l'un des occasions de commettre de grandes injustices, et à l'autre celles de faire de grandes et de belles actions. Mais après qu'ils eurent été tués tous les deux dans le combat qui fut donné près d'Amphipolis (*a*), Nicias voyant d'un côté les Spartiates qui désiroient la paix depuis long-temps, et de l'autre les Athéniens qui n'espéroient plus de si grands

(*a*) Dans la Thrace, sur le fleuve Strymon, la troisième année de l'olympiade lxxxix, 420 ans avant l'ère chrétienne.

avantages de la guerre, tous également fatigués, et laissant, pour ainsi dire, tomber les armes de leurs mains, employa tous ses moyens à faire renaître l'amitié entre ces deux villes, à délivrer tous les autres Grecs des maux dont ils étoient accablés, à les remettre en repos, et par ce moyen, à les rétablir tous dans une félicité durable. Il trouva d'abord les riches, les vieillards et les laboureurs très-disposés à la paix; et en parlant aux autres en particulier, il fit tant par ses raisons et par ses remontrances, qu'il les rendit moins vifs et moins ardents pour la guerre. Ayant heureusement porté les choses en ces termes, il réveilla les espérances des Lacédémoniens, en leur faisant entendre que tout étoit favorablement disposé pour la paix, et en les pressant d'y concourir. Les Lacédémoniens ajoutèrent foi à ses paroles, à cause de l'honnêteté et de la bonté qu'ils avoient toujours reconnues en lui et dont il venoit encore tout récemment de leur donner des preuves par tous les soins qu'il prit des prisonniers qui avoient été faits à Pylos, et dont il adoucit extrêmement l'infortune.

Ils commencèrent d'abord par faire une trève d'un an, pendant laquelle se trouvant tous les jours les uns avec les autres, et goû-

tant les douceurs de la sûreté et du repos, et les charmes de pouvoir être en commerce avec leurs amis et avec les étrangers, ils désiroient avec passion de passer une vie sans guerre, et qui ne fût point souillée de sang. Ils entendoient avec de grandes démonstrations de joie les chœurs de leurs tragédies chanter, « Que les araignées fassent désor« mais leurs toiles sur nos lances et sur nos « boucliers ». Et ils se ressouvenoient, avec plaisir, de celui qui a dit, « Que ceux qui « s'endorment dans le sein de la paix, ne « sont point réveillés en sursaut par le son « des trompettes, mais que leur sommeil est « agréablement dissipé par le paisible chant « du coq ». Rejetant donc et maudissant ceux qui disoient qu'il étoit porté par les destinées que la guerre dureroit trois fois neuf ans [22]; et parlant les uns avec les autres, et s'entretenant de leurs affaires, ils finirent par conclure un traité de paix [23]. La plupart ne doutoient plus qu'ils ne fussent véritablement délivrés de toutes leurs misères, et n'avoient dans la bouche que le nom de Nicias, disant que c'étoit un homme aimé des Dieux, qui pour le récompenser de sa piété, lui avoient donné un nom tiré du plus grand et du plus beau de tous les biens; car ils étoient entièrement persuadés que cette paix étoit l'ou-

vrage de Nicias, comme la guerre avoit été celui de Périclès. En effet, celui-ci, pour des causes assez légères, les avoit précipités dans des calamités sans nombre, et celui-là leur avoit fait oublier tous leurs maux en les rendant amis. Voilà pourquoi ils appellent encore aujourd'hui cette paix *Nicieium*, comme qui diroit *le chef-d'œuvre de Nicias.*

Dans les articles de cette paix, il fut convenu qu'ils rendroient réciproquement les places et les prisonniers, et que l'on tireroit au sort ceux qui feroient les premiers cette restitution. Nicias, suivant Théophraste, acheta à force d'argent le sort, afin que ce fût aux Lacédémoniens à évacuer les premiers les places des Athéniens. Les Corinthiens et les Béotiens étoient fort mécontents de ce traité; et par leurs griefs, et par leurs plaintes, ils sembloient rappeler la guerre. Mais Nicias persuada aux Athéniens et aux Lacédémoniens d'ajouter, comme un dernier sceau et un dernier lien à cette paix, une ligne offensive et défensive, qui les rendroit plus redoutables à ceux qui voudroient se séparer d'eux, et plus sûrs les uns des autres.

Pendant que tout cela se passoit, Alcibiade, qui n'étoit pas né pour le repos, et qui d'ailleurs étoit piqué contre les Lacédémoniens, de ce qu'ils ne s'adressoient qu'à Nicias, dont

ils avoient une très-grande opinion, et qu'au contraire, ils le méprisoient et ne faisoient de lui aucun compte, avoit bien d'abord fait tous ses efforts pour s'opposer à cette paix et pour la rompre, mais il n'avoit pu y réussir. Cependant peu de temps après, voyant que les Athéniens n'étoient plus si contents des Lacédémoniens, et qu'ils croyoient même en recevoir des torts fort considérables, en ce qu'ils avoient fait une ligue avec les Béotiens, et qu'ils n'avoient pas restitué la ville de Panacte (a) et celle d'Amphipolis en l'état qu'elles étoient avant la guerre, il s'attacha à ces griefs, et irrita le peuple, en les faisant valoir et en les exagérant l'un après l'autre. Enfin, ayant fait venir une ambassade d'Argos, il cherchoit à moyenner et à faire conclure une ligue entre les Argiens et les Athéniens.

Ces nouvelles portées à Sparte, les Lacédémoniens envoient des ambassadeurs à Athènes avec des pleins pouvoirs. Ces ambassadeurs introduits dans le conseil, déduisirent leurs plaintes, et firent leurs demandes. Il n'y eut personne qui ne les trouvât très-raisonnables et très-justes. Alcibiade craignant donc que, par ces mêmes discours, ils n'en-

(a) Ville de l'Attique, limitrophe de l'Attique et de la Béotie. *A. L. D.*

traînassent aussi le peuple, s'avisa de les circonvenir par ses artifices et par ses sermens, en les assurant « qu'il les aideroit de tout son « crédit, pourvu qu'ils ne se vantassent point « d'avoir les pleins pouvoirs de Sparte, et « qu'ils assurassent qu'ils n'en étoient pas « munis; que c'étoit là le seul moyen d'obte-« nir toutes leurs demandes ». Ces ambassadeurs le crurent, et se séparant de Nicias, ils s'attachèrent à lui. Cette démarche faite, Alcibiade les mena d'abord à l'assemblée du peuple; et là il leur demanda à haute voix « s'ils étoient pourvus des pleins pouvoirs né-« cessaires pour régler toutes choses ». Ils dirent que non. Et alors Alcibiade, changeant tout-à-coup contre leur attente, appela le conseil à témoin de leurs discours, et exhorta le peuple « à ne croire ni écouter des « hommes qui mentoient si ouvertement, et « qui sur le même sujet disoient aujourd'hui « une chose, et demain tout le contraire ». On ne sauroit exprimer le trouble et la surprise de ces ambassadeurs. Nicias lui-même ne savoit que penser ni que dire, mais il étoit saisi de douleur et d'étonnement. Et sur l'heure même, le peuple se mit en devoir de faire venir les ambassadeurs d'Argos pour conclure avec eux la ligue. Mais dans ce moment, un grand tremblement de terre vint au

secours de Nicias, et rompit l'assemblée. Le lendemain, le peuple s'étant encore réuni, Nicias fit tant par ses discours et par ses démarches, qu'enfin il obtint, quoiqu'avec beaucoup de peine, un sursis au traité qu'on vouloit faire avec les Argiens, et se fit nommer ambassadeur à Sparte, en assurant que toutes choses iroient bien [24].

Quand il fut arrivé à Sparte, il se vit respecté et honoré de tous les Lacédémoniens, qui le regardoient comme un homme de bien, qui avoit marqué beaucoup d'affection pour eux dans toutes les occasions; mais il ne put rien faire de ce qu'il vouloit, et vaincu par le parti de ceux qui favorisoient les Béotiens, il revint à Athènes sans avoir rien conclu [25]. A son retour il se vit non seulement exposé au mépris et aux reproches de ses concitoyens, mais en danger même de recevoir quelque insulte, car ils étoient fort affligés et fort irrités de l'avoir cru, et d'avoir renvoyé un si grand nombre de prisonniers, et de prisonniers si considérables. Car ces Spartiates, qu'on avoit amenés de Pylos, étoient des premières maisons de Sparte, et avoient les plus puissants de la ville pour parents ou pour amis. Cependant, quelque grande que fût leur colère, ils ne se portèrent à aucun excès contre lui; ils élurent seulement Alci-

biade pour général, firent une ligue avec les Mantinéens et les Eléens, qui avoient quitté le parti de Lacédémone, y joignirent les Argiens, et envoyèrent des troupes à Pylos faire le dégât dans la Laconie. Ainsi ils se replongèrent dans la guerre qu'ils avoient voulu éviter.

Comme le différent d'Alcibiade avec Nicias étoit dans sa plus grande force, arriva le temps de l'ostracisme, que les Athéniens avoient coutume de renouveler à certains intervalles, pour éloigner pendant dix années un de ceux qui étoient les plus suspects pour leur réputation, ou les plus enviés pour leurs richesses. Ils furent alors tous deux vivement troublés, voyant le danger qui les menaçoit, et ne doutant point que l'ostracisme ne tombât sur l'un ou sur l'autre ; car les Athéniens détestoient la vie d'Alcibiade, et redoutoient son audace et sa fierté, comme cela paroît plus clairement par tout ce que nous en avons dit dans sa vie, et Nicias avoit excité une furieuse envie par ses richesses et par sa manière de vivre, où l'on ne découvroit rien de populaire, ni aucune sorte de douceur ou d'humanité ; mais qui au contraire étoit retirée et tournée vers l'oligarchie, et paroissoit entièrement étrange et sauvage. D'ailleurs, en s'opposant toujours à leurs cupidités sans

les ménager, et en les forçant de prendre toujours les partis les plus utiles, il leur étoit devenu odieux. En un mot, il s'éleva alors deux partis, qui partagèrent la ville; l'un celui des jeunes gens, qui vouloient la guerre; et l'autre celui des vieillards, qui souhaitoient la paix. Le premier s'efforçoit de faire tomber l'ostracisme sur Nicias; et l'autre, de le détourner sur Alcibiade. « Mais dans « une sédition, c'est ordinairement le plus « méchant qui prospère et qui monte au pre« mier degré d'honneur ». Cela fut vrai dans cette circonstance; car les divisions qui régnoient dans la ville, donnèrent de l'autorité aux plus audacieux, aux plus insolents, et aux plus fourbes des hommes. De ce nombre étoit Hyperbolus, du bourg de Périthoïdes (*a*), homme qui ne tiroit son audace d'aucun crédit, ni d'aucun mérite qu'il eût; mais qui devoit tout son mérite et tout son crédit à son audace, et qui étoit la honte et le déshonneur de sa ville par ce crédit même qu'il y avoit acquis.

Cet homme qui se trouvoit alors fort à couvert de l'ostracisme, comme plus digne des fers, que d'un bannissement qui ne tom-

(*a*) Bourg de l'Attique, qui tiroit son nom de Pirithoüs, et qui se trouvoit près des montagnes qui touchent la Béotie. *A. L. D.*

boit jamais que sur les premiers de l'état, et qui se flattoit que si l'un de ces deux personnages venoit à être banni, il se trouveroit à la tête du parti opposé à celui qui resteroit dans la ville, paroissoit ravi du danger qui les menaçoit tous deux, et cherchoit à irriter le peuple. Mais Nicias et Alcibiade voyant sa méchanceté, et s'étant abouchés secrètement, réunirent les deux partis; et devenus par là les plus forts, ils évitèrent le bannissement qu'ils firent tomber sur Hyperbolus lui-même. D'abord le peuple ne fit qu'en rire; mais ensuite prenant l'affaire plus sérieusement, il en fut indigné, dans la pensée que l'ostracisme tombé sur un sujet si indigne, étoit flétri et déshonoré. Les Athéniens en effet étoient persuadés qu'il y avoit une sorte d'honneur et de dignité dans cette punition pour un Thucydide, pour un Aristide, et pour d'autres personnages de ce mérite; mais que c'étoit un très-grand honneur pour un Hyperbolus, et que ce malheureux pouvoit tirer un très-grand sujet de vanité d'avoir été puni de ses vices comme les plus honnêtes gens l'étoient de leurs vertus. Et c'est aussi ce que Platon, le poète comique, fait entendre lorsqu'il dit en parlant de lui: « Il est bien vrai qu'il mé-
« ritoit d'être châtié pour ses vices et pour
« ses mœurs corrompues; mais les flétrissures

« dont il est couvert, n'étoient pas dignes « du châtiment qu'il a reçu. L'ostracisme n'a « pas été inventé pour de vils esclaves ».

Aussi, depuis ce temps-là, n'y eut-il plus personne de banni par l'ostracisme : Hyperbolus fut le dernier; et Hipparchus, du bourg de Cholargue (*a*), avoit été le premier, comme proche parent du tyran. De tout ceci, il résulte que la fortune est une chose sur laquelle on ne peut asseoir de jugement ferme et solide, et qui échappe à tous nos raisonnements. Car si Nicias eût partagé le danger de ce bannissement avec Alcibiade, il seroit arrivé de deux choses l'une ; ou il auroit été vainqueur, et auroit chassé son ennemi, et par là il seroit demeuré dans la ville maître de tout, ou il auroit été vaincu et chassé lui-même; et en ce cas, il seroit sorti de la ville avant ses derniers malheurs, et auroit conservé la réputation d'un très-sage et d'un très-excellent capitaine. Je sais bien que Théophraste écrit que le bannissement d'Hyperbolus fut la suite et l'effet de la dissension de Phæax avec Alcibiade, et non pas de Nicias. Mais la plupart des auteurs l'écrivent comme je viens de le raconter.

Cependant les ambassadeurs des Egestains

(*a*) Bourg de l'Attique, près du Pirée et de la rivière du Céphise. *A. L. D.*

et ceux des Léontins, arrivèrent à Athènes pour presser les Athéniens de porter la guerre en Sicile. Nicias s'opposoit de toutes ses forces à cette expédition; mais il fut vaincu par l'adresse et par l'ambition d'Alcibiade [26], qui, avant le jour de l'assemblée, avoit gagné et corrompu le peuple par ses discours, en le remplissant de vaines espérances. De sorte que les jeunes gens dans les lieux d'exercice, et les vieillards dans les ateliers et dans les lieux d'assemblée, ne s'occupoient qu'à tracer la figure de la Sicile, et qu'à s'entretenir de la nature et de la qualité de la mer dont cette île est environnée, de la bonté de ses ports, et des plages qu'elle a du côté qui regarde l'Afrique. Car ils ne se proposoient pas la Sicile pour le prix de la guerre qu'ils entreprenoient; mais ils méditoient d'en faire leur place d'armes, et leur arsenal, d'où ils partiroient pour aller conquérir Carthage, et se rendre maîtres de toute l'Afrique et de la mer jusqu'aux colonnes d'Hercule. Comme ils faisoient leurs préparatifs pour ce grand dessein, Nicias, qui s'y opposoit, n'eut pour lui ni le peuple, ni les nobles: car les riches craignant que leur opposition ne fût mal interprétée, et qu'on ne crût qu'ils la faisoient uniquement de peur de servir et de faire beaucoup de dépense pour

équiper des galères, se tinrent en repos contre leur sentiment. Cependant Nicias ne se rebuta pas et ne voulut pas renoncer à son entreprise; mais dès que les Athéniens eurent, par un décret, ordonné qu'on feroit la guerre, et qu'on le nommeroit le premier général avec Alcibiade et Lamachus, il se leva dans la première assemblée qui se tint ensuite, parla fortement contre ce projet pour en détourner les Athéniens, protesta hautement contre ce décret; et enfin, il attaqua Alcibiade lui-même, et lui reprocha que pour son intérêt particulier, et pour satisfaire son ambition, il engageoit sa ville dans une guerre d'outre-mer qui seroit dangereuse et funeste à la république. Mais il ne put rien obtenir; au contraire, sa grande expérience le fit juger plus propre à conduire cette entreprise, et rien ne parut plus capable d'en assurer le succès que sa timide et sage prévoyance mêlée avec la hardiesse d'Alcibiade, et avec la douceur [27] de Lamachus; et l'élection en fut d'autant mieux confirmée. D'ailleurs, un des orateurs, nommé Démostratus, celui qui excitoit le plus les Athéniens à cette guerre, se leva, et dit qu'il alloit empêcher Nicias d'alléguer davantage ses vaines excuses; et en même temps, ayant proposé un décret qui donnoit aux généraux un plein

pouvoir de conseiller et de faire, soit à Athènes, soit en Sicile, tout ce qu'ils jugeroient convenable, il porta le peuple à le passer.

Cependant on dit que les prêtres et les sacrificateurs alléguoient beaucoup de choses pour empêcher cette expédition; mais Alcibiade, qui avoit aposté d'autres devins, faisoit courir quelques anciens oracles, qui portoient, « qu'une grande gloire attendoit les Athéniens « en Sicile ». Il lui arriva aussi en même temps des gens qui, revenant du temple de Jupiter Ammon, rapportèrent un oracle du Dieu, où il étoit dit expressément, « que les « Athéniens feroient prisonniers tous les ha- « bitants de Syracuse ». D'un autre côté, on cachoit tout ce qui étoit contraire à ce projet, de peur de paroître troubler, par de malheureux pronostics, une entreprise formée sous d'heureux auspices, car on voyoit bien que les signes les plus visibles et les plus clairs ne pouvoient les en détourner. On fermoit les yeux sur le sacrilège commis sur les Hermès, ou statues de Mercure [28], qui un matin se trouvèrent toutes mutilées, hors une seule, qu'on appeloit l'Hermès d'Andocidès, qui avoit été consacrée par la tribu Egéïde, et qui étoit devant la maison qui appartenoit alors à cet Andocidès; et l'on ne faisoit aucune attention à ce qui étoit arrivé

à l'autel des douze Dieux : car un jeune homme sauta tout-à-coup sur cet autel, se mit à cheval dessus, et se mutila avec une pierre. Dans le temple de Delphes, il y avoit une statue de Pallas toute d'or, qui étoit sur un palmier de bronze, offrande que la ville d'Athènes avoit faite des dépouilles des Mèdes ; une troupe de corbeaux étant venue se poser sur cette statue, la becqueta pendant plusieurs jours, rongea le fruit du palmier, qui étoit d'or, et finit par l'abattre.

Les Athéniens, pour éluder ces présages, disoient que c'étoient des fictions imaginées par les habitants de Delphes, que les Syracusains avoient gagnés. Il y eut un oracle qui ordonna aux Athéniens de faire venir de Clazomène à Athènes la prêtresse de Minerve. Ils envoyèrent donc chercher cette prêtresse, qui s'appeloit Hesychia (*repos*); et le Dieu conseilloit sans doute à la ville, par cet oracle, de se tenir en repos. L'astrologue Meton, soit qu'il fût effrayé par tous ces prodiges, soit que par les règles de son art, ou par quelque raisonnement humain, il craignît l'issue de cette guerre, dans laquelle il devoit avoir un commandement, contrefit le fou, et mit le feu à sa maison. D'autres disent qu'il ne supposa point de folie; mais qu'ayant mis le feu la nuit à sa

maison, il alla le lendemain à l'assemblée du peuple dans un état très-pitoyable; et que là, comme si cet incendie étoit arrivé par accident, il supplia les citoyens d'avoir égard à son infortune, et de dispenser de ce voyage de Sicile son fils, qui devoit commander et défrayer une galère, et qui étoit sur le point de s'embarquer. Le démon de Socrate donna en cette occasion à cet homme sage les signes ordinaires dont il se servoit pour l'avertir de ce qui devoit arriver, et lui déclara que ce voyage seroit funeste à la ville [29]. Socrate le dit dans le temps même à ses amis, et le bruit s'en répandit aussitôt partout. Bien des personnes furent encore découragées de ce que les fêtes d'Adonis se rencontrèrent précisément dans les jours où l'on embarqua les troupes. Les femmes athéniennes célébroient alors ces fêtes, pendant lesquelles toute la ville étoit pleine d'images de morts et de convois funèbres, et retentissoit des cris et des gémissements des femmes qui les suivoient; de sorte que tous ceux qui faisoient quelque compte de ces sortes de présages, étoient très-affligés, et craignoient beaucoup que tout ce grand appareil, et cet armement si brillant et si magnifique, ne perdît bientôt tout cet éclat, et ne se flétrît comme une fleur [30].

Pour revenir à Nicias, de s'être toujours

opposé à cette expédition pendant qu'on en délibéroit dans l'assemblé du peuple, et, après avoir été nommé général, de ne s'être laissé ni enfler par de vaines espérances, ni éblouir par la grandeur et par l'importance de cet emploi, et d'avoir toujours persisté dans son opposition sans jamais changer, c'est l'action d'un homme de bien, et d'un homme sage. Mais, après avoir vu qu'il ne pouvoit ni détourner les Athéniens de cette guerre par tous ses efforts, ni s'exempter de cette charge par ses prières, et que le peuple le prenant pour ainsi dire au corps, le portoit et le mettoit à la tête de cette puissante armée, alors il n'étoit plus temps de montrer sa craintive prévoyance, d'user de lenteur, jusqu'à regarder toujours derrière lui comme un enfant, en répétant sans cesse que cette guerre étoit entreprise contre toute sorte de raison et contre toutes les règles de la prudence, et qu'elle se faisoit malgré lui. En effet, il avoit grand tort de refroidir par là l'ardeur des deux autres généraux, d'abattre le courage des troupes, et d'émousser cette pointe et cette fleur de confiance et d'espérance qui assurent le succès des grandes actions. Il falloit marcher d'abord aux ennemis, s'attacher à eux, et, en donnant des batailles, forcer la fortune à rougir des maux qu'elle leur préparoit.

Mais il fit tout le contraire ; car Lamachus ayant proposé d'aller droit à Syracuse, et de donner d'abord un combat devant ses murailles [31], et Alcibiade étant d'avis de commencer par faire révolter les villes contre les Syracusains, et ensuite de marcher contr'eux, il rejeta ces deux avis, et dit qu'il falloit côtoyer tranquillement la Sicile, pour faire voir leurs armes et leurs galères, et de là s'en retourner à Athènes, après avoir laissé seulement quelques troupes aux Egestains, pour leur aider à se défendre. Cet avis rompit tous les projets des autres généraux, et abattit leur fierté et leur courage.

Peu de temps après, les Athéniens ayant rappelé Alcibiade pour lui faire son procès, Nicias resté avec le titre de second général, mais étant en effet le premier en autorité, ne cessa d'user de remises, tantôt restant dans l'inaction, tantôt parcourant le long des côtes, tantôt perdant le temps à délibérer ; de sorte que cette fleur d'espérance qui brilloit dans ses troupes, fut fanée et flétrie ; et au contraire, la crainte et la frayeur, dont les ennemis avoient été saisis à la première vue de cette armée si puissante et si formidable, furent dissipées avant qu'il eût rien entrepris. Il est vrai qu'avant le départ d'Alcibiade, ils s'avancèrent vers Syracuse avec soixante ga-

lères, dont ils en rangèrent cinquante en bataille à l'entrée du port, et envoyèrent les dix autres pour reconnoître la place. Celles-ci s'étant avancées jusqu'au pied des murailles, firent crier par un héraut, « que les Léon-« tins pouvoient rentrer en possession de leur « ville et de leurs terres [32] ». En même temps, elles s'emparèrent d'une galère ennemie, qui portoit les tables où étoient écrits par nom et surnom tous les Syracusains, selon leurs tribus. Jusque-là ces tables avoient toujours été gardées loin de la ville, dans le temple de Jupiter Olympien. Mais alors on les avoit fait venir pour faire le dénombrement de ceux qui étoient en âge de porter les armes. Quand les Athéniens les eurent portées aux généraux, les devins voyant ce nombre infini de noms qui comprenoient tout le peuple de Syracuse, furent consternés dans la crainte que ce ne fût là l'accomplissement de l'oracle qui portoit « que les Athéniens feroient « prisonniers tous les Syracusains [33] ». Cependant, on prétend que cet oracle fut accompli à la lettre par un autre exploit des Athéniens, lorsque Callippus, après avoir tué Dion, se rendit maître de Syracuse.

Alcibiade étant parti de Sicile avec peu de gens, toute l'autorité se trouva entre les mains de Nicias. Car Lamachus étoit bien

un homme de grand courage, plein de justice, et qui ne s'épargnoit nullement dans les combats, mais si pauvre et si simple, que toutes les fois qu'il avoit commandé l'armée, dans les comptes qu'il rendoit à son retour, il n'oublioit jamais de marquer, « tant pour son « habit, tant pour ses pantoufles ». Au lieu que Nicias étoit un homme fier de toutes ses grandes qualités, et surtout de sa réputation et de ses richesses. On dit qu'un jour, dans une autre occasion, les généraux Athéniens étant assemblés dans le conseil pour délibérer sur une affaire importante, Nicias ordonna au poète Sophocle, qui étoit un des généraux, de dire le premier son avis, parce qu'il étoit le plus vieux. « Je suis vraiment le plus vieux, « si l'on compte les années, lui répondit So-« phocle; mais vous êtes mon ancien, si l'on « a égard au mérite et aux services que vous « avez rendus ». Nicias tenant donc Lamachus comme à ses ordres, quoiqu'il fût plus homme de guerre que lui, et meilleur capitaine, usant toujours avec timidité et lenteur de ses forces, et ne faisant que rôder autour de la Sicile toujours loin des ennemis, releva l'audace des Syracusains. Ensuite étant allé mettre le siége devant Hybla, qui n'étoit qu'une petite ville, et l'ayant levé peu de jours après, il se fit généralement mépriser.

Enfin, il se retira à Catane [34], sans avoir fait d'autre exploit que de ruiner Hyccara, petit bourg des Barbares, d'où l'on dit qu'étoit la courtisane Laïs, qui, fort jeune alors, fut vendue parmi les autres prisonniers, et menée dans le Péloponèse.

Sur la fin de l'été, il fut averti que les Syracusains ayant repris courage, se disposoient à l'attaquer les premiers ; et que déjà leur cavalerie venoit avec insolence l'insulter jusque dans son camp, lui demandant, avec de grandes risées, « s'il n'étoit pas plutôt « venu pour s'établir à Catane, que pour ra- « mener les Léontins dans leurs pays ». Il se détermina donc, quoiqu'avec beaucoup de peine, à profiter de cette occasion, et à faire voile vers Syracuse. Mais comme il vouloit avoir le temps d'établir son camp devant la place, et d'y prendre ses quartiers à son aise et sans crainte [35], il envoya secrètement de Catane à Syracuse un homme, comme un transfuge, pour donner avis aux Syracusains que s'ils vouloient surprendre le camp des Athéniens sans défense, et se rendre maîtres de leurs armes et de leurs bagages sans coup férir, ils n'avoient qu'à venir avec leur armée un certain jour qu'il leur marquoit ; car les Athéniens passant la plus grande partie du temps dans la ville, les habitants, amis des

Syracusains, avoient résolu, sitôt qu'ils les verroient arriver, de se saisir des portes, et de mettre le feu à leur flotte; que déjà le nombre de ceux qui avoient fait ce complot étoit très-grand, et qu'ils n'attendoient que leur approche.

Voilà le plus grand trait d'habileté que Nicias ait fait en Sicile; car ayant, par ce stratagème, obligé les ennemis de sortir de leur ville avec toutes leurs troupes, et de la laisser sans défense, il y arriva de Catane avec toute sa flotte, se rendit d'abord maître de tous les ports, et choisit tout à son aise pour son camp un lieu avantageux, où les ennemis ne pouvoient se prévaloir contre lui de ce qui les rendoit les plus forts, et d'où il pouvoit leur faire la guerre sans obstacle, avec ce qui faisoit le plus sa force et sa confiance. Les Syracusains, arrivés à Catane, et se voyant si honteusement trompés, s'en retournèrent à Syracuse; et pleins de dépit, ils se mirent en bataille devant les murailles; Nicias sortit de ses retranchements, les attaqua et les battit. Il ne leur tua pourtant pas beaucoup de monde, car leur cavalerie arrêta la poursuite. Et comme Nicias avoit rompu tous les ponts qui étoient sur la rivière, il donna lieu au capitaine Hermocrate de dire, en encourageant les Syracusains: « Nicias est

« plaisant ; il est à la tête d'une armée pour « ne pas combattre, comme s'il étoit venu « pour toute autre chose que pour le combat ». Mais, malgré ce bon mot, Nicias combattit, et les Syracusains furent battus. Leur épouvante et leur frayeur furent même si grandes, qu'au lieu de quinze généraux qu'ils avoient alors, ils n'en nommèrent que trois, auxquels le peuple promit par serment qu'il les laisseroit maîtres absolus de résoudre et d'exécuter tout ce qu'ils jugeroient à propos, sans attendre de nouveaux ordres [36].

Le temple de Jupiter Olympien étoit assez près du camp des Athéniens, qui auroient bien voulu s'en rendre maîtres, parce qu'il étoit plein d'offrandes d'or et d'argent, que la dévotion des rois et des peuples y avoit consacrées. Nicias différant de jour en jour d'envoyer des troupes pour s'en saisir, en perdit l'occasion, et donna le temps aux Syracusains d'y faire passer un détachement pour le défendre ; ce qu'il fit à dessein, dans la crainte que ses soldats venant à piller ce temple, le public n'en retirât aucun profit, et que le sacrilége retombât sur lui seul [37].

La nouvelle de cette grande victoire fut bientôt portée dans toute la Sicile, mais Nicias n'en tira pas le moindre avantage ; car, peu de jours après, il ramena ses troupes à la

ville de Naxe (*a*), où il hiverna, consumant de grandes provisions avec une si grosse armée, et ne faisant rien de considérable avec quelques Siciliens, qui s'étoient venus rendre à lui ; de sorte que les Syracusains, revenus de leur consternation et pleins d'audace, retournèrent à Catane, ravagèrent tout le pays, et brûlèrent le camp des Athéniens. On rejetoit ces désavantages sur Nicias, qui, à force de raisonner, de différer et de se précautionner, perdoit tout le temps d'agir; mais quand il faisoit tant que de mettre la main à l'œuvre, personne ne pouvoit rien trouver à reprendre dans ses actions : car il étoit aussi vif et aussi ardent à exécuter, que timide et lent à entreprendre.

Ayant résolu de ramener pour la seconde fois son armée devant Syracuse, il se conduisit avec tant de prudence, de diligence et de sûreté, qu'il arriva avec sa flotte dans la péninsule de Thapse (*b*), y débarqua et se rendit maître du fort d'Epipoles, avant que les Syracusains en eussent le moindre soupçon. Il battit en cette occasion quelques troupes d'infanterie qu'ils avoient envoyées au secours du fort, fit trois cents prisonniers,

(*a*) Ville entre Catane et Syracuse.

(*b*) Près de Syracuse : elle est jointe au continent par une petite langue de terre.

et mit en fuite leur cavalerie, qui passoit pour invincible. Mais ce qui étonna le plus les Siciliens, et qui parut incroyable aux Grecs, c'est qu'en très-peu de temps il eût environné d'une bonne muraille la ville de Syracuse, dont l'étendue n'est pas moins grande que celle d'Athènes, et que l'inégalité du terrein, le voisinage de la mer et les marais qui l'entourent, rendoient très-difficile à renfermer dans des murailles. Cependant il s'en fallut de peu que ce grand ouvrage ne fût entièrement achevé, quoique Nicias ne jouît pas d'une bonne santé, à cause des soins qui l'occupoient sans cesse, et qu'il fût même attaqué d'une colique néphrétique, à laquelle il est juste d'imputer ce qui manque à cet ouvrage pour sa dernière perfection. Pour moi, je ne peux qu'admirer les soins infatigables du général, et le courage patient des soldats dans les divers succès qu'ils eurent. Le poète Euripide, après leur défaite même, fit pour ceux qui avoient été tués cette glorieuse épitaphe : « Ici gissent ces braves sol-
« dats qui ont battu huit fois les Syracusains,
« c'est-à-dire tant que les Dieux ont été
« neutres [38] ». Et ils ne les ont pas vaincus huit fois seulement, mais plus souvent encore avant que les Dieux et que la fortune se fussent déclarés contr'eux, dans le temps qu'ils

étoient parvenus au plus haut degré de leur puissance. Nicias se trouva en personne à la plupart de toutes ces actions, forçant son corps foible et exténué. Mais, lorsque sa maladie fut dans sa force, il se vit obligé de garder le lit, et il ne retint qu'un petit nombre de gens pour le servir.

Cependant Lamachus, commandant seul l'armée, profita de cette occasion pour combattre les Syracusains qui travailloient à tirer une autre muraille depuis la ville jusqu'à l'enceinte des Athéniens, pour les couper et pour les empêcher de l'achever. Comme dans tous ces combats, les Athéniens avoient ordinairement l'avantage, il arriva un jour qu'emportés par la victoire, ils poursuivirent les Syracusains trop loin, et avec assez de désordre; Lamachus, resté seul avec une poignée de gens, s'arrêta pour soutenir tout l'effort de la cavalerie ennemie, qui venoit fondre sur lui. Cette cavalerie étoit commandée par Callicrate, guerrier distingué par sa valeur; cet officier devançant sa troupe, provoque Lamachus au combat. Lamachus pousse à lui, et reçoit le premier une blessure mortelle; mais il le joint et le perce de son épée : de sorte que dans le même moment, ils tombent tous deux sans vie aux pieds de leurs chevaux. Les Syracusains,

demeurés maîtres du corps et des armes de Lamachus, l'enlèvent; et sans perdre un moment, courent à toute bride aux retranchements des Athéniens, où Nicias se trouvoit sans avoir auprès de lui aucun corps de troupes qui pût le défendre. Cependant averti de leur approche, il cède à la nécessité, se lève, et voyant le grand danger dont il est menacé, il ordonne à ses gens de mettre promptement le feu à tout le bois qui étoit devant les retranchements pour les machines, et aux machines mêmes. Cette précaution arrêta les Syracusains, et sauva Nicias, les retranchements et toutes les richesses des Athéniens; car les ennemis voyant cette flamme qui s'élevoit de tous côtés, se retirèrent.

Après ce combat, Nicias resta seul général avec de grandes espérances; car plusieurs villes se rendoient à lui, et de tous côtés il lui arrivoit des vaisseaux chargés de provisions pour son armée, chacun s'empressant de se déclarer en sa faveur, parce que ses affaires étoient en bon train. Déjà même les Syracusains n'espérant plus de pouvoir défendre leur ville, lui faisoient des propositions d'accommodement; et Gylippe, qui venoit à leur secours de Lacédémone, ayant appris en chemin l'extrémité où ils étoient ré-

duits, environnés d'une bonne muraille qui les resserroit, continua sa route, non plus dans le dessein de défendre la Sicile, qu'il croyoit déjà entre les mains des Athéniens, mais pour conserver au peuple d'Italie les villes qu'ils y avoient, s'il en étoit encore temps. Car la renommée avoit répandu de tous côtés que les Athéniens étoient déjà maîtres de tout, et qu'ils avoient à leur tête un capitaine que sa prudence et les faveurs de la fortune rendoient invincible. Nicias lui-même, rassuré contre son naturel, et se confiant outre mesure dans ses forces et dans ses grands succès, et qui plus est, persuadé par les nouvelles secrètes qu'il avoit tous les jours de Syracuse, et par les gens qu'on lui envoyoit, qu'il alloit incessamment avoir la ville par composition, ne fit aucun compte de l'approche de Gylippe, et n'envoya pas de troupes pour s'opposer à son arrivée; de sorte qu'à la faveur de cette négligence et de ce mépris, Gylippe aborda en Sicile dans un bateau de passage, sans qu'on en sût rien dans le camp de Nicias. Il descendit fort loin de Syracuse, et assembla une grosse armée. Les Syracusains comptoient si peu sur son arrivée, qu'ils avoient convoqué ce jour-là une assemblée pour régler les articles de la capitulation qu'on devoit présenter à Nicias,

et qu'il y en avoit déjà plusieurs qui s'y étoient rendus, et qui disoient qu'on devoit hâter la capitulation, avant que la ville fût entièrement enfermée ; car il ne restoit plus qu'une très-petite partie de la muraille à faire, et elle alloit bientôt être achevée, les matériaux étant tout prêts, et déjà portés sur le lieu.

Dans ce pressant danger, un officier nommé Gongylus, arrive de Corinthe sur une galère à trois rangs de rames. A son arrivée tout le monde s'assemble en foule autour de lui. Il leur dit que Gylippe arrive incessamment, et qu'il est suivi de plusieurs autres galères qui viennent à leur secours. Les Syracusains n'osent ajouter foi à ces nouvelles ; et comme ils sont en balance, ils voient arriver un courrier de Gylippe, qui leur ordonne de sortir en armes au-devant de lui. Alors ils reprennent courage, et pleins d'espérance, ils vont s'armer. Dès que Gylippe fut arrivé devant la place, il met ses troupes en bataille ; Nicias, de son côté, y met aussi les siennes ; et les deux armées étoient prêtes à charger, lorsque Gylippe, posant ses armes à terre, envoie un héraut aux Athéniens leur dire qu'il leur donne toute sûreté pour se retirer, s'ils veulent abandonner la Sicile. Nicias ne daigna pas faire la moindre réponse à cette proposition ; mais quelques-uns de ses soldats se

mettant à rire, demandèrent au héraut : « Si « l'arrivée d'un manteau lacédémonien, et « d'un méchant bâton, rendoit tout d'un coup « la situation des Syracusains bien meilleure, « et les mettoit en état de mépriser les Athé- « niens qui venoient tout récemment de ren- « dre aux Lacédémoniens trois cents de leurs « prisonniers qu'ils tenoient dans les fers, et « tous beaucoup plus forts et plus chevelus « que Gylippe ». Timée écrit que les Siciliens ne firent pas grand cas de Gylippe; car dès qu'ils eurent connu son avarice et son insatiable avidité, ils le méprisèrent, et à son arrivée, ils firent des railleries piquantes sur son manteau et sur ses longs cheveux. Cependant le même historien ajoute, dans la suite, que dès que Gylippe parut, les Syracusains s'assemblèrent autour de lui comme les oiseaux s'assemblent autour d'une chouette, et qu'ils se montrèrent disposés à le suivre. Et cela est beaucoup plus vraisemblable que tout ce qu'il a dit auparavant. Car les Syracusains, voyant dans ce manteau et dans ce bâton la marque et la dignité de Sparte, se rangèrent autour de lui avec toute sorte de respect et d'obéissance. Aussi Thucydide écrit que le salut de la Sicile fut l'ouvrage de Gylippe seul; et Philistus, Syracusain, témoin oculaire de tout ce qui se passa, dit la même chose.

Dans le premier combat, les Athéniens eurent l'avantage, et tuèrent quelques Syracusains, et avec eux Gongylus de Corinthe. Mais le lendemain, Gylippe fit bien voir ce que c'est que l'expérience d'un grand capitaine; car avec les mêmes hommes, les mêmes armes, les mêmes chevaux, et dans les mêmes lieux, en changeant seulement son ordonnance de bataille [39], il défit les Athéniens, et les mena battant jusque dans leur camp. Ensuite, se servant des pierres et des matériaux que les Athéniens avoient apportés pour achever leur muraille, il continua celle que les Syracusains avoient commencée; et en coupant celle des ennemis, il les empêcha de l'achever, de manière qu'ils ne pouvoient plus en tirer aucun avantage contre eux, quand même ils auroient remporté la victoire [40].

Après cet heureux succès, les Syracusains reprenant courage, armèrent plusieurs galères; et sortant en campagne avec leur cavalerie et leurs valets, ils firent beaucoup de prisonniers; et Gylippe alla lui-même par toutes les villes pour les solliciter de se joindre à lui, et il en gagna la plus grande partie qui lui obéirent, et lui donnèrent de puissants secours. De sorte que Nicias, retombé dans ses premières défiances, et considérant le

changement si soudain de ses affaires, recommença à perdre courage; et non content d'envoyer aux Athéniens des gens pour leur représenter l'état des choses, il leur écrivit encore très-fortement pour les presser de lui envoyer une autre armée, ou de retirer la sienne de Sicile, et en même temps pour les supplier de vouloir le décharger du commandement à cause de sa maladie.

Avant que les Athéniens eussent reçu ses lettres, ils avoient été sur le point de lui envoyer une nouvelle armée; mais l'envie qu'avoient excitée ses premiers succès, si heureux pour sa patrie, et si glorieux pour lui, avoit fait retarder cet envoi sous divers prétextes. Ses malheurs firent un effet tout contraire; on se hâta de lui envoyer ce secours, et il fut résolu sur-le-champ que, des deux généraux qu'on nomma pour ses collègues, Démosthène et Eurymédon, le premier partiroit au commencement du printemps avec toute la flote qu'on alloit préparer, et qu'Eurymédon s'embarqueroit, sans attendre la fin de l'hiver, avec dix galères. Ce dernier porta à Nicias cent vingt talents, avec la nouvelle, qu'en attendant que Démosthène pût arriver en Sicile, les Athéniens avoient nommé deux des officiers qui étoient auprès de lui, Ménandre et Euthidème, pour l'aider et le soulager.

Pendant que Démosthène se prépare à faire voile, Nicias est attaqué tout-à-coup par terre et par mer avec un succès bien différent. D'abord une partie de sa flotte est vaincue par celle des Syracusains; mais ensuite il bat la flotte victorieuse, la met en fuite, coule dix de ses galères à fond, et tue beaucoup de monde. Il ne fut pas si heureux sur terre; car n'ayant pu secourir assez promptement ses troupes, Gylippe prit d'assaut le fort de Plemmyrion (*a*), malgré le triple mur qui le défendoit, se rendit maître de tout l'argent, de toutes les provisions et de tout l'équipage de plusieurs galères dont il étoit rempli, et passa au fil de l'épée, ou fit prisonniers, la plus grande partie de ceux qui le gardoient. Mais ce qui est plus considérable encore, il ôta par là à Nicias la facilité des convois; car pendant que les Athéniens étoient maîtres de Plemmyrion, le transport des vivres étoit sûr et prompt; au lieu qu'après l'avoir perdu, il étoit difficile et hasardeux, parce qu'il ne pouvoit se faire sans combat, les ennemis étant à l'ancre devant ce fort. D'ailleurs les Syracusains étoient persuadés que l'échec que leur flotte avoit reçu, ne venoit pas de la force et de la supériorité des ennemis, mais seulement du désordre où ils s'étoient jetés

(*a*) C'étoit un château à l'entrée du gra[illegible].

eux-mêmes en les poursuivant. C'est pourquoi ils se préparoient à un second combat naval avec un appareil plus éclatant et plus imposant. Mais Nicias ne vouloit point tenter la fortune de ce second combat, disant que, dans le temps qu'on attendoit à toute heure une nouvelle flotte, et un grand renfort que Démosthène amenoit en diligence, ce seroit une folie que d'aller hasarder un combat avec des troupes inférieures, déjà fatiguées et mal pourvues. Au contraire, Ménandre et Euthydème, qui venoient d'être nommés pour partager le commandement de l'armée avec Nicias jusqu'à l'arrivée de Démosthène, piqués d'ambition et de jalousie contre ces deux généraux, se hâtoient de faire quelque exploit éclatant avant l'arrivée de l'un et de surpasser la réputation de l'autre. Le prétexte qu'ils donnoient, étoit la gloire d'Athènes, et ils soutinrent avec tant d'ardeur, qu'elle étoit entièrement perdue et ruinée, si l'on évitoit le combat que présentoient les Syracusains, qu'enfin ils forcèrent Nicias à donner la bataille où il fut défait par la ruse d'Ariston de Corinthe, le plus excellent pilote que les Syracusains eussent dans leur armée [41]. Toute la pointe gauche de la flotte des Athéniens fut défaite, comme l'écrit Thucydide, et ils perdirent beaucoup d'hommes et de vaisseaux.

Nicias, vivement affecté et des malheurs qu'il avoit éprouvés pendant qu'il avoit eu seul le commandement, et de celui qu'il s'étoit attiré par la faute que lui avoient fait fait commettre ses collègues, tomba dans la dernière consternation. Cependant les ennemis voient au-dessus du port la flotte de Démosthène dans un appareil aussi magnifique que formidable; car il venoit avec soixante-treize galères montées par cinq mille combattants, et environ trois mille, tant archers que frondeurs et gens de trait; l'éclat des armes, les proues des vaisseaux ornées d'éclatantes enseignes, le bel ordre de l'équipage commandé par de bons officiers, et le son bruyant des clairons et des trompettes; tout offroit à l'ennemi un spectacle aussi pompeux qu'effrayant. Les Syracusains retombent dans leurs premières alarmes; ils ne voient ni fin ni trève à leurs maux; leurs travaux passés, leurs blessures, leurs pertes deviennent inutiles. Mais Nicias ne se réjouit pas long-temps de l'arrivée de ce puissant secours; car dès qu'il se fut abouché avec Démosthène, celui-ci voulut à toute force qu'on allât de suite attaquer les Syracusains, qu'on avançât le danger, et qu'on risquât tout pour prendre Syracuse d'assaut, et s'en retourner aussitôt à Athènes. Nicias, étonné et effrayé de cette précipitation et de cette audace de

Démosthène, le conjuroit de ne rien hasarder follement et en désespéré : il lui remontroit que les délais seroient funestes aux ennemis; qu'ils n'avoient plus ni vivres, ni argent; que leurs alliés étoient prêts à les abandonner; que, pressés bientôt par la disette, ils prendroient le parti de se rendre, comme ils l'avoient voulu faire auparavant. Car il y avoit dans la place des gens qui entretenoient avec lui une secrète intelligence, et qui l'exhortoient à patienter, en l'assurant que les Syracusains étoient fatigués de la guerre et las de Gylippe, et que, pour peu que la nécessité où ils étoient réduits vînt à augmenter, ils se remettroient à sa discrétion.

Comme Nicias faisoit ces représentations d'une manière couverte, et sans rien expliquer trop clairement, Démosthène et les autres généraux les interprétèrent mal, et crurent qu'elles étoient l'effet de sa timidité. « C'étoient là, disoient-ils, ses anciennes « lenteurs, ses remises, ses défiances, ses « craintives précautions, par lesquelles il avoit « perdu et éteint toute la vigueur de ses « troupes, en ne les menant pas d'abord « contre les ennemis, et en attendant pour « les attaquer que ses forces fussent affoiblies « et méprisées ». Tous se rangèrent à l'avis de Démosthène; et Nicias lui-même fut enfin

forcé de s'y rendre. Démosthène, se mettant dès la nuit suivante à la tête des troupes de terre, attaque le fort d'Epipoles; et avant que les sentinelles l'aient aperçu, il tue une partie des ennemis qu'il surprend, et renverse ceux qui se mettent en défense. Non content de cet avantage, il pousse plus loin, et donne dans les bandes des Béotiens, qui, s'étant mis en bataille les premiers, tombent les piques baissées sur les Athéniens, les chassent en poussant de grands cris, et en font un grand carnage. Le trouble et l'effroi se répandent dans le reste de l'armée. Ceux qui combattent encore, et qui conservent leur avantage, trouvent de front ceux qui sont chassés; et ceux qui descendent des hauteurs d'Epipoles pour soutenir les premiers, étant repoussés et blessés même par ceux que la frayeur disperse; et s'imaginant que ces fuyards sont des gens qui les poursuivent, se renversent sur leurs propres troupes, et les traitent en ennemis. Cette confusion dans laquelle ils se trouvent, la frayeur où les jette l'impossibilité de discerner les objets dans l'horreur d'une nuit qui n'étoit ni assez obscure pour qu'on ne pût rien voir, ni assez claire pour que l'on pût distinguer ce que l'on voyoit, mais qui donnoit une lueur infidèle; la lune qui, déjà sur son coucher, ne rendoit qu'une foible

clarté, et tellement offusquée par le mouvement des armes et des soldats qu'on voyoit bien assez pour s'entre-tuer, mais non pas assez pour se reconnoître, et que la crainte de l'ennemi rendoit l'ami suspect et redoutable ; tout livre les Athéniens aux plus grandes perplexités, et les précipite dans des maux affreux. Outre cela, ils avoient encore derrière eux la lune qui, renvoyant leurs ombres, cachoit leur nombre et l'éclat de leurs armes ; au lieu que, tombant sur les armes de leurs ennemis, et éclairant leurs casques et leurs boucliers, la réverbération les multiplioit en quelque sorte, et les faisoit paroître mieux armés. Enfin, environnés de tous côtés, dès qu'ils eurent une fois lâché le pied, et se furent entièrement mis en déroute, ils périrent par les armes de leurs ennemis, ou par les leurs propres. Il y en eut plusieurs qui se précipitèrent du haut des rochers ; et la plupart de ceux qui se sauvèrent, s'égarèrent dans la campagne, et furent enveloppés le lendemain matin par la cavalerie de Syracuse, qui les passa au fil de l'épée. Il y eut deux mille morts du côté des Athéniens ; et parmi ceux qui échappèrent, il n'y en eut qu'un petit nombre qui se sauvèrent avec leurs armes.

Nicias, au désespoir de cette défaite qu'il

avoit bien prévue, et qu'on auroit évitée si l'on avoit suivi son conseil, se plaignit hautement de la témérité et de la précipitation de Démosthène. Et celui-ci, après s'être justifié le mieux qu'il put, fut d'avis que sans perdre de temps, on remontât sur les vaisseaux pour se retirer, parce qu'ils ne devoient pas compter sur une nouvelle armée, et qu'avec celle qui leur restoit, ils ne pouvoient pas espérer de venir à bout des ennemis; que quand même ils pourroient être assurés de la victoire, ils seroient obligés d'abandonner et de fuir des lieux toujours dangereux, comme on sait, et mal-sains pour une armée, et que la saison rendoit mortels; car on étoit au commencement de l'automne, et la plupart des soldats étoient déjà malades, et tous les autres découragés. Mais Nicias ne pouvoit entendre parler d'embarquement ni de fuite, non qu'il ne craignît les Syracusains, mais il redoutoit encore davantage les Athéniens, leurs tribunaux et leurs calomnies. Il soutenoit donc, « qu'il n'y avoit « aucun danger à demeurer dans ce camp, « et que quand il y en auroit, il aimoit en« core mieux mourir par les mains de ses en« nemis, que par celles de ses concitoyens »; bien éloigné en cela de penser comme Léon de Bysance, qui long-temps après dit à ses

concitoyens, « J'aime mieux périr par vous, « qu'avec vous » ; Nicias ajouta, « que, s'il « falloit changer de camp, on délibéreroit à « loisir sur le choix des lieux où il faudroit « conduire l'armée ».

Démosthène, qui n'avoit pas été heureux dans son premier avis, n'osa résister à Nicias, surtout voyant tous les autres persuadés qu'il avoit quelque intelligence dans la ville, et qu'il s'attendoit à quelque chose qu'ils ne savoient pas, puisqu'il s'opposoit si ouvertement et avec tant de force à leur retraite. Mais bientôt une nouvelle armée étant arrivée à Syracuse, et la maladie faisant de plus grands ravages dans le camp des Athéniens, alors Nicias changea de sentiment, et fut d'avis de se retirer. Il donna donc ordre aux soldats de se tenir prêts pour s'embarquer.

Tout étoit déjà préparé, et on alloit mettre à la voile sans que les ennemis, qui étoient loin de s'attendre à un départ si précipité, se fussent aperçus de rien, lorsque tout-à-coup la lune au milieu de la nuit vint à s'éclipser et à perdre entièrement sa lumière. Cette circonstance remplit de frayeur Nicias et tous les autres, qui, par ignorance et par superstition, étoient étonnés de ce changement, et en redoutoient les suites; car pour ce qui est de l'éclipse du soleil qui arrive dans le temps

de la conjonction, la plupart en connoissoient à-peu-près la cause, et le peuple même savoit que c'est l'interposition de la lune qui cause cet obscurcissement; mais pour la lune, on ne savoit, ni par l'opposition de quel corps, ni comment étant dans son plein elle perd tout-à-coup la lumière, et change à tout moment de couleur. Ils ne pouvoient comprendre ce phénomène, et le regardoient comme un accident étrange et comme un signe que les Dieux menaçoient les hommes de quelque grand malheur. Anaxagore fut le premier qui écrivit d'une manière aussi lumineuse que hardie sur les clartés et sur les ombres de la lune, et il en avoit fait un Traité. Mais cet auteur n'étoit pas ancien ni son ouvrage encore fort connu [42]; on le tenoit même fort secret; il n'y avoit que peu de gens qui l'eussent, et il ne le communiquoient qu'à des personnes sûres, et encore avec beaucoup de réserve et de précaution. Car le peuple n'aimoit pas et ne souffroit pas volontiers les physiciens, qu'on appeloit alors *Météoroleschés*, c'est-à-dire *qui discourent des météores* [43], persuadé que par leurs raisonnements, ils réduisoient toute la divinité à des causes purement naturelles et dépourvues de raison, à des puissances ou facultés sans providence, et à des accidens ou passions in-

volontaires et de pure nécessité 44. Protagoras fut banni d'Athènes pour un pareil système; Anaxagore fut mis en prison, d'où Périclès ne le tira qu'avec beaucoup de peine; et Socrate, quoique très-éloigné de ces sentiments, et qu'il ne se mêlât en aucune manière de physique, fut cependant condamné à mort à cause de la philosophie. Ce ne fut qu'après lui, et encore assez tard, que l'opinion de son disciple Platon, venant à éclairer le monde, fut généralement reçue à cause de la vie de ce grand homme, et parce que, soumettant la nécessité des causes naturelles à un principe divin et intelligent qui les gouverne, il fit cesser toutes les calomnies dont on noircissoit ces sortes de disputes et de dissertations, et mit en vogue l'étude des mathématiques. Aussi Dion, son ami, ayant vu la lune s'éclipser, dans le moment qu'il partoit de Zacynthe pour aller en Sicile contre Denys, n'en fut nullement troublé, mit à la voile, et étant abordé à Syracuse, il en chassa le tyran.

Le malheur de Nicias, en cette occasion, fut de n'avoir pas un devin expérimenté et habile; car Stilbidès qui lui ôtoit beaucoup de sa superstition, étoit mort peu de temps auparavant. Et en effet une éclipse de lune, comme le dit fort bien Philochorus, n'étoit

pas un mauvais présage pour des gens qui vouloient fuir, mais au contraire un des meilleurs, les actions qu'on fait avec peur ayant besoin des ténèbres pour être cachées, et la lumière étant toujours leur plus redoutable ennemi. Cependant dans le temps de la plus grande ignorance, après les éclipses de soleil ou de lune on n'étoit que trois jours à observer ces astres, et à se tenir en repos sans rien entreprendre, comme Autoclidès [45] l'a remarqué dans ses Commentaires où il explique ces signes; au lieu que Nicias voulut attendre la révolution entière de la lune, et son retour à pareil jour du mois suivant [46], comme s'il ne l'avoit pas vue bien nette et bien claire dès le moment qu'elle fut sortie de l'espace ombragé et obscurci par l'opposition de la terre. Quittant donc par superstition le soin de presque toutes les autres affaires, il ne s'occupa que de sacrifices jusqu'à ce que les ennemis, profitant de cette inaction, fussent venus l'assaillir avec leur armée de terre; ils attaquèrent son camp et sa muraille, et avec leurs galères ils environnèrent le port. Les enfants eux-mêmes, s'étant jetés dans des bateaux de pêcheurs, et dans de petites barques, s'approchèrent des galères des Athéniens, les défioient au combat, et les accabloient d'in-

jures avec le dernier mépris. Un de ces jeunes garçons, nommé Héraclide, qui étoit d'une des plus nobles maisons de Syracuse, s'étant avancé trop inconsidérément, fut sur le point d'être pris par une des galères des Athéniens qui s'étoit mise à le poursuivre. Pollychus, son oncle, craignant pour lui, courut à son secours avec dix galères qu'il commandoit; les autres galères craignant de même pour Pollychus, se mirent en avant pour le soutenir; et il s'engagea une grande bataille navale qui fut très-disputée, et où les Syracusains remportèrent enfin l'avantage, après avoir tué le général Eurymédon et beaucoup d'autres officiers considérables.

Les Athéniens, voyant donc qu'il n'étoit pas possible de demeurer là plus long-temps, se mirent à crier contre leurs généraux, et à dire qu'il falloit se retirer par terre; car les Syracusains, après leur victoire, avoient fermé l'entrée du port pour les empêcher d'en sortir. Mais Nicias ne voulut jamais y consentir, trouvant qu'il n'y avoit rien de plus honteux que d'abandonner à l'ennemi tant de vaisseaux de charge, et près de deux cents galères. Faisant donc promptement embarquer sa meilleure infanterie et ses plus braves gens de trait, il en remplit cent dix galères, les autres n'ayant plus de rames, et il mit en ba-

aille sur le rivage le reste des troupes, abandonnant son camp et ses murailles, qui alloient jusqu'au temple d'Hercule. C'est pourquoi les Syracusains, qui jusqu'à ce jour-là n'avoient pas eu la liberté de faire à ce Dieu le sacrifice ordinaire, y envoyèrent leurs prêtres et leurs généraux pour s'en acquitter. Quand les troupes furent embarquées, les devins annoncèrent aux Syracusains que les entrailles des victimes leur promettoient une gloire éclatante et une victoire signalée, s'ils n'attaquoient pas les premiers, et s'ils ne faisoient que se défendre : car Hercule lui-même n'étoit venu à bout de ses grands travaux et n'avoit tout domté, qu'en se défendant et en repoussant les injures qu'on lui vouloit faire 47. Pleins de confiance, ils se mettent donc à voguer. La bataille fut des plus rudes et des plus sanglantes; et ce qu'il y a d'admirable, elle ne causa pas moins de trouble et d'agitation dans les deux armées qui la regardoient de dessus le rivage, que dans celles qui combattoient; car les premières voyoient distinctement tout ce qui se passoit, et comme on se battoit dans un très-petit espace, il arriva des changements très-divers et peu attendus. Les Athéniens se firent autant de mal eux-mêmes par leur ordonnance et par la nature de leur armement, qu'ils en reçurent

de leurs ennemis; car ils combattirent avec toute leur flotte ensemble sans intervalles et avec des vaisseaux très-lourds et très-pesants, contre des vaisseaux légers, qui, ayant plus de jeu, venoient les attaquer de tous côtés; de sorte qu'un seul étoit souvent aux prises avec plusieurs. D'ailleurs, ils étoient accablés d'une grêle de pierres qui portent toujours leur coup de quelque endroit qu'on les jette; au lieu qu'ils ne se défendoient qu'en lançant des dards et des traits dont l'agitation de la mer et le mouvement du vaisseau rendoient le coup incertain, et faisoient que la plupart se perdoient inutilement, et ne portoient point où on visoit. C'étoit un conseil que le pilote Ariston avoit donné aux Syracusains. Il fut tué dans ce combat, en donnant de grandes preuves de son habileté et de son courage, la victoire s'étant déjà déclarée pour son parti.

Cette grande déroute et le carnage qui la suivit, ôtèrent aux Athéniens tout moyen de fuir par mer; mais lorsqu'ils virent qu'il leur étoit très-difficile de se sauver même par terre, alors ils tombèrent dans un tel découragement, qu'ils ne pensèrent plus à repousser les ennemis qui s'approchoient pour s'emparer de leurs galères; ils ne demandèrent pas seulement à enlever leurs morts, trouvant que ce seroit un plus grand mal d'aban-

donner leurs malades et leurs blessés, que de laisser leurs morts sans sépulture. Outre la vue de cet horrible spectacle, ils se trouvoient encore eux-mêmes dans un état plus déplorable, car ils voyoient bien qu'ils ne pouvoient éviter le même sort, et qu'ils l'auroient après avoir souffert beaucoup plus de maux, et des maux plus terribles. Comme ils se préparoient à partir pendant la nuit, Gylippe, voyant les Syracusains occupés de festins et de sacrifices, pour célébrer à la fois leur victoire et la fête d'Hercule, prévit bien qu'il ne seroit pas en son pouvoir de leur persuader ni de les forcer de reprendre les armes, pour poursuivre les ennemis qui se retiroient. Dans cet embarras, Hermocrate imagina cette ruse: pour surprendre Nicias, il lui envoya quelques-uns de ses compagnons qui lui dirent qu'ils venoient de la part des mêmes gens qui avoient entretenu avec lui une secrète intelligence pendant toute la guerre, pour l'avertir de se donner bien de garde de partir cette nuit-là, parce que les Syracusains lui avoient dressé des embûches, et s'étoient saisis de tous les chemins [48]. Nicias, abusé par ce stratagème, assura qu'il ne partiroit pas, et demeura effectivement comme s'il eût craint de ne pas tomber dans les piéges que ses ennemis lui tendoient; car dès le lendemain ma-

tin, ils occupèrent les passages les plus difficiles, fortifièrent les gués des rivières, rompirent les ponts, et mirent des pelotons de cavalerie çà et là dans la plaine; de sorte qu'il ne resta pas un seul lieu par où les Athéniens pussent passer sans être obligés de combattre. Ayant donc resté tout ce jour-là, il ne se mit en marche que la nuit suivante. Ses soldats poussoient des cris de désespoir et des gémissements, comme s'ils avoient quitté, non une terre ennemie, mais leur pays natal; car ils étoient accablés à la fois et par l'extrême disette des choses les plus nécessaires, et par la douleur qu'ils avoient d'abandonner leurs parents et leurs amis, qui, malades ou blessés, ne pouvoient les suivre. Dans cet état si déplorable, ils trouvoient encore leurs maux présents légers au prix de ceux qui les attendoient et qu'ils ne pouvoient éviter.

De tous les spectacles horribles et lamentables qui s'offroient partout dans ce camp, le plus terrible et celui qui faisoit le plus de compassion, c'étoit Nicias lui-même, abattu et exténué par sa maladie, indignement réduit à la dernière nécessité, et manquant des choses même les plus nécessaires, dans le temps que son âge et ses infirmités les demandoient le plus, et en avoient le plus grand

besoin. Cependant, malgré sa foiblesse, il faisoit et soutenoit avec force et courage ce que les plus sains et les plus robustes ne soutenoient que très-difficilement; et il est aisé de voir que ce n'étoit ni pour l'amour de lui-même, ni pour l'amour de la vie, qu'il résistoit à tant de travaux, mais que c'étoit pour l'amour de ses troupes qu'il ne renonçoit pas à sa dernière espérance. Car lorsque la peur et le désespoir portoient tous les autres à gémir et à pleurer, lui, au contraire, s'il étoit forcé quelquefois de verser quelques larmes, il faisoit bien connoître que ce n'étoit pas le danger présent qui les lui arrachoit, et qu'il ne les donnoit qu'au souvenir de l'abaissement et de la honte qui lui revenoient de cette expédition, au lieu de la grandeur et de la gloire qu'il en avoit attendues par les grands succès qu'il s'étoit promis. La compassion qu'inspiroit son état déplorable, augmentoit encore quand on venoit à rappeler les discours qu'il avoit tenus, et les remontrances qu'il avoit faites pour empêcher cette guerre : car alors on trouvoit qu'il méritoit encore moins ses malheurs. On alla même jusqu'à se défier des espérances qu'on met en la divinité, en voyant qu'un homme qui avoit toujours aimé les Dieux, qui n'avoit jamais rien épargné quand il s'agissoit de leur honneur et de leur

culte, et qui avoit donné tant de marques éclatantes de sa piété, n'éprouvoit en rien une fortune plus heureuse que les plus méchants et les derniers hommes de l'armée. Cependant Nicias tàchoit, et par le ton de sa voix, et par la sérénité de son visage, et par les caresses qu'il faisoit à tout le monde, de se montrer supérieur à tous ses maux. Pendant huit jours de marche, toujours harcelé, chargé et pressé par les ennemis, il conserva toujours sa troupe invincible, jusqu'à ce que Démosthène, qui étoit demeuré derrière, fût fait prisonnier avec toute son armée, ayant été enveloppé dans une ferme appelée Polyzèle [49], où il se défendit long-temps avec beaucoup de courage. Pour ne pas survivre à son malheur, il se perça de son épée; mais il ne mourut pas du coup, car les ennemis étant survenus dans ce moment l'environnèrent et se saisirent de lui.

Quelques cavaliers Syracusains prirent les devants, et allèrent annoncer à Nicias cette terrible nouvelle. Nicias n'en voulut rien croire d'abord, et demanda la permission d'envoyer quelques cavaliers s'informer de la vérité. Ses gens, de retour, lui rapportèrent que Démosthène et ses troupes étoient véritablement prisonniers de guerre: alors il voulut traiter avec Gylippe, et lui envoya dire

par un héraut, que, s'il vouloit laisser sortir de Sicile les Athéniens en toute sûreté, il lui donneroit des otages (*a*) pour le payement de toutes les sommes que les Syracusains avoient dépensées pour cette guerre. Les Syracusains rejetèrent cette proposition avec insolence et emportement, accompagnèrent ce refus d'injures et de menaces, et recommencèrent à le charger. Quoique Nicias manquât absolument de toutes les choses les plus nécessaires, il ne laissa pas de soutenir leurs attaques toute la nuit; et le lendemain il marcha vers le fleuve d'Asinarus (*b*), ayant toujours à dos les ennemis qui l'accabloient de traits. Quand ses soldats furent sur le bord du fleuve, les Syracusains les ayant joints, en précipitèrent la plus grande partie dans le courant; les autres s'y étoient déjà jetés dans l'impatience de se désaltérer. Là se fit le plus grand et le plus cruel carnage, car ces malheureux étoient massacrés sans miséricorde pendant qu'ils buvoient; mais enfin, Nicias se jetant aux pieds du général ennemi, lui dit : « Gylippe, au milieu de votre victoire, « ayez pitié, je ne dis pas de moi, qui, par « l'excès de mes malheurs, ai acquis une as- « sez grande réputation, mais de ces pauvres

(*a*) Il offroit un otage pour chaque talent.

(*b*) Fleuve au-dessus du promontoire de Pachyne.

« Athéniens. Souvenez-vous que les revers « de la fortune ne sont nulle part si communs « qu'à la guerre; et n'oubliez pas que les « Athéniens ont toujours usé modérément et « généreusement de leur victoire, toutes les « fois qu'ils ont eu l'avantage sur les Lacé- « démoniens »

Nicias ayant cessé de parler, Gylippe fut frappé du spectacle de ses malheurs, et de ce qu'il venoit de dire, et sentit quelques mouvements de compassion. Il se souvenoit que les Lacédémoniens avoient eu à se louer de lui dans le temps de leur dernier traité (*a*); d'ailleurs, il pensoit que rien ne contribueroit tant à sa gloire, que d'emmener prisonniers les deux généraux des ennemis. Relevant donc Nicias, il le consola, donna ordre qu'on sauvât la vie à tous les autres; mais cet ordre n'étant porté que tard, ceux qui furent sauvés se trouvèrent en bien moins grand nombre que ceux qui périrent, quoique les soldats en eussent épargné plusieurs à l'insu de leurs capitaines. Après que les Syracusains eurent réuni tous les prisonniers qu'ils purent ramasser, ils décorèrent des armes captives les plus beaux et les plus grands arbres qui fussent sur les bords du fleuve, dont ils firent

(*a*) Après l'affaire de Pylos et de l'île de Sphactérie.

comme des trophées; et se eouronnant de fleurs, ornant magnifiquement leurs chevaux, et ayant coupé les crins de ceux des ennemis, ils entrèrent comme en triomphe dans la ville, après avoir terminé heureusement la plus grande guerre que les Grecs eussent jamais eue contre les Grecs, et remporté par leur force et leur valeur une victoire très-signalée et très-complète.

Dès qu'ils furent entrés, on convoqua une assemblée de tous les Syracusains et de leurs alliés. Là l'orateur Euriclès proposa le décret suivant: « Le jour où Nicias a été fait pri-
« sonnier, sera à jamais une fête solennelle
« où l'on suspendra tous les travaux, pour
« ne s'occuper que des sacrifices; cette fête
« sera appelée *Asinaria*, du nom du fleuve
« sur le bord duquel les Syracusains ont
« eu ce grand succès. (C'étoit le vingt-
« sixième jour du mois appelé *Carnéen*,
« que les Athéniens appellent *Metagit-*
« *nion* (a)). Quant aux prisonniers, les va-
« lets et tous les alliés des Athéniens, seront
« vendus publiquement, et tous les Athéniens
« de condition libre, et les Siciliens qui ont
« embrassé leur parti, seront mis en prison
« dans les carrières, excepté les deux géné-
« raux que l'on fera mourir sans différer». Les

(a) Qui répond au mois de septembre.

Syracusains reçurent ce décret avec applaudissement. Hermocrate se leva, et voulut représenter qu'il étoit plus glorieux de bien user de la victoire, que d'avoir vaincu : mais à ces mots, il se fit une émeute presque générale ; et Gylippe ayant demandé les deux généraux pour les mener à Lacédémone, attendu qu'ils étoient ses prisonniers, les Syracusains, enorgueillis de leurs prospérités, le traitèrent avec insolence et l'accablèrent d'injures. Ils se plaignoient déjà beaucoup de lui, surtout ils ne pouvoient supporter sa grande sévérité, et sa manière de commander toute Lacédémonienne. Timée ajoute qu'ils l'accusoient d'avarice et de concussion, vices qu'il tenoit de famille ; car son père Cléandrides avoit été banni de Sparte, pour s'être laissé corrompre par des présents ; et lui-même ayant détourné trente talents des mille que Lysandre envoyoit à Sparte, et les ayant cachés sous les tuiles de sa maison, fut découvert et obligé de se bannir très-honteusement de sa patrie, comme nous l'avons écrit plus amplement dans la vie de Lysandre [50].

Timée ne dit point que Démosthène et Nicias furent lapidés par les Syracusains, comme l'écrivent Philistus et Thucydide [51] ; mais il écrit formellement que, pendant que l'assemblée tenoit encore, Hermocrate les en-

voya avertir de ce qui se passoit par un de ses gens que leurs gardes laissèrent entrer, et que sur cet avis, ils se tuèrent eux-mêmes. Leurs corps jetés à la porte de la prison, furent long-temps exposés à la vue de ceux qui voulurent jouir de ce spectacle. J'entends dire qu'encore aujourd'hui, dans un temple de Syracuse, on montre un bouclier qu'on dit être celui de Nicias, dont le dessus est d'or et de pourpre tissus ensemble avec un art merveilleux.

La plupart des autres prisonniers moururent dans les carrières, de la maladie que causèrent l'air infect qu'ils respiroient, et leur mauvaise nourriture [52]; car ils n'avoient par jour, chacun, que deux écuelles d'orge et une écuelle d'eau. Plusieurs de ceux qui avoient été cachés par les soldats, ou qui avoient échappé en passant pour valets, furent vendus comme esclaves, et on leur imprima sur le front la marque d'un cheval; et de ces derniers, qui, avec la peine de l'esclavage, souffrirent encore cette flétrissure, le nombre en fut assez grand; mais leur sagesse, leur patience et leur honnêteté, leur furent d'un grand secours : car ou ils furent bientôt mis en liberté, ou ils demeurèrent auprès de leurs maîtres, qui les traitèrent avec toute sorte

d'estime et de considération. Il y en eut même plusieurs qui dûrent leur salut à Euripide; car de tous les Grecs qui habitent l'intérieur de la Grèce, il n'y en a point qui soient si touchés et qui aiment autant la poésie d'Euripide, que les Siciliens; et quand ceux qui voyageoient dans leur île leur en apportoient des fragments, ils les apprenoient par cœur, et se les communiquoient les uns aux autres. On dit qu'en cette occasion, il y en eut plusieurs qui, étant de retour à Athènes, allèrent voir Euripide pour le remercier, en lui disant, les uns, « qu'ils avoient été délivrés de ser« vitude pour avoir enseigné à leurs maîtres « les endroits de ses pièces dont ils avoient « pu se souvenir; et les autres, qu'errant dans « la campagne, après le combat, ils avoient « trouvé de quoi se nourrir en chantant ses « vers ». Et cela ne doit pas paroître bien étonnant, puisque l'on raconte qu'un navire de la ville de Caunus (*a*), poursuivi par des corsaires, étant entré dans un port de Sicile, les Siciliens refusèrent d'abord de lui donner retraite, et vouloient le chasser; mais qu'ensuite ayant demandé aux passagers s'ils savoient quelques vers d'Euripide, sur leur ré-

(*a*) Ville de la Pérée, canton de la Carie, vis-à-vis l'île de Rhodes. *A. L. D.*

ponse affirmative, ils leur permirent d'aborder, et les reçurent avec toute sorte d'humanité.

On dit que les Athéniens refusèrent de croire d'abord la nouvelle de cette défaite; principalement à cause de celui qui la répandit. Car on assure, et cela est vraisemblable, qu'un étranger ayant abordé au port du Pirée et s'étant arrêté dans la boutique d'un barbier, se mit à parler de ce qui étoit arrivé en Sicile, comme si les Athéniens en eussent déjà été informés. Le barbier l'ayant entendu avant que cet étranger pût l'apprendre à d'autres, courut vers la ville; et ayant rencontré les archontes, il leur donna cette nouvelle au milieu de la place. L'étonnement et le trouble s'emparent de tous les esprits. Les archontes convoquent une assemblée du peuple, et introduisent le barbier. On lui demande d'abord de qui il tient ce qu'il vient de débiter; et comme il ne peut rien dire de certain, ni nommer son auteur, il est traité de forgeur de nouvelles [53], et pris pour un homme qui, par ses imaginations creuses, ne cherche qu'à effrayer et à troubler la ville. On l'attacha à une roue, où on le tint à la torture pendant long-temps [54], et jusqu'à ce qu'il arriva des gens qui confirmèrent ce bruit, et

donnèrent tous les détails de cet événement funeste. Ainsi on ne crut à Athènes qu'avec bien de la peine, que Nicias fût tombé dans les malheurs qu'il avoit si souvent prédits.

FIN DE LA VIE DE NICIAS.

NOTES.

[1] Plutarque craint que ceux qui liront cette vie de Nicias, dont Thucydide a écrit l'histoire, ne s'imaginent qu'il prétend entrer en lice contre ce grand historien, et lui ravir la couronne qu'il a si bien méritée; il prend ici les devants, et déclare d'abord qu'il est très-éloigné d'une présomption si folle, de croire surpasser celui qui a ravi à tout écrivain sage l'espérance de l'imiter. Que diroit aujourd'hui Plutarque de l'orgueil de ceux qui se croient capables de corriger et d'embellir des chefs-d'œuvres incomparables, que toute l'antiquité a admirés?

[2] Plutarque note ici avec beaucoup de justice la folie et la présomption de Timée l'historien, qui étoit si plein de lui-même, qu'il croyoit surpasser Thucydide, et faire passer Philistus pour un sot, Philistus que Cicéron a appelé le petit Thucydide, parce qu'il a imité son style. Il est vrai qu'il étoit un peu plus foible, et n'avoit pas le nerf de Thucydide, mais il réparoit cette foiblesse par une plus grande clarté.

[3] Voilà ce que Timée a gagné par sa présomption. Il a obligé un sage écrivain à remarquer sa folie, et à le rendre par là ridicule à toute la postérité. Timée n'étoit pourtant pas d'ailleurs sans mérite. Cicéron le loue dans le livre de l'orateur : *Post Callisthenem Timæus longe eruditissimus et rerum copia, et sententiarum varietate, et ipsa compositione verborum non impolitus magnam eloquentiam ad scribendum attulit.* Diodore le loue de son exactitude à bien marquer les temps; et de la grande étendue de ses connoissances. Mais voici le jugement qu'en a porté Longin, et qui concilie admirablement les louanges qu'on lui a don-

née avec le ridicule que Plutarque lui prête ici. « Pour ce qui est de ce froid ou puéril dont nous par« lions, Timée en est tout plein. Cet auteur est assez « instruit d'ailleurs; il ne manque pas quelquefois de « grand et de sublime; il sait beaucoup et a une ima« gination fertile; mais il est naturellement enclin à « reprendre les autres, quoiqu'aveugle pour ses pro« pres défauts, et si curieux au reste d'étaler de nou« velles pensées, que cela le fait tomber assez souvent « dans la dernière puérilité ».

[4] Il paroît que c'étoit un proverbe; pour dire un grossier, un sot, on disoit, « un homme bouffi de la graisse de Sicile ». Car les Siciliens passoient pour glorieux et sots.

[5] Je crois que c'étoit un historien qui vivoit avant Timée, ou de son temps; car il ne faut pas prendre ici cet écrivain pour le Xénarque, philosophe péripatéticien, qui fut maître de Strabon. On a voulu l'expliquer de Xénarque, poète comique, qui avoit fait des mimes.

[6] En effet, il n'y a rien de plus ridicule ni de plus visionnaire que d'augurer le malheureux succès de cette entreprise, sur ce qu'ils avoient choisi pour capitaine, Nicias, qui tiroit son nom du mot νίκη, *victoire*, et qui s'opposoit à cette expédition, comme si la victoire se refusoit par là à la prospérité de leurs armes.

[7] C'est ce même passage que Longin a rapporté pour un exemple de ce style froid et de ces puérilités qu'il a reprochées à Timée. « Mais, à propos des « Athéniens, qui étoient prisonniers de guerre en « Sicile, de quelle exclamation penseriez-vous qu'il « se serve? Il dit que c'étoit une punition du ciel, à « cause de leur impiété envers le Dieu Hermès, au« trement Mercure, pour avoir mutilé ses statues, vu

« principalement qu'il y avoit un des chefs de l'armée « ennemie, savoir Hermocrate, fils d'Hermon, qui « descendoit en droite ligne de celui qu'ils avoient si « maltraité ». Rien n'est plus froid ni plus puéril, que de prétendre que les dieux pour faire voir qu'il punissoient les Athéniens de cette mutilation des statues de Mercure appelées Hermès, les puniroient par les mains d'Hermon. Et Longin a grande raison d'ajouter qu'il s'étonne que cet Historien n'ait dit aussi de Denys le tyran, que les Dieux permirent qu'il fût chassé de son royaume par Dion et par Héraclide, à cause de son peu de respect à l'égard de Dios et d'Héraclès, c'est-à-dire de Jupiter et d'Hercule.

8 C'étoit une des dévotions des Païens, de consacrer à leurs Dieux de petites chapelles ou de petits temples, ce qui rapportoit un grand profit aux ouvriers qui travailloient à ces sortes d'ouvrages. Nous en avons une preuve dans ce qui arriva à Saint Paul, à Ephèse. Saint Luc nous apprend qu'un orfévre, nommé Démétrius, qui faisoit des temples d'argent de Diane d'Ephèse, et qui par là faisoit beaucoup gagner ceux de ce métier, excita contre lui une grande sédition, parce que la doctrine qu'il prêchoit décréditoit les faux Dieux, et par conséquent les offrandes qui leur étoient faites. Act. xix, 24. Ces deux passages, celui des Actes et celui de Plutarque, se donnent réciproquement un fort grand jour en nous apprenant cette coutume. A l'égard des trépieds que Nicias consacra, il en est parlé dans le *Gorgias* de Platon, où il paroît que ce n'étoient pas les trépieds de Nicias seul, mais aussi de ses frères ; car Socrate dit : « Et c'est ce « que vous témoigneront, si vous voulez, Nicias, fils « de Nicératus, et ses frères, dont nous voyons les « trépieds tout de suite dans le temple de Bacchus ».

9 Les principales villes grecques envoyoient toutes les années des chœurs de musique à Délos pour y

chanter des hymnes à Apollon. Et cette pompe s'appeloit *théorie*. On choisissoit pour la conduire un des principaux citoyens, et c'étoit un grand honneur que d'être choisi.

10 C'étoit une statue d'Apollon que les Naxiens avoient consacrée. Des voyageurs qui ont été à Délos, rapportent que près du temple d'Apollon, parmi des ruines et des débris de statues, on trouve un grand morceau de marbre qui servoit de plinthe à cette statue, et que sur son épaisseur on lit :

ΝΑΞΙΟΙ ΑΠΟΛΛΩΝΙ.

« Les Naxiens à Apollon ».

11 Plutarque se sert ici des propres termes de Thucydide, qui, dans son septième livre, écrit que, comme les Athéniens étoient prêts à se retirer secrètement, la lune vint à s'éclipser tout d'un coup. Les Athéniens et les autres, tout étonnés, ordonnent aux chefs de s'arrêter, et surtout Nicias ; « car il étoit fort « adonné au culte des Dieux, et fort porté à la crainte « superstitieuse de ces sortes de signes ».

12 La crédulité des païens pour les devins alloit à un excès qu'on ne sauroit exprimer. Il n'y avoit rien dans toutes leurs affaires domestiques sur lesquelles ils ne les consultassent. Ils régloient toutes leurs démarches sur leurs avis, et ils n'entreprenoient pas la moindre chose sans leur permission ; cela dura même fort long-temps, puisque nous voyons dans Epictète des règles fort sages pour modérer cette superstition. Il auroit été plus sage s'il l'avoit combattue.

13 C'est-à-dire je les empêcherai de parler, je leur fermerai la bouche. Et *j'épouvanterai Nicias*, c'est-à-dire je l'effraierai tellement par mes menaces, qu'il n'osera souffler, tant il est timide. Mais ce n'est pas

Cléon qui parle, c'est Agoracrite. Plutarque est tombé dans cette faute, parce qu'il a cité de mémoire.

[14] Ce sont deux vers d'Euripide, dans son *Iphigénie en Aulide*, vers 449. Mais ils sont autrement écrits dans toutes les éditions que j'ai vues.

— προστάτην γε τοῦ βίου
Τὸν δῆμον ἔχομεν, τῷ τ' ὄχλῳ δουλεύομεν.

Mot à mot : « Nous avons le peuple pour gouverneur, « pour inspecteur de notre vie ; mais au fond nous « sommes les esclaves de la populace ». A quoi bon cette opposition entre le peuple et la populace? Je suis persuadé qu'il faut rétablir la leçon du texte de Plutarque, et qu'au lieu de τὸν δῆμον, il faut lire τὸν ὄγκον ; car c'est ce qu'Agamemnon doit dire.

[15] Les derniers éditeurs d'Amyot observent qu'il faut lire dans le texte, μακρὰς au lieu de μικρὰς. Il tâchoit d'éviter les expéditions qui étoient trop difficiles ou trop longues. *A. L. D.*

[16] Cythère ou Cythères, aujourd'hui *Cérigo*, est une île située vis-à-vis de la Laconie, au bas du promontoire de Malée, où les Lacédémoniens avoient une garnison, et où ils envoyoient tous les ans un magistrat pour y rendre la justice. Thucydide raconte cet exploit de Nicias dans son quatrième livre.

[17] Ce soin des morts étoit si recommandé, que sept ou huit ans après la mort de Nicias, les Athéniens firent mourir six de leurs généraux qui n'avoient pas enterré les soldats tués au combat des Arginuses.

[18] Le fort de Thyrée, qui étoit occupé par les Eginètes, étoit entre la Laconie et le pays d'Argos. Il appartenoit aux Lacédémoniens, mais ils l'avoient donné

aux Eginètes, qui avoient été chassés de leur pays. Thucydide, liv. iv.

[19] Les peuples du Péloponèse avec leurs alliés étoient entrés dans l'Attique sous la conduite du roi Agis, fils d'Archidamus, et y faisoient de grands ravages. Cependant Démosthène, capitaine athénien, s'empare de Pylos et le fortifie. Cela obligea Agis à quitter l'Attique, et à courir au secours de son pays. Tout ceci est raconté au long dans le quatrième livre de Thucydide.

[20] Il est étonnant que les Athéniens confiassent leurs troupes à un fou comme Cléon, dont ils ne pouvoient s'empêcher de se moquer. Thucydide, qui a raconté ces particularités, en donne une raison que Plutarque a omise : c'est que la promesse de cet étourdi plut aux plus sages, parce qu'ils espéroient qu'il en arriveroit un de ces deux biens, ou qu'ils auroient le plaisir de voir à Athènes les Lacédémoniens prisonniers, si Cléon réussissoit ; ou s'il ne réussissoit pas, qu'ils auroient la consolation d'en être défaits. Mais n'étoit-ce pas acheter trop chèrement ce dernier avantage?

[21] On trouve dans quelques manuscrits : *μετα Δημοσθένους, avec Démosthène*. Voyez Thucydide, liv. iv. Ce qui voudroit dire qu'il partagea avec Démosthène l'honneur de vaincre les Spartiates, et non pas qu'après Démosthène il fut celui qui remplit le mieux ses devoirs. *A. L. D.*

[22] Il paroît par un passage de Thucydide que ce bruit s'étoit généralement répandu en vertu de quelques anciens oracles. « Je me ressouviens, dit-il, « liv. v, que depuis le commencement de cette guerre « jusqu'à la fin, plusieurs soutenoient qu'il falloit « qu'elle durât trois fois neuf ans ». Et cela arriva ; et ce sont encore ses termes, « si l'on compte les

« dix premières années de la guerre, la trève très-« courte et très-mal observée qui la suivit, les traités « mal exécutés, et la guerre qui se ralluma ensuite, « on trouvera que l'événement a justifié à la lettre ce « que les anciens oracles avoient prédit ».

[23] L'année suivante cette paix fut signée, dit Thucydide, pour cinquante ans, au commencement du printemps, le 24 du mois *élaphébolion*, d'avril, aussitôt après les fêtes de Bacchus, qu'on célébroit dans la ville, et dix ans et quelques jours après le commencement de cette guerre, et la première incursion des Lacédémoniens dans l'Attique.

[24] Ils ne l'envoyèrent pas seul; ils envoyèrent d'autres ambassadeurs avec lui, comme le raconte Thucydide, qui a fort bien détaillé tout ce fait. Mais Nicias étoit chef de l'ambassade.

[25] Dans la première audience, Nicias déduisit toutes les demandes des Athéniens et tous leurs sujets de plainte, et finit en disant, « que si les Lacédémoniens « ne rompoient l'alliance qu'ils avoient faite avec les « Béotiens, qui n'avoient pas été compris dans le « traité de paix, les Athéniens feroient une ligue avec « les Argiens et leurs alliés ». Les Lacédémoniens, entraînés par la faction d'un des éphores, répondirent « qu'ils ne romproient point l'alliance avec les « Béotiens ». Tout ce que Nicias put obtenir, pour pouvoir dire qu'il ne s'en étoit pas retourné sans avoir rien fait, c'est que les Lacédémoniens renouvelèrent le serment de la paix. Thucydide, liv. v.

[26] Thucydide, qui a parfaitement détaillé toute cette guerre dans son sixième livre, rapporte la harangue que Nicias fit en plein conseil pour en détourner les Athéniens, et celle qu'Alcibiade fit ensuite pour les y porter, et la seconde de Nicias pour faire

voir les grands préparatifs qu'il falloit faire pour en assurer le succès. Ce sont trois chefs-d'œuvre.

[27] Les éditeurs d'Amyot croient avec Dusoul qu'il faut lire θρασύτητα, et traduire *et l'audace de Lamachus*. Il faut d'ailleurs voir ce que Plutarque en dit dans la vie d'Alcibiade. *A. L D.*

[28] Cette mutilation arriva justement dans ce temps-là. Ces Hermès, ou statues de Mercure, étoient des statues carrées que les Athéniens, selon une ancienne coutume, plaçoient aux portes de leurs maisons et aux portes des temples.

[29] C'est ce que Socrate dit lui-même dans le *Théagès* : « Vous pouvez encore savoir de beaucoup « de nos citoyens ce que je leur dis sur l'expédition de « Sicile, et sur l'échec que notre armée devoit y re- « cevoir ».

[30] Les Athéniens tiroient cet augure du peu de durée des plantes que l'on portoit à cette fête dans des cuvettes, et que l'on appeloit *les jardins d'Adonis*.

[31] « Lamachus dit », ce sont les termes de Thucydide, liv. vj, « qu'il falloit aller droit à Syracuse, et « combattre devant ses murailles, pendant que les « Syracusains étoient effrayés, et n'avoient fait encore « aucun préparatif. Car une armée est d'abord ter- « rible, quand elle n'est point attendue ; au lieu que « si elle ne fait que traîner et que différer avant que de « paroître, elle trouve les gens revenus de leur « frayeur, et pleins de mépris quand ils la voient, etc. »

[32] Ils firent crier par un héraut que les Athéniens venoient pour ramener les Léontins dans leur patrie, en vertu de la parenté et de l'alliance qui étoient entre eux, c'est pourquoi tous les Léontins qui étoient à Syracuse, n'avoient qu'à se retirer hardiment et

sans aucune crainte auprès des Athéniens leurs amis et leurs bienfaiteurs.

33 Car il n'en falloit pas davantage pour justifier l'oracle. Dans le texte, je crois qu'il y a une faute, et qu'au lieu de *λέγοντες*, il faut lire, *λέγοντος*, en le rapportant à *χρησμῷ*, *à l'oracle*; car c'étoit l'oracle qui portoit que « les Athéniens prendroient tous les « Syracusains », et c'est ainsi qu'on lit dans un manuscrit.

34 Catane, ville voisine du mont Etna, avoit été fondée par les Naxiens, au rapport de Strabon et de Thucydide. Deux cent cinquante-deux ans après, Hiéron en chassa les habitants, y plaça cinq mille Syracusains et autant de Péloponésiens, et lui donna le nom d'Etna; mais cinq ans après la retraite de Thrasybule son frère et son successeur, les premiers habitants y rentrèrent, détruisirent le tombeau d'Hiéron, et rendirent à cette ville son premier nom. *A. L. D.*

35 Il savoit bien, dit Thucydide, qu'il seroit impossible de réussir, s'il tentoit une descente contre des gens préparés à le recevoir, encore moins s'il entreprenoit de marcher à eux par terre et à découvert; car comme il n'avoit point de cavalerie, et que les ennemis en avoient une très-bonne et très-nombreuse, il auroit eu beaucoup à souffrir.

36 Plutarque attribue ici à leur épouvante et à leur frayeur, ce qui ne fut que l'effet de leur prudence; car ils ne prirent ce parti de diminuer le nombre de leurs généraux, que sur ce qu'Hermocrate, dans le conseil qui fut tenu après la bataille, leur représenta que cet échec leur étoit arrivé en partie par le grand nombre de leurs généraux; car rien n'est plus nuisible dans une armée que la quantité des commandants, et comme dit sagement Homère, « La pluralité des chefs

« n'est point bonne ». C'étoit même trop d'en nommer trois. Ces trois généraux furent Hermocrate, Héraclide et Sicanus.

37 Nicias, en s'abstenant de toucher aux richesses immenses dont ce temple étoit rempli, poussa le scrupule jusqu'à la puérilité. Ne dépendoit-il pas de lui de prendre ses mesures pour empêcher ce temple d'être pillé, et pour faire servir tous ces trésors à son armée? Pourquoi laisser ce secours à ses ennemis? La superstition est un méchant fonds pour la guerre.

38 C'est un point de la théologie païenne, que Dieu assistoit quelquefois les hommes, et étoit la cause de leurs succès, et quelquefois aussi il les laissoit agir par leurs propres forces. On trouve ce sentiment établi dans Homère, qui dit, au commencement du treizième livre de l'Iliade : « Après que Jupiter eut ouvert à Hector et aux Troyens le chemin des vaisseaux, il les laissa soutenir seuls les travaux et les dangers de cette journée ».

39 Gylippe s'aperçut, et le dit même à ses troupes, que sa défaite n'étoit pas arrivée par leur faute, mais par la sienne, de ce que les ayant mis en bataille entre des murailles où ils étoient trop serrés, il leur avoit rendu inutiles leur cavalerie et leurs gens de trait.

40 Ce texte de Plutarque n'auroit pas été intelligible, si on n'avoit le passage de Thucydide d'où il a été pris ; et ce n'est que pour ne l'avoir pas eu devant les yeux que les interprètes s'en sont si mal tirés, et l'ont laissé dans une obscurité impénétrable. Voici les paroles de Thucydide, liv. vij, c. 6. « La nuit « suivante, les Syracusains prévinrent les ennemis, « et continuèrent leur muraille, en la poussant au-« delà de celle des Athéniens, qu'ils coupèrent, de « sorte qu'ils ne pouvoient plus trouver d'obstacle de « la part des Athéniens, et que ceux-ci mêmes en

remportant la victoire, ne pouvoient s'empêcher d'être comme assiégés, et hors d'état de tirer aucun secours de leur muraille ».

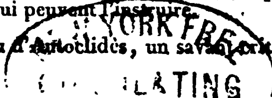
41 Cet Ariston de Corinthe avoit pris le parti des Syracusains ; c'étoit le plus excellent pilote qu'ils eussent. Thucydide raconte la ruse dont il se servit, et que Plutarque n'explique point. Il dit qu'il conseilla aux capitaines de galères d'envoyer à la ville dire qu'on vînt tenir le marché sur le rivage, afin que les matelots n'eussent qu'à descendre pour prendre leurs repas, et qu'ils fussent en état d'aller de suite attaquer les Athéniens, qui ne s'y attendoient point. Tous les matelots vont à terre, et se mettent à dîner. Les Athéniens trompés, et croyant qu'ils se retiroient vers la ville, descendent aussi pour prendre leurs repas ; mais aussitôt les Syracusains remontant sur leurs galères, allèrent les attaquer.

42 Cet auteur étoit si peu ancien, qu'il étoit du temps de Periclès, et contemporain de Nicias, car il mourut la première année de l'olympiade lxxxviij, et Nicias fut tué la quatrième année de l'olympiade xcj, quinze ans après la mort d'Anaxagore ; et voilà pourquoi l'ouvrage de ce philosophe n'étoit encore que peu connu.

43 Cela paroît par les ouvrages de Platon, et avoit bien paru par la mort de Socrate, qu'on avoit accusé de chercher, par une curiosité criminelle, à pénétrer ce qui se passe dans les cieux, et à sonder ce qui est dans les abîmes de la terre, comme Socrate lui-même le rapporte dans son apologie.

44 C'est ce que le peuple dit toujours pour ne pas être désabusé de ses anciennes erreurs, et pour persécuter ceux qui peuvent l'instruire.

45 Au lieu d'Antoclidès, un savant critique a pré-



tendu qu'il faut lire Anticlidès, et que c'est le même Anticlidès dont Plutarque parle dans la *Vie d'Alexandre*, et dans son *Traité d'Isis et d'Osiris*. Il faut voir le savant Henri de Valois sur Harpocration, page 277.

46 Thucydide écrit qu'il voulut attendre « trois fois « neuf jours », comme les devins l'avoient ordonné.

47 Le véritable courage et la véritable force consistent, non à faire des violences, mais à les repousser; c'est pourquoi Plutarque a remarqué dans la vie de Thésée que ce héros, qui vouloit en tout imiter Hercule, se mit en chemin, résolu de n'attaquer personne, mais de repousser courageusement tous les outrages et toutes les violences qu'on lui feroit. Mais cette maxime n'est plus de saison pour deux armées qui sont en présence; celle qui attaque la première n'est pas moins censée repousser la violence, que celle qui se défend.

48 Hermocrate imagina cette ruse pour retenir Nicias, car il comprit bien de quelle conséquence il étoit d'empêcher Nicias de se retirer par terre avec une armée aussi considérable que celle qu'il avoit encore, puisqu'il lui restoit près de quarante mille hommes. Si toutes ces troupes s'étoient donc arrêtées et fortifiées dans quelque coin de la Sicile, que n'en auroient pas dû craindre les Syracusains? La guerre n'étoit nullement finie. Hermocrate rendit par là un grand service à son pays.

49 Plutarque appelle ici *αὐλήν*, *ferme*, ce que Thucyde appelle *χωρίον τῷ κύκλῳ μὲν τειχίον περιῆν*, « un « lieu environné d'une muraille sèche ». C'étoit ou une ferme, comme on en voit encore plusieurs de cette manière, ou une espèce de petit bourg. Cet endroit se trouvoit un peu au-delà du fleuve Cacyparis, en descendant de Syracuse au midi.

50 Gylippe ne tomba dans cette infamie qu'après ette affaire de Sicile ; car si cela lui étoit arrivé auaravant, jamais les Lacédémoniens ne lui auroient onné le commandement de leurs troupes.

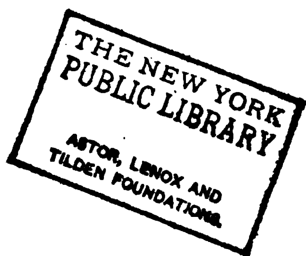
51 Thucydide n'écrit point que les Syracusains les apidèrent, il dit qu'ils les égorgèrent, ἀπέσφαξαν.

52 Ces prisonniers étoient entassés les uns sur les utres dans ces lieux étroits, où ils furent pendant huit nois à l'air, brûlés par la chaleur, et ensuite morfonlus par les froids des nuits d'automne, empoisonnés ar la puanteur et de leur ordure et des cadavres de eux qui mouroient de leurs blessures ou de la malalie, et consumés par la faim et par la soif.

53 C'est ce que signifie proprement λογοποιὸς, celui qui débite de fausses nouvelles à plaisir, et sans utre but que celui de surprendre et d'amuser les gens ar ses mensonges. Il y a dans Théophraste un fort eau chapitre sur ce vice, περὶ λογοποιΐας. Nous saons par Démosthène et par Saint Luc dans les *Actes*, ue les Athéniens étoient si curieux de nouvelles, u'ils étoient les jours entiers à la place, pour aprendre des allants et des venants quelque chose de ouveau. Il ne faut donc pas douter qu'il n'y eût eaucoup de ces forgeurs de nouvelles, pour repaître le ces faussetés ces oreilles avides, et pour amuser eur curiosité.

55 Le savant Casaubon a voulu inférer de ce passage, que les Athéniens avoient établi une peine conre les forgeurs de nouvelles ; mais cela ne paroît par ucun endroit de l'antiquité. Il n'y a même nulle apparence que les Athéniens, curieux comme ils étoient, ussent voulu frauder leur curiosité par cette cruelle récaution, qui auroit empêché les gens, non seulement de débiter de fausses nouvelles, mais d'en dire

même de véritables, dans la crainte d'être exposés cette punition, avant que la vérité, qu'ils auroient dire, eût pu être avérée ; et ce qui prouve invincible-ment que cela n'étoit pas, c'est que Théophraste même, dans le chapitre où il détaille ce vice, dit « J'admire ce que prétendent les forgeurs de nouvel-« les ; car non seulement ils mentent, mais ils men-« tent sans aucune utilité pour eux », *οὐ γὰρ μόνον ψεύδονται, ἀλλὰ καὶ ἀλυσιτελῶς ἀπαλλάττουσι*. S'il y avoit eu une punition établie, cet écrivain si exact n'auroit pas manqué d'en parler et d'ajouter *καὶ κινδύνως*, « et avec beaucoup de danger ». Ce passage de Plutarque, qui est unique, ne sauroit servir de preuve à ce que Casaubon a avancé; car ce que font ici les Athéniens contre ce malheureux barbier, c'est la conjoncture et l'importance de cette nouvelle qui les y portent, parce qu'elle les jetoit dans la dernière désolation. On se servoit d'une roue pour donner la question ; on y attachoit le criminel, et on le tournoit avec rapidité. Il en est parlé dans les auteurs grecs et dans les auteurs latins.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS



M. CRASSUS.

Amyot, édition 1587.

MARCUS CRASSUS.

Marcus Crassus, dont le père avoit été censeur, et obtenu l'honneur du triomphe, fut élevé dans une petite maison avec ses deux frères, qui furent mariés du vivant de leurs parents. Ils n'avoient tous qu'une même table; et ce ne fut pas ce qui contribua le moins à le rendre sobre et tempérant dans toute sa manière de vivre. Après la mort de l'un de ses frères, il prit avec lui sa veuve et ses enfants dans sa maison [1]. Car sur l'amour des femmes, il n'y avoit point de Romain plus sage et plus modéré que lui. Il est vrai qu'étant un peu avancé en âge, il fut accusé d'avoir un commerce criminel avec Licinnia, une des vierges vestales. Licinnia même fut appelée en justice, à la poursuite d'un certain Plotinus, qui se déclara son accusateur. Mais la vérité est, que cette vestale avoit une maison de campagne fort belle [2], et que Crassus voulant l'avoir à bon marché, s'attacha à elle et lui fit la cour fort assidument; de sorte que ses fréquentes visites donnèrent lieu à ce soupçon. Le jour qu'il fut jugé, ce qui lui aida le plus à réfuter cette accusation,

ce fut son avarice; car les juges ayant reconnu que c'étoit le seul motif de son attachement, il fut absous entièrement, et il ne laissa pas un moment de repos à la vestale, jusqu'à ce qu'elle lui eût vendu sa maison. Aussi les Romains disent-ils que l'amour des richesses étoit le seul vice qui obscurcissoit en lui beaucoup de vertus. Je crois en effet que ce vice paroissoit seul, mais c'est parce qu'étant plus fort et plus violent que tous les autres, il les effaçoit tous et les empêchoit d'éclater.

Les grandes preuves que l'on donne de son avarice, sont sa manière d'acquérir, et ses biens immenses; car il n'avoit au plus que trois cents talents (*a*) quand il entra dans le monde. Pendant le temps qu'il fut en charge, il consacra à Hercule la dîme de ses biens, donna un festin au peuple, et fit à chaque citoyen une distribution de blé pour trois mois; et après ces grandes largesses, ayant voulu faire un état de tous ses biens avant son départ, pour aller faire la guerre aux Parthes, il trouva que ses fonds montoient à la somme de sept mille cent talents (*b*), et la plus grande partie de tout ce bien, s'il faut dire

(*a*) Environ 1,481,481 francs de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Environ 35,061,728 francs de notre monnoie. *A. L. D.*

cette vérité avec l'exécration qu'elle mérite, il l'avoit acquise par le fer et par le feu, ayant tiré ses plus grands revenus des calamités publiques. Car lorsque Sylla, après s'être rendu maître de Rome, vendoit publiquement les biens de ceux qu'il avoit fait mourir, les regardant comme des dépouilles ennemies, et un butin qui lui appartenoit, et voulant que la plupart et les plus considérables des citoyens participassent à son crime, Crassus fut un des plus ardents à recevoir de lui en don, ou à acheter à vil prix tout ce qui lui convenoit.

De plus, voyant que les fléaux les plus ordinaires et les plus fréquents de Rome, étoient les incendies et les croulements des maisons, à cause de la quantité infinie des bâtiments et de leur hauteur excessive, il acheta pour esclaves des maçons, des charpentiers, des architectes, jusqu'à cinq cents; et quand le feu étoit en quelque endroit, il se présentoit pour acquérir non seulement les maisons qui brûloient, mais encore les maisons contiguës que les maîtres abandonnoient pour peu de chose, à cause de la crainte et de l'incertitude de l'événement; de sorte que par ce moyen, il se trouva que la plus grande partie de Rome lui appartenoit. Mais quoiqu'il eût un si grand nombre d'ouvriers, il ne

fit jamais bâtir d'autre maison que celle où il demeuroit; car il disoit ordinairement, « que « ceux qui bâtissoient se détruisoient sans « avoir d'autres ennemis qu'eux-mêmes ». Quoiqu'il eût plusieurs mines d'argent qui lui rapportoient beaucoup, quantité de terres de grand revenu, et beaucoup de laboureurs pour les faire valoir, cependant on peut dire que tout cela n'étoit rien au prix du profit qu'il retiroit de ses esclaves, considérables par leur nombre et par leurs talents; ils étoient lecteurs, écrivains, banquiers, gens d'affaires, maîtres-d'hôtels ou cuisiniers. Et non seulement il étoit présent quand ils apprenoient, mais il se donnoit la peine de les former et de les enseigner lui-même, très-persuadé que le principal soin du maître, c'est de dresser ses esclaves comme les organes vivants de l'économique [3]. En quoi il avoit grande raison, s'il estimoit, comme il le disoit souvent, qu'il faut gouverner tous ses biens par ses esclaves, et ses esclaves par soi-même. Car nous voyons que la science économique, qui se borne aux choses inanimées, n'est qu'un trafic pour le gain; au lieu que celle qui regarde les hommes, fait partie du grand art de la politique [4]. Mais en quoi il n'avoit pas raison, c'est qu'il croyoit et soutenoit qu'un homme n'étoit pas riche quand il n'avoit pas

assez de son bien (a) pour entretenir et soudoyer lui seul une armée; car, comme disoit Archidamus, l'entretien de la guerre n'est ni fixe ni réglé [5], de sorte que les fonds dont elle a besoin, sont toujours indéterminés et indéfinis. Et en cela, Crassus étoit bien éloigné de la pensée de Marius, qui ayant distribué à chacun de ses soldats quatorze arpens de terre, et ayant su qu'il y en avoit qui se plaignoient et qui en demandoient davantage, dit : « A Dieu ne plaise qu'un Romain « trouve trop petite une portion de terre qui « suffit pour le nourrir ».

L'avarice de Crassus n'empêchoit pas qu'il ne fût très-généreux pour les étrangers : car sa maison leur étoit toujours ouverte, et il prêtoit à ses amis son argent sans intérêt; mais aussi quand le terme du payement étoit échu, il l'exigeoit rigoureusement et sans remise; de sorte que le plaisir qu'il avoit fait gratuitement devenoit souvent plus à charge que n'auroit été la plus grosse usure. Sa table étoit, pour ainsi dire, populaire; il n'y invitoit, le plus souvent, que les gens du peuple. Mais la simplicité qui y régnoit, étoit accompagnée de tant de propreté et d'un accueil si gracieux, qu'elle la rendoit beaucoup plus agréable que la bonne chère la plus somptueuse.

(a) Cicéron dit « de son revenu ». *A. L. D.*

Pour ce qui est de son application aux lettres, il s'attacha particulièrement à l'éloquence, surtout à cette éloquence qui est utile à plus de monde, je veux dire, à celle du barreau; et il y réussit si bien qu'il se rendit un des plus grands orateurs qui fussent de son temps à Rome, surpassant par son travail et par une application continuelle, ceux que la nature avoit plus favorisés que lui. Car il n'y avoit point de cause si petite et si légère, qu'il n'y vînt tout préparé; jusque-là, qu'il arriva souvent que Pompée, César et Cicéron même, craignant et refusant de se lever pour plaider, il prit leur place, et défendit les causes dont ils étoient chargés [6]. Cela le rendit d'autant plus agréable au peuple, qu'il le regardoit comme un homme très-appliqué et très-secourable. Ce qui plaisoit encore infiniment, c'étoit sa douceur, sa politesse et la civilité avec laquelle il recevoit et caressoit tous ceux qui alloient le voir ou qui s'adressoient à lui. S'il rencontroit un Romain qui le saluât, fût-il de la condition la plus basse, il lui rendoit le salut en l'appelant par son nom. On dit aussi qu'il étoit très-profond dans l'histoire, et qu'il n'étoit point ignorant dans la philosophie. Il s'étoit attaché aux livres d'Aristote, qu'il avoit lus avec un maître, appelé Alexandre, qui donna de grandes

preuves de son désintéressement, de sa douceur et de sa patience par le commerce qu'il eut avec Crassus; car il ne seroit pas aisé de dire s'il étoit plus pauvre quand il entra chez lui, que quand il en sortit long-temps après. C'étoit le seul de ses amis que Crassus menoit toujours à la campagne; et sur la route, il lui donnoit toujours un chapeau (*a*) pour se garantir du soleil; mais dès qu'ils étoient de retour, il ne manquoit jamais de le lui redemander. Oh! la grande et merveilleuse patience de cet homme [7]! et d'autant plus merveilleuse, que ce malheureux faisoit profession d'une philosophie qui ne tenoit pas que la pauvreté fût une chose indifférente [8]. Mais c'est de quoi nous parlerons dans la suite.

Quand Cinna et Marius eurent triomphé du parti qui leur étoit contraire, il n'y eut personne qui ne vît qu'ils revenoient à Rome, non pour le bien de leur patrie, mais pour la ruine et la mort des plus gens de bien. Aussi tous ceux qui furent trouvés dans la ville furent sacrifiés à leur fureur. De ce nombre furent le père de Crassus et son frère. Pour lui, étant encore fort jeune, il se déroba à

(*a*) L'interprète latin Xylander a rendu le mot grec par celui de *litière*; mais les autres traducteurs ont traduit comme M. Dacier. Cependant les derniers éditeurs d'Amyot observent qu'il faut lire *litière* au lieu de *chapeau*. *A. L. D.*

ce danger; car voyant que les tyrans le faisoient chercher, et qu'ils avoient détaché après lui des gens, comme autant de limiers, pour le prendre dans leur enceinte, il prit avec lui trois de ses amis et dix domestiques; et usant d'une extrême diligence, il se sauva en Espagne, où il avoit déjà été avec son père pendant qu'il y commandoit, et où il s'étoit fait des amis. Mais à son arrivée, il trouva tout le monde et ses amis mêmes saisis de crainte et tremblants au seul nom de Marius, et aussi alarmés de sa cruauté, que s'il eût déjà été à leurs portes. C'est pourquoi il n'osa se découvrir ni se faire connoître à personne; mais il prit le parti de se retirer dans une petite terre de Vibius Pacianus, sur le bord de la mer, où il y avoit une caverne fort grande et fort profonde. Il s'y cacha, et envoya de là un de ses domestiques à Vibius, pour sonder la disposition où il seroit pour lui, d'autant même qu'il ne pouvoit plus se ménager, car il commençoit à manquer de vivres. Vibius se réjouit de ce qu'il s'étoit sauvé; et ayant demandé à ce domestique le nombre de ceux qui l'accompagnoient, et le lieu où il s'étoit réfugié, il ne voulut pas aller lui-même le voir, de peur de donner du soupçon; mais ayant fait venir son receveur qui gouvernoit cette terre, il lui ordonna de

faire préparer tous les jours un souper, de le porter lui-même tout seul à l'entrée de la caverne, de le mettre au pied de la roche, et de se retirer ensuite dans un grand silence, sans s'informer de rien davantage, et sans vouloir rien connoître ni approfondir. Il le menaça qu'il le feroit mourir s'il faisoit la moindre démarche pour satisfaire sa curiosité, et lui promit qu'il lui donneroit la liberté s'il exécutoit fidèlement ses ordres. Cette caverne n'est pas loin de la mer. Les rochers dont elle est ceinte la ferment de tous côtés, et n'y laissent pénétrer qu'un vent doux et agréable. Mais dès qu'on y est entré, on la trouve d'un exhaussement merveilleux, et si spacieuse, qu'elle renferme plusieurs autres cavernes, où l'on entre de l'une dans l'autre, et qui sont comme de vastes appartements. Elle ne manque ni d'eau ni de lumière, car un ruisseau d'une eau très-excellente coule au pied des rochers; et les fentes qui se trouvent naturellement dans les roches qui la couvrent, surtout aux endroits où elles se joignent, recevant la lumière du dehors, la transmettent au dedans; de sorte que toute la caverne en est éclairée, et qu'il y fait un grand jour. L'air y est très-pur et exempt de toute humidité, à cause de l'épaisseur des roches qui ne permet pas à la vapeur de la

percer, et qui fait qu'elle suinte en dehors, et qu'elle coule jusqu'au pied de ces mêmes roches, et grossit l'onde de ce ruisseau.

Tant que Crassus fut dans cette retraite, l'esclave de Vibius ne manqua pas d'y apporter tous les jours les vivres nécessaires, sans connoître ni voir ceux qu'il servoit ; mais il en étoit vu lui-même, parce que comme ils savoient l'heure à laquelle il s'y rendoit, ils l'observoient et le voyoient venir. Ces soupers n'étoient pas seulement pour contenter la faim, mais encore pour satisfaire le goût ; la délicatesse étoit jointe à l'abondance. Vibius ne vouloit rien épargner pour plaire à Crassus ; ayant même fait réflexion à sa jeunesse, il pensa qu'il étoit juste de lui procurer les plaisirs que cet âge demande ordinairement. Car de ne subvenir qu'à ses nécessités seulement, c'étoit l'action d'un homme qui le secouroit plutôt par force que par amitié. Il choisit donc deux jeunes esclaves très-belles, et les mena sur le rivage de la mer. Quand il fut vis-à-vis de la caverne, il leur en montra le chemin, et leur commanda d'y entrer, les assurant qu'elles n'avoient rien à craindre. Crassus, voyant ces deux esclaves, craignit d'abord que sa retraite n'eût été découverte, et leur demanda qui elles étoient, et ce qu'elles vo-

noient chercher. Comme Vibius leur avoit fait la leçon, elles répondirent « qu'elles ve-« noient chercher leur maître qui étoit caché « dans cette caverne ». Alors Crassus vit bien que c'étoit une complaisance de Vibius qui ne cherchoit qu'à le divertir. Il reçut ces esclaves qui demeurèrent toujours avec lui, et il s'en servit pour correspondre avec Vibius. L'historien Fenestella 9 écrit qu'il avoit vu une de ces esclaves déjà avancée en âge, et qu'il lui avoit souvent entendu raconter cette histoire avec un très-grand plaisir.

Crassus, après s'être tenu huit mois caché dans cette caverne, apprit la mort de Cinna, et ne balança plus à se montrer et à se faire connoître. D'abord grand nombre de gens de guerre accoururent autour de lui. Il en choisit deux mille cinq cents, avec lesquels il traversa toutes les villes qui étoient sur son passage; et plusieurs historiens ont écrit qu'il en pilla une, nommée Malaca 10. Mais il le nioit et s'inscrivoit en faux contre ces historiens. Ensuite, ayant assemblé quantité de vaisseaux, il passa en Afrique, et alla joindre Métellus Pius, homme de grande réputation, et qui avoit ramassé une armée assez considérable. Il n'y fut pas long-temps; car s'étant bientôt brouillé avec Métellus, il alla trouver Sylla qui le reçut avec grand plaisir,

et qui lui témoigna autant de considération et de confiance qu'à aucun autre de ses amis. Quand Sylla fut passé en Italie, il voulut exercer et tenir en haleine tous les jeunes gens qu'il avoit avec lui; c'est pourquoi il leur donna à chacun différentes commissions, et Crassus eut ordre d'aller au pays des Marses, pour y lever des troupes. Comme il falloit traverser un pays ennemi, Crassus demanda à Sylla une escorte. Sylla, qui n'attendoit pas de lui cette timide précaution, lui répondit d'un ton véhément et qui marquoit sa colère: « L'escorte que je te donne, c'est ton père, « ton frère, tes parents, tes amis, qui ont « été égorgés contre les lois avec la dernière « injustice, et dont je poursuis aujourd'hui « les meurtriers ».

Crassus, piqué de ces paroles et enflammé de ressentiment et de vengeance, passa courageusement au milieu des ennemis, leva une grosse armée, et se montra toujours des plus ardents dans toutes les occasions les plus périlleuses. Ce fut dans ces combats que naquirent, dit-on, la contention de gloire et la jalousie dont Crassus fut toujours animé contre Pompée; car Pompée, quoique plus jeune que lui, et né d'un père fort diffamé à Rome, et pour lequel ses concitoyens avoient la dernière haine, brilla extrêmement dans toutes

ces occasions, et se montra si grand, que Sylla lui rendoit des honneurs qu'il ne portoit que très-rarement aux plus vieux capitaines et à ses égaux, comme de se lever de son siége quand il approchoit, de se découvrir la tête, et de lui donner le titre d'*imperator*. Ces distinctions si marquées allumèrent le feu de la jalousie dans le cœur de Crassus, et l'aigrirent même, quoique Pompée lui fût préféré avec grande raison; car, outre que Crassus n'avoit pas encore alors tant d'expérience que lui pour la guerre, tout ce qu'il y avoit de bon et de beau dans ses actions étoit gâté et corrompu par ces deux vices naturels, qui étoient une avarice sordide et un insatiable désir du gain. Ayant pris la ville de Tuder dans l'Ombrie, il fut soupçonné et accusé auprès de Sylla de s'être approprié la plus grande partie du butin. Il est vrai que, dans la dernière bataille qui fut donnée aux portes de Rome, et qui fut la plus grande et la plus sanglante, Sylla fut vaincu, les troupes de l'aile gauche qu'il commandoit ayant été poussées et renversées; mais Crassus, qui commandoit l'aile droite, remporta la victoire; et, après avoir poursuivi les ennemis jusqu'à la nuit, il fit donner avis à Sylla de ses succès, en lui demandant à souper pour ses troupes. Dans les proscriptions et dans les

ventes des biens confisqués, il fut encore fort décrié, comme ayant acheté à vil prix, ou demandé en don, des biens très-considérables. Et l'on dit que dans le pays des Brutiens, il proscrivit un homme sans la participation de Sylla, et sans avoir d'autre motif que celui de s'emparer de ses richesses. Sylla, en ayant été informé, ne voulut plus se servir de lui pour aucune affaire publique.

Quoique personne ne fût plus capable que lui de s'emparer des esprits par ses flatteries, il étoit cependant l'homme du monde le plus propre à se laisser prendre aux flatteurs. Il avoit encore cela de particulier, qu'étant d'une avarice extrême, il haïssoit surtout et railloit amèrement ceux qui lui ressembloient. Mais ce qui lui causoit une douleur qu'il ne pouvoit dissimuler, c'étoient les grands succès de Pompée dans les commandements dont il étoit honoré, c'étoit de le voir triompher avant qu'il eût été fait sénateur, et ce qui augmentoit sa rage, de l'entendre appeler le grand Pompée par tous ses concitoyens. Car un jour, quelqu'un ayant dit en sa présence: *Voici le grand Pompée*, il demanda avec un ris moqueur, *de quelle taille est-il?* Mais désespérant d'égaler ses exploits militaires, il se glissa dans les affaires civiles; et par son application et son empressement à

servir ses amis, à les défendre en justice, à leur prêter de l'argent, et à solliciter et briguer en faveur de ceux qui demandoient des charges ou quelqu'autre grâce du peuple, il parvint bientôt à une puissance qui contre-balançoit celle de Pompée, et à une gloire égale à celle que son rival avoit acquise par un grand nombre d'actions éclatantes : mais il y eut entr'eux une différence bien singulière, c'est que le nom et le crédit de Pompée étoient plus grands à Rome quand il en étoit absent, à cause des grands services qu'il rendoit à la république ; au lieu que, quand il étoit présent, il avoit souvent le déplaisir de voir que Crassus l'emportoit sur lui [11]. Et cela venoit de la gravité et d'une certaine grandeur qu'il affectoit dans toute sa manière de vivre ; car il se montroit rarement, il se retiroit des assemblées, il ne servoit que fort peu de gens, et encore avec beaucoup de peine et très-difficilement, pour conserver son crédit plus entier quand il en auroit besoin pour lui-même. Crassus, au contraire, étoit toujours prêt à servir tous ceux qui avoient recours à lui ; il ne se rendoit ni rare ni de difficile accès ; il étoit toujours sur la place, se livrant à tout le monde, et passant sa vie à rendre tous les bons offices qu'on lui demandoit ; de sorte que, par ces manières

faciles et humaines, il l'emportoit sur cette gravité et cette majesté que Pompée affectoit.

Pour ce qui est de la dignité de la personne, de la persuasion qui animoit leurs discours, de cette grâce répandue sur les traits du visage, qui séduit et qui engage, il les possédoit également l'un et l'autre. Cependant quelque grande que fût la jalousie que Crassus avoit conçue contre Pompée, elle ne le porta jamais à aucune haine ni à aucune malignité, même cachée. Véritablement il étoit très-fâché de voir Pompée et César plus honorés que lui; mais cette jalousie ambitieuse ne fut jamais accompagnée ni d'inimitié ni d'aigreur, quoique César ayant été pris un jour en Asie par des corsaires, et étant gardé fort étroitement, s'écria : « Ah! Crassus, quelle « joie va être la tienne quand tu apprendras « ma captivité »! Mais, dans la suite, il se forma entr'eux une si étroite liaison, que César étant sur le point de partir pour aller commander l'armée en Espagne, et n'ayant point d'argent pour satisfaire ses créanciers qui étoient tombés sur lui, et qui avoient saisi ses équipages, Crassus ne l'abandonna point en cette occasion, mais le dégagea en se rendant sa caution pour huit cent trente talents (*a*).

(*a*) 4,098,765 fr. 43 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

Rome étoit alors divisée en trois factions, celle de Pompée, celle de César et celle de Crassus. Car pour Caton, sa gloire étoit plus grande que son pouvoir, et sa vertu plus admirée que suivie. Ce qu'il y avoit de gens plus sages et plus modérés s'attachoient à Pompée; les plus turbulents, les plus entreprenants et les plus hardis suivoient les espérances de César; et Crassus, tenant le milieu, se servoit également de l'un et de l'autre, et changeoit souvent de parti dans les affaires de la république, n'étant ni ferme ami, ni ennemi irréconciliable; mais passant aisément de la haine à la faveur, et de la faveur à la haine, selon que cela convenoit à ses intérêts; de sorte que très-souvent, dans un bien petit espace de temps, on lui voyoit soutenir les deux propositions contraires, et accuser et défendre les mêmes hommes et les mêmes lois. Il se rendit très-redoutable par son crédit, et surtout par la crainte qu'il inspiroit. Aussi un délateur banal, nommé Sicinnius, qui suscitoit tant d'affaires à tous les magistrats et à tous les orateurs de son temps, interrogé par quelqu'un, pourquoi Crassus étoit le seul qu'il n'attaquoit point et qu'il laissoit en repos, répondit: « C'est qu'il a du « foin à la corne [12] ». Car c'étoit la coutume des Romains, quand il y avoit des bœu

dangereux et qui frappoient, de leur attacher du foin aux cornes, afin qu'en les voyant de loin, on pût y prendre garde, et s'en garantir.

Le soulèvement des gladiateurs, et le pillage de l'Italie, sont connus sous le nom *de la guerre de Spartacus*. Voici leur origine. Il y avoit un nommé Lentulus Batiatus, qui entretenoit à Capoue un certain nombre de gladiateurs, dont la plupart étoient Gaulois ou Thraces. Ces gladiateurs se voyant enfermés par force, non pour aucun crime qu'ils eussent commis, mais par la seule injustice du maître qui les avoit achetés, et qui se servoit d'eux pour les faire combattre et pour en tirer du profit, il y en eut deux cents qui complotèrent de s'enfuir. Ce complot ayant été découvert, il y en eut soixante-dix huit qui furent assez diligents pour prévenir leur maître et pour sortir de la ville, après s'être saisis, dans la boutique d'un rôtisseur, des broches et des couperets. En chemin, ils rencontrèrent des charrettes chargées d'armes de gladiateurs que l'on portoit à une autre ville. Ils les enlevèrent, s'en armèrent; et s'étant emparés d'un lieu fort d'assiette, ils élurent parmi eux trois capitaines, dont le premier fut Spartacus [13], Thrace de nation, mais de race Numide, homme fier, auda-

cieux, d'une force de corps à soutenir les plus grands travaux, et en même temps d'une prudence et d'une douceur fort au-dessus de sa fortune, et plus humain (*a*), et plus poli qu'il n'appartenoit à un Barbare. On raconte que quand on le mena la première fois à Rome pour le vendre, on vit le soir un serpent entortillé autour de son visage pendant qu'il dormoit. Sa femme, qui étoit de même nation que lui, prophétesse de son métier, et de plus inspirée par l'esprit prophétique de Bacchus, aux orgies duquel elle avoit été initiée, dit que c'étoit un signe qu'il parviendroit un jour à une grande et redoutable puissance, dont la fin seroit très-heureuse [14]. Cette femme étoit encore avec lui, et fut compagne de sa fuite.

Leur premier exploit fut de défaire quelques troupes qui étoient sorties de Capoue, pour les reprendre; et leur ayant ôté leurs armes de soldats, ils les prirent pour eux avec grand plaisir, et jetèrent leurs armes de gladiateurs qu'ils regardoient comme honteuses et barbares. Clodius (*b*), envoyé con-

(*a*) Le texte dit, *et plus grec*; car la Grèce étoit la patrie de la politesse et de l'humanité.

(*b*) Clodius Glaber. Appien le nomme *Varinius Glaber*.

tr'eux de Rome, à la tête de trois mille hommes, les assiégea dans leur fort (*a*); c'étoit une montagne d'où on ne pouvoit se sauver que par un sentier fort étroit et fort difficile, que Clodius gardoit avec ses troupes. Tout le reste n'étoit que rochers escarpés et inaccessibles, d'où sortoient quantité de ceps de vigne sauvage qui les couronnoit. Ces gladiateurs coupèrent les sarments de cette vigne, les plus forts et les plus propres à leur dessein, en firent des échelles très-solides et si longues, que de la cime de ces rochers, elles touchoient au bas dans la plaine, et par ce moyen ils descendirent tous sans danger. Il n'y en eut qu'un qui demeura le dernier pour leur jeter leurs armes, et qui ensuite se sauva comme les autres. Ils firent toute cette manœuvre sans être aperçus des Romains. C'est pourquoi les ayant enveloppés sans peine, ils tombèrent tout d'un coup sur eux, et les effrayèrent tellement par cette attaque soudaine et peu attendue, qu'ils les mirent d'abord en fuite, et se rendirent maîtres de leur camp. Plusieurs bouviers et bergers qui faisoient paître leurs troupeaux aux environs, tous gens de main, robustes et dispos, se joignirent à ces fugitifs, qui en

(*a*) Sur le mont Vésuve.

armèrent les uns, et firent des autres des soldats armés à la légère, et des coureurs pour battre l'estrade.

Le second général qu'on envoya contr'eux, fut Publius Varinus (*a*), dont ils défirent d'abord le lieutenant, appelé Furius, qui les attaqua avec deux mille hommes. Ensuite Spartacus ayant épié un autre officier, nommé Cossinius, qu'on avoit donné à Varinus pour collègue et pour conseiller, et qu'il avoit détaché contre lui avec de plus grandes forces, fut sur le point de l'enlever comme il étoit aux bains de Salines (*b*). Cossinius eut beaucoup de peine à se sauver. Spartacus se saisit d'abord de tous ses bagages; et le suivant de près, il lui tua beaucoup de monde, et s'empara de son camp. Cossinius fut tué dans cette déroute. Enfin, ayant battu le général même en plusieurs combats, et lui ayant pris les licteurs qui portoient devant lui les faisceaux de verges, et son cheval, il se rendit, par cette dernière action, aussi grand que redoutable. Cependant il ne se laissa point trop enfler par ces grands succès; et n'espérant pas de venir à bout de la puissance des Romains, il mena son armée vers les Alpes, dans la pensée qu'il n'y avoit pas

(*a*) Ou Publius Vorénus.

(*b*) Salines, dans la Campanie, près du lac Pompée.

de meilleur parti pour eux que de passer les monts, et de se retirer chacun dans leur pays, les uns dans les Gaules, et les autres dans la Thrace. Mais ses troupes, qui se voyoient déjà très-fortes par le nombre, et qui avoient conçu de hautes espérances, ne voulurent pas lui obéir, et se mirent à ravager l'Italie. Ce ne furent donc plus la honte et l'indignité de cette révolte qui irritèrent le sénat, ce furent la crainte et le danger, qui le portèrent à y envoyer les deux consuls, comme à une des plus difficiles et des plus dangereuses guerres qui eussent pu affliger Rome.

Gellius (*a*), l'un des consuls, ayant surpris un corps de Germains, qui, par fierté et par mépris, s'étoient séparés des troupes de Spartacus, le défit entièrement, et le passa au fil de l'épée. Lentulus (*b*), l'autre consul, poursuivit à grandes journées Spartacus, qui, revenant sur ses pas, lui livra bataille, défit ses lieutenants, et prit tout le bagage. Comme il continuoit sa marche vers les Alpes, Cassius, qui commandoit dans la Gaule autour du Pô avec une armée de dix mille hommes, vint au-devant de lui. Il y eut là un combat sanglant. Cassius fut battu, perdit beaucoup

(*a*) Lucius Gellius Publicola.

(*b*) L. Cornélius Lentulus Clodianus.

de monde, et eut lui-même beaucoup de peine à se sauver.

Ces tristes nouvelles portées à Rome, le sénat, très-mécontent des consuls, leur envoya ordre de quitter le commandement de l'armée, et nomma Crassus pour leur succéder, et pour prendre la conduite de cette guerre. La plupart des jeunes gens des meilleures maisons de Rome voulurent le suivre par amitié et à cause de sa grande réputation. Crassus, s'étant mis en marche, alla camper dans le pays des Picentins, pour y attendre de pied ferme Spartacus qui devoit le traverser; et cependant il envoya Mummius, l'un de ses lieutenants, avec deux légions, prendre un circuit pour suivre l'ennemi, avec ordre exprès de n'engager avec lui ni combat ni escarmouche même. Mais Mummius, à la première occasion où un rayon d'espérance le flatta de quelque succès, présenta la bataille à Spartacus, et fut défait; beaucoup de ses gens furent tués, et la plupart des autres se sauvèrent sans armes. Crassus, après avoir fait les reproches les plus durs à Mummius, donna de nouvelles armes aux soldats, et leur fit prendre l'engagement de les garder plus fidèlement que les premières; et prenant les cinq cents qui avoient été aux premiers rangs, et qui avoient commencé à fuir, il les

partagea en cinquante dixaines, les fit tirer au sort, et de chaque dixaine il fit mourir celui sur lequel le sort tomba. Il rappela en cette rencontre l'ancien usage des Romains, interrompu depuis plusieurs siècles, de décimer les soldats qui avoient mal fait leur devoir. Ce genre de mort est accompagné d'une grande ignominie; et comme cette punition se fait devant toute l'armée, elle y répand l'horreur et la frayeur.

Crassus, ayant donc ainsi châtié ses soldats, les mena contre les ennemis; mais Spartacus se retira toujours en arrière, traversa la Lucanie, et arriva sur le rivage de la mer. Il trouva dans le port quelques vaisseaux de corsaires Ciliciens, dont il voulut se servir pour passer en Sicile, où il ne lui auroit fallu que deux mille hommes pour rallumer la guerre des esclaves qui ne venoit presque que d'être éteinte, et qui ne demandoit qu'une légère amorce pour causer un terrible embrasement [15]. Mais ces corsaires, après avoir fait marché avec lui et reçu de grands présents, le trompèrent et firent voile sans l'emmener. Se voyant donc déchu de ses espérances, il s'éloigna de la mer, et alla asseoir son camp dans cette presqu'île des Rhégiens, qui est au bas de l'Italie, vis-à-vis de Messine. Crassus l'y suivit; et voyant

que la nature du lieu lui marquoit ce qu'il devoit faire, il se mit à fermer cet isthme d'une bonne muraille, et par là il retrancha à ses soldats toute oisiveté, et à ses ennemis tout moyen de faire venir des vivres. Cette entreprise étoit grande et difficile; cependant, contre l'attente de tout le monde, il en vint à bout en fort peu de temps. Il fit tirer par le travers d'une mer à l'autre, une tranchée de trois cents stades (a), large et profonde de quinze pieds, et remparée d'une muraille très-forte et d'une élévation étonnante. D'abord Spartacus ne fit aucun compte de ce travail, et il en tiroit tous les jours des sujets de risée et de moquerie. Mais lorsque le pillage commençant à lui manquer, il voulut sortir de son camp pour aller fourrager, il trouva devant lui cette muraille et cette tranchée; et ne tirant presque plus rien de sa presqu'île, il profita d'une nuit qu'il tomboit beaucoup de neige, et qu'il faisoit un vent très-froid, pour combler avec beaucoup de terre, d'arbres et d'autres matériaux, une petite partie de la tranchée dont la muraille n'étoit pas encore faite, et fit passer environ le tiers de son armée. Sur le moment, Crassus craignit que Spartacus ne formât le dessein de pousser droit à Rome; mais il se rassura

(a) Quinze lieues.

bientôt quand il vit que ses troupes étant divisées, une partie s'étoit séparée et étoit allé camper sur le lac de la Lucanie, dont l'eau a cette merveilleuse propriété, qu'elle change souvent de nature; elle est douce quelque temps, et ensuite elle devient si salée qu'on n'en sauroit boire. Crassus alla d'abord attaquer cette partie qui campoit séparément, et la chassa du lac; mais il n'eut pas le temps d'en faire un grand carnage, parce que Spartacus, survenu tout-à-coup, l'empêcha de la poursuivre, et arrêta même la fuite de ses gens.

Crassus avoit déjà écrit au sénat qu'il étoit nécessaire de rappeler Lucullus de Thrace, et Pompée d'Espagne. Mais alors il s'en repentit, et avant qu'ils pussent arriver, il se hâta de terminer cette guerre, sachant bien que tout l'honneur du succès seroit donné à celui des deux qui seroit venu le premier à son secours, et nullement à lui-même. Il résolut donc d'aller premièrement attaquer les troupes qui s'étoient séparées des autres, et que commandoient deux capitaines, nommés Cannicius et Castus. Dans ce dessein, il détacha six mille hommes auxquels il donna ordre d'aller se saisir d'une éminence qui dominoit les ennemis, et surtout de se cacher si bien qu'ils ne fussent point aperçus. Ils

n'oublièrent rien pour exécuter cet ordre ; et pour cet effet, ils couvrirent le mieux qu'il leur fut possible leurs casques. Mais malheureusement ils furent découverts par deux femmes qui faisoient des sacrifices devant le camp pour les ennemis. Ils étoient en danger d'être défaits, si Crassus, survenant tout-à-coup avec ses troupes, n'eût livré le plus grand combat qui eût encore été donné dans toute cette guerre. Car il y eut douze mille trois cents des ennemis tués sur la place, et de ce grand nombre, il n'y en eut que deux que l'on trouva blessés au dos ; tous les autres, en combattant avec une extrême valeur, étoient tombés sur le lieu même où ils avoient été placés.

Après cet échec, Spartacus dirigea sa marche vers les montagnes de Pételie [16]. Quintus, un des lieutenants de Crassus, et Scroffa, son questeur, le poursuivirent en le harcelant sans cesse. Spartacus tourne tout-à-coup sur eux, et les met en fuite. Scroffa y fut griévement blessé, et on eut bien de la peine à le sauver dans cette déroute. Cet avantage fut seul la cause de la perte de Spartacus, à cause de la fierté et de l'arrogance qu'il inspira à ces fugitifs. Car ils ne voulurent plus entendre parler de fuir le combat, ni obéir à leurs capitaines ; mais les environnant avec

leurs armes sur le chemin même, ils les forcèrent de retourner sur leurs pas au travers de la Lucanie, et de les mener contre les Romains. En cela, ils secondèrent merveilleusement le désir et l'impatience de Crassus; car il recevoit des nouvelles de l'approche de Pompée; et déjà les comices étoient remplis de gens qui briguoient pour lui, disant que cette victoire lui étoit réservée, et qu'il ne seroit pas plutôt arrivé en présence des ennemis, qu'il termineroit cette guerre par un grand combat.

Crassus donc, pressé d'en venir à une affaire décisive, campoit le plus près qu'il pouvoit de l'ennemi. Un jour qu'il faisoit tirer une grande tranchée pour l'empêcher de se retirer, ces esclaves vinrent fondre sur les travailleurs: le combat s'échauffe; et comme des deux côtés il venoit toujours de nouvelles troupes pour soutenir les premières, Spartacus voyant enfin la nécessité où il étoit, mit toute son armée en bataille. Lorsqu'on lui amena son cheval, il tira son épée, et le tua, disant: « Si je remporte la victoire, je « trouverai assez d'autres bons chevaux parmi « ceux des ennemis; et si je suis vaincu, je « n'en aurai plus besoin ». Après quoi, fendant les bataillons, et poussant au travers de monceaux d'armes et de morts, il cherchoit

Crassus; mais n'ayant pu le joindre, il tua de sa main deux centurions romains qui s'étoient attachés à lui. Enfin, tous ceux qui l'accompagnoient ayant pris la fuite, resté seul et enveloppé d'une foule d'ennemis, il se défendit encore long-temps avec un courage héroïque, et fut enfin tué, accablé par le nombre. Mais quoique Crassus eût fort bien profité des moments que la fortune lui offrit, qu'il eût rempli tous les devoirs d'un bon capitaine, et qu'il eût exposé sa personne aux plus grands périls sans se ménager, il ne put pourtant empêcher que ce succès, qui étoit uniquement dû à sa prudence et à son courage, ne tournât encore à la gloire de Pompée. Car Pompée ayant heureusement rencontré ceux qui s'étoient enfuis de la bataille, il les mit en pièces; de sorte qu'il écrivit sur-le-champ au sénat, « que Crassus avoit bien « défait en bataille rangée ces fugitifs; mais « que la racine de cette guerre, c'étoit lui « seul qui l'avoit entièrement coupée[17]. Pompée arrivé à Rome, triompha de Sertorius et de l'Espagne. Mais Crassus n'entreprit point de demander le grand triomphe. Il sembla même qu'on avoit eu tort de lui décerner le petit triomphe, appelé *Ovation*, pour avoir vaincu des esclaves fugitifs. Nous avons expliqué dans la vie de Marcellus en quoi ce

petit triomphe diffère du grand, et ce qui l'a fait appeler *Ovation*.

Tous ces grands exploits appelèrent Pompée au consulat. Crassus qui avoit des espérances bien fondées, qu'il seroit nommé consul avec lui, ne dédaigna pourtant pas de le solliciter et de demander ses bons offices. Pompée reçut très-volontiers sa sollicitation, et promit de le servir; car il étoit en quelque façon bien aise que Crassus lui eût de l'obligation. Aussi l'aida-t-il de tout son pouvoir, jusqu'à dire en pleine assemblée, « qu'il n'au« roit pas moins de reconnoissance de ce col« lègue qu'on lui avoit donné, que du con« sulat même ». Mais dès qu'ils furent entrés en charge, cette bienveillance réciproque, et cette bonne intelligence ne durèrent pas long-temps. Bientôt ils furent en différent presque sur tout, prenant tout en mauvaise part, se plaignant incessamment l'un de l'autre, et ne cherchant qu'à rompre ensemble et à se brouiller avec éclat. Cette dissension continuelle fut cause qu'ils passèrent leur consulat sans rien faire de considérable. Crassus fit seulement un sacrifice à Hercule; et après avoir traité tout le peuple romain sur dix mille tables, il distribua à chaque citoyen du blé pour trois mois. Sur la fin de l'année, comme ils étoient prêts à sortir de

charge, un jour que le peuple étoit assemblé, un homme qui n'étoit pas fort illustre, mais pourtant chevalier romain, nommé Onatius (a) Aurélius, qui, accoutumé à vivre à la campagne, ne se mêloit nullement des affaires publiques, monte à la tribune; et s'avançant vers le peuple, raconte un songe qu'il avoit eu pendant son sommeil : « Jupiter, dit-il, « m'est apparu cette nuit, et m'a ordonné « de vous avertir que vous ne souffriez pas « que les consuls sortent de charge sans qu'ils « soient redevenus amis ». Cet homme ayant ainsi parlé, le peuple ordonna aussitôt aux consuls de renoncer à leur mésintelligence et de se réconcilier. Pompée se tenoit debout sans dire une parole et sans faire le moindre mouvement; mais Crassus courant l'embrasser, dit : « Romains, je crois ne rien faire de « bas ni d'indigne de moi, d'offrir le premier « mon amitié et mes services à Pompée, à « qui vous avez donné vous-même le sur- « nom de Grand, avant qu'il eût encore de « la barbe, et à qui vous avez accordé l'hon- « neur du triomphe avant qu'il eût celui d'être « sénateur ». Voilà ce qui se passa de plus mémorable sous le consulat de Crassus. Sa

(a) Il est nommé *Caïus* dans la vie de Pompée. *A. L. D.*

censure (*a*) ne fut ni plus utile, ni plus occupée; car il ne fit ni la recherche des vies et mœurs des sénateurs, ni la revue des chevaliers, ni le dénombrement du peuple, quoiqu'il eût pour collègue, dans cette charge, Lutatius Catulus qui étoit le plus doux des Romains, et qui ne s'y seroit pas opposé. Il est vrai qu'on rapporte que Crassus ayant voulu faire l'entreprise, aussi violente qu'injuste, de rendre l'Egypte tributaire des Romains, Catulus s'y opposa de toutes ses forces; et ce fut là la source des différents qu'ils eurent ensemble, et qui les obligèrent à se démettre volontairement de leur charge.

Peu de temps après, éclata la fameuse conjuration de Catilina, qui pensa renverser Rome de fond en comble. Crassus fut soupçonné d'y avoir quelque part, et il y eut un des complices qui le nomma dans sa déposition. Mais personne n'y ajouta foi [18]; il est vrai que Cicéron, dans une de ses oraisons, accusoit assez ouvertement Crassus et César d'y avoir trempé; mais cette oraison ne parut qu'après la mort de l'un et de l'autre. Le même Cicéron, dans l'oraison qu'il fit sur son consulat, écrit formellement que Crassus

(*a*) Crassus fut censeur six ans après son consulat, soixante-trois ans avant l'ère chrétienne.

vint une nuit le trouver dans sa maison, qu'il lui remit entre les mains une lettre où il étoit parlé de Catilina, et qu'il l'assura que cette conjuration dont on informoit, étoit très-certaine et très-véritable [19]. Quoi qu'il en soit, il est constant que Crassus eut depuis une haine mortelle pour Cicéron. Et s'il ne chercha pas à la faire éclater et à lui nuire ouvertement, c'est qu'il en fut empêché par son fils Publius Crassus, qui, passionné pour les lettres et pour la philosophie, étoit toujours auprès de Cicéron, et avoit un si grand attachement pour lui, que quand on lui fit son procès, il changea comme lui de robe en signe de deuil, et obligea tous les autres jeunes Romains les plus distingués de suivre son exemple. Dans la suite il porta son père à devenir son ami.

Cependant, César, revenu de son gouvernement, se préparoit à briguer le consulat; mais voyant Crassus et Pompée retomber dans leurs premières divisions, il se trouva dans un grand embarras; car il vit que, s'il s'adressoit à l'un, il auroit l'autre pour ennemi, et en même temps qu'il lui étoit impossible de réussir, s'il n'étoit appuyé de l'un ou de l'autre. Il prit donc le parti de les réunir, en les obsédant continuellement, et en leur remontrant: « Que, de travailler,

« comme ils faisoient réciproquement, à se « détruire, c'étoit travailler à augmenter la « puissance des Cicéron, des Catulus et des « Caton, dont on ne feroit aucun compte, si « étant bien unis et de concert, ils savoient « profiter de leur amitié et de leur bonne in- « telligence, et gouverner la ville par une « seule et même autorité ». Par ces remontrances, il les réconcilia; et en se joignant à eux, il fit cette ligue invincible du Triumvirat, qui ruina toute l'autorité du sénat et du peuple, et dont il retira seul tout le profit; car il ne rendit pas Crassus et Pompée plus grands par le moyen l'un de l'autre, mais il se rendit lui-même plus grand par le moyen des deux. Appuyé de leur crédit, il fut d'abord nommé consul tout d'une voix. Et comme il se conduisit bien dans son consulat, ils lui firent décerner le commandement des armées, et donner le gouvernement des Gaules, et l'établirent par là comme dans une citadelle qui le rendoit maître de la ville. Ils espéroient qu'en lui assurant ce gouvernement, ils partageroient entr'eux tranquillement et sans aucune opposition tout le reste. Pompée suivoit en cela les vues de son ambition qui étoit sans bornes; et Crassus étoit poussé par son ancienne maladie qui étoit l'avarice, à laquelle s'étoit joint une soif im-

modérée de triomphe et de victoires, que les grands exploits de César avoient allumée en lui. Car se voyant fort supérieur dans toutes les autres choses, comme en crédit, en autorité, en richesse, il ne pouvoit souffrir de lui être inférieur dans la gloire des armes; de sorte qu'il n'eut point de cesse que par cette malheureuse passion, il ne se fût précipité dans une mort honteuse, et n'eût entraîné avec lui sa patrie dans de très-grands malheurs. César étant venu de sa province des Gaules à la ville de Luques, plusieurs Romains y allèrent pour le voir, entr'autres Crassus et Pompée. Ils eurent avec lui plusieurs conférences secrètes où ils résolurent de mettre tout en œuvre pour se rendre absolument maîtres des affaires et pour partager entr'eux toute l'autorité; ce qui leur seroit facile, César demeurant armé, et eux se faisant donner d'autres gouvernements et d'autres armées. Le seul moyen pour réussir dans ce dessein, c'étoit de demander pour eux un second consulat; et César se chargea de les aider dans cette brigue, en écrivant à tous les amis qu'il avoit à Rome, et en envoyant un grand nombre de ses soldats pour favoriser l'élection par leurs suffrages.

Après avoir tout réglé, Crassus et Pompée revinrent à Rome, où ils furent d'abord très-

suspects ; et il courut aussitôt un bruit sourd que le voyage qu'ils avoient fait à Luques, et l'entrevue qu'ils avoient eue avec César, n'étoient nullement pour le bien de la république. Dans le sénat même, Marcellinus et Domitius demandèrent tout haut à Pompée s'il brigueroit le consulat. Pompée répondit, « que peut-être il le brigueroit, et que peut-« être aussi il ne le brigueroit pas ». Ils lui firent pour la seconde fois la même demande; et il finit par dire « qu'il le brigueroit pour « des gens de bien, et non pour des mé-« chants ». Ces réponses ayant paru trop hautaines et trop méprisantes, Crassus interrogé de même, répondit plus modestement, « qu'il le brigueroit si cela étoit utile « à la république, sinon qu'il s'en désisteroit». Cette réponse enhardit plusieurs concurrents à se présenter. De ce nombre étoit Domitius. Mais dès que Crassus et Pompée se furent déclarés, et qu'ils eurent commencé à faire ouvertement leurs brigues, tous les autres se retirèrent par crainte, excepté Domitius, que Caton, comme son parent et son ami, exhorta, encouragea à ne pas abandonner ses espérances, lui représentant, « que c'étoit com-« battre pour la liberté. Car Crassus et Pom-« pée ne briguoient pas proprement le con-« sulat, mais la tyrannie ; et ils ne deman-

« doient pas une magistrature, mais le moyen « d'envahir les commandements des provin- « ces et des armées ».

Caton, par ces discours qui étoient l'effet de la persuasion, poussa presque par force Domitius sur la place. Plusieurs se joignirent à eux; car on étoit fort surpris de cette nouvelle démarche de Crassus et de Pompée, et l'on faisoit assez connoître son étonnement. « Qu'est-il besoin, *disoit-on*, qu'ils de- « mandent un second consulat? Pourquoi le « demandent-ils ensemble, que ne le bri- « guent-ils avec d'autres? N'avons-nous pas « ici plusieurs personnages qui ne sont pas in- « dignes d'être les collègues de Crassus et de « Pompée, et de partager cet honneur avec « l'un des deux »? Ces discours qui étoient publics, ayant donné quelque crainte à Pompée pour le succès de son entreprise, il n'y a sortes d'injustices et de violences auxquelles il ne se portât. Il les couronna même par une action des plus atroces. Il dressa une embuscade à Domitius; de sorte que le jour de l'élection, comme ce dernier se rendoit avant le jour sur la place, suivi de quelques domestiques et de plusieurs Romains qui l'accompagnoient pour lui faire honneur, les émissaires de Pompée se jetèrent sur sa troupe, tuèrent l'esclave qui portoit le flambeau de-

vant lui, et blessèrent plusieurs de sa suite, entr'autres Caton; et les ayant tous mis en fuite par cette violence, ils les tinrent enfermés dans une maison jusqu'après les élections. Crassus et Pompée ayant été nommés consuls, environnèrent peu de temps après la tribune aux harangues de gens armés, chassèrent par force Caton de la place, blessèrent plusieurs de ceux qui osèrent leur résister; et continuant à César le gouvernement des Gaules pour cinq ans, ils se firent décerner à eux-mêmes les gouvernements de la Syrie et des deux Espagnes, qu'ils tirèrent au sort. La Syrie échut à Crassus, et les Espagnes à Pompée.

Cette décision du sort ne fut pas désagréable à la multitude; car le peuple souhaitoit que Pompée ne fût pas éloigné de Rome; et Pompée, qui aimoit tendrement sa femme, fut bien-aise d'être la plus grande partie du temps auprès d'elle. Pour Crassus, le sort n'eut pas plutôt réglé leur partage, que, transporté de joie, il fit connoître publiquement qu'il tenoit cette fortune pour la plus grande et la plus éclatante qui lui fût jamais arrivée. Quand il étoit en compagnie, et même avec des étrangers, il ne pouvoit modérer ses transports; et quand il étoit avec ses amis, il se laissoit emporter à des vante-

ries étranges et puériles, et toutes opposées à son âge et au caractère qu'il avoit toujours montré; car dans toute sa vie, il n'avoit jamais paru ni fanfaron ni vain : mais alors enflé et corrompu par ce succès flatteur, il ne bornoit pas ses exploits à la conquête de la Syrie et des Parthes; mais se promettant de faire passer pour des jeux d'enfants les exploits de Lucullus contre Trigane, et ceux de Pompée contre Mithridate, il dévoroit déjà par ses espérances la Bactriane et les Indes, et se portoit jusqu'à la grande mer océane et aux bouts de l'orient. Cependant dans le décret qui fut dressé, la guerre contre les Parthes n'y étoit nullement comprise. Mais tout le monde savoit que c'étoit là la grande passion de Crassus, et César même lui écrivit des Gaules pour louer son dessein, et pour l'exhorter à l'exécuter sans remise.

Quand il fut en état de partir, un des tribuns, nommé Atéïus, menaça qu'il s'opposeroit à sa sortie, et beaucoup de gens se joignirent à lui, ne pouvant souffrir qu'on allât de gaîté de cœur porter la guerre chez des peuples qui n'avoient fait aucun tort aux Romains, et qui étoient leurs amis et leurs alliés. Crassus, alarmé de cette menace, pria Pompée de venir à son secours, et de l'accompagner jusque hors des portes de la ville; car

le peuple avoit pour lui beaucoup de considération et de respect. Et en effet tous ceux qui s'étoient assemblés sur le passage de Crassus, dans l'intention de s'opposer à son départ et de l'arrêter par leurs cris, n'eurent pas plutôt vu Pompée marcher devant avec un air riant et un visage ouvert, qu'ils furent adoucis, et qu'ils s'ouvrirent d'eux-mêmes pour les laisser passer. Mais Atéïus, ferme dans sa résolution, va au-devant de Crassus, et d'abord il lui défend à haute voix de passer outre, et proteste contre son entreprise. Ensuite il ordonne à son huissier de le prendre au corps et de l'arrêter. Comme les autres tribuns s'y opposèrent, l'huissier fut obligé de le lâcher. Alors Atéïus prenant le devant, courut à la porte de la ville, mit à terre un brasier plein de feu, et dès que Crassus fut arrivé vis-à-vis, il jeta dans ce brasier des parfums, y versa des libations, et prononça dessus des imprécations terribles [20], qu'on ne put entendre sans horreur, en invoquant et nommant par leurs noms certaines divinités étranges et formidables [21]. Les Romains assurent que ces imprécations, aussi secrètes et mystérieuses qu'anciennes, ont une telle force, que jamais aucun de ceux contre qui elles ont été faites, n'en a pu éviter l'effet [22]. Ils ajoutent même que ceux qui les font ont im-

manquablement aussi une fin malheureuse. C'est pourquoi peu de gens s'en servent ; et ce n'est que dans des occasions extraordinaires où il s'agit de prévenir les plus grands fléaux. Mais en cette rencontre, on blâma fort Atéïus de ce qu'étant irriré contre Crassus pour les intérêts de Rome, ce fut pourtant contre Rome qu'il prononça ces malédictions, et qu'il pratiqua ces moyens horribles qui la dévouoient aux Dieux.

Crassus, sans être touché des imprécations d'Atéïus, continua sa route, arriva à Brunduse ; et quoique la mer fût encore dangereuse, l'hiver n'étant pas encore passé, il ne voulut pas attendre, s'embarqua, et perdit beaucoup de vaisseaux dans son passage. Mais ayant rassemblé le reste de ses troupes, il continua son chemin par terre au travers de la Galatie, où il trouva le roi Déjotarus [23], occupé malgré son grand âge, à bâtir une ville ; sur quoi Crassus le plaisantant, lui dit : « Prince, c'est s'y prendre bien tard que de « vouloir bâtir une ville vers la douzième « heure du jour! Mais vous-même, général, « lui répondit Déjotarus, vous ne vous êtes « pas pris de trop bonne heure pour aller faire « la guerre aux Parthes » ; car alors Crassus avoit soixante ans passés, et son visage le faisoit paroître encore plus âgé qu'il n'étoit [24].

Dès qu'il fut arrivé en Syrie, ses premiers succès répondirent d'abord à ses espérances. Car il fit un pont sur l'Euphrate sans aucun obstacle, fit passer en sûreté son armée, et reçut dans la Mésopotamie plusieurs villes qui se rendirent volontairement. Une seule, dont un certain Apollonius étoit le tyran, osa se défendre, et Crassus y perdit environ cent soldats. Irrité de cette audace, il mène contre elle toutes ses troupes, la prend d'assaut, pille toutes ses richesses, et vend tous ses habitants. Les Grecs appeloient cette ville *Zénodotie* (*a*). Pour ce foible avantage, Crassus souffrit que son armée lui donnât le titre d'*Imperator*. Ce qui le couvrit de honte; car il sembloit alors montrer des sentiments peu élevés, et désespérer de faire de plus grandes choses, puisqu'il étoit si flatté d'un si petit succès. Après avoir mis dans les villes qui s'étoient rendues, des garnisons qui montoient à sept mille hommes de pied et à mille chevaux, il s'en retourna en Syrie avec le reste de son armée pour y passer l'hiver. Ce fut là qu'il fut rejoint par son fils, que César lui envoyoit des Gaules. Ce jeune homme qui avoit déjà été honoré de plusieurs prix d'honneur que les généraux donnent à ceux qui se

(*a*) Elle étoit de la province d'Osrhoëne, dans la Mésopotamie.

sont distingués par leur courage, lui amenoit mille cavaliers d'élite.

De toutes les fautes que Crassus fit dans cette expédition, et qui furent toutes fort grandes, la plus funeste sans contredit, après celle d'avoir entrepris cette guerre, fut ce prompt retour en Syrie, car il devoit passer outre sans s'arrêter, et occuper Babylone et Séleucie, villes toujours ennemies des Parthes [25]. Au lieu que par ce retour, il donna aux ennemis le temps de se préparer; ce qui fut la cause de sa ruine. D'ailleurs, on blâma fort ses occupations en Syrie, qui étoient plutôt celles d'un commerçant, que d'un général d'armée. Car il ne s'occupa pas à visiter les armes de ses soldats, à les passer en revue, et à leur proposer des prix de jeux et de combats pour les tenir en haleine; mais il s'appliquoit entièrement à calculer les revenus des villes et les contributions, et à peser lui-même à la balance tous les trésors qui étoient dans le temple de la déesse à Hiérapolis [26]. Il envoyoit signifier aux principautés, aux villes, et aux communautés le nombre de soldats qu'elles devoient fournir, et il les en exemptoit ensuite pour certaine somme d'argent dont on convenoit; ce qui le rendoit vil et méprisable à tout le monde, et à ceux mêmes qu'il favorisoit.

Le premier présage qu'il reçut de son malheur, lui vint de cette déesse même d'Hiérapolis, que les uns disent être Vénus, les autres Junon, et quelques-uns la Nature, la première cause, qui de l'humidité tire les principes et les semences de toutes choses, et qui a découvert aux hommes la source de tous les biens. Comme ils sortoient de son temple, le jeune Crassus fit une chute sur le seuil de la porte, et son père qui le suivoit, tomba sur lui. Dans le temps qu'il rassembloit toutes ses troupes de leurs quartiers d'hiver, il lui arriva des ambassadeurs d'Arsace, roi des Parthes, qui lui exposèrent en peu de mots l'objet de leur mission. Ils lui dirent, « que si cette armée étoit envoyée par les « Romains contre les Parthes, ce seroit une « guerre implacable qu'aucun traité de paix « ne termineroit, et qui ne finiroit que par la « ruine totale des uns ou des autres. Que si, « comme ils l'avoient entendu dire, c'étoit « Crassus seul, qui, contre le sentiment de « sa patrie, et pour assouvir son avarice par- « ticulière, avoit pris les armes contre eux, « et étoit entré dans une de leurs provinces, « le roi leur maître vouloit bien user de sa « modération en cette rencontre, avoir pitié « de la vieillesse de Crassus, et laisser se re- « tirer librement les Romains qu'il tenoit dans

« ses états, et qui étoient bien plutôt assiégés « qu'assiégeants ». Crassus ne répondit à ce discours que par une rodomontade; il leur dit, « qu'il leur feroit entendre sa réponse « dans la ville de Séleucie ». Sur quoi le plus âgé des ambassadeurs, nommé Vagises, se mettant à rire, et lui montrant la paume de sa main, lui dit : « Crassus, tu verras plutôt « naître du poil dans ce creux de ma main, « que tu ne verras Séleucie ».

Ces ambassadeurs se retirèrent donc, et allèrent annoncer à leur roi Hyrodès [27] qu'il falloit se préparer à la guerre. Cependant quelques soldats Romains s'étant sauvés avec beaucoup de danger des villes où ils étoient en garnison dans la Mésopotamie, allèrent annoncer à Crassus des choses très-capables d'inquiéter et d'alarmer; il disoient, « qu'ils « avoient vu de leurs propres yeux le nombre « effroyable des ennemis, et les grands et san-« glants combats qu'ils avoient livrés en atta-« quant ces villes ». Et comme c'est la coutume des gens épouvantés de grossir tous les objets pour les rendre plus horribles, ils rapportoient, « que c'étoient des hommes à qui « on ne pouvoit échapper quand ils poursui-« voient, et qu'on ne pouvoit atteindre quand « ils prenoient la fuite; que les traits dont ils « se servoient étoient inconnus, qu'on n'en

« avoit jamais vu de semblables, qu'ils par-
« toient plus vite que les éclairs, qu'ils de-
« vançoient même la vue, et qu'ils avoient
« plutôt frappé et porté la mort qu'on ne les
« avoit vu partir. Que des armes dont leur
« cavalerie étoit armée, les offensives per-
« çoient tout sans que rien pût leur résister,
« et les défensives étoient à l'épreuve de tout
« et ne pouvoient être faussées ».

Ces discours diminuèrent et rabattirent infiniment le courage et l'audace des soldats Romains, qui avoient cru que les Parthes ne différoient en rien des Arméniens et des Cappadociens que Lucullus avoit toujours battus, et poursuivis jusqu'à s'en lasser. Ils s'étoient flattés que le plus difficile de cette guerre seroit la longueur du chemin, et la poursuite des ennemis qui n'oseroient jamais en venir aux mains avec eux, et se voyoient, contre leurs espérances, exposés à de grands combats et à de grands dangers. Ce découragement monta même à un tel point, que plusieurs des principaux officiers furent d'avis que Crassus devoit s'arrêter là et assembler le conseil pour mettre encore en délibération toute l'entreprise. De ce nombre étoit le questeur Cassius. Les devins mêmes répandoient secrètement que les signes des victimes étoient toujours funestes, et que les sacrifices de

Crassus n'avoient jamais pu être reçus. Mais Crassus ne voulut écouter que ceux qui le pressoient de se mettre en marche et de se hâter. Ce qui le rassura le plus et le fortifia davantage dans cette pensée, ce fut l'arrivée d'Artavasde (a), roi d'Arménie; car il vint le joindre à la tête de six mille cavaliers, qu'on disoit n'être que les gardes de ce prince, et il lui promit encore dix mille chevaux bardés de fer, et trente mille hommes de pied, tous entretenus à ses dépens. Artavasde conseilloit à Crassus d'entrer dans le pays des Parthes par l'Arménie, où il lui fourniroit en abondance toutes les provisions nécessaires à son armée, et, ce qui seroit encore très-avantageux, où il passeroit en sûreté ayant devant lui de longues chaînes de montagnes, et un pays très-difficile et presque impraticable à la cavalerie qui faisoit toute la force des Parthes. Crassus le remercia assez froidement de sa bonne volonté, et des magnifiques secours qu'il lui offroit, et dit, « qu'il prendroit son chemin par la Mésopotamie, où « il avoit laissé beaucoup de braves Romains ». Sur cette réponse, le roi d'Arménie retourna dans ses états.

(a) Ce roi d'Arménie est appelé *Artavasde* par les uns, *Artuasde* ou *Artvasde*, ou *Artabase* par les autres, et *Ortadiste* par Justin.

Crassus faisoit passer l'Euphrate à ses troupes sur le pont qu'il avoit dressé près de la ville de Zeugma (*a*), lorsqu'il survint tout-à-coup des tonnerres effroyables et des éclairs redoublés qui donnoient dans le visage de ses soldats comme pour les arrêter. En même temps un nuage épais, d'où sortit un tourbillon impétueux, accompagné d'une foudre embrasée, tomba sur le pont et en abattit une partie. Le lieu où il devoit camper fut frappé deux fois de la foudre, et un de ses chevaux de bataille le plus richement harnaché emporta son écuyer, et se jeta avec lui dans le fleuve où il fut englouti. On dit aussi que l'aigle de la première compagnie, quand on voulut l'enlever pour donner le signal de la marche, se tourna d'elle-même en arrière. Outre tous ces mauvais signes, il arriva encore après qu'on eut passé l'Euphrate, qu'en distribuant aux soldats leurs vivres, on leur donna d'abord du sel et des lentilles, que les Romains regardent comme funestes et comme des marques de deuil, et qu'ils font servir pour les funérailles. De plus, comme Crassus haranguoit les troupes, il lui échappa une parole qui jeta le trouble et l'effroi dans l'esprit de tous les soldats; car il dit, « qu'il avoit

(*a*) Ville de la Comagène, sur le bord de l'Euphrate.

« fait rompre le pont, afin qu'aucun d'eux « n'échappât » ; et quand il eut senti le mauvais effet que cette parole lâchée si inconsidérément avoit produit dans l'armée, au lieu de la corriger ou de l'expliquer pour rassurer les timides, il la négligea par un esprit d'opiniâtreté et de fierté. Enfin, quand il fit le sacrifice accoutumé pour purifier l'armée, le devin lui ayant remis entre les mains les entrailles de la victime, il les laissa tomber; et voyant que tous ceux qui assistoient à ce sacrifice en étoient alarmés, il se mit à rire, et dit : « Voyez ce que c'est que la vieillesse ; « mais les armes ne me tomberont pourtant « pas des mains ».

En même temps, il se mit en marche le long de l'Euphrate avec sept légions d'infanterie, près de quatre mille chevaux, et autant de gens de trait armés à la légère. Il n'eut pas marché long-temps, que ses coureurs, qu'il avoit envoyés à la découverte, vinrent lui rapporter qu'il ne paroissoit pas un seul homme dans la campagne ; mais qu'ils avoient trouvé des traces d'un grand nombre de gens de cheval, qui paroissoient avoir pris tout à coup la fuite, comme si on les avoit poursuivis. Sur ce rapport, Crassus se fortifia dans ses espérances, et ses soldats commencèrent à mépriser les Parthes, comme des gens qui

n'auroient jamais l'audace de les attendre, et d'en venir à un combat. Cassius ne laissoit pourtant pas de lui représenter encore, « qu'il « devoit s'arrêter dans quelqu'une des villes « où il avoit garnison, pour laisser reposer et « rafraîchir son armée, jusqu'à ce qu'il eût « reçu des nouvelles certaines des ennemis; « que s'il ne vouloit pas prendre ce parti, il « falloit gagner Séleucie en côtoyant l'Eu- « phrate; car les vaisseaux de charge leur fa- « ciliteroient les vivres en suivant toujours « leur camp; et la rivière qu'ils auroient à « leur droite, les empêcheroit d'être enve- « loppés; de sorte qu'ils seroient toujours en « état de combattre l'ennemi sans désavan- « tage ».

Pendant que Crassus tenoit le conseil pour délibérer sur cette proposition, un capitaine d'Arabes, nommé Ariamnès (*a*), vint le trouver. C'étoit un homme plein de ruse et de fraude; et l'on peut dire que de tous les malheurs que la fortune assembla dans ce moment pour l'entière ruine de Crassus, ce fut là le plus grand et le plus entier. Quelques-uns des officiers qui étoient alors à l'armée, et qui avoient autrefois servi sous Pompée dans ce pays-là, le connoissoient et savoient qu'il avoit tiré de grands plaisirs de

(*a*) Dion le nomme *Augarus* ou *Abgarus*.

l'amitié de Pompée, et qu'il passoit pour un homme très-affectionné aux Romains. Mais alors ce fourbe, gagné par les capitaines du roi des Parthes, fut lâché par eux et envoyé à Crassus, pour tâcher de le porter à s'éloigner de la rivière et des pays difficiles et montueux, et de le jeter dans ces plaines immenses, où il pourroit être enveloppé de tous côtés; car les Parthes ne pensoient à rien moins qu'à venir l'attaquer de front. Ce Barbare étant entré dans la tente de Crassus, commença d'abord à louer hautement Pompée comme son bienfaiteur; car il étoit aussi éloquent que fourbe. Ensuite après avoir admiré le bonheur de Crassus, d'être à la tête d'une armée si belle et si nombreuse, il le reprit de ce qu'il tiroit la guerre en longueur, en différant toujours et en consumant le temps en préparatifs, comme s'il avoit besoin d'armes, et non pas plutôt de mains et de pieds très-légers contre des ennemis, qui, depuis longtemps ne cherchoient qu'à enlever ce qu'ils avoient de plus précieux dans leurs meubles, et les personnes les plus chères, pour se retirer au plus vite chez les Scythes ou chez les Hyrcaniens. « Mais quand même vous « auriez à les combattre, ajouta-t-il, il fau- « droit vous hâter avant que le roi, revenu « de son épouvante, eût rassemblé toutes ses

« forces; car présentement il jette au-devant
« de vous Suréna et Syllacès, qui sont chargés
« de vous amuser et de vous empêcher de le
« poursuivre; mais pour lui, il est fort loin,
« et ne paroîtra nulle part ».

Tout cela étoit faux, car le roi Hyrodès avoit d'abord partagé son armée en deux corps; avec l'un il étoit entré dans l'Arménie qu'il ravageoit, pour se venger d'Artavasde, et il avoit envoyé Suréna à la tête de l'autre contre les Romains, non point par aucun mépris pour eux, comme quelques-uns l'ont voulu dire; car Hyrodès n'étoit pas assez ignorant ni assez insensé, pour mépriser un adversaire comme Crassus, qui étoit un des premiers personnages de Rome, et pour trouver plus de gloire à combattre Artavasde, et à faire le dégât dans l'Arménie. Il est au contraire très-vraisemblable que craignant le danger qu'il y avoit à aller se présenter aux Romains, il prit le parti de se tenir au loin, pour attendre l'événement, et d'envoyer devant Suréna pour tenter la fortune du combat, et pour amuser les Romains et les empêcher d'avancer. Car Suréna n'étoit pas un homme ordinaire; mais en richesses, en noblesse et en gloire, il étoit le premier après le roi; en valeur, en prudence et en expérience pour la guerre, le premier des Parthes; et en

beauté de corps et en bonne mine, il égaloit ou surpassoit les mieux faits. Quand il marchoit en campagne, son train seul étoit composé de mille chameaux qui portoient son bagage, de deux cents chariots pour ses concubines, de mille cavaliers tout couverts de fer, et d'un plus grand nombre d'autres plus légèrement armés; car ses vassaux ou ses esclaves auroient pu lui composer une escorte de dix mille chevaux. De plus, il avoit par sa naissance le droit héréditaire dans sa famille, de ceindre le bandeau royal aux rois des Parthes, le jour qu'ils étoient couronnés [28]. C'étoit lui qui avoit rétabli sur le trône le roi Hyrodès, qu'on en avoit chassé, et qui lui avoit conquis la ville de Séleucie, étant monté le premier sur les murailles, et ayant renversé de sa main tous ceux qui faisoient résistance. Quoiqu'il n'eût pas encore alors trente ans, il avoit déjà la réputation d'un homme de grand sens, de grande prudence, et dont les conseils étoient sûrs, et ce fut principalement par là qu'il ruina Crassus, qui d'abord par son audace et par son orgueil, et ensuite par sa crainte et par l'épouvante et l'abattement où le précipitèrent ses malheurs, se laissa facilement surprendre.

Le traître Ariamnes, après lui avoir persuadé de s'éloigner des rives de l'Euphrate, le

mena au travers de la plaine par un chemin d'abord uni et aisé, mais qui devint ensuite très-difficile par les sables profonds où il se trouva engagé au milieu d'une vaste campagne toute rase et d'une affreuse aridité, et où la vue ne découvroit aucune borne qui fît espérer quelque repos. De sorte que si la soif et la fatigue du chemin décourageoient les Romains, la vue les jetoit dans un désespoir encore plus terrible ; car ils ne voyoient nulle part ni arbre, ni ruisseau, ni colline, ni herbe verte ; ce n'étoient partout que monceaux de brûlantes arènes, qui, comme les flots entassés d'une mer immense, enveloppoient et engloutissoient ses troupes. Tout cela réuni devoit suffire pour leur faire soupçonner qu'ils étoient trahis, et ils n'en devoient plus douter après l'arrivée des courriers d'Artavasde. Ce prince mandoit à Crassus « que le roi Hy-
« rodes étoit tombé sur lui avec une grosse
« armée ; que la guerre qu'il avoit à soutenir
« l'empêchoit de lui envoyer le secours qu'il
« lui avoit promis, mais qu'il lui conseilloit
« de se rapprocher de l'Arménie, afin qu'ils
« pussent unir leurs forces contre leur en-
« nemi commun ; que s'il ne vouloit pas sui-
« vre cet avis, il l'avertissoit au moins d'é-
« viter surtout dans ses marches et dans ses
« campements les lieux ouverts et favorables

« à la cavalerie, et de s'approcher toujours « des montagnes ». Mais Crassus, emporté par sa colère et par son arrogance, ne daigna pas lui faire la moindre réponse, il dit seulement à ses courriers : « Je n'ai pas le « temps présentement de penser aux affaires « des Arméniens, bientôt j'irai dans leur « pays, et je punirai Artavasde de sa trahi- « son [29] ». Cassius fut très-fâché de cette reponse, mais il cessa de donner davantage ses avis à Crassus, qui ne pouvoit les souffrir; et prenant ce fourbe d'Ariamnes en particulier, il l'accabla de malédictions et d'injures. « O le plus scélérat de tous les hom- « mes, *lui dit-il*, quel mauvais démon s'est « emparé de toi, et t'a conduit vers nous? « Par quels breuvages, par quels enchante- « ments, par quels sortiléges es-tu venu à « bout de persuader à Crassus de jeter son « armée dans ces déserts infinis, et dans ces « abîmes de sable, et de prendre un chemin « plus convenable à un capitaine de voleurs « Numides, qu'à un général des Romains »? Le Barbare, qui étoit rusé, et qui savoit prendre toutes sortes de figures, s'humiliant devant lui, et lui parlant avec douceur, tâchoit de le rassurer, et le conjuroit de supporter encore un peu de temps cette fatigue. Ensuite il alloit le long des rangs des soldats,

et marchant avec eux, il paroissoit vouloir les encourager, et il leur disoit avec un ris moqueur : « Mes amis, vous croyez marcher « dans les campagnes riantes et délicieuses de « la Campanie; vous voudriez trouver ici sans « doute les fontaines, les ruisseaux, les om- « brages verts, les bains et les hôtelleries dont « elle est pleine, et vous ne vous souvenez « pas que vous traversez les déserts qui font « les limites des Arabes et des Assyriens ». Voilà comme ce fourbe tâchoit de les conso- ler; mais avant que sa trahison fût entière- ment découverte, il se retira: encore fût-ce du consentement de Crassus même, qu'il trompa de nouveau, car il lui persuada qu'il alloit le servir, en jetant le désordre et le trouble parmi ses ennemis.

On dit que ce jour-là, Crassus, au lieu de paroître en public avec sa robe de pourpre, comme c'est la coutume des généraux ro- mains, en prit une noire, et que s'en étant aperçu, il alla aussitôt en changer. Les offi- ciers ayant voulu prendre leurs enseignes pour partir, eurent autant de peine à les ar- racher que si elles eussent pris racine en terre. Crassus ne faisoit qu'en plaisanter, et les hâ- toit de marcher, contraignant ses gens de pied d'aller aussi vite que sa cavalerie. Mais bientôt quelques-uns des coureurs qu'il avoit

envoyés à la découverte, revinrent et rapportèrent qu'ils avoient donné dans un corps des ennemis; que leurs camarades avoient été tués; que pour eux ils s'étoient sauvés seuls avec beaucoup de peine, et que toute l'armée des Parthes, qui étoit très-nombreuse et pleine de fierté et d'audace, marchoit pour les attaquer. Cette nouvelle jeta le trouble et la consternation dans tout le camp. Crassus en fut plus troublé que les autres; et l'effroi où il étoit, ne lui laissant pas l'entière liberté de son esprit, il mit avec précipitation ses troupes en bataille. D'abord il suivit le sentiment de Cassius, il étendit le plus qu'il put son infanterie, pour lui faire occuper un plus grand terrein, et pour ôter aux ennemis la facilité de les envelopper, et distribua toute sa cavalerie sur les ailes; mais ensuite il changea d'avis, et serrant son infanterie, il en fit un corps de bataille carré qui faisoit face de tous côtés, et dont chacun des côtés présentoit douze cohortes de front. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de gens à cheval, afin que chaque partie de ce corps de bataille pût être également soutenue par la cavalerie, et que toute l'armée chargeât avec plus de sûreté et d'audace. Il donna le commandement de l'une des ailes à Cassius, l'autre à son fils le jeune Crassus, et se plaça au cen-

tre ; ils avancèrent dans cet ordre, et arrivèrent sur le bord d'un ruisseau, appelé Balissus; il n'avoit pas beaucoup d'eau, mais il fit un très-grand plaisir à ses soldats, épuisés autant par l'extrême sécheresse et l'excessive chaleur qu'il faisoit, que par la grande fatigue qu'ils avoient essuyée dans cette longue et pénible marche.

La plupart des officiers étoient d'avis de camper en cet endroit, et d'y passer la nuit pendant laquelle on tâcheroit, autant qu'il seroit possible, d'avoir des nouvelles des ennemis, et quand on auroit su leur nombre et leur ordonnance, d'aller les attaquer dès le lendemain matin. Mais Crassus se laissant emporter à l'ardeur de son fils, et à celle de la cavalerie que commandoit ce jeune homme, et qui le pressoient de les mener à l'ennemi, donna ordre que ceux qui voudroient prendre leur repas, mangeassent debout chacun dans son rang ; et sans leur donner le temps d'achever, il les fit remettre en marche, et au lieu de les faire aller au petit pas, et de leur donner de temps en temps quelques moments de repos, comme on a coutume de faire quand on conduit des troupes au combat, ils marchèrent d'un pas précipité, jusqu'à ce qu'ils découvrirent les ennemis, qui, contre leur attente, ne leur parurent ni

1 si grand nombre, ni si terribles qu'on leur voit dit : car Suréna avoit usé de ce stratagème; il avoit caché la plupart de ses bataillons derrière les premiers corps avancés; et our les empêcher d'être aperçus à l'éclat e leurs armes, il leur avoit ordonné de les ouvrir avec leurs manteaux ou avec des eaux. Quand ils furent en présence et prêts charger, Suréna n'eut pas plutôt fait lever e signal de la bataille, que toute la campagne etentit de cris épouvantables et d'un bruit ffreux. Car les Parthes ne s'excitent point u combat avec des cors ou des trompettes, nais ils ont quantité d'instruments creux couerts de cuir, et entourés de sonnettes d'airain, sur lesquels il frappent avec force, et l'où il sort un bruit sourd et terrible, qui aroît un mélange du rugissement des bêtes éroces et des éclats du tonnerre, ces Barbares ayant fort bien observé que de tous les ens, l'ouïe est celui qui trouble le plus l'âme, qui émeut le plus vivement toutes ses passions, et qui fait sortir le plus promptement 'homme hors de lui-même.

Comme les Romains étoient étonnés et efrayés de ce bruit, les Parthes jetant tout-à-coup les couvertures de leurs armes, leur parurent tout en feu par le grand éclat de leurs casques et de leurs cuirasses, qui étoient

d'un acier margien, plus étincelant que les rayons du soleil, et par celui du fer et de l'airain dont leurs chevaux étoient bardés. A leur tête paroissoit Suréna, beau, bien fait, d'une taille avantageuse, et d'une réputation de valeur beaucoup plus grande que ne promettoit son air efféminé. Car il se fardoit à la façon des Mèdes [30], et portoit comme eux les cheveux frisés et séparés; au lieu que les autres Parthes les portoient encore à la manière des Scythes, et tels que la nature les donne, afin de paroître plus terribles. D'abord les Barbares vouloient charger les Romains à coups de piques, pour tâcher d'enfoncer ou d'ouvrir les premiers rangs; mais ayant vu de près la profondeur de ce corps de bataille si serré, si uni, et où les hommes se soutenoient si bien les uns les autres, ils se retirèrent aussitôt en arrière, feignant de se disperser et de rompre leur ordonnance; mais les Romains furent bien étonnés de se voir tout-à-coup enveloppés de tous côtés. Dans l'instant Crassus ordonna à ses gens de trait et à son infanterie légère de les charger, mais ils n'allèrent pas bien loin, car, accablés d'une grêle de flèches, ils furent obligés de se retirer et de se mettre à couvert sous leur infanterie pesamment armée. Les Romains commencèrent à être saisis de trouble et d'effroi,

en voyant la roideur et la force de ces flèches, contre lesquelles il n'y avoit point d'armes à l'épreuve, et qui perçoient également tout ce qu'elles frappoient. Les Parthes s'étant séparés, lancèrent des flèches de tous les côtés, sans viser personne, car les Romains étoient si serrés, qu'ils ne pouvoient manquer de les atteindre; ils portoient des coups effroyables, et faisoient des blessures très-profondes, autant par la force et le poids de leurs flèches, qu'à cause de la grandeur et de la flexibilité de leurs arcs, qui, par leur souplesse, joignoient presque leurs deux bouts quand on les tendoit, et par leur grandeur, donnoient une si grande étendue à la corde, qu'employant toute la longueur de la flèche, elle la chassoit avec une impétuosité et une roideur que rien ne pouvoit soutenir. Les Romains étoient donc dans une cruelle extrémité: s'ils demeuroient fermes dans leurs rangs, ils étoient mortellement blessés, et s'ils en sortoient pour aller charger l'ennemi, ils ne pouvoient lui faire aucun mal, et n'en étoient pas moins maltraités. Les Parthes fuyoient devant eux, sans cesser pour cela de tirer; car ce sont les peuples qui font le plus habilement cette manœuvre après les Scythes, ce qui est très-sagement imaginé, puisqu'en

fuyant ils sauvent leur vie, et ôtent en combattant ce que la fuite a de honteux.

Tant que les Romains purent espérer que ces Barbares, après avoir épuisé toutes leurs flèches, cesseroient de combattre, ou qu'ils en viendroient aux coups de main, ils se soutinrent, et supportèrent leurs maux avec fermeté. Mais quand ils se furent aperçus qu'il y avoit derrière les Parthes des chameaux chargés de flèches, où ceux qui avoient déjà employé les leurs en alloient prendre de nouvelles en faisant le tour, alors Crassus ne voyant point de terme à ses maux, envoya ordre à son fils de tâcher, à quelque prix que ce fût, de joindre les ennemis avant qu'il fût entièrement enveloppé, car c'étoit lui principalement qu'une des ailes de l'armée des Parthes cherchoit à tourner pour le prendre à dos. Le jeune Crassus prenant donc treize cents chevaux, parmi lesquels se trouvoient les mille que César lui avoit donnés, cinq cents archers et les huit cohortes d'infanterie qui étoient le plus près de lui, s'élargit, et faisant le tour, alloit charger ceux qui tâchoient de l'envelopper. Mais ceux-ci, soit comme quelques-uns l'ont dit, qu'ils craignissent et qu'ils voulussent éviter le choc d'une troupe qui marchoit en si belle ordonnance,

ou que leur dessein fût d'attirer le jeune Crassus le plus loin qu'ils pourroient de son père, se mirent d'abord à tourner bride et à s'enfuir. Le jeune Crassus, criant alors de toute sa force, « ils ne nous attendent point », poussa à eux à bride abattue. Il avoit avec lui Censorinus et Mégabacchus [31]; celui-ci, célèbre par son courage et par sa force, et Censorinus, distingué par sa dignité de sénateur et par son éloquence. Ils étoient tous deux amis particuliers du jeune Crassus, et à-peu-près de même âge. La cavalerie s'étant donc mise à la poursuite de l'ennemi, les gens de pied se piquèrent de ne pas demeurer derrière, et la suivirent, animés par leur bonne volonté, et par la joie que leur donnoit l'espérance de la victoire. Ils croyoient fermement avoir vaincu, et n'avoir plus qu'à poursuivre, jusqu'à ce que s'étant fort éloignés du corps de leur armée, ils reconnurent la fraude des Parthes, car ceux qui faisoient semblant de fuir, tournèrent tête, et une infinité d'autres se joignirent à eux pour fondre sur les Romains. Ce que voyant le jeune Crassus, il arrêta ses soldats, dans l'espérance que les ennemis les voyant en si petit nombre, en viendroient aux mains avec eux; mais ces Barbares se contentèrent de leur opposer leur cavalerie pesamment armée, et débandèrent

sur eux leur cavalerie légère, qui, caracolant et les environnant de tous côtés sans les joindre, les accabloient de flèches; et en remuant jusqu'au fond ces monceaux de sable, dont la plaine étoit couverte, excitoient une poussière si épaisse, que les Romains ne pouvoient ni se voir ni se parler, et que se resserrant en un petit espace, et se pressant les uns contre les autres, ils étoient en butte à tous les traits, et expiroient d'une mort aussi lente que cruelle. Car se sentant déchirer les entrailles, et ne pouvant supporter la douleur, ils se vautroient et se rouloient sur le sable avec les flèches qu'ils avoient dans le corps, et expiroient ainsi avec des tourments horribles, ou tâchant d'arracher de force les pointes à crochets recourbés, qui avoient pénétré au travers des nerfs et des veines, ils déchiroient encore davantage leurs plaies, et augmentoient leurs douleurs.

La plupart moururent dans cette détresse; et ceux qui restoient encore, n'étoient plus en état d'agir; car le jeune Crassus les exhortant d'aller charger cette cavalerie bardée de fer, ils lui firent voir leurs mains attachées à leurs boucliers, et leurs pieds percés d'outre en outre, et cloués à terre; de sorte qu'il leur étoit également impossible de se défendre et de s'enfuir. Se mettant donc à la tête de sa

cavalerie, il chargea vigoureusement ces ennemis couverts de fer, se mêla fièrement dans leurs escadrons, mais avec un grand désavantage, tant pour l'attaque que pour la défense; car ses gens, avec des javelines foibles et courtes, donnoient contre des cuirasses d'un acier excellent, ou d'un cuir fort dur; au lieu que les Barbares, avec de bons et forts épieux, portoient des coups terribles sur les corps des Gaulois qui étoient nus, ou légèrement armés. C'étoient cependant les troupes dans lesquelles le jeune Crassus avoit le plus de confiance, et c'étoit avec elles qu'il faisoit des prodiges de valeur. Car ces Gaulois empoignoient à pleines mains les épieux des Parthes; et les joignant au corps, ils les colletoient et les tiroient de dessus leurs chevaux à terre, où ils demeuroient sans pouvoir se remuer, accablés sous la pesanteur de leurs armes. Il y en avoit plusieurs qui, abandonnant leurs chevaux, se glissoient sous ceux des ennemis, et leur perçoient le ventre avec leurs épées. Ces chevaux effarouchés par la douleur, bondissoient, se cabroient, et renversant leurs maîtres, ils les fouloient aux pieds pêle-mêle avec les ennemis, et tomboient morts sur les uns et sur les autres. Mais ce qui tourmentoit le plus les Gaulois, c'étoit la chaleur et la soif; car ils n'étoient

pas accoutumés à les supporter ; ils perdirent aussi la plupart de leurs chevaux, qui, courant de vitesse contre cette cavalerie pesamment armée, s'enferroient eux-mêmes dans leurs épieux. Ils furent donc forcés de se retirer vers leur infanterie, et d'emmener le jeune Crassus, qui souffroit beaucoup de ses blessures. Chemin faisant, ils virent assez près d'eux une butte de sable assez élevée, où ils se retirèrent. Ils attachèrent les chevaux au milieu, et firent tout autour une enceinte de leurs pavois pour se retrancher, espérant que cela leur aideroit beaucoup à se défendre contre les Barbares. Mais il en arriva tout autrement, car, dans un lieu uni, les premiers couvrent les derniers, et leur procurent quelque relâche ; au lieu que sur cette colline, l'inégalité du lieu faisant paroître les uns au-dessus des autres, et découvrant davantage celui qui étoit derrière, les offroit tous aux coups ; de sorte que ne pouvant se dérober aux flèches que les Barbares décochoient continuellement sur eux, ils en étoient tous également atteints, et ils déploroient leur malheureuse destinée, de ce qu'ils périssoient ainsi misérablement sans pouvoir se servir de leurs armes, et faire sentir leur valeur à leurs ennemis.

Le jeune Crassus avoit avec lui deux Grecs

de ceux qui s'étoient établis en cette contrée dans la ville de Carres; ils se nommoient Hieronymus et Nicomachus. Ces deux hommes touchés de le voir en cet état, le pressoient de se dérober avec eux, et de se retirer dans la ville d'Ischnes (*a*), qui avoit embrassé le parti des Romains, et qui n'étoit pas fort éloignée. Mais il répondit : « Qu'il n'y avoit pas « de mort si cruelle dont la crainte pût l'o- « bliger à abandonner tant de braves gens « qui mouroient pour l'amour de lui ». Il leur ordonna de se sauver, et en les embrassant, il les congédia. Pour lui, ne pouvant se servir de sa main, qui étoit traversée d'un trait, il ordonna à son écuyer de le percer de son épée, et lui présenta le flanc. On dit que Censorinus mourut aussi par une main empruntée, et que Mégabacchus se donna lui-même la mort; tous les autres principaux officiers se tuèrent de même, et ceux qui restèrent périrent en combattant avec beaucoup de valeur. Les Parthes ne firent qu'environ cinq cents prisonniers; et après avoir coupé la tête du jeune Crassus, ils marchèrent à l'instant contre son père, dont voici la position : Après qu'il eut ordonné à son fils de charger les Parthes, et qu'on lui eut annoncé

(*a*) Ischnes, ville de la Mésopotamie, non loin de l'Euphrate. Elle est aussi appelée *Ichnes*.

qu'ils étoient en déroute, et qu'on les poursuivoit vivement, et qu'il eût vu d'un autre côté que ceux qu'il avoit en tête, ne le pressoient plus avec tant d'ardeur, car la plupart étoient allés avec les autres contre le jeune Crassus, il reprit un peu courage; et rassemblant son armée, il la retira en arrière sur un coteau, espérant que son fils alloit bientôt revenir de sa poursuite. De tous les messagers que son fils lui avoit envoyés pour lui apprendre le danger où il étoit, les premiers étoient tombés entre les mains des Barbares qui les avoient égorgés; il n'y eut que les derniers, qui, s'étant sauvés avec beaucoup de peine, arrivèrent auprès de lui, et lui annoncèrent que son fils étoit perdu s'il ne lui envoyoit très-promptement un puissant secours. A cette nouvelle, Crassus se sentit déchiré par une foule de passions, et sa raison fut tellement obscurcie, qu'il n'étoit plus capable de rien voir ni de rien entendre. D'un côté, la crainte de tout perdre, et de l'autre le désir de revoir son fils, le portoient à l'aller secourir. Dans cette résolution, il donna ordre enfin à son armée de marcher. Mais alors les Parthes, qui revenoient de la défaite du jeune Crassus, arrivent avec de grands cris et des chants de victoire qui les font paroître encore plus terribles; en même

emps les tambours et les timbales remplissent l'air de leur son effroyable, et retentissent aux oreilles des Romains, qui voient bien que ce bruit leur annonce un nouveau combat; et les Barbares portant la tête du jeune Crassus au bout d'une lance, s'approchent d'eux, et leur demandent avec une raillerie insultante, quelle est la famille, et qui sont les parents de ce jeune homme: «Car il n'est « pas possible, disent-ils, qu'un jeune homme « si courageux et d'une valeur si brillante, « soit le fils d'un père aussi lâche et aussi ti- « mide que Crassus ».

Ce spectacle abattit plus le courage et les forces des Romains, que tous les autres maux dont ils se voyoient accablés. Car loin d'exciter en eux ce feu de la colère, qui anime le désir de la vengeance, il les remplit d'une frayeur et d'une crainte qui les glacèrent. Cependant Crassus montra dans ce malheur plus de fermeté et plus de courage qu'il n'avoit encore fait; car, parcourant les rangs, il alloit criant: «Romains, c'est moi seul que « ce deuil regarde. La grande fortune de « Rome et sa gloire sont entières, et demeu- « rent invulnérables et invincibles tant que « vous serez debout. Si vous avez quelque « compassion d'un père qui vient de perdre « un fils dont vous admiriez la valeur, faites-

« la paroître par votre colère et par votre « ressentiment contre ces Barbares ; ravissez-« leur cette joie insolente, punissez leur « cruauté, et ne vous laissez point abattre par « mon malheur. C'est une nécessité que l'on « éprouve quelque échec quand on aspire à « de grandes choses. Lucullus n'a point dé-« fait Tigrane, ni Scipion le grand Antio-« chus, sans verser le sang des Romains. Nos « ancêtres ont perdu mille vaisseaux sur les « côtes de la Sicile ; ils ont perdu en Italie « beaucoup de leurs généraux et de leurs « meilleurs capitaines, et pas un d'eux, par « sa défaite, ne les a empêchés de vaincre « leurs vainqueurs. Car ce n'est point par les « faveurs de la fortune que les Romains sont « montés à ce haut degré de puissance, mais « par leur patience et par leur courage, en se « roidissant contre les adversités ».

Crassus tâchoit de ranimer et de fortifier ses troupes par ces discours, mais ils firent peu d'impression ; et ayant ordonné qu'on jetât le cri du combat, il découvrit le dernier découragement de son armée ; car le cri qu'elle jeta fut foible et inégal ; au lieu que celui des ennemis fut très-ferme et très-éclatant. L'attaque étant donc commencée, la cavalerie légère des Parthes se répand sur les ailes des Romains, et les prenant en flanc les accable

de flèches, pendant que leur grosse cavalerie les attaquant de front à grands coups de lances, les oblige à se resserrer dans un espace étroit; à l'exception de ceux qui, pour prévenir les flèches dont les atteintes causoient une mort douloureuse et longue, eurent le courage de se jeter sur eux en désespérés; non qu'ils leur fissent beaucoup de mal, mais ils tiroient cet avantage de leur audace, qu'ils mouroient très-promptement des larges et profondes blessures qu'ils recevoient; car les Barbares leur passoient leurs lances entières au travers du corps avec tant de roideur et de force, que souvent ils en perçoient deux d'un même coup.

Après avoir combattu ainsi le reste du jour, les Barbares se retirèrent, disant: « Qu'ils « accordoient à Crassus une nuit seule pour « pleurer son fils, à moins qu'il ne trouvât « plus expédient de penser à ses affaires, et « qu'il n'aimât mieux aller volontairement « vers Arsace, que d'y être traîné ». Ils campoient en présence de l'armée Romaine, dans la ferme espérance que le lendemain ils acheveroient de la défaire. Cette nuit-là fut terrible pour les Romains. Ils ne songeoient ni à enterrer leurs morts, ni à panser leurs blessés, dont la plupart mouroient dans des douleurs horribles. Chacun ne faisoit que déplorer ses

propres malheurs, car ils voyoient bien tous qu'ils ne pouvoient échapper, soit qu'ils attendissent le jour dans leur camp, soit qu'ils se hasardassent pendant la nuit à se jeter dans cette plaine immense où l'on ne voyoit point de fin. D'ailleurs, leurs blessés les mettoient dans un cruel embarras; les emporter avec eux, c'étoit retarder extrêmement leur fuite; en les laissant, leurs gémissements et leurs plaintes ne pouvoient manquer de faire découvrir leur départ.

Quoiqu'ils sussent bien que Crassus seul étoit la cause de tous leurs maux, cependant ils souhaitoient tous de voir son visage et d'entendre sa voix. Mais lui, couché à terre, à l'écart dans un lieu obscur, et la tête couverte de son manteau, il présentoit pour les ignorants et pour les fous, un grand exemple de l'instabilité de la fortune, et pour les sages et les gens sensés, un exemple plus grand encore des pernicieux effets de la témérité et de l'ambition, qui faisoient qu'il ne pouvoit souffrir de n'être pas le premier et le plus grand parmi tant de millions d'hommes, et qu'il croyoit que tout lui manquoit, et qu'il étoit le dernier de tous, parce qu'il y en avoit deux qui lui étoient préférés.

Octavius, un de ses lieutenants, et Cassius s'approchèrent de lui, et voulurent le

faire lever, et lui redonner du courage; mais le voyant entièrement accablé sous le poids de sa douleur, et rebelle à toutes leurs consolations et à toutes leurs remontrances, ils appelèrent les tribuns, les centurions et les chefs des bandes, tinrent un conseil sur-le-champ; et tous ayant été d'avis qu'il falloit partir, on fit lever le camp sans donner le signal avec la trompette. Cela se fit d'abord avec un grand silence. Mais ensuite les malades et les blessés, qui ne pouvoient suivre, s'apercevant qu'on les abandonnoit, remplirent le camp de tumulte et de confusion, avec des cris, des hurlements et des lamentations horribles; tellement que les corps qui marchoient les premiers, en furent saisis de trouble et d'effroi, dans la pensée que c'étoient les ennemis qui venoient les attaquer. Ainsi revenant souvent sur leurs pas, et se remettant ensuite en bataille, ou s'empressant à charger sur des bêtes de somme les blessés qui les suivoient, et faisant descendre les moins malades, ils perdirent beaucoup de temps. Il n'y eut que trois cents chevaux que conduisoit Ignatius, qui ne s'arrêtèrent point, et qui arrivèrent à la ville de Carres (*a*) sur le minuit. Ignatius appelle en langage Ro-

(*a*) Au-dessous du pont de l'Euphrate, vis-à-vis d'Hiérapolis.

main les gardes qui étoient sur les murailles; quand ils lui eurent répondu, il les chargea d'aller dire à Coponius, qui commandoit dans la place, que Crassus avoit donné un grand combat contre les Parthes; et sans leur en dire davantage, ni leur apprendre qui il étoit, il poussa droit au pont que Crassus avoit fait sur l'Euphrate, et sauva sa troupe par ce moyen; mais il fut blâmé de tout le monde d'avoir abandonné son général.

Cependant ce mot qu'il avoit jeté en passant pour être rapporté à Coponius, fut très-utile à Crassus; car ce gouverneur conjecturant sagement que la précipitation de cet inconnu, et l'obscure brièveté de son discours, étoient une marque sûre qu'il n'avoit aucune bonne nouvelle à lui annoncer, ordonna sur l'heure même à sa garnison de prendre les armes. Et sitôt qu'il fut averti que Crassus avoit pris ce chemin, il sortit au-devant de lui, et le conduisit lui et son armée dans la ville. Les Parthes, quoique bien informés de sa fuite, ne voulurent pas le poursuivre la nuit; mais le lendemain matin ils entrèrent dans le camp, égorgèrent tous les blessés qu'il y avoit laissés, au nombre de quatre mille; et la cavalerie s'étant débandée dans la plaine après les fuyards, elle en reprit un grand nombre qui s'étoient égarés. Un lieutenants de Crassus, nommé Bargun-

tinus (a), s'étant séparé la nuit du gros de l'armée avec quatre cohortes, se trompa de chemin, et fut trouvé le lendemain sur une colline par les Barbares, qui l'attaquèrent. Il se défendit avec beaucoup de valeur; mais enfin il fut accablé par le nombre, et tous ses gens furent tués, excepté une vingtaine, qui, l'épée à la main, se jetèrent en désespérés au travers des ennemis pour se faire jour. Les Barbares furent si étonnés de cette audace, que, pleins d'admiration, ils s'ouvrirent et leur donnèrent passage; ils arrivèrent heureusement à Carres.

Dans ce moment, on donna à Suréna la fausse nouvelle que Crassus s'étoit sauvé avec les plus braves de son armée, et que les troupes qui s'étoient retirées à Carres, n'étoient que des milices ramassées, qui ne valoient pas la peine qu'on les poursuivît. Suréna, croyant donc avoir perdu le prix de sa victoire, mais cependant voulant s'assurer de la vérité, afin de se déterminer ou à faire le siége de Carres si Crassus y étoit encore, ou à le poursuivre s'il en étoit sorti, dépêcha un de ses truchements qui parloit parfaitement les deux langues, et lui ordonna de s'approcher des murailles de Carres, et en se

(a) Appien l'appelle Barguntius, c'est-à-dire Varguntius, suivant notre manière d'écrire. *A. L. D.*

servant du langage romain, d'appeler Crassus même, ou Cassius, et de dire que Suréna demandoit à avoir avec eux une conférence. Le truchement ayant exécuté cet ordre, cela fut d'abord rapporté à Crassus, qui accepta avec joie cette proposition. Peu de temps après, il vint de la part des Barbares quelques soldats arabes qui connoissoient de vue Crassus et Cassius, pour les avoir vus dans le camp avant la bataille. Ces soldats s'approchèrent de la place; et ayant aperçu Cassius sur les murailles, ils lui dirent, « que « Suréna étoit disposé à traiter avec eux, et « à leur donner la liberté de se retirer, à « condition qu'ils demeureroient amis du roi « son maître, et qu'ils lui abandonneroient « la Mésopotamie; que cela paroissoit expé- « dient pour les uns et pour les autres, plus « tôt que d'en venir à la dernière extrémité ». Cassius y consentit, et demanda que l'on convînt promptement du temps et du lieu de cette entrevue entre Suréna et Crassus. Les Arabes l'assurèrent qu'ils alloient porter à Suréna sa demande, et le quittèrent.

Suréna, ravi de tenir les Romains dans un lieu où il pouvoit les assiéger, mena dès le lendemain contr'eux les Parthes, qui leur parlèrent d'abord avec la dernière insolence, et leur déclarèrent que si les Romains vou-

loient recevoir d'eux quelque composition favorable, il falloit, avant toutes choses, qu'ils leur livrassent Crassus et Cassius pieds et poings liés. Les Romains, indignés de cette supercherie, dirent à Crassus qu'il falloit renoncer aux longues et vaines espérances du secours des Arméniens, et lui déclarèrent que, sans perdre un moment, il falloit penser à la fuite. Il étoit très-important qu'aucun des Carréniens ne sût ce projet avant le moment de l'exécution. Mais Andromachus, le plus perfide des hommes, en fut informé le premier, et ce fut Crassus lui-même qui lui en fit confidence, et qui le choisit pour son guide. Les Parthes ne tardèrent donc pas à être avertis de point en point de toute la résolution des Romains, par l'entremise de ce traître. Mais, comme ce n'est pas leur coutume de combattre la nuit, et que cela n'étoit pas même facile, Crassus ayant pris ce temps-là pour partir, Andromachus, voulant empêcher que les Romains ne prissent trop d'avance, et que les Parthes ne pussent pas les atteindre, imagina cette détestable ruse, de les mener tantôt par un chemin, tantôt par un autre, et enfin de les engager dans des marais profonds, et dans des lieux coupés de grands fossés, où l'on avoit beaucoup de peine à marcher, et où il

falloit faire plusieurs tours et détours pour se tirer d'embarras. Plusieurs Romains se doutant que ce n'étoit pas à bon dessein qu'Andromachus les faisoit ainsi marcher, refusèrent enfin de le suivre, et Cassius lui-même reprit le chemin de Carres. Et sur ce que ses guides, qui étoient Arabes, lui conseilloient d'attendre que la lune eût passé le signe du Scorpion, il leur répondit : « Mais je crains encore plus celui du Sagit- « taire » ; et, hâtant sa marche, il se sauva dans l'Assyrie avec cinq cents chevaux. La plupart des autres, qui eurent des guides fidèles, gagnèrent les pas des montagnes, appelées *Sinnaques* (a), et se mirent en sûreté avant le point du jour ; ils pouvoient être environ cinq mille, et avoient pour chef un homme de bien, nommé Octavius.

Pour Crassus, le jour le surprit, comme il étoit encore embarrassé par la ruse du perfide Andromachus, dans ces lieux marécageux et difficiles. Il avoit avec lui quatre cohortes de gens de pied armés de boucliers, peu de cavalerie, et cinq licteurs qui portoient devant lui les faisceaux. Enfin, il regagna le grand chemin avec beaucoup de peine, lorsque les ennemis étoient déjà sur

(a) Près du Tigre, où il y a une ville qui porte ce nom.

lui, et qu'il n'y avoit plus que douze stades (*a*) qui le séparoient de la troupe que conduisoit Octavius. Tout ce qu'il put faire, ce fut de gagner promptement un autre sommet de ces montagnes moins impraticable à la cavalerie, et par conséquent beaucoup moins sûr, qui étoit sous celui des Sinnaques, auquel il s'alloit joindre par une longue chaîne de montagnes qui remplissoit tout l'intervalle qui l'en séparoit. Octavius voyoit donc tout le danger qui menaçoit Crassus; il descendit le premier de ces hauteurs, avec un petit nombre de ses gens pour l'aller secourir; mais il fut bientôt suivi de tous les autres, qui, se reprochant leur lâcheté, volèrent à son secours. En arrivant, ils chargèrent si rudement les Barbares, qu'ils les obligèrent à s'éloigner du coteau. Ensuite ils mirent Crassus au milieu d'eux; et lui faisant comme un rempart de leurs boucliers, ils dirent fièrement que jamais flèche ennemie n'approcheroit du corps de leur général, qu'ils n'eussent tous mordu la poussière autour de lui jusqu'au dernier, en combattant pour sa défense. Suréna voyant donc que les Parthes déjà rebutés, combattoient avec moins d'ardeur, et que si la nuit survenoit et que les Romains gagnassent les montagnes, il lui seroit impos-

(*a*) Quinze cents pas.

sible de les prendre, eut recours à la ruse pour abuser Crassus. Il laissa échapper quelques prisonniers, après avoir aposté tout autour d'eux plusieurs de ses soldats, qui, feignant de s'entretenir ensemble, disoient, comme un bruit général de l'armée, que le roi ne vouloit point avoir une guerre implacable avec les Romains ; mais, au contraire, qu'il vouloit acquérir leur amitié, et leur donner des marques de sa bienveillance, en traitant Crassus avec beaucoup d'humanité. Et afin que les effets répondissent aux paroles, dès que les prisonniers furent échappés, les Barbares se retirèrent du combat, et Suréna s'avançant paisiblement avec ses principaux officiers vers le coteau, son arc débandé, et tendant la main, invita Crassus à venir traiter avec lui. Il dit tout haut: « Que le roi son maître leur avoit fait éprou-« ver sa force et sa puissance malgré lui, ré-« duit à la nécessité de se défendre ; mais « que présentement il vouloit leur faire con-« noître sa douceur et sa bonté, et leur « donner des marques de sa bienveillance « en leur accordant la paix, et en leur don-« nant la liberté de se retirer ».

Les troupes de Crassus prêtèrent volontiers l'oreille à ce discours de Suréna, et en témoignèrent une extrême joie. Mais Crassus,

qui n'avoit jamais été que trompé par ces Barbares, et à qui ce changement si prompt étoit fort suspect, parce qu'il lui paroissoit hors de toute raison, ne vouloit point y croire, et en délibéroit avec ses amis. Mais ses soldats se mirent à crier et à le presser d'aller trouver Suréna. Ensuite ils en vinrent aux outrages et aux injures, jusqu'à l'accuser de lâcheté, en lui reprochant, « qu'il les « exposoit à la boucherie en les faisant com-« battre contre des ennemis avec lesquels il « n'avoit pas même la hardiesse d'aller s'a-« boucher quand ils paroissoient devant lui « sans armes ». Crassus eut d'abord recours aux prières, et leur remontra qu'en continuant de se soutenir le reste du jour dans les hauteurs et dans les lieux difficiles qu'ils occupoient, ils pourroient se sauver dès que la nuit seroit venue ; il leur montra même le chemin, et les exhorta à ne pas trahir ces espérances d'un salut prochain. Mais quand il vit qu'ils s'irritoient, et qu'en frappant d'un air menaçant sur leurs armes, ils alloient jusqu'à le menacer, alors, craignant cette émeute, il commença à descendre, et se tournant vers ses troupes, il dit seulement ce peu de mots : « Octavius, et toi Pétronius, « et vous tous officiers et capitaines romains « qui êtes ici présents, vous voyez la néces-

« sité qui me force de prendre ce chemin que « je voulois éviter, et vous êtes témoins des « indignités et des violences que je souffre. « Mais quand vous serez retirés en sûreté, « dites à tout le monde que Crassus a péri « par la tromperie de ses ennemis, et non « par la trahison de ses concitoyens ». Mais Octavius et Pétronius n'eurent pas le courage de le laisser seul; ils descendirent le coteau avec lui, et Crassus renvoya ses licteurs, qui vouloient le suivre.

Les premiers que les Barbares envoyèrent au-devant de lui, furent deux Grecs métifs, qui, étant descendus de cheval, le saluèrent avec un profond respect, et lui dirent en langue grecque: « Qu'il n'avoit qu'à envoyer « quelques-uns des siens auxquels Suréna « feroit voir que lui et sa troupe venoient « sans aucune espèce d'armes ». Mais Crassus leur répondit: « Que pour peu qu'il eût fait « le moindre cas de sa vie, il ne seroit pas « venu se mettre entre leurs mains ». Et il envoya deux frères, appelés Roscius, pour savoir seulement sur quel pied on devoit traiter, et quel nombre on devoit être. Suréna fit arrêter ces deux envoyés, et les retint; ensuite il s'avança à cheval, suivi des principaux officiers de son armée, et dès qu'il aperçut Crassus: « Qu'est-ce que je vois?

« dit-il. Quoi ! le général des Romains à « pied, et nous à cheval ? Qu'on lui amène « un cheval au plus vite ». Crassus répondit : « Qu'il n'y avoit point de leur faute ni à l'un « ni à l'autre, s'ils venoient à une entrevue, « chacun à la manière de leur pays [32]. Il y a « dès ce moment, répartit Suréna, un traité « de paix et d'alliance entre le roi Hyrodes « et les Romains; mais il faut en aller dresser « et signer les articles sur les rives de l'Eu- « phrate ; car vous autres Romains, ajouta- « t-il, vous ne vous souvenez pas toujours « de vos conventions ». En même temps il lui tendit la main. Crassus voulut envoyer chercher un de ses chevaux ; mais Suréna lui dit : « Qu'il n'en étoit pas besoin, et que « le roi lui faisoit présent de celui-là ». A l'instant on lui présenta un cheval qui avoit un frein d'or ; et les écuyers du roi le prenant par le milieu du corps, le mirent dessus, l'environnèrent et commencèrent à frapper le cheval pour hâter sa marche. Octavius fut le premier qui, choqué de ces manières, prit le cheval par la bride, et après lui Pétronius, capitaine de mille hommes ; ensuite tous ceux qui accompagnoient Crassus, l'environnèrent pour arrêter le cheval, et faire retirer par force ceux qui le pressoient. D'abord on se poussa avec beaucoup de tumulte et de dé-

sordre, ensuite on en vint aux coups. Octavius, tirant son épée, tua un palefrenier d'un de ces Barbares. En même temps un de ceux-ci donna un grand coup d'épée à Octavius par derrière, et le renversa mort. Pétronius, qui n'avoit point de bouclier, reçut un coup dans sa cuirasse, et sauta de son cheval à terre sans être blessé, et Crassus fut tué dans ce moment par un Parthe nommé Pomaxaithres. Il y en a qui disent que ce fut un autre qui le tua, et que ce fut Pomaxaithres qui lui coupa la tête et la main. Mais tout cela se dit plutôt par conjecture que par aucune connoissance certaine de la vérité. Car de tous ceux qui étoient présents, les uns furent tués en combattant autour de Crassus, et les autres s'étoient retirés de bonne heure sur le coteau.

Les Parthes les y suivirent bientôt, et leur dirent que Crassus avoit porté la peine due à sa perfidie, mais que pour eux, Suréna les engageoit à descendre avec confiance, et leur donnoit sa parole qu'il ne leur seroit fait aucun mauvais traitement. Les uns descendirent, et se livrèrent entre leurs mains, et les autres profitèrent de la nuit, et se dispersèrent; mais de ces derniers, il y en eut fort peu qui se sauvèrent : tous les autres, poursuivis le lendemain par les Arabes, furent

pris et passés au fil de l'épée. On dit qu'il mourut, dans cette expédition, vingt mille hommes, et qu'il y eut dix mille prisonniers. Suréna envoya la tête et la main de Crassus au roi Hyrodes, jusque dans l'Arménie. Et en même temps, il dépêcha partout des courriers pour répandre la nouvelle qu'il menoit Crassus vivant dans la ville de Séleucie, et prépara une pompe burlesque, qu'il appeloit, par dérision, *son triomphe*. Parmi ces prisonniers, il en trouva un appelé Caïus Paccianus, qui ressembloit parfaitement à Crassus. Il l'habille d'une robe à la Barbare, le dresse à répondre aux noms de Crassus et de général, et en cet équipage, il le fait marcher à cheval à la tête des troupes. Devant lui se trouvoient des trompettes et des huissiers, qui, montés sur des chameaux, portoient des faisceaux de verges et de haches. A ces verges étoient suspendues des bourses vides, et aux haches étoient fichées des têtes de Romains fraîchement coupées. Paccianus étoit suivi des courtisanes de Séleucie, toutes excellentes musiciennes, qui chantoient des chansons pleines d'insultes et de plaisanteries sur la mollesse efféminée et sur la lâcheté de Crassus.

Cette pompe bouffonne étoit pour amuser le peuple et pour lui servir de divertissement.

Mais ce qui se passa en particulier, fut plus sérieux. Suréna assembla le sénat de Séleucie, et produisit devant lui les livres obscènes d'Aristide, appelés *les Milésiaques* [33]; et ce n'étoit pas là une chose supposée pour noircir les Romains; ces livres avoient été véritablement trouvés dans le bagage de Rustius [34], et donnèrent à Suréna un juste sujet de se moquer d'eux, et de les décrier comme des hommes qui, à la guerre même, n'avoient pas la force de s'empêcher de faire et de lire de telles infamies. Quand Suréna eut bien déclamé contre ces mœurs romaines, les sénateurs de Séleucie reconnurent le grand sens d'Esope qui avoit dit « que tous les hommes « portoient une besace; que dans la poche « de devant, ils mettoient les défauts de leur « prochain; et dans celle de derrière, leurs « propres défauts ». Car ils voyoient que Suréna avoit mis dans le devant de sa besace ces impudicités milésiennes, et dans le derrière, les délices et les voluptés qu'il traînoit après lui, et qui faisoient qu'au milieu du pays des Parthes, on croyoit trouver une autre Sybaris (*a*); car il étoit suivi d'une infinité de chariots qui portoient ses concubines et tout l'attirail que ce train exige nécessai-

(*a*) Sybaris, ville de la Lucanie, au bas de l'Italie: c'étoit le siége du luxe et de la mollesse.

rement ; de sorte que son armée ressembloit proprement aux vipères et aux serpents appelés Scytales : car sa tête étoit furieuse et épouvantable ; elle ne présentoit que lances, que piques, que javelines, que dards, que chevaux de bataille ; et la queue en étoit très-ridicule, car ce n'étoit que courtisanes, qu'instruments de musique, que chansons, que festins, que nuits passées en dissolutions et en débauches avec ces prostituées. Je ne nie pas que Rustius ne méritât d'être blâmé ; mais il me paroît que ces Parthes étoient bien imprudents de se récrier si fort sur ces dissolutions milésiennes, eux qui, dans la famille des Arsacides, avoient eu plusieurs rois qui tiroient leur origine de ces courtisanes d'Ionie et de Milet.

Pendant que ces choses se passoient, le roi Hyrodes avoit fait la paix avec Artavasde, et venoit de conclure le mariage de la sœur de ce roi d'Arménie avec son fils Pacorus. Ces princes se donnoient réciproquement des fêtes et des banquets, où ils faisoient toujours entrer quelques divertissements tirés des tragédies grecques. Car Hyrodes n'étoit étranger ni à la langue ni à la littérature des Grecs, et Artavasde avoit composé dans cette langue des tragédies, des traités et des histoires, dont une partie est venue jusqu'à

nous. Au milieu de ces réjouissances, Syllaces, qui portoit la tête de Crassus, arriva un soir aux portes du palais, les tables n'étant pas encore levées [35], et dans le moment qu'un comédien nommé Jason, natif de la ville de Tralles, excellent acteur pour le tragique, récitoit quelques morceaux de la tragédie des Bacchantes d'Euripide, et les aventures de Penthée et de sa mère Agave. Comme tout le monde étoit dans l'admiration, Syllaces entre dans la salle, adore le roi, et jette à ses pieds la tête de Crassus. En même temps les Parthes se mettent à battre des mains avec de grands cris et de grandes marques de joie. Les gardes font asseoir Syllaces à table par ordre du roi, et alors Jason, après avoir donné à un des personnages du chœur les habits de Penthée qu'il portoit, et s'être revêtu de ceux d'Agave, prit entre ses mains la tête de Crassus, et avec la fureur d'une véritable Bacchante, plein d'enthousiasme, il chanta cet endroit, où Agave revenant des montagnes, et portant au bout de son thyrse la tête de Penthée, qu'elle croit celle d'un jeune lion, dit : « Nous apportons de la montagne « ce lionceau que nous venons de tuer ; nous « apportons dans le palais cette heureuse « chasse ». Cette application fit plaisir à tout le monde ; et comme on continua de chanter

la suite, où le chœur demande : « Qui l'a tué, « qui est-ce qui l'a frappé la première » ? Et Agave répond : « C'est à moi que cet hon- « neur est dû [36] » ; alors Pomaxaithres se leva, car il étoit encore à table, et voulut prendre la tête des mains de Jason, disant que c'étoit à lui à chanter ces vers plutôt qu'à cet acteur, puisque c'étoit lui qui avoit tué Crassus.

Le roi ayant pris plaisir à ce débat, fit à Pomaxaithres le présent que la loi du pays ordonne pour ceux qui ont tué le général des ennemis, et donna un talent (*a*) à Jason ; et voilà, dit-on, quelle fut l'issue de l'expédition de Crassus ; elle finit comme une véritable tragédie par une pièce ridicule, qu'on appelle *exode* [37]. Mais la vengeance divine ne tarda pas à punir le roi Hyrodes de sa cruauté, et Suréna de sa perfidie. Car bientôt Hyrodes fit mourir Suréna par une suite de l'envie qu'il portoit à sa gloire ; et le roi, après avoir perdu son fils Pacorus, qui fut défait (*b*) par les Romains dans un grand combat, tomba dans une maladie de langueur qui dégénéra en hydropisie, et fut empoisonné par Phraate (*c*) son second fils. Mais le

(*a*) 4,938 fr. 27 c. de notre monnoie. *A. L. D.*

(*b*) Par Ventidius.

(*c*) C'est Phraate III.

poison et la maladie, contre l'attente de ce fils impie, ayant servi de remède l'un à l'autre, et s'étant chassés réciproquement par une heureuse crise, Hyrodes commençoit à se mieux porter, lorsque Phraate prit une voie plus sûre et plus courte, et l'étrangla de ses propres mains.

FIN DE LA VIE DE CRASSUS.

COMPARAISON
DE NICIAS ET DE CRASSUS.

Dans cette comparaison, nous dirons d'abord que les richesses de Nicias, comparées à celles de Crassus, paroissent acquises par des voies plus justes, ou moins blâmables. Il est vrai qu'il n'y a personne qui puisse approuver le travail que Nicias faisoit faire à ses mines, où l'on n'emploie ordinairement que des scélérats ou des Barbares, dont la plupart sont enchaînés, et périssent tôt ou tard dans ces cavernes souterraines, où l'air est toujours malsain. Mais si l'on compare cette manière d'acquérir avec celle de Crassus, qui s'enrichissoit des biens confisqués et vendus pendant les proscriptions de Sylla, ou des maisons qu'il achetoit au milieu des embrasements, lorsqu'elles étoient ou qu'on croyoit qu'elles seroient bientôt en proie aux flammes, elle paroîtra plus honnête et plus digne d'un homme de bien. Car ces voies de s'enrichir, Crassus les suivoit aussi ouvertement que celles de l'agriculture et de la banque. Et pour tous les autres crimes qu'on lui

imputoit, et qu'il a toujours niés, comme de recevoir de l'argent des parties pour opiner en leur faveur dans le sénat, de piller ses alliés, d'aller faire la cour aux femmes par intérêt, et de donner retraite aux méchants dans sa maison pour un certain salaire; c'est de quoi la calomnie même n'a jamais osé accuser Nicias. Au contraire, on le railloit publiquement de ce que, par crainte, il jetoit beaucoup d'argent aux délateurs, faisant en cela une action qui sans doute auroit été déplacée dans un Périclès ou un Aristide, mais qui étoit devenue nécessaire pour lui, à cause de son naturel timide. C'est même d'une semblable action que l'orateur Lycurgue se glorifia dans la suite auprès du peuple; car étant accusé de s'être racheté d'un de ses délateurs pour de l'argent, et de lui avoir fermé la bouche : « Je suis charmé, lui dit-il, de « ce qu'ayant administré vos affaires pendant « si long-temps, il s'est trouvé enfin que j'ai « plutôt donné que pris ». Pour ce qui est de leur dépense, celle de Nicias étoit plus d'un homme d'état; car il mettoit son ambition à consacrer des offrandes aux dieux, à donner des jeux au peuple, et à faire les frais des chœurs de tragédie. On dira peut-être que tout ce que Nicias employa dans ces sortes de libéralités, et même tout le bien qui lui

estoit, n'est qu'une très-petite partie de ce
ue Crassus dépensa en une seule fois, lors-
u'il donna un grand festin à tant de milliers
l'hommes, et leur distribua encore de quoi
e nourrir long-temps après. Mais moi je ré-
ponds que je suis fort étonné qu'il y ait quel-
u'un qui ne sente pas que le vice n'est
u'une inégalité et une dissonance dans les
nœurs, surtout quand on voit qu'un homme
lépense en choses honnêtes le bien qu'il a
icquis par des voies honteuses. En voilà as-
ez sur leurs richesses et sur l'usage qu'ils en
ont fait.

Pour ce qui est de leur manière de gou-
verner, dans celle de Nicias il n'y eut jamais
ni artifice, ni injustice, ni violence, ni em-
portement ; car, au contraire, il se laissa
romper par Alcibiade, et ne se présenta ja-
nais pour parler devant le peuple, qu'avec
beaucoup de crainte et de précaution. Au
ieu qu'on reproche à Crassus beaucoup d'in-
idélité, de perfidie et de bassesse dans ses
réquents changements d'amis et d'ennemis.
Et quant à la violence, il ne peut pas nier lui-
même qu'il n'y ait eu recours pour parvenir
au consulat, ayant loué des assassins pour
uer Caton et Domitius. De plus, quand le
peuple tira au sort les provinces, il y eut
quatre hommes tués et plusieurs autres bles-

sés ; et Crassus lui-même (ce que j'ai oublié de marquer dans sa vie), donna un coup de poing dans le visage à un sénateur nommé Lucius Analius, qui s'opposoit à son sentiment, et le chassa de la place après l'avoir mis tout en sang. Mais si en cela Crassus étoit violent, emporté et d'un naturel entièrement tyrannique, aussi l'extrême pusillanimité de Nicias, qui, dans les affaires, s'alarmoit du moindre bruit, sa timidité et sa soumission pour les méchants, sont dignes des plus sévères censures. Car au moins de ce côté-là, Crassus avoit une magnanimité et une fierté d'autant plus dignes de louange, que ce n'étoit pas contre des hommes de néant, contre des Cléon et des Hyperbolus qu'il avoit à combattre, mais contre la gloire la plus éclatante de César, et contre les trois triomphes de Pompée. Ce fut alors qu'il leva contr'eux le masque, qu'il ne voulut pas leur céder, qu'il entreprit d'égaler sa puissance à celle dont ils étoient revêtus, et qu'il emporta la dignité de censeur sur Pompée. Car dans les grandes places, il faut toujours qu'un homme d'état recherche, non ce qui le fait envier, mais ce qui le rend éclatant et illustre, et que ce soit à amortir l'envie qu'il fasse servir sa puissance et son autorité. Si vous préférez à toutes choses la sûreté et le repos ;

si vous craignez Alcibiade à la tribune, les Lacédémoniens à Pylos, et Perdiccas en Thrace; eh! mon cher Nicias, la ville d'Athènes est assez grande pour y vivre en quelque coin dans un grand loisir, retiré des affaires, et pour y composer une couronne de tranquillité dont vous vous couronnerez vous-même, comme parlent les philosophes les plus éloquents[38]. Cependant l'amour que Nicias avoit pour la paix étoit véritablement divin; et ce qu'il fit pour terminer la guerre est bien digne de la douceur et de l'humanité des Grecs. Et cette seule action l'emporte si fort, et donne un si grand avantage à Nicias sur Crassus, que celui-ci ne pourroit jamais lui être comparé, quand même, par ses conquêtes, il auroit ajouté la mer Caspienne et l'Océan de l'Inde à la domination des Romains.

Il est pourtant certain que celui qui a la principale autorité dans une ville, où l'on conserve quelque sentiment pour la vertu, ne doit point donner lieu aux méchants de s'avancer, ne doit point élever aux charges ceux qui en sont incapables, et accorder sa confiance à ces hommes de néant qui ne cherchent que l'occasion d'en abuser; et c'est ce que fit Nicias qui éleva jusqu'au commandement de l'armée un Cléon, qui n'avoit pour toutes qualités que l'impudence et les cri.il-

leries dont il faisoit retentir la tribune. D'un autre côté aussi, je ne saurois louer Crassus, lorsque dans la guerre contre Spartacus, il chercha à combattre avec plus de précipitation que de sûreté. Il est vrai qu'il avoit pour excuse son ambition, qui lui faisoit craindre que Pompée survenant ne lui ravît toute la gloire de cette expédition, comme Mummius avoit ravi à Métellus celle de Corinthe; au lieu que l'action de Nicias est entièrement déraisonnable et sans aucun prétexte qui ait la moindre couleur. Car il ne céda pas à son adversaire l'honneur et la charge de capitaine général, lorsqu'il voyoit de grandes espérances et une grande facilité de réussir; mais au contraire, voyant que ce commandement étoit accompagné d'un très-grand danger, il aima mieux se mettre en sûreté lui-même, et abandonna la chose publique. Ce n'est pas là ce que fit Thémistocle, qui, lors de la guerre contre les Perses, craignant qu'un homme qui n'avoit aucun mérite, et qui étoit d'ailleurs plein d'étourderie, ne ruinât la ville, s'il venoit à être nommé général, lui donna de l'argent pour le faire désister de sa poursuite; ni ce que fit Caton qui demanda la charge de tribun du peuple, lorsqu'il vit qu'il y auroit le plus d'affaires et de dangers. Au contraire, Nicias, se réservant pour capi-

aine lorsqu'il falloit marcher contre la ville le Minoa, ou contre Cythère, ou contre les nalheureux Méliens, dépouilloit la cotte l'armes dès qu'il falloit aller combattre con- re les Lacédémoniens, et livroit à la folie et la témérité de Cléon les navires, les trou- pes, les armes, et un commandement qui lemandoit une extrême sagesse et la plus grande expérience. En quoi faisant il ne tra- nissoit pas sa gloire, mais il abandonnoit la sûreté et le salut de son pays. Et cela même fut cause dans la suite qu'on le chargea d'aller faire le siége de Syracuse, malgré lui et mal- gré tous les efforts qu'il fit pour s'en dispen- ser; car on se persuada que ce refus n'étoit pas un effet de sa raison qui lui disoit que cette entreprise n'étoit pas expédiente, mais l'effet de sa mollesse et de sa paresse, qui le portoient à faire perdre à sa ville, en tant qu'il étoit en lui, la conquête de la Sicile.

Cependant une grande marque de son mé- rite et de la haute opinion qu'on avoit de lui, c'est que bien qu'il haït mortellement la guerre, et qu'il évitât avec grand soin le commandement des armées, ses concitoyens ne cessèrent point de le nommer toujours général, tant ils étoient persuadés qu'il étoit le meilleur et le plus expérimenté de leurs capitaines. Au lieu que Crassus, qui toute

sa vie avoit désiré le commandement, ne put jamais l'obtenir qu'une seule fois dans la guerre contre les esclaves, encore fut-ce par nécessité, faute d'autres capitaines, Pompée, Métellus et les deux Lucullus étant alors absents, occupés à d'autres guerres; et ce qui est très-remarquable, Crassus se trouvant alors au plus haut degré de son autorité et de sa puissance. Ce qui fait croire que ceux-mêmes qui le favorisoient le plus étoient persuadés, comme dit le poète comique (*a*): « Qu'il étoit bon à tout, hors au métier de « Mars ». Mais cette persuasion ne servit de rien aux Romains; ils furent entraînés par son ambition désordonnée et par son ardente cupidité de commander. En effet, les Athéniens envoyèrent Nicias à la guerre malgré lui; mais Crassus y entraîna les Romains malgré eux. Crassus fut la seule cause des malheurs de Rome, mais Athènes le fut des malheurs de Nicias. Cependant en cela même il y a plus de sujet de louer Nicias que de blâmer Crassus; car Nicias se servant de son expérience et de son jugement en bon et sage capitaine, ne se laissa pas surprendre aux grandes espérances de ses concitoyens, mais s'opposa toujours de tout son pouvoir à l'expédition de la Sicile; et Crassus, au contrai-

(*a*) Ménandre. *A. L. D.*

re, poussa les Romains à la guerre contre les Parthes, comme à une entreprise facile et qui ne pouvoit manquer, en quoi il se trompa; mais au moins on ne peut lui refuser la gloire d'avoir aspiré à de grandes choses; car pendant que César soumettoit l'occident, les Gaulois, les Germains et la Grande-Bretagne, lui de son côté voulut pousser ses conquêtes jusqu'à l'orient et à la mer des Indes, en subjuguant toute l'Asie; ce que Pompée voulut faire aussi, et que Lucullus entreprit ensuite. Cependant ces derniers étant d'un naturel doux, conservèrent la réputation de gens de bien dans l'esprit de tout le monde, quoiqu'ils eussent eu les mêmes projets et les mêmes vues que Crassus. Car lorsque l'Asie fut décernée à Pompée par le décret du peuple, le sénat s'y opposa très fortement; et quand les nouvelles furent portées à Rome, que César avoit défait trois cent mille Germains, Caton opina en plein sénat qu'il le falloit livrer entre les mains des vaincus, pour détourner la colère du ciel sur la tête de celui qui avoit violé les traités. Mais le peuple se moquant de cet avis de Caton, fit pendant quinze jours des sacrifices et des prières publiques pour remercier les dieux de cette victoire. Que n'auroit-il donc point fait, quel n'auroit point été l'excès de sa joie, et combien de

jours n'auroit-il point employé en sacrifices et en actions de grâces, si Crassus avoit écrit de Babylone qu'il étoit victorieux, et qu'ensuite entrant dans la Médie et dans la Perse, et traversant le pays des Hyrcaniens, Suze et Bactres, il eût fait de tous ces royaumes des provinces romaines? En effet, *s'il faut violer la justice*, comme dit Euripide, quand on ne peut vivre en repos et qu'on ne sait pas se contenter du bien qu'on a, il ne faut pas que ce soit pour raser la méchante petite ville de Scandie, ou le petit château de Mendes, ni pour donner la chasse aux Eginètes qui ont abandonné leur pays, et qui, comme des oiseaux de passage, se sont retirés dans d'autres contrées; mais il faut mettre l'injustice à un très-haut prix pour ne pas la commettre légèrement, et pour une médiocre récompense, en abandonnant la justice comme une chose vile et méprisable, dont on ne doit faire aucun cas. Car ceux qui louent l'entreprise d'Alexandre et qui blâment celle de Crassus, font très-mal, à mon avis, de juger des actions de l'un et de l'autre par les succès qu'elles ont eus.

Pour ce qui est de leurs faits d'armes, il y a de grands et beaux exploits de Nicias; car il battit les ennemis dans plusieurs batailles, et peu s'en fallut qu'il ne se rendît maître de

a Sicile ; et les malheurs dont il fut accablé ne lui arrivèrent pas tous par sa faute, mais il faut imputer les uns à la maladie qui se mit dans son armée, et la plupart des autres à l'envie de ses concitoyens. Au lieu que Crassus fit tant et de si grandes fautes, qu'il ne permit pas à la fortune de lui faire la moindre faveur ; de sorte qu'il n'y a pas tant de sujet de s'étonner que son incapacité ait été surmontée par la puissance des Parthes, qu'il y en a qu'elle ait été assez grande pour vaincre la fortune des Romains.

Leur fin a été semblable, car ils sont morts tous deux malheureusement, avec cette différence, que l'un a toujours eu beaucoup de respect pour toutes les choses qui concernoient la divination, et que l'autre les a toujours méprisées et négligées. Or il est très-difficile de juger quel parti est en cela le plus sage et le plus sûr. Il semble pourtant que les fautes que l'on commet par une espèce de religion fondée sur les opinions anciennes et reçuès de tout le monde, sont plus pardonnables que celles que l'on commet par un esprit de présomption et d'opiniâtreté, en se mettant soi-même au-dessus des lois les mieux établies. On peut encore dire sur la mort de l'un et de l'autre, que Crassus est beaucoup moins à blâmer que Nicias, en ce

qu'il ne se livra pas volontairement, qu'il ne fut point lié, qu'il ne se laissa point abuser par de vaines espérances, mais qu'il céda aux instantes prières de ses amis, et qu'il fut seulement la victime de la perfidie et de la déloyauté des Barbares; au lieu que Nicias, flatté par l'espoir de sauver lâchement sa vie, se soumit lui-même à ses ennemis, et rendit par là sa mort plus honteuse.

FIN DE LA COMPARAISON DE NICIAS ET DE CRASSUS.

NOTES.

[1] Xilander a eu raison de reprendre les interprètes qui avoient traduit, « il épousa sa veuve, et en eut des enfants ». Car cela est faux, et la lettre du texte ne souffre pas ce sens-là. Crassus prit avec lui sa belle-sœur et ses neveux.

[2] Les vestales ne renonçoient pas à leur bien comme nos religieuses; et la raison de cela étoit qu'elles pouvoient sortir de cette religion, et se marier.

[3] Aristote a fort bien dit dans son *Traité de l'Economie*, que de toutes nos possessions, la première et la plus nécessaire, c'est celle qui est la meilleure en elle-même, et la plus capable de conduite; et par conséquent que ce sont les esclaves qui sont des hommes. C'est pourquoi Crassus les appelle avec raison, *les organes vivants et animés de l'économique*.

[4] Ce jugement de Plutarque est certain. Celui qui saura bien conduire des esclaves, pourra être capable de conduire aussi d'autres hommes; ce que ne fera jamais bien celui qui a borné son économie aux choses inanimées, seulement pour le gain; et par là l'art du premier entre dans l'art de la politique. On peut dire aussi d'un autre côté que l'économique est une partie de la politique, et qu'elle en est même l'origine; car l'économie regarde le soin d'une maison, d'un ménage, et la politique regarde le soin des villes et des états, et les villes et les états sont composés de maisons et de ménages.

[5] On peut appliquer à ce sujet cet apologue célèbre. « La lune pria un jour sa mère de lui faire un « manteau juste à sa taille. Eh! ma fille, lui répondit

« sa mère, comment cela se peut-il? tu n'es pas un « seul jour dans la même forme, et tu crois ou décrois « continuellement. Ce manteau que tu demandes ne « te seroit plus bon dès qu'il seroit fait ».

6 Plutarque ne veut pas dire que Crassus ne plaidoit pas la moindre petite cause sans être préparé : il dit une chose plus considérable. Il veut faire entendre qu'on ne plaidoit point de cause pour si petite qu'elle fût, que Crassus ne l'étudiât et ne s'y préparât, comme s'il en avoit été chargé. Et c'est pourquoi il ajoute que souvent Pompée, César, et Cicéron même, refusant de se lever pour parler dans quelque affaire, parce qu'ils n'étoient pas préparés, Crassus se trouvoit en état de parler à leur place.

7 C'est une exclamation d'admiration, et elle est très-juste. Comment cet Alexandre pouvoit-il supporter l'avarice sordide de ce richard, qui lui redemandoit jusqu'à un chapeau? L'homme le plus désintéressé auroit perdu patience à une telle infamie.

8 Car la philosophie d'Aristote, comme celle de Platon, comptoit les richesses parmi les biens désirables, et regardoit la pauvreté comme un obstacle à l'exercice de la vertu.

9 Fenestella étoit un historien qui avoit fait plusieurs livres d'annales. Il pouvoit bien avoir vu une de ces esclaves déjà âgée; car il ne mourut que la sixième année de l'empire de Tibère, à l'âge de soixante-dix ans.

10 Ville de la Bétique, à présent du royaume de Grenade, sur la côte de la mer, à l'embouchure du fleuve Guadalquivir. Elle est célèbre par son commerce et par ses bons vins; on la nomme aujourd'hui *Malaga*.

11 Je m'étonne que Plutarque appelle cela une dif-

férence bien singulière ; car il me semble au contraire qu'il n'y a rien de plus ordinaire, ni de plus commun. Pendant qu'un général fait de grands exploits à la guerre, qu'il gagne des batailles, son nom et son crédit sont grands dans sa patrie. Est-il revenu, il devient un simple particulier, qui n'est estimé et considéré qu'autant qu'il peut être utile, et il a la douleur de se voir supplanté par des gens inférieurs, mais qui sont en état de rendre service On en voit des exemples dans tous les siècles et dans tous les états.

12 Ce mot de Sicinnius passa ensuite en proverbe, pour dire qu'un homme étoit dangereux. Horace s'en est heureusement servi, en parlant des poètes satiriques. Satire iv, liv. 1.

Fœnum habet in cornu, longe fuge.

13 Spartacus, Chrysus et Œnomanus. Cette guerre commença l'an de Rome 680, l'an 71 avant l'ère chrétienne.

14 Elle fut en effet très-heureuse et très-glorieuse pour lui ; car il fut tué en combattant avec beaucoup de valeur, comme un véritable général d'armée. *Spartacus ipse in primo agmine fortissime dimicans, quasi imperator, occisus est.* Flor. iij. 20. Quelle plus grande fortune pour un capitaine de gladiateurs !

15 Il n'y avoit que dix-huit ou dix-neuf ans que le consul Manlius Aquilius avoit achevé de défaire les esclaves en Sicile ; car il les défit l'an xciv avant l'ère chrétienne.

16 Pételie, capitale de la Lucanie, suivant Strabon, avoit été fondée par Philoctète. Virgile, dans l'Enéide, lui donne la même origine. *A. L. D.*

17 Il paroît étrange que Pompée, pour avoir achevé de défaire ces fugitifs, que Crassus venoit de battre,

ait voulu s'attribuer la gloire d'avoir terminé cette guerre, qui n'étoit plus rien. Mais c'est là le caractère des ambitieux, ils tournent tout à leur profit, et les actions mêmes des autres. On en voit souvent des exemples. Pompée auroit eu plus d'honneur à laisser à Crassus la gloire qui lui étoit due, et il méritoit que le sénat lui répondît ce mot de Térence :

Labore alieno magno partam gloriam
Verbis sæpe in se transmovet qui habet salem,
Quod in te est.

18 Salluste ne parle pas de même. Il dit que cela parut incroyable aux uns, et que les autres étoient persuadés de la vérité de la déposition ; mais qu'étant d'avis qu'il falloit plutôt adoucir qu'aigrir un homme si puissant, ils voulurent qu'on la rejetât, et que tous ensemble, avec ceux à qui Crassus avoit prêté de l'argent, s'écrièrent que cela étoit faux, et qu'il falloit remettre la chose au jugement du sénat. Le rapport fait, le sénat déclara la déposition fausse, et ordonna que le témoin seroit retenu dans les prisons. Il y en eut qui crurent que ce témoin avoit été aposté par Cicéron même. Et Salluste ajoute qu'il avoit oui dire à Crassus lui-même que Cicéron avoit été l'auteur de cet affront.

19 On a cru ce passage corrompu. Nous n'avons pas l'endroit de Cicéron pour le vérifier. Pour moi, il me semble qu'il présente un très-bon sens. Crassus va trouver Cicéron, il lui remet une lettre qui regardoit Catilina, et il lui confirme que cette conjuration étoit très-certaine ; c'est le mot ζητουμένην, qui a beaucoup embarrassé ; mais il ne faut que l'expliquer, *de qua quæritur*, « dont on fait les informations ». Cicéron justifie par là Crassus, qu'il accusoit ailleurs.

20 Comme on accompagnoit d'ordinaire les imprécations d'images sensibles, on avoit besoin de ce bra-

sier, de ces parfums, de ces libations, pour exécuter en figure ce que l'on demandoit par ces malédictions. Tout cet épouvantail n'étoit pas mal imaginé pour imprimer la terreur dans les esprits.

Ibid. J'explique ἐσχαρίδα par le mot *brasier*, qui signifie aussi ce que nous appelons *un réchaud*. Clément d'Alexandrie met cet ustensile parmi les instruments de luxe, parce qu'on s'en servoit de son temps, comme nous nous en servons aujourd'hui, pour avoir du feu sur la table, et empêcher les viandes qu'on y sert de se refroidir. C'est ce qui sert à nous faire entendre ce passage de Sénèque, épît. lxxxv. *Circa cœnationes ejus tumultus coquorum est, ipsos cum obsoniis focos transferentium. Hoc enim jam luxuria commenta est, ne quis intepescat cibus, ne quid palato jam calloso parum ferveat, cœnam culina prosequitur.* « A ces soupers, tout retentit du bruit des cuisiniers « qui transportent des réchauds avec les viandes ; car « la luxure a déjà imaginé cela, afin qu'aucun mets « ne tiédisse, et que tout soit assez chaud pour ces « palais endurcis, la cuisine suit le souper ». Voilà bien du bruit pour un réchaud porté sur la table. Au reste, Sénèque ne veut pas dire que l'invention du réchaud étoit récente de son temps, il ne parle que de l'usage que l'on en faisoit, qui en effet étoit nouveau. Au moins je ne crois pas que l'antiquité fournisse aucun exemple d'un réchaud sur la table ni des Grecs ni des Romains, avant le temps dont Sénèque parle.

21 On ne sait point quelles étoient ces divinités ; c'étoient sans doute les divinités infernales invoquées sous des noms terribles ; car la bizarrerie du nom aidoit bien à la chose.

22 C'est sur cette opinion généralement reçue, qu'Horace dit dans l'ode v du liv. v :

— Dira detestatio
Nulla expiatur victima.

« Les imprécations ne peuvent être expiées ni dé-
« tournées par des victimes ».

[23] C'est ce roi pour qui Cicéron prononça devant César le discours que nous avons parmi ses œuvres. Cet orateur parvint à réconcilier Déjotarus avec le dictateur. *A. L. D.*

[24] Ceci nous mène sûrement à la connoissance de l'année de la naissance de Crassus. Il partit pour cette expédition l'an de Rome 699, cinquante-deux ans avant l'ère chrétienne. Il avoit soixante ans passés; il étoit donc né l'an de Rome 638, et l'an 113 avant l'ère chrétienne.

[25] Ces villes lui auroient par conséquent ouvert leurs portes, et fourni tous les secours dont il avoit besoin. Il en auroit fait ses places d'armes, et en auroit tiré toutes les commodités nécessaires pour pousser ses succès contre ce commun ennemi; au lieu que par son retour en Syrie, il perdit tous ces avantages, et il falloit recommencer.

[26] Après avoir passé l'Euphrate, à vingt milles du fleuve on trouvoit une ville appelée *Bambyce*, qui étoit aussi appelée *Edesse* et *Hiérapolis*, ou *ville sacrée*, et par les Syriens, *Magog*. La déesse syrienne Atargatis y étoit particulièrement adorée. Lucien, dans son *Traité de la deesse de Syriè*, parle de ce temple comme du plus riche qui fût dans l'univers; car de toutes parts on y apportoit des offrandes.

[27] Plutarque nomme ici *Hyrodes* (Orodes) ce roi des Parthes qu'il vient de nommer *Arsace*. C'est, à mon avis, qu'Arsace étoit le nom général de ces rois, qui étoient Arsacides, et Orodes ou Hyrodes étoit le nom particulier de celui-ci. Il étoit fils de Phraate II, et étoit monté au trône après avoir fait tuer Mithridate son frère aîné.

[28] Le privilége donné aujourd'hui à certains prélats de sacrer les rois, et de leur mettre la couronne sur la tête, étoit alors dans les cours de ces princes d'orient, une fonction attribuée à un de leurs principaux officiers, et il est remarquable que ce fut un droit héréditaire dans la famille de celui qui en étoit honoré.

[29] Crassus accuse Artavasde de trahison, parce qu'il ne lui envoyoit pas les secours qu'il lui avoit promis, sans penser aux raisons qui l'empêchoient de tenir sa parole.

[30] Voici un beau titre pour certains hommes efféminés, que nous voyons encore aujourd'hui qui mettent du rouge comme des femmes. Un général des Parthes, un général très-brave, très-vaillant, se farde; mais apparemment il faut entendre qu'il mettoit sur son visage quelque couleur, comme nous voyons que font aujourd'hui les Perses. Ils croient que c'est de la grandeur de se peindre la barbe et les ongles; cela paroissoit horrible aux Romains.

[31] M. Dacier observe qu'il n'y a personne qui ne voie que ce nom est corrompu, et n'est pas un nom romain; mais on pourroit croire que Mégabacchus étoit un des principaux d'entre les mille Gaulois que César avoit envoyés à Crassus. *A. L. D.*

[32] Ce Barbare, par fierté et par orgueil, s'imagine que Crassus est venu à pied par humilité, et pour lui marquer plus de respect; et Crassus, qui sent bien l'arrogance cachée sous cette fausse politesse, la repousse fort noblement par sa réponse, qui lui fait entendre qu'il vient à pied, parce que telle est la coutume de son pays.

[33] Voici un général des Parthes qui, pour décrier les Romains et les rendre ridicules, produit un livre

obscène qu'on avoit trouvé dans l'équipage d'un officier romain; cela me paroît remarquable, et mérite quelque attention. Cet Aristide étoit un historien de Milet; il avoit acquis beaucoup de réputation par une histoire qu'il avoit faite des choses qui s'étoient passées en Sicile, par un traité de ce qui étoit arrivé en Italie, et par une histoire de Perse; mais il se déshonora par ses *Milésiaques*, où il avoit écrit les aventures, ou plutôt les débauches abominables qui s'étoient passées à Milet.

54 Cet officier est inconnu. A la marge de l'exemplaire de M. Bigot, je vois qu'il a lu Ῥωσκίυ, de *Roscius*; c'est peut-être un de ces deux frères dont Plutarque a déjà parlé.

55 Il faut ajouter dans le texte la négative, ἀπηρμέναι ὐκ μεν ἤσαν αἱ τράπεζαι, « les tables n'étoient « pas encore levées ». On n'étoit pas encore sorti de table; car on voit ensuite que les gardes, par l'ordre du roi, font asseoir à table Syllaces; et si l'on retient la leçon du texte, « les tables venoient d'être le- « vées », il faut entendre qu'on avoit desservi les viandes et qu'on étoit au fruit, ce qu'on appeloit la seconde table.

56 Ces mots du texte, τίς ἐφόνευσεν, ne sont qu'une glose du texte d'Euripide, qu'il faut rétablir ici, et remettre comme il y a dans Euripide; c'est le chœur qui parle.

ΧΟ. Τίς ἁ βαλῦσα πρᾶτα γε;
ΑΓ. Ἐμὸν ἐμὸν τὸ γέρας.

LE CŒUR.

« Qui est le premier qui l'a frappé »?

AGAVE.

« C'est à moi, c'est à moi que l'honneur en est dû ».

[17] Les anciens Romains avoient des farces qui étoient appelées *Satires*, que l'on chantoit et que l'on dansoit, et où les spectateurs et les acteurs étoient joués indifféremment, mais avec de certaines bornes et sans blesser la loi. Ces satires furent en vogue pendant deux cent vingt ans jusqu'à Livius Andronicus, qui eut le courage de faire de véritables tragédies à la manière des Grecs. On goûta si fort ce spectacle, que les satires furent abandonnées pendant que les poètes jouèrent eux-mêmes leurs pièces ; mais après qu'ils les eurent données à des comédiens, la jeunesse romaine rapporta sur le théâtre ces satires, et les joua d'abord dans les intermèdes de ces tragédies, à la place du chœur ; car comme les sujets de ces farces n'étoient pas suivis, elles pouvoient se séparer. Enfin, on les réserva pour la fin des tragédies, surtout des tragédies appelées *Atellanes*, et on changea leur nom de Satires en celui d'*Exodia*, d'*Exodes*, c'est-à-dire d'*Issues*, parce qu'on les jouoit à la fin de ces tragédies, comme nous jouons aujourd'hui nos comédies. Mais ce qu'il y a de bien remarquable, c'est que les acteurs jouoient ces farces sous le même masque et avec les mêmes habits qu'ils avoient dans la tragédie, en continuant les mêmes personnages et les mêmes rôles ; et c'est ce qui nous fait entendre ce passage de Plutarque, qui n'avoit jamais été bien expliqué. Car nous voyons que ce sont les mêmes acteurs des Bacchantes qui jouent cette farce avec la tête de Crassus. Mais, dira-t-on, le mot *Exodion*, *Exode*, signifie proprement dans les pièces grecques, non pas une pièce détachée qui se joue après la tragédie, mais la fin, le dénouement de la tragédie même, comme on le voit dans la *Poétique* d'Aristote ; et cela est vrai. C'est ainsi que Plutarque a employé ce mot à la fin de la vie de Pélopidas, et à la fin de la vie d'Alexandre, où l'on voit manifestement qu'Exode est mis pour la fin, pour le dénouement de la tragédie. Pourquoi donc ne le prendra-t-on pas ici dans le même sens ? En voici la raison. Dans la vie

de Pélopidas et dans celle d'Alexandre, il parle d'aventures grecques, et il emploie les idées et les expressions connues aux Grecs; et dans celle de Crassus, il parle d'une aventure romaine; c'est pourquoi il emploie les idées et les expressions familières aux Romains. Ici la véritable tragédie finit à la mort de Crassus, et ce qui se passe dans le palais du roi Hyrodes rassemble deux choses, la tragédie et l'*exode*; ce qu'on y joue des *Bacchantes* d'Euripide, voilà la tragédie, et tout ce que fait le comédien Jason avec la tête de Crassus, et la dispute de Pomaxaithres avec lui, voilà l'exode, qui se jouoit après la tragédie, sous les mêmes habits de la tragédie même, et en continuant les mêmes personnages et les mêmes rôles. Il me semble que cela est sensible, et méritoit d'être éclairci.

38 Le grec dit, « comme parlent quelques so« phistes ». Mais ici *sophiste* n'est pas un terme de mépris pour dire de faux philosophes, mais un terme honorable : on appeloit ainsi les philosophes qui avoient écrit le plus éloquemment.

FIN DU SEPTIÈME VOLUME.

